EMINA

RÉCITS TURCO-ASIATIQUES

I.

Dans une des innombrables vallées de l'Asie-Mineure vivait, il y a quelques années, une pauvre famille turque. Le chef avait épousé au sortir de l'enfance une petite fille qui, n'étant pas si pressée, folâtrait encore, accroupie sur les cendres du foyer domestique. Cette verte jeunesse devint bientôt une ruine précoce, une vieille de vingt ans, jaune, ridée, édentée, mère de deux enfans dont elle ne devait pas voir l'adolescence. Elle mourut au bout de cinq ou six ans de martyre conjugal, laissant son seigneur et maître assez triste, mais surtout embarrassé de son veuvage. Cette sorte d'embarras ne se prolonge pourtant guère en Orient, où le célibat est rangé parmi les choses impossibles. A peine la défunte fut-elle enterrée, que le bonhomme Hassan reçut plusieurs propositions, et qu'il s'occupa sérieusement d'un nouveau choix. Les Turcs ont si peu l'habitude de voir les femmes, que leur visage est devenu pour eux une affaire de très peu d'importance. En dépit de la coutume qui permet aux filles de montrer leur visage, l'homme à la recherche d'une compagne ne s'en inquiète guère, et s'en remet, soit à ses parens, soit à ses amis, du soin de choisir pour lui. Ainsi fit Hassan, qui savait d'ailleurs par expérience ce que durent les roses et les lis au train de la vie domestique. — Je veux une femme bien portante, disait-il à ses amis, et si elle m'apportait quelques centaines de piastres, cela ne gâterait rien. — Quelques centaines de piastres! cela ne se trouve pas sous le pas d'un cheval, lui répondait-on, et si tu rencontres une

femme qui possède une vigne et quelques chèvres, tu feras bien de t'en contenter. — Quelques centaines de piastres vaudraient mieux, reprenait Hassan avec un soupir, mais à l'impossible nul n'est tenu. Allons, va pour les chèvres et la vigne!

Dans un hameau peu éloigné de la vallée vivait une orpheline, héritière des susdits trésors, voire d'une vigne et de quelques chèvres, au nombre de huit. Jusque-là, à vrai dire, le produit de la vente des raisins était passé tout entier en frais de culture; jusque-là aussi, il avait fallu chaque année, lorsque les collines environnantes étaient couvertes de neige, ou lorsque les rayons du soleil d'Asie en avaient changé l'herbe en paille, confier le troupeau à un berger qui l'emmenait paître au loin, et auquel on n'avait jamais pu faire entendre que, le lait des chèvres n'étant pas sa propriété, il devait en rendre compte à sa jeune maîtresse. — Rendre compte de quelques jattes de lait que je trais à huit ou dix jours du village! qu'entend-on par là? Quand je le trais, je le bois, et que voulez-vous que j'en fasse? Que je le garde pour le donner à ma maîtresse, quand je retourne auprès d'elle au printemps? Mais alors il me faudrait de grands pots pour l'y renfermer, des ânes pour le porter... — Cet habile administrateur n'ignorait pourtant pas qu'il avait droit à des gages, et que les gages payés à l'avance font double profit. Aussi, de peur d'avoir à les attendre, se payait-il sur la laine du troupeau, et la petite dame n'avait jamais pu amasser suffisamment de toison pour s'en faire une paire de bas. On me demandera peut-être à quoi sert d'être propriétaire en ce pays, et je répondrai qu'en thèse générale la propriété est ici la mère de la mendicité; mais, en ce cas particulier la vigne et le troupeau rapportèrent un mari à leur jeune maîtresse. Je ne prétends pas qu'elle n'en eût pas trouvé sans cela, car personne en Turquie ne vieillit dans le célibat; mais enfin ce furent ces richesses qui décidèrent Hassan ou *Hassan-Agha,* ce qui signifie le capitaine Hassan, à épouser l'orpheline. Le brave homme n'était pas capitaine du tout; mais il n'existe guère de mendiant en Turquie qui ne soit décoré de ce titre de *capitaine* au moins dans le sein de sa propre famille, et, vu la nature laconique de la langue turque, le mot *agha* s'élide si bien qu'il n'en reste que la lettre *A*, par laquelle on termine le nom propre de l'individu titré.

Le raisonnement que la vigne et les chèvres de la petite avaient suggéré à Hassan*a* était fort simple. — Cette vigne ne rend rien, parce qu'il faut payer les bras qui la cultivent; ces chèvres ne rendent pas davantage, parce qu'il faut donner des gages au berger qui en prend soin; mais moi et mes enfans nous remplacerons le vigneron et le berger, et de cette façon nous aurons du profit.

Les préliminaires ne furent pas longs. Il n'y eut pas à attendre la

fin du deuil d'Hassana, vu qu'il n'y a pas de deuil en Turquie pour la mort d'une femme, à moins que le mari ne le porte dans son cœur, ce qui se voit encore quelquefois; mais Hassana était trop occupé pour se donner le loisir de pleurer la défunte. Il chargea l'un de ses amis de demander pour lui la main de l'héritière. J'ai dit qu'elle était orpheline, j'ajoute qu'elle n'avait pas de proches parens, et que son tuteur n'était rien moins que le *mogtar* (comme qui dirait le maire) du village, lequel tuteur ne savait seulement pas si sa pupille était encore parmi les vivans, ou si elle était trépassée. Il agréa sur-le-champ la proposition d'Hassana, et dès le soir du même jour, s'étant arrêté un instant devant la cabane de Fatma (c'était le nom de l'héritière), il l'appela à haute voix; puis, lorsqu'elle parut sur le seuil de sa chétive demeure, il lui dit, d'un ton moitié paternel et moitié rogue : « Fatma, vous allez épouser Hassana de la vallée. » La foudre eût éclaté aux pieds de la petite, qu'elle n'eût pas été plus surprise. — Moi! fit-elle... Hassana! — Oui, vous et Hassana vous allez devenir mari et femme. — Ah! et quand cela? fit-elle encore. — Dans huit jours, allez. — Et la fiancée rentra chez elle.

Fatma n'étant pas l'héroïne de cette véridique histoire, je ne suis pas tenue de dire quelle impression cette nouvelle produisit sur elle, ni comment se passèrent les huit jours qui précédèrent celui du sacrifice. Je dirai seulement qu'Hassana se trouva pour la seconde fois, depuis six ans, l'heureux époux d'une petite fille de douze ans, tandis que celle-ci se vit transformée comme par enchantement en mère de famille de deux enfans tout éclos, dont l'un, la petite Emina, avait cinq ans, et l'autre, le petit Halil, fils d'Hassana, quatre. Les marâtres, — je veux dire les méchantes belles-mères, — sont rares en ce pays, où les femmes, quoi qu'on puisse en penser, n'ont d'autre affaire que de s'entr'aider à passer le temps. Emina et sa belle-mère jouèrent à cache-cache et dansèrent de toutes leurs forces pendant les courts instans de loisir dérobés aux soins du ménage, car le surcroît de richesse apporté par Fatma exigeait de rudes labeurs. La culture de la vigne devint la grande affaire d'Hassana, qui ne tarda pas à réclamer la collaboration du petit Halil. Il fallait émonder, arroser les ceps, car en Asie-Mineure la terre et le soleil sont si ardens, que la vigne même, privée d'eau, y brûle et se dessèche comme du chanvre ou du riz. Puis venait la saison des vendanges, tâche assez rude, vu surtout le peu de profit qui en résultait. En effet, dans un pays où personne ne fait ni ne boit de vin, où chaque famille récolte plus de raisin qu'elle ne peut en manger dans l'année, que faire de ces grappes pesantes et dorées qui feraient la richesse du vigneron des bords du Rhin ou de la Moselle? A une certaine époque

de l'année, Hassana et son fils couchaient dans les champs pour laisser aux raisins de la vigne leur part d'espace sous le toit domestique, les femmes s'employaient en même temps à la confection du *bekmess*, sorte de sirop fait avec le jus de la treille, et dont les Turcs sont fort gourmands; mais après tout il restait encore un prodigieux excédant du fruit précieux découvert par Noé. Il fallait le colporter petit à petit aux divers marchés qui se tenaient à jour fixe à six ou huit lieues à l'entour. Malheureusement le raisin étant toujours en abondance sur ces marchés, les acheteurs faisaient défaut; aussi c'est tout au plus si le produit de la vente couvrait les frais de chaussure exigée pour ces voyages; mais Hassana et son fils paraient à cet inconvénient en marchant nu-pieds.

Quant au troupeau, il formait à la fois l'occupation et le supplice d'Emina, qui n'habitait plus la maison, si ce n'est à de longs intervalles, condamnée qu'elle était à suivre ses chèvres le long des montagnes et des vallées, pendant les jours et les nuits. On comprendrait difficilement dans nos pays civilisés qu'une petite fille, voire une grande fille, pût sans inconvénient s'absenter toute seule de la maison paternelle, pour aller pendant des semaines entières à travers champs, couchant à la belle étoile, sans autre gardien que son dogue et son innocence. En Asie, les choses se passent autrement qu'en Europe, et la jeune fille qui suit son troupeau n'excite pas plus de surprise qu'elle ne court de dangers. Disons encore, pour être sincère, que dans le cas où un malheur lui arriverait, le public n'en serait guère ému, et les parens s'en consoleraient aussi aisément que la victime elle-même.

Quoi qu'il en soit des petites bergères d'Asie en général, rien de fâcheux ne vint troubler la vie calme jusqu'à la monotonie de notre héroïne. — Légèrement vêtue d'un pantalon d'indienne suisse imprimée retenu par une coulisse au-dessus de ses chevilles nues, d'une chemise en calicot blanc retombant sur le pantalon remplissant l'office de jupe, d'une veste de calicot rayé rouge et jaune descendant jusqu'au bas des reins et serrée à la taille par une écharpe de même étoffe; les bras couverts d'abord par les larges manches de sa chemise, et ensuite par celles plus étroites et plus courtes de sa veste; les cheveux tressés et tombant sur ses épaules, la tête couverte d'un *fez*, sur lequel un mouchoir en mousseline fond vert, bigarré de couleurs éclatantes, flottait carrément par derrière à la façon d'un voile; un grand bâton à la main, et ses provisions serrées dans une serviette passée en sautoir : — telle était Emina, lorsqu'elle s'éloignait de la vallée suivant ses chèvres, et suivie par son chien.

En se voyant élevée à la dignité de bergère, la petite fille éprouva

comme une velléité de révolte. Elle avait alors neuf ans, et s'était accoutumée à ne rien faire que rire, chanter, danser, cueillir des fleurs et manger du raisin. Passer les jours et les nuits sur les montagnes sans autre société que ses bêtes, cela était un peu triste pour une jeune personne élevée dans l'ignorance de tout devoir et de toute contrainte. Peu à peu cependant elle se fit à sa nouvelle condition. Ses chèvres ne furent plus à ses yeux une seule chèvre multipliée vingt fois, sans cœur ni discernement; son chien ne fut plus une laide machine à japper et à mordre, ni la nature une série monotone de montagnes et de vallées enfermées sous une calotte d'airain embrasé. D'abord Emina fit plus amplement connaissance avec son troupeau : elle remarqua que certaine chèvre rouge aimait tendrement son chevreau, qui de son côté ne se faisait aucun scrupule de planter là son excellente mère pour aller gambader avec ses camarades sans s'inquiéter du bêlement plutôt désespéré que plaintif de la pauvre chèvre rouge. — L'ingrat! se disait Emina en le suivant des yeux. Si ma mère gémissait ainsi lorsque je la quitte, je n'aurais jamais le courage de m'éloigner. Après tout, poursuivit-elle après un moment de silence, il se peut que ma véritable mère eût été ainsi; mais Fatma n'est pas ma mère, et, quoiqu'elle m'aime bien, ce n'est pas de cette façon-là.

Ce qui attirait surtout l'attention d'Emina, c'était le chien du troupeau. — Il n'est pas beau, mon pauvre *Ac-Ciâq* (1), se disait-elle, et presque toutes mes chèvres sont infiniment plus belles que lui. Pourquoi le préféré-je au troupeau tout entier? C'est sans doute que lui aussi me préfère à tout, et que je ne suis pas ingrate comme ce vilain petit chevreau que je ne puis souffrir malgré sa beauté. Ah! ce n'est donc pas tout que la beauté! — Et Emina se trouvait faire ainsi, quoique à son insu, une réflexion plus sensée que n'en fit oncques aucune de ses sœurs en Mahomet.

Mais plus que ses chèvres, ses chevreaux et son chien, le spectacle du ciel, de la terre et des eaux exerçait petit à petit un charme chaque jour plus puissant sur la bergère. Elle en était venue à connaître la position de chaque étoile, à attribuer aux unes une influence favorable, et aux autres de mauvaises intentions, si bien que, pendant les nuits qu'elle passait dans la campagne, elle s'arrangeait de façon à se placer sous le rayonnement des bonnes étoiles et à se cacher des autres sous un arbre ou un taillis. Les plantes aussi, et surtout les fleurs, ravissaient Emina. Elle les examinait avec soin, comptait leurs pétales et leurs pistils, et n'oubliait rien. — A quoi bon tout cela? — se demandait-elle. Et il ne faudrait pas lui en vou-

(1) Ferblanc : c'est un nom de chien très commun en Asie.

loir de considérer la nature sous un point de vue trop utilitaire, car la pauvre enfant n'avait vu dans le jardin de son père que des plantes à l'usage de la cuisine : tout le reste était condamné sous le nom général et collectif de *mauvaises herbes*. Aussi, malgré ses aperçus philosophiques sur la beauté, Emina se demandait-elle si toutes ces jolies choses n'avaient été créées que pour être ramassées et jetées sur un tas de fumier. — Peut-être bien, se disait-elle encore, qu'elles servent à quelque usage que j'ignore, et je voudrais bien en avoir le cœur net.

Il arriva un jour qu'une de ses chèvres, étant malade, mangea avec avidité d'une petite fleur bleue, et parut aussitôt soulagée. — Ah! petite fleur bleue! s'écria Emina ravie, je sentais bien que vous deviez être bonne à quelque chose! — Et dès lors, chaque fois qu'une de ses chèvres paraissait souffrante, Emina cueillait de ces petites fleurs bleues et les offrait à la patiente, qui ne se faisait pas prier pour les brouter.

Une fois son intelligence éveillée, Emina ne borna pas ses études aux propriétés merveilleuses de la petite fleur bleue. Avec quelque empressement que certaines chèvres la recherchassent, il en était d'autres qui, malades d'une autre façon, broutaient des fleurs jaunes ou rouges, ou bien encore des touffes d'herbes festonnées et aromatiques. Emina observait tout et se souvenait de tout. Elle parvint, à force d'observations et de raisonnemens, à se dire que telle plante devait convenir en certains cas, et telle fleur en certains autres, et lorsqu'elle aussi se sentait indisposée, elle s'administrait la plante qui devait, selon elle, la soulager. Elle alla plus loin encore, car ayant éprouvé quelque difficulté à avaler des bouquets de fleurs dont ses chèvres ne faisaient qu'une bouchée, elle imagina de les faire cuire dans de l'eau, comme on faisait à la maison pour le café; elle ramassa des branches sèches, en fit un tas, frotta deux pierres l'une contre l'autre, et mit le feu aux branches; puis, ayant rempli sa gourde de l'eau pure et limpide qui jaillissait entre deux rochers, à peu de distance du lieu dont elle avait fait son laboratoire, elle mit la gourde sur le feu (1), et jeta dans l'eau qui commençait à bouillir les plantes dont elle voulait faire l'essai. La tisane eut un beau succès, et Emina, tout en trouvant la boisson bien amère, ne tarda pas à en éprouver de salutaires effets. — Ceci doit être ce qu'on appelle une médecine, dit-elle, et les gens qui connaissent un grand nombre de plantes et leurs propriétés doivent être des médecins. — Emina songea bientôt à se faire de petites provisions de ses drogues, qu'elle

(1) Les gourdes, après avoir été exposées aux rayons d'un soleil de quarante-cinq ou cinquante degrés, peuvent subir l'action du feu, et on voit souvent les Turcs s'en servir pour faire leur cuisine en plein air.

enferma dans des boîtes en papier, et elle se composa en peu de temps une espèce de pharmacie qui n'était pas sans valeur. Une fois convaincue que ces plantes faisaient autant de bien aux créatures humaines qu'aux animaux, elle les administra à quelques enfans malades qu'elle rencontra dans la montagne, et elle devint ainsi un petit docteur, tout empirique à la vérité, mais dont le traitement n'en avait pas moins de succès

Occupée de la sorte, il n'est pas étonnant qu'Emina ne trouvât pas le temps long. Elle grandissait à vue d'œil, sous l'influence d'un exercice continu et quelque peu violent. Si elle fût demeurée dans l'étroite enceinte de la maison paternelle, enchaînée aux soins accablans d'un pauvre ménage, les dons naturels qu'elle avait reçus de Dieu se seraient desséchés et flétris faute d'alimens et de culture. Livrée à elle-même, soutenue par la contemplation des œuvres immortelles et divines, elle devint une petite personne fort différente des êtres qui l'entouraient; elle acquit un peu de science, exerça son esprit et éleva son cœur à la source du beau et du vrai. Les accidens les plus communs éveillèrent en elle des pensées d'un ordre supérieur, ce qui est un des dons les plus précieux que Dieu dispense à ses élus. Un jour, par exemple, une de ses chèvres mourut. C'était un malheur domestique, et Emina ne put penser sans chagrin au dommage que cette mort allait causer à la famille; mais elle ne s'en tint pas à ces réflexions économiques. — Cela est étrange! se dit-elle d'un air grave en contemplant les restes de la pauvre bête. Il n'y a qu'un instant, elle me regardait comme si elle voulait me parler, et maintenant ses yeux, qui sont encore les mêmes, que j'ouvre, que je vois tels qu'ils étaient naguère, ne me disent plus rien. Est-ce là ce qui est arrivé à ma pauvre mère quand elle est morte? Je me souviens que dans les premiers temps après sa mort, mon père disait toujours en parlant d'elle : « Que Dieu la bénisse! » Il croyait donc qu'elle existait encore quelque part avec sa volonté et ses sentimens, car il n'aurait pas dit « Dieu la bénisse! » d'une pierre ou de quelque chose qui ne sentirait pas? Mon père croyait donc que Dieu pouvait lui faire du bien s'il le voulait, et certes il doit le vouloir, car elle était bonne, et la bonté sait se faire aimer. Morte! Mourir! comme ma mère et comme ma chèvre! C'est une chose étrange! Qu'est-ce qui reste et qu'est-ce qui s'en va? Et où donc va-t-elle, cette chose qui s'en va? Dieu le sait, puisqu'on lui recommande les morts. Je me souviens que ma mère a beaucoup souffert ici, car je l'ai souvent vue pleurer : souffre-t-elle encore? Si Dieu aime les bons, comme cela est juste et naturel, s'il peut tout ce qu'il veut, comme cela doit être, puisqu'il a fait toutes les belles choses de ce monde, il doit se complaire à rendre heureux après la mort ceux qui ont souffert sans l'avoir mérité pendant la vie, et cela doit lui être facile.

De raisonnement en raisonnement, Emina en était arrivée à la croyance dans une vie future et éternelle composée de récompenses et de bonheur pour les bons, et d'abandon sinon de châtimens pour les pervers. N'oubliez pas de grâce qu'Emina est femme et Turque, qu'on ne lui a rien enseigné de la religion, des devoirs qu'elle impose, ni des vertus qu'elle inspire, car s'il est faux que Mahomet ait explicitement refusé une âme aux femmes, toujours est-il qu'il a dédaigné de s'expliquer à ce sujet, d'où ses sectateurs ont conclu qu'il n'avait rien à en dire.

II.

J'ai dit qu'Emina rencontrait parfois dans la montagne d'autres enfans isolés comme elle, comme elle consacrés à la garde des troupeaux. Parmi ces enfans, il en était un pâle et chétif qui la recherchait plus que les autres, et auquel, sans s'en douter, elle avait déjà sauvé la vie par ses médicamens. Plus âgé qu'elle d'un an et fils d'un habitant du village où la belle-mère d'Emina était née, cet enfant, qui s'appelait Saed et qui gardait les chèvres de son père, avait une jolie figure, quoique faible et souffreteux. Un jour Emina l'avait trouvé étendu au pied d'un arbre, grelottant la fièvre et si abattu qu'à peine s'était-il aperçu de sa présence. — Saed, lui avait-elle dit, que fais-tu là et où souffres-tu? — Je ne puis atteindre cette branche, avait répondu l'enfant en proie aux rêvasseries de la fièvre, et pourtant elle effleure mon visage, et je sais qu'elle porte un fruit qui apaiserait ma soif. — Emina leva les yeux, vit que l'arbre était un chêne, et que la branche la plus rapprochée du visage de l'enfant était encore à plus de quinze pieds au-dessus de sa tête. — Il ne sait ce qu'il dit, pensa-t-elle, et cela doit tenir à son mal. — Elle courut aussitôt à la source voisine et en rapporta de l'eau bien fraîche qu'elle versa goutte à goutte sur les lèvres brûlantes et desséchées du petit malade en lui disant : — Tiens et bois; ceci te soulagera. — Puis elle examina la peau, les yeux, le teint, le son de voix du pauvre enfant, réfléchit quelque peu, et, prenant son parti, elle tira d'une espèce de sac dont elle avait fait sa pharmacie des boulettes d'un extrait qui pouvaient à la rigueur passer pour des pilules, et qu'elle plaça sur la langue de Saed. S'asseyant ensuite près de lui, elle lui prit la main, posa sa tête appesantie et douloureuse sur ses genoux, et attendit patiemment l'effet du remède.

Pendant le reste du jour, la nuit suivante et une partie du lendemain, elle ne quitta son poste que pour aller chercher l'eau fraîche que le malade demandait sans cesse. Au bout de ce temps, le rideau qui paraissait tiré sur les prunelles de Saed se souleva, et la communication suspendue entre l'esprit du dedans et son organe exté-

rieur se rétablit. Emina s'aperçut de ce changement, et s'adressant sans préambule au convalescent, elle lui dit : — Tu me reconnais maintenant, Saed? Te voilà de retour; tu vois où tu es, et auprès de qui? C'est bien, et comment te trouves-tu?

— Est-ce que je suis malade? répondit l'enfant avec effroi. Pourquoi ne puis-je remuer? Oh! que je suis faible! Que m'est-il donc arrivé, Emina?

— Tu as été malade, mais je crois que te voilà guéri. Qu'as-tu fait de tes chèvres?

— Mes chèvres? répéta Saed de l'air d'abord de quelqu'un qui cherche en vain à rappeler ses souvenirs, et bientôt avec une vive inquiétude. Ah! mon Dieu! que seront-elles devenues? Je me souviens maintenant que, me sentant faible et tremblant, je me suis couché à terre et j'ai fermé les yeux; mais c'est tout ce que je sais. Ai-je dormi longtemps? est-il arrivé malheur à mon troupeau?

— Rassure-toi, Saed; ton troupeau est là-bas avec le mien, sous la garde de nos chiens, et sous la mienne aussi, car, tout en te soignant, je n'ai pas perdu de vue nos chèvres. Essaie de te lever maintenant.

Saed obéit et ne parvint qu'à se mettre sur son séant; il ne souffrait pourtant plus, et il sentait que la santé lui était revenue. — Je suis sûr que c'est toi qui m'as guéri, disait-il à Emina. Merci, Emina, merci, je ne l'oublierai pas.

— Est-ce bien moi qui t'ai guéri? reprit Emina, qui, selon sa coutume, partait d'un point quelconque pour s'élever à des considérations d'un ordre peu accessible en apparence à un enfant de son âge et dans sa position. C'est moi qui ai trouvé une herbe salutaire, mais qui donc m'a parlé un jour que je l'admirais, cette fleur si jolie, et m'a dit : Il y a là-dedans de quoi guérir de la fièvre? Non, non, ce n'est pas moi. J'ai entendu la voix, j'ai obéi à ses ordres; mais cette voix n'était pas la mienne, et ce n'est pas moi qui ai commandé, puisque c'est moi qui ai obéi. Ah! Saed, celui qui comprendrait toute chose serait bien heureux! Celui que nous nommons Allah jouit sans doute de ce bonheur-là.

Le fait est que Saed, lui, ne comprenait pas le premier mot de ce qu'Emina lui disait là. Il n'avait saisi que le nom d'*Allah*, et il ne trouva rien de mieux à répondre que la banale exclamation si fréquemment employée par les Orientaux : *hich Allah!* (plaise à Dieu!) Emina le regarda un moment avec étonnement, puis elle secoua doucement sa jolie tête et se mit à tracer quelques figures sur la terre avec son bâton.

Saed pourtant ne ressemblait pas au petit chevreau de la chèvre rouge, il n'était pas ingrat : aussi voua-t-il à sa bienfaitrice quelque

chose qui ressemblait plutôt à un culte qu'à tout autre sentiment. Partout où il croyait la trouver, il s'y dirigeait; partout où il pouvait la suivre, il la suivait; tout ce qu'elle disait était pour lui article de foi; ses opinions devenaient aussitôt les siennes, même lorsqu'il ne les comprenait pas; ses goûts, il les partageait; ses moindres désirs étaient des lois pour lui; rien enfin n'était à ses yeux aussi beau, aussi parfait qu'Emina. Et ceci me rappelle que je n'ai rien dit encore de la beauté de ma bergère, et que je dois réparer cet oubli, car on ne s'intéresse jamais parfaitement qu'à ceux que l'on connaît.

Que l'on ne m'accuse pas de *fausser la couleur locale*, si je dis qu'Emina avait de grands yeux d'un bleu clair, un nez finement ciselé, une bouche vermeille modelée dans le goût de certaines belles statues grecques, des dents semblables à de petites perles, un teint délicat que le soleil d'Asie n'avait pas encore bruni, de longs cheveux soyeux de cette nuance que les Anglais appellent *auburn*, qu'elle était grande pour son âge, svelte et élancée. Ce genre de beauté est beaucoup moins rare en Orient qu'on ne le croit, et l'on cessera de s'en étonner, si l'on réfléchit d'une part que l'ancienne population de ces contrées était de race grecque, de l'autre qu'un grand nombre de Circassiennes ont donné et donnent encore leur sang aux enfans des conquérans turcs. Quant aux mains d'Emina, c'étaient de vraies mains orientales, petites, fines, potelées, aux ongles taillés en amandes et colorés par une légère couche de *henné*. Ses pieds étaient des pieds d'enfant, ce qui est beaucoup dire, car qui n'a pas remarqué que tous les enfans ont des pieds charmans jusqu'à l'âge où le cordonnier vient en aide à la nature? Mais Emina n'avait jamais confié son pied à un cordonnier. Sa démarche était gracieuse, un peu lente, un peu ondulée, mais naturelle et aisée. C'était, à tout prendre, une charmante personne, et de meilleurs connaisseurs que Saed l'eussent trouvée fort à leur goût. Ce qui rendait sa beauté à la fois plus piquante et plus touchante, c'était son ignorance totale à ce sujet. Jamais elle n'avait vu de glace, et jamais l'idée ne lui était venue de se mirer dans l'eau des fontaines ou des ruisseaux, ce qui, soit dit en passant, ne lui eût pas appris grand'chose, car l'eau mobile est un mauvais miroir, et si Narcisse mourut d'amour pour son image telle qu'il la vit au fond d'un étang, je soupçonne que les agaceries et les complimens de ses voisines l'avaient prédisposé à ce singulier accident.

Le fait est qu'Emina fut fort étonnée d'entendre Saed lui dire un jour et à brûle-pourpoint : Que te voilà belle, Emina! Et en effet ce jour-là Emina était encore plus jolie que d'ordinaire. Ce n'était pas qu'elle eût une robe neuve, d'une coupe plus élégante ou d'une cou-

leur mieux seyante. J'ai déjà avoué qu'Emina ne portait au lieu de robe qu'une chemise de toile, et quand elle changeait de toilette, c'était à l'insu de tout le monde, vu que ses deux costumes avaient été taillés dans la même pièce d'étoffe, et ne se distinguaient l'un de l'autre par aucun ornement. Ce jour-là toutefois, Emina avait réfléchi plus longtemps que de coutume, et le sujet de ses méditations n'était ni plus ni moins qu'un couple de jolies tourterelles sauvages qu'elle avait vu déjouer, en se réfugiant dans un taillis, les manœuvres d'un faucon. — Qui leur a appris, se demandait-elle, que cet oiseau n'est pas un oiseau comme tous les autres, un ami, un indifférent? La voix qui a averti les tourterelles n'est-elle pas la même qui m'arrête devant telle ou telle plante, et semble me dire qu'il y a en elle de quoi guérir tel ou tel mal? Cette voix qui parle à chacun son langage, c'est sans doute la voix de Dieu; mais alors Dieu doit être sans cesse auprès de nous, auprès de tous et de chacun, veiller sur nous, s'occuper de nous, mettre sa toute-puissance au service de notre faiblesse. Je me sens forte maintenant, je ne suis plus seule au milieu des bois. Quel bonheur! Dieu est avec moi, et je le sais!

Et le joli visage d'Emina s'était éclairé d'une joie si pure et si sublime, que Saed, qui s'était approché d'elle tout doucement et qui l'observait depuis quelques instans en silence, avait eu raison de s'écrier : — Que tu es belle aujourd'hui, Emina!

— Suis-je belle? répondit-elle en entendant ce compliment pour la première fois de sa vie. Tu me fais plaisir de me dire cela, Saed, quoique je ne sache pas à quoi cela peut me servir d'être belle.

— Oh! je te le dirai, moi, reprit Saed, qui sur certaines institutions sociales était beaucoup plus avancé que son amie, cela peut te servir d'abord à trouver un mari.

— Si ce n'est que cela, je ne m'en soucie guère. Ma mère Fatma était bien gaie lorsque mon père l'a épousée; mais à présent toute sa gaieté a disparu, d'où j'ai conclu que le mariage n'était pas la plus belle chose du monde.

— C'est selon le mari, Emina. Ton père est vieux (il avait vingt-huit ans, ce qui est un grand âge en Asie-Mineure, où l'homme se marie presqu'au sortir de l'enfance), il est sérieux, de mauvaise humeur quelquefois, et il ne rend pas sa jeune femme heureuse; mais suppose un moment que je devienne, moi, ton mari! Hein! qu'en dis-tu?

Emina se préparait à répondre, lorsque d'affreux hurlemens retentirent. Ils se levèrent brusquement, regardèrent du côté d'où partait le bruit, et aperçurent un loup aux prises avec le fidèle *Ac-Ciâq*. Emina fit un pas en avant, Saed la retint par le pan de sa robe, en lui disant d'une voix étranglée par la peur : — Sauvons-nous, Emina,

car, après avoir dévoré le chien, le loup se jettera sur nous. — Me sauver! s'écria Emina. Abandonner le troupeau de mon père! abandonner mon pauvre chien! — Et se rappelant les conclusions rassurantes auxquelles elle était arrivée un moment auparavant, elle leva machinalement les yeux au ciel; puis, s'armant du bâton ferré qui l'aidait à gravir les montagnes et ramassant des pierres, elle s'élança en poussant de grands cris vers le lieu du combat. *Ac-Ciâq* était un dogue féroce et vigoureux, il portait en outre un collier en fer hérissé de pointes et de crocs contre lesquels le loup se blessait chaque fois qu'il essayait de l'attaquer. Les dents du chien avaient déjà entamé en plusieurs endroits la peau du loup, et celui-ci eût peut-être battu en retraite, s'il eût su comment se débarrasser du terrible collier en fer qui s'était accroché à son poil. Aussi, lorsqu'il entendit le son menaçant d'une voix humaine et qu'il aperçut un bâton levé au bout de deux bras, il ne s'arrêta pas à examiner si la voix, les bras et le bâton représentaient un ennemi vraiment formidable; mais, se dégageant par un effort désespéré des dents du collier, auquel il abandonna une grosse touffe de sa crinière, il prit la fuite.

Emina n'avait pas eu peur; elle fut très étonnée lorsqu'en se retournant pour adresser quelques mots à Saed, elle ne l'aperçut pas à ses côtés. Sa première pensée fut qu'il avait fait un détour pour surprendre l'animal dans la montagne, la seconde la ramena plus près du vrai : Emina ne savait pas encore qu'un poltron est un être ridicule, mais elle sentit confusément que la peur peut être aussi mauvaise conseillère que l'ingratitude. — Après tout, se dit-elle, il ne sait pas que Dieu veille sur lui. Et moi aussi, j'aurais peur sans cette pensée-là; il faut que je l'avertisse. — En cela, elle se calomniait, la chère petite, car ce n'est que sur les cœurs naturellement braves que le raisonnement peut exercer quelque influence au moment du danger. Si Saed avait su, pour parler comme Emina, que Dieu ne le quittait point dans le péril, il est probable qu'il l'eût oublié à la vue du loup. Quoi qu'il en soit, les premiers soins d'Emina furent pour son chien, qui n'avait reçu que de légères égratignures, et les seconds pour Saed, qu'elle trouva à la place où elle l'avait laissé, à demi mort de peur. — Dieu soit loué (*mach Allah*)! te voilà! s'écria-t-il tout tremblant du plus loin qu'il la vit. Le loup est-il parti? N'as-tu pas de mal?

— Non, répondit Emina, et le loup est loin d'ici; mais s'il s'était tourné contre moi, ce n'est pas toi qui m'aurais défendue, Saed.

L'enfant sentit le reproche, que sa conscience lui avait déjà adressé, et de blême qu'il était, il devint cramoisi. — Pardonne-moi, Emina, dit-il lorsqu'il eut recouvré la voix; mais que pourrais-je contre un loup? Il m'eût dévoré ainsi que toi, et... le beau profit!

— Non, Saed, reprit Emina d'un air grave et quelque peu sévère, ce n'est pas cela que tu dois dire et ce n'est pas cette réflexion qui t'a retenu, ou bien il me serait impossible de t'aimer; la vérité est que tu as eu peur. Eh bien! viens ici, je vais te dire quelque chose qui te donnera du cœur à l'avenir. Je t'entends souvent dire : *hich Allah! mach Allah!* comme mon père, comme ma mère, comme tout le monde enfin; mais as-tu jamais réfléchi à ce que ces mots signifient? Je parierais que non, ou bien tu les prononcerais d'une autre façon. Quand tu dis : Que la volonté de Dieu soit faite! tu crois que Dieu veut ton bien; quand tu dis : Dieu soit loué! tu reconnais que Dieu t'a accordé un don, un bienfait. Tu ne t'en rends pas compte, mais ces mots n'ont pas d'autre sens. Sache donc qu'en effet Dieu ne nous perd pas de vue une seule minute, ni toi, ni moi, ni aucune créature humaine, ni aucun animal petit ou grand, beau ou laid. Les arbres, les rivières, les champs, les étoiles, tout est dans l'œil et dans le cœur de Dieu; mais plus une de ses créatures est bonne et plus le cœur de Dieu est tendre pour elle, ce qui se comprend de soi-même, car il est naturel d'aimer ce qui est bon et de préférer ce qui est meilleur.

— Qui donc t'a enseigné tout cela? fit Saed.

— Personne, répliqua Emina; mais si je suis convaincue que Dieu nous vient en aide dans nos dangers et qu'il nous suggère les moyens de les éviter, c'est que moi-même j'ai reçu ses avis, et aussi parce que j'ai vu comment il fait parvenir à d'autres êtres ces mêmes conseils et ces mêmes leçons. M'entends-tu, Saed? Pourquoi me regarder avec des yeux qui te sortent de la tête? Me comprends-tu?

— Je crois que oui, et en tout cas je t'écoute. Mais comment sais-tu que ces avis dont tu parles te viennent de Dieu? Je sais bien que les derviches adressent des questions à Dieu, qui leur répond et qui fait d'ailleurs tout ce qu'ils désirent; mais toi, Emina, tu es une femme et non pas un derviche; tu n'as pas le sel de la Mecque, ni la pierre verte, ni...

— Je ne sais ce que font les derviches, reprit Emina, et je comprends que certains hommes entendent la voix de Dieu plus souvent que d'autres. Pour ce qui est de moi, je sais que certains avis me sont venus de Dieu, parce qu'ils ne pouvaient me venir d'ailleurs, et aussi parce qu'ils étaient si sages, si opportuns, si nécessaires, que nul autre que le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux ne pouvait me les envoyer. Toi-même, si jamais un péril te menace, adresse-toi à Dieu, tu l'écouteras, et tu le laisseras faire. Je ne te demande que cela! Écoute la voix qui te parle dans ton cœur, c'est la voix de Dieu.

Malgré les avertissemens d'Emina et la bonne volonté de Saed,

mon rôle d'historiographe m'oblige à avouer que Saed ne fit pas de grands progrès dans l'art de communiquer avec celui dont Emina disait de si jolies choses avec un si joli visage. Dans deux ou trois occasions importantes, il s'étudia à écouter les voix confuses qui s'élevaient dans son cœur, mais sans pouvoir reconnaître celle qui lui avait été annoncée. Il entendait bien, outre la voix de ses passions ou de ses instincts, une autre voix plus mélodieuse et plus puissante qui disait juste tout le contraire des premières; mais cette voix, il n'y avait pas à s'y méprendre, et Saed ne s'y méprit pas: c'était la voix d'Emina. Faute de mieux, Saed se décida à écouter celle-ci, et il fit bien. Plus d'une fois, lorsque sa paresse l'invitait à se reposer à l'ombre des grands chênes et à laisser ses chèvres devenir ce qu'elles pourraient, il se rappela les leçons d'Emina, et résista à la tentation. Il fit aussi de louables efforts pour vaincre sa timidité naturelle, car Emina lui avait dit : — J'ai toujours entendu dire que l'homme étant fort et la femme faible, c'est à celui-là qu'il appartient de défendre et de soutenir celle-ci. Cependant si nous étions mari et femme, Saed, si nous avions de petits enfans, et qu'un danger nous menaçât, que ferais-tu? Te sauverais-tu, et nous laisserais-tu nous en tirer comme nous pourrions?

Ce reproche piqua si fort Saed, qu'à partir de ce jour il se promit de devenir aussi brave qu'un Osmanlis des anciens temps. De son côté, la petite bergère se complaisait dans un double sentiment, celui de l'affection qu'elle éprouvait pour Saed et de l'ascendant qu'elle venait de conquérir sur lui; mais à l'époque même où les exemples et les paroles d'Emina commençaient à exercer sur Saed une salutaire influence, un grand changement se préparait dans la destinée de la fille d'Hassan. Le sort tenait en réserve à ces deux enfans une catastrophe qui devait bouleverser leur existence, si peu agitée jusque-là.

III.

Comme tous les Turcs de l'Asie-Mineure (je veux croire qu'il en est autrement dans le reste de l'empire), Hassan-Agha était criblé de dettes. Quand un créancier le pressait un peu trop, il se mettait en campagne, frappait à toutes les portes, et ne s'arrêtait pas qu'il n'eût ramassé, sinon la totalité de la somme due, du moins un à-compte considérable. C'est ainsi, et jamais autrement, que l'on paie ses dettes en Asie-Mineure, en en contractant de nouvelles, et l'intérêt légal y étant de 36 à 40 pour 100, il en résulte que les prêteurs amateurs exigent quelquefois le double, et que le malheureux, une fois dans la carrière des emprunts, n'a plus la moindre chance de salut. Il ne

meurt pas de faim pour cela, car tant qu'il a des bras, de la terre devant lui, et des bois par derrière, il est assuré de récolter assez d'orge, de blé, de millet et de courges pour suffire à sa consommation, et d'abriter sa tête sous les poutres et sous les planches qu'il a coupées dans la forêt. Reste le chapitre de la toilette, et je mets en fait que tous les accoutremens à l'usage des deux sexes ne sont jamais achetés qu'avec de l'argent emprunté; j'en dirais volontiers autant des instrumens de labour et du bétail. Hassana n'était pas homme à échapper à la loi générale. Il s'était endetté à la mort de son père, à son premier mariage, lors de son veuvage et lors de son second mariage, sans compter les cas extraordinaires, les accidens, les maladies, les mauvaises années, les bêtes mangées par les loups, etc. Aussi devait-il de l'argent à son voisin de droite, à son voisin de gauche, au *mogtar* de son village, et surtout au banquier du gouvernement, sorte de receveur chargé de percevoir le tribut et de le transmettre à la capitale; mais le créancier qui à lui tout seul inquiétait Hassana plus que tous les autres réunis, c'était un certain bey des environs, qui avait eu soin d'assurer sa créance sur les terres d'Hassana. Ce bey s'était tenu tranquille pendant plusieurs années. Néanmoins cette réserve discrète des temps passés rendait ses exigences actuelles encore plus effrayantes, car on n'avait pas la consolation de se dire : Il se calmera, comme cela lui est arrivé déjà tant de fois!

Hamid-Bey avait depuis peu prévenu Hassana que son argent lui étant nécessaire, il était décidé à ne rien négliger pour rentrer dans ses fonds. L'avertissement avait été réitéré plus d'une fois, et Hassana était au désespoir. Malgré ses courses multipliées et ses tentatives incessantes, il n'avait pu compléter la somme due à Hamid-Bey, et les quelques piastres qu'il avait récoltées lui avaient été octroyées à quelque chose comme 80 pour 100 d'intérêt. Ce fut sur ces entrefaites, et lorsque le désespoir d'Hassana était à son comble, qu'Hamid-Bey se présenta chez lui, et lui tint à peu près ce langage.

— Noble Hassana, mon cher ami, mon âme, voulez-vous ou ne voulez-vous pas me payer? Voilà bien des fois que je vous adresse la même question.

— Votre excellence peut-elle douter de mes bonnes et loyales intentions? Que votre excellence me rende la justice de croire que mon vœu le plus ardent est d'accord avec le sien à ce sujet. Je suis, grâce à Dieu, en mesure aujourd'hui de conformer mes actions à mes discours.

Hamid-Bey ouvrit de très grands yeux.

— Oui, excellence, quoique je ne sois pas encore en état de m'ac-

quitter entièrement, je puis du moins alléger le poids dont mon âme reconnaissante est chargée. J'ai là pour votre excellence...

— Qu'avez-vous pour mon excellence, noble *effendi?* repartit le bey, qui avait remarqué l'hésitation d'Hassana, et qui n'en augurait rien de bon.

— J'ai... cent piastres...

— Cent piastres! noble Hassana! Et vous m'en devez deux mille? Y pensez-vous? Autant vaut ne rien m'offrir du tout.

— Mais, excellence, ce n'est qu'un petit à-compte pour vous faire prendre patience. Après la récolte...

— Bon, parlez-moi de la récolte maintenant! Et vous n'avez pas encore semé. Ah! ces terres-là ont bien l'air de venir à moi! Leur étendue n'est pas considérable, mais vous êtes un bon cultivateur, Hassana, et votre raisin est excellent. Je ne serais pas fâché d'ailleurs d'avoir dans cette vallée un petit coin de terre à moi, où je viendrais passer les mois d'hiver, car il fait froid sur ma montagne. Voyons, noble Hassana! Vous voilà tout abasourdi! Comme vous pâlissez! Vous y tenez donc beaucoup à votre propriété?

Le pauvre homme ouvrit la bouche pour répondre qu'en effet il y tenait infiniment, mais la voix lui manqua, et il garda un morne silence, faisant de louables efforts pour ressaisir cette apparence de tranquillité stoïque que les Turcs considèrent comme indispensable à la dignité humaine. Après s'être livré quelques instans à ses réflexions, le bey reprit : — Je vois que la pensée de renoncer à ces lieux vous afflige, et je voudrais vous épargner ce chagrin. Peut-être y aurait-il moyen de tout arranger. Vous avez une fille?

— Oui, excellence, répondit Hassana, qui crut voir le paradis s'ouvrir devant lui.

— Quel âge a-t-elle?

— Bientôt treize ans, excellence.

— Diable! c'est beaucoup... Et avez-vous songé à la marier?

— Pas encore, excellence; elle me sert à garder mes chèvres, et partant, je ne suis pas pressé.

— Vous avez tort, vous avez grand tort, car à treize ans une fille n'a déjà plus de temps à perdre. Voyons, voulez-vous me la donner?

— A vous? A votre excellence? Mais assurément. Ma fille ne vaut pas sans doute le prix...

— Un moment, un moment! Vous ne m'avez pas compris. Je ne veux pas payer votre fille deux mille piastres. Si je l'épouse, votre dette subsistera comme auparavant, si ce n'est que je consentirai à en attendre le remboursement pendant cinq ans. Vous me donnerez en outre, votre vie durant, quatre chevreaux, cent oques de rai-

sin, dix mesures d'orge et trois voitures de paille par an. Voilà mes conditions.

Qu'on me permette une courte digression au sujet de ce mariage. Hassana avait espéré d'abord qu'il s'agissait de vendre sa fille pour deux mille piastres à un grand seigneur, ce qui ne blessait aucunement les susceptibilités paternelles de son cœur turc. Pareilles choses ont lieu tous les jours parmi les personnages les plus considérables de l'empire. La femme, en tant que femme, y est cotée si bas sur l'échelle des mœurs et du sentiment, qu'elle ne peut guère déchoir. L'esclavage d'ailleurs n'a rien de dur ni d'humiliant dans ces contrées, et la concubine se trouve matériellement et moralement dans la même condition à peu près que l'épouse légitime. Hassana eût donc été le plus heureux des Turcs s'il eût pu échanger sa fille contre un reçu de deux mille piastres signé Hamid-Bey. Reste à expliquer maintenant pourquoi le bey préférait une femme à une esclave, et la raison en est si simple que j'ose à peine la dire : c'est que l'une lui revenait meilleur marché que l'autre. Non-seulement il conservait par son mariage tous ses droits sur la terre d'Hassana, et il imposait à ce dernier une redevance assez considérable, mais il ne se chargeait pas d'une esclave, qui est souvent un meuble fort dispendieux. Si elle est mécontente de sa destinée, si son maître lui inspire une aversion insurmontable, si les épouses légitimes de celui-ci lui rendent la vie par trop dure, l'esclave a le droit de forcer son maître à l'établir quelque part à son gré, à lui faire un présent que le cadi ou le juge se réserve de fixer, et qu'il grossit de son mieux afin que sa part soit meilleure. La femme légitime ne jouit pas des mêmes avantages; elle peut, à la vérité, réclamer le divorce, qu'elle obtient même sans de trop grandes difficultés, mais cela arrive rarement. Le mari se borne dans ce cas à restituer la dot, quand il en a reçu une, et comme en même temps il se fait rendre par les parens de la femme la somme qu'il leur a donnée lorsqu'il a épousé leur fille, chacun rentre dans ses déboursés, sans se trouver ni plus riche ni plus pauvre qu'avant le mariage. Ici par exemple la dot était nulle, et le prix payé par Hamid-Bey à Hassana pour l'achat d'Emina se montait à cinquante piastres. De semblables mariages sont très communs en Turquie. On croit généralement qu'une jeune fille élevée dans la pauvreté coûte moins cher, si elle ne rapporte pas, qu'une demoiselle élevée et nourrie dans des habitudes de luxe et d'oisiveté. Hamid-Bey savait bien qu'Emina ne le ruinerait ni en frais de toilette, ni en essences, ni en cosmétiques, ni même en confitures ou sucreries. D'ailleurs il était marié depuis plusieurs années à la veuve de son frère aîné, qui, plus âgée que lui de deux ans, ne lui avait donné que cinq enfans, dont le plus jeune comptait alors

six printemps. Il avait donc fait preuve d'une longanimité admirable, et il devenait urgent pour lui de s'unir à une autre femme, qui, plus jeune et plus robuste, pût compléter sans retard ni interruption sa douzaine d'héritiers.

Le contrat de mariage ou de vente entre Hassana et Hamid-Bey fut bientôt signé, et les parties contractantes se séparèrent fort satisfaites l'une de l'autre, tout en se promettant *in petto* de se duper réciproquement et de toute leur finesse lors de la mise à exécution des stipulations pécuniaires.

Il faut maintenant faire connaissance avec Hamid-Bey. Il était à peu près du même âge qu'Hassana, qui passait, lui, pour un vieillard; mais le riche étant toujours d'une dizaine d'années plus jeune que le pauvre, Hamid-Bey tenait encore sa place parmi les jeunes gens. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne et bien prise, la vigueur de ses formes nuisait pourtant à leur élégance, et un observateur un peu attentif y eût découvert tout d'abord des menaces d'obésité. Son visage était plutôt rond qu'ovale, et son teint parlait tout haut des ardeurs du soleil d'Asie. Ses yeux noirs, très grands et à fleur de tête, souriaient tantôt avec la voluptueuse douceur d'un mangeur d'opium, tantôt ils s'allumaient du sombre feu du Tartare. Il avait le nez fin, bien modelé, aussi éloigné du type grec que du romain; sa bouche, grande, bien découpée, aux lèvres un peu épaisses, mettait à découvert des dents longues et aiguës d'une blancheur sans tache. Une moustache bien tenue ombrageait seule ce beau visage, qui paraissait dédaigner l'ornement réputé indispensable d'une longue barbe: tel était l'époux que l'on préparait à Emina, tel était le seigneur et le maître auquel on allait livrer cette créature naïve et inculte, ce corps accoutumé à un exercice constant et au grand air, cette âme fière, forte et contemplative.

Hassana eut quelque peine à lui faire comprendre et accepter sa nouvelle position. — Je t'ai mariée, Emina, — lui dit-il un jour qu'elle revenait de la montagne. La première pensée d'Emina fut que Saed s'était expliqué avec son père, et que ce mariage, auquel elle n'avait pas encore réfléchi bien sérieusement, allait véritablement avoir lieu. — Nous avions le temps d'attendre, lui répondit-elle; mais, puisque ce mariage vous convient et que Saed est si pressé, je le...

— Saed? Quel rapport y a-t-il entre Saed et ton mariage? Réponds vite, parleras-tu?

— Je croyais, mon père, que vous parliez de mon mariage avec Saed. Qui donc songe à moi, si ce n'est lui?

— Celui qui t'a demandé en mariage est bien un autre personnage que ce petit idiot de Saed! Ce n'est rien moins qu'Hamid-Bey.

— Hamid-Bey! Vous plaisantez, mon père.

— Je ne plaisante pas, ni lui non plus. Ton mariage est arrêté, et tu seras sa femme dans trois semaines.

— Comme vous voudrez, mon père. Irai-je toujours dans la montagne avec le troupeau?

— Jusqu'au jour de ton mariage assurément, mais après, non. Tu habiteras le harem de son excellence, et tu n'en sortiras jamais. Oh! tu auras le temps d'engraisser; tu seras bien heureuse, tu n'auras rien à faire.

— Pardon, mon père, si je vous parle encore de Saed. Je ne songe plus à l'épouser, puisque vous en avez décidé autrement; mais comment m'y prendrai-je pour le voir et causer avec lui, si je ne dois pas quitter le harem, où il n'entrera pas sans doute?

— Mais tu n'as que faire de Saed; tu ne dois plus jamais ni le voir, ni lui parler, ni songer à lui. Tu ne verras plus d'autre homme que ton mari. Tu sais bien que cela se passe ainsi dans tous les pays du monde à l'égard des femmes mariées.

— Mais Saed est un enfant, mon père; nous sommes accoutumés l'un à l'autre, et nous ne nous résignerons jamais à nous séparer ainsi, lui surtout.

— Je me soucie bien de sa résignation! Ce qui m'importe, c'est que tu ne fasses pas de sottises et que tu comprennes bien tes devoirs. Ton mari n'est pas un modèle de patience, tiens-toi-le pour dit, et si tu le fâches, tu t'en repentiras. Saed aussi fera bien de ne pas se trouver sur son chemin.

— Mais qu'est-ce que cela fait à Hamid-Bey que j'aille dans la montagne avec Saed? J'y suis bien allée jusqu'ici, et vous n'y avez rien trouvé à redire. Pourquoi le bey ne ferait-il pas de même? Je resterai à la maison quand il y aura de l'ouvrage.

— Allons, je vois que tu as pris de mauvaises habitudes. Si tu avais vécu plus souvent à la maison, tu ne serais pas si ignorante, et tu ne dirais pas tant de sottises. Sache donc qu'en prenant un mari une jeune fille prend un maître, qu'elle doit lui obéir en toute chose, le servir de même, ne voir que lui, n'être vue que de lui, ne parler et ne penser qu'à lui. La femme d'un bey surtout ne sort du harem que huit ou dix fois par an pour aller au bain, et encore sort-elle le visage couvert et entourée de gardes qui ne permettent à personne de l'approcher ni de la regarder. Et si la femme mariée manque à quelques-uns de ses devoirs, il lui arrive malheur.

— Et que lui arrive-t-il, mon père?

— Ah! il lui arrive, par exemple, qu'on n'entend plus parler d'elle. Je me souviens, lorsque j'étais encore enfant, que j'admirais de loin les esclaves noirs et tout le cortége qui suivait au bain la femme d'Osman-Bey, père d'Hamid-Bey. On la disait fort belle, et rien

qu'à la voir marcher, on devinait qu'elle n'était pas gaie. Un mois, deux mois, trois mois s'écoulèrent sans que le cortége passât, comme il le faisait d'ordinaire, devant ma porte. Je me risquai un jour à demander à un de mes voisins si la femme du bey ne se baignait plus. — Chut! me répondit-il, elle a pris un bain qui lui suffira jusqu'au jour du jugement dernier. J'insistai pour qu'il m'expliquât le mystère, et voici ce que j'ai appris : Osman-bey s'était aperçu que sa femme pleurait beaucoup, cela lui avait donné des soupçons. Il l'avait questionnée, et la pauvre fille lui avait avoué avoir aimé avant son mariage un sien cousin, lequel était parti désespéré, et dont elle n'avait plus reçu de nouvelles. Après avoir écouté ce bel aveu, Osman-Bey quitta la chambre sans mot dire; mais il y rentra bientôt, suivi de deux esclaves noirs qui prirent la femme dans leurs bras, lui lièrent les mains, les pieds et la tête, l'enfermèrent dans un sac et jetèrent le sac dans la rivière. Voilà mon histoire, Emina, et je crois (quoique je n'en sois pas sûr) que c'est de cette femme-là qu'Osman-Bey a eu le fils que tu vas épouser. Prends bien garde à toi. Je t'ai avertie; j'ai fait mon devoir de père; le reste te regarde. Ah! encore un mot... Le bey a déjà une femme, c'est la veuve de son frère aîné; elle est vieille, ne lui donne plus d'enfans, et c'est pour cela qu'il s'est décidé à prendre une autre femme. On dit qu'Ansha (c'est ainsi qu'on la nomme) a été fort belle, qu'elle est très habile, et qu'Hamid-Bey ne fait rien sans la consulter. Tâche donc de t'en faire une amie; c'est, je crois, le meilleur moyen de vivre en paix avec le bey. Et maintenant, va rejoindre tes chèvres.

Elle y alla; mais à peine avait-elle fait quelques pas vers l'étable, que, s'arrêtant soudainement et tournant vers son père son visage pâle, elle lui dit d'une voix ferme, quoique triste : — Mon père, si les choses se passent comme vous venez de me le dire, je ne resterai pas longtemps dans le harem du bey.

— Et où donc iras-tu, malheureuse enfant?

— Là où sont allées ma mère et la mère du bey.

Et elle retourna à ses chèvres.

— Bah! bah! propos de petite fille, marmotta Hassana. Après tout, cette enfant a été mal élevée; elle n'est pas comme tout le monde, et elle aura de la peine à se tirer d'affaire. Elle ne m'a pas même demandé si sa robe de noce serait en satin de Damas...

Je n'essaierai pas de dépeindre le désespoir de Saed, lorsqu'il apprit la grande nouvelle. Il ne parlait de rien moins que d'attendre le bey au coin d'un bois, de lui tirer un coup de fusil, de mettre le feu à la maison, d'enlever Emina; mais celle-ci n'eut pas grand'peine à lui faire comprendre qu'Hamid-Bey appartenait à une famille

puissante, qu'on ne l'offenserait pas impunément, que les fugitifs seraient poursuivis, traqués, puis séparés et punis. Elle n'eut pas grand'peine à lui faire entendre cela, parce que Saed savait très bien au fond du cœur qu'il proposait des choses impraticables, mais cela le soulageait de former des projets fous qu'il n'avait pas le dessein d'exécuter et de combattre ensuite les raisonnemens que hasardait Emina pour le ramener à de plus sages pensées. Emina de son côté lisait assez couramment dans le cœur de son petit ami; mais, voyant que cette gymnastique de l'âme allégeait sa peine, elle s'y prêtait de bonne grâce, oubliant pour un moment ses propres chagrins, bien plus vifs, quoique moins bruyans. Elle s'étonnait de cette manière de sentir si différente de la sienne, elle ne la condamnait pas. C'est qu'il y a du bon chez les femmes, même parmi les moins civilisées. Chose étrange toutefois, cette abnégation féminine déplaît toujours à l'homme en faveur duquel elle s'exerce. Saed en effet s'avisa de chercher querelle à Emina sur la façon dont elle oubliait sa propre peine pour ne s'occuper que de la sienne à lui, et de déclarer qu'une douleur sur laquelle on possède autant d'empire n'est pas de celles dont on meurt. — Après tout, dit-il dans un intervalle de sanglots et de gémissemens, j'ai tort de t'importuner ainsi d'un désespoir que tu ne partages pas. Il est facile de voir que ce mariage te sourit. Tu vas devenir une grande dame, tu ne garderas plus les chèvres, tu boiras ton café, tu fumeras ton chibouk ou ton narghilé depuis le matin jusqu'au soir. Ah! qui me l'eût dit il y a huit jours, qui me l'eût dit hier encore que tu changerais de la sorte et si vite? Moi qui t'aime tant! Ah! c'est bien mal, Emina, c'est bien mal! — Et il se reprit à sangloter et à s'arracher les cheveux.

Emina lui répondit de sa douce voix, un peu tremblante : — Je ne t'en veux pas de ton injustice, mon pauvre Saed; c'est la souffrance qui te rend injuste, et tu souffres à cause de moi. Crois-moi, Saed, je suis la plus à plaindre des deux. Tu me perds, mais que de choses te restent! Tu reviendras dans ces lieux que nous avons si souvent parcourus ensemble; tu t'asseoiras, à l'ombre de ces arbres, sur ce frais gazon que nous aimons tant. Tes chèvres viendront encore te lécher les mains, tes chiens accourront toujours à ta voix, tu boiras l'eau limpide de la fontaine, tu te baigneras dans la rivière qui coule à nos pieds, tu penseras à moi, tu te rappelleras nos beaux jours, et tu seras libre de pleurer à ton aise. Moi, je passerai les jours et les nuits dans une chambre dont il ne me sera pas permis d'ouvrir les fenêtres à ma fantaisie, j'étoufferai entre quatre murailles! Je ne serai entourée que d'inconnus, d'indifférens, d'ennemis, et Dieu sait de combien de rivales! Heureusement je sais un remède aux plus grands maux. Ce remède me sera administré tôt ou tard par mon créateur :

si je suis malheureuse, je le supplierai de se hâter; si je suis contente, je verrai l'heure suprême approcher avec effroi; mais heureuse ou affligée, cette heure viendra, et cela me console.

— Pauvre Emina! dit alors naïvement Saed, est-il bien vrai que tu souffres? Puisqu'il en est ainsi, je te rends toute mon estime et tout mon amour. Oh! je t'aime bien, Emina! je t'aime bien, et c'est la pensée de te perdre qui me rend si méchant.

Les deux enfans passèrent une triste journée. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, dans un des sites que préférait Emina. C'était sur les bords d'un torrent qui roulait au fond d'une étroite vallée, entre des prairies et des bosquets de saules qui trempaient leurs rameaux recourbés dans l'eau courante. A quelques pas plus loin, la scène, de riante et paisible qu'elle était, devenait soudainement sombre et effrayante. Des rochers taillés à pic, sortis comme par enchantement de ces vertes prairies, formaient d'immenses arceaux sous lesquels le torrent se précipitait avec bruit, se heurtant et se brisant aux énormes pierres qui tapissaient son lit. La route, suivie d'ordinaire par les voyageurs peu nombreux qui traversaient ce canton, se perdait dans le torrent, et ce n'était qu'en marchant dans l'eau jusqu'à mi-corps ou jusqu'au poitrail des chevaux que l'on atteignait l'issue de ce défilé, dans lequel la lumière du soleil pénétrait à peine. C'était sur le seuil de cette sombre nature, sur les dernières limites de ce paysage calme et serein, qu'Emina se plaisait à contempler les chocs et les ténèbres qui venaient expirer à ses pieds. — Hélas! se disait-elle ce jour-là, je vais marcher en avant. Adieu, frais ombrages, eaux tranquilles, je vais entrer dans le sombre défilé, lutter contre les vagues, déchirer mes pieds aux pierres du torrent! Qui sait si je reverrai jamais la lumière, ou si, sanglante et brisée, je serai jetée sur le rivage lointain?

Inutile de dire que les deux enfans formèrent des projets pour l'avenir, ou pour mieux dire ce fut Saed qui les fit et Emina qui y prit part, pour ne pas le replonger dans son désespoir. Cette entrevue ne fut pas la dernière. Pendant les trois semaines qui s'écoulèrent avant le mariage, Emina et Saed se rencontrèrent tous les jours et passèrent le temps à se répéter les mêmes choses. Je dois avouer qu'Emina éprouvait quelque lassitude de ces scènes cent fois renouvelées et qui n'aboutissaient à rien. Elle eût préféré employer ces derniers beaux jours à puiser des forces contre l'avenir; mais Saed avait besoin de gémir, cela lui faisait du bien, et comme entre deux malheureux celui qui souffre le moins est celui qui crie le plus fort, Saed usait de son droit en poussant des hurlemens à en assourdir les échos et à fendre les rochers.

Depuis que le monde est monde, ni ceux qui supplient le temps de

ralentir sa marche, ni ceux qui le conjurent de la hâter n'ont obtenu le moindre succès. Saed subit la loi commune, et malgré ses larmes, malgré ses prières et certaine visite à un iman fort renommé pour son savoir et sa puissance surnaturelle, le jour des fiançailles, voire celui des noces, arrivèrent comme si de rien n'était.

IV.

La veille de ce jour funeste, Emina fut remise dès l'aube aux matrones du village voisin, auxquelles appartenait le privilége de la faire belle. La toilette des fiancées turques peut être considérée comme un premier degré de torture, apprentissage utile et salutaire sans doute à la jeune fille qui va entrer dans un harem. Emina fut donc revêtue : — d'une chemise en soie blanche, — d'un énorme pantalon de satin de Damas rayé jaune, noir, rouge, vert, — d'une seconde chemise en calicot blanc, — d'une petite veste en satin rose, — d'une veste plus ample et plus longue, en satin de Damas rouge à petites fleurs, — d'une énorme écharpe en cachemire français qui faisait huit ou dix fois le tour de sa taille, — d'une longue robe, que nous nommerions volontiers robe de chambre, traînant jusqu'à terre, ouverte sur les côtés et sur le devant, en satin de Damas pareil à celui du pantalon. Quant à la coiffure, elle consistait dans une calotte de coton blanc, dans un mouchoir roulé plusieurs fois autour de la calotte, dans un *fez* très élevé, en laine rouge, placé sur la calotte et le mouchoir, donnant à la coiffure la forme d'un pot en terre cuite renversé. Elle se complétait par un voile de crêpe vert, brodé en paillettes d'or, flottant sur le fez, et par un mouchoir de coton rouge qui, posé carrément sur la tête, couvrait le visage et descendait jusque sur la poitrine. Venait enfin une sorte de drap de lit qu'on nomme un voile en Asie, et qui enveloppait de la tête aux pieds la pauvre fille. On était alors à la mi-juin. Quant aux bijoux, nous parlerons d'abord de deux ou trois pendans d'oreilles fichés en différens points des oreilles d'Emina, et rattachés sous son menton par plusieurs chaînettes en or, en argent ou en perles, d'un médaillier complet cousu sur une pièce d'étoffe et placé sur la poitrine de la victime, de quelques fleurs en diamans piquées sur le fez, et qui étaient, on s'en doute bien, un présent du futur.

C'est à regret que je poursuis la description rigoureusement exacte de cette toilette. Dire que les beaux sourcils châtains d'Emina étaient entièrement couverts par une ligne noire qui, partant d'une tempe, atteignait l'autre sans solution de continuité, et ne tenait aucun compte du nez, si ce n'est par un petit crochet géométrique destiné à en indiquer la naissance; dire que son visage était enduit d'une

couche blanche sur laquelle se détachaient au-dessous des pommettes des plaques d'un rouge de brique, et serpentaient à tort et à travers des zigzags bleuâtres imitant des veines, qu'un coup de brosse de laque masquait les lèvres, qu'un cercle aussi noir que la ligne des sourcils encadrait les yeux, que l'intérieur des mains et les ongles des pieds et des mains étaient badigeonnés en orange foncé, ce sont là des horreurs que je voudrais effacer de ma mémoire. Que sera-ce quand il me faudra ajouter que toute cette peinture était parsemée de petites étoiles de papier doré, fixées sur le visage de la pauvre enfant avec de la colle! J'oubliais le pire : — les beaux cheveux d'Emina ayant été rasés la veille afin de la rendre plus digne de la couche d'un bey; on les avait remplacés par des queues de chèvre peintes en rouge et pendantes sur ses épaules! Dieu soit loué, j'ai fini!

J'ai fini de décrire ce qui est laid, mais non ce qui est barbare. L'étiquette musulmane exige que la fiancée demeure ainsi affublée depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, que pendant ces longues heures elle ne soulève jamais son voile, qu'elle pleure toutes les larmes de son corps (l'obligation est opportune), et qu'elle ne prononce pas un mot. Emina n'exécuta pourtant pas à la lettre le programme des fiançailles, car elle ne poussa pas un seul cri. Pour morne et abattue, elle l'était dans la perfection, mais elle l'était trop véritablement pour faire du fracas. Lorsqu'une voisine entrait dans l'appartement des femmes, la fiancée, sortant du coin où elle était accroupie sur ses talons, allait droit à elle, lui baisait silencieusement la main, et retournait aussitôt dans son coin sans faire plus de bruit qu'une souris. Plus d'une larme roula le long de ses yeux sur son poitrail à sequins, plus d'une mouche en papier doré fut décollée par les pleurs; mais tout cela se passait dans l'intérieur des draperies. Plusieurs matrones crurent donc pouvoir affirmer, en rentrant chez elles, que la fiancée montrait effrontément un excès de joie malséant dans sa position.

Lorsque la nuit fut venue (c'était la dernière qu'Émina dût passer sous le toit paternel), l'on voudrait croire qu'il lui fut permis de déposer son lourd attirail, et de chercher dans la solitude et sur son propre matelas quelque repos et quelques forces pour le lendemain. Il n'en fut rien. On l'avait parée pour la noce du lendemain, et sa parure devait tenir bon jusque-là. On ne lui fit pas même grâce d'une de ses mouches ni d'un de ses voiles. Assise à terre devant le feu (il y a toujours du feu dans les maisons turques), entourée de ses parens et des amis de sa belle-mère, la nuit ne fut pour elle que le prolongement d'une journée déjà trop longue. Aussi, lorsque le jour reparut, Emina, quoique naturellement forte, pouvait à peine

se soutenir. Pendant ce long supplice, pensa-t-elle à Saed? Quelquefois. Quoiqu'elle connût son caractère, elle s'était surprise d'abord à s'inquiéter de ce qu'il pouvait devenir et à craindre un coup de tête, fruit de son désespoir; mais ses craintes s'étaient bientôt dissipées, car non loin de la porte, qu'une voisine avait laissée entr'ouverte en entrant, Emina avait aperçu Saed au milieu d'un groupe d'enfans de tout âge, venus à la fête pour avoir leur part de gâteaux, lait caillé, thé de mauve et autres friandises qui devaient être distribuées au public. Les gâteaux n'étaient pas l'aimant qui attirait Saed à la noce, cela va sans dire. S'il en mangea (ce que j'ignore), ce ne fut que par prudence, pour ne pas attirer sur lui l'attention, toujours malveillante, et ne pas nuire à la réputation immaculée d'Emina. Toujours est-il que, rassurée sur le sort de son ami, les pensées d'Emina prirent une direction dans laquelle elle n'était pas exposée à rencontrer Saed. Elle s'occupa de son avenir.

Vint enfin le grand jour, le jour des noces. Avant que le soleil parût au-dessus de la colline qui faisait face à la maison d'Hassana, une musique bruyante, composée d'un tambour, d'une grosse caisse, de deux fifres et d'une guitare ou mandoline au long manche, retentissait dans la plaine. Quelques instans plus tard, un long cortége d'hommes et de femmes à cheval descendait le sentier qui menait du village d'Hamid-Bey à la vallée. A peine les cavaliers avaient-ils mis pied à terre, qu'on leur offrit des tartes au miel, des boulettes d'avoine bouillie enveloppées dans des feuilles de vigne, de petits morceaux de viande rôtie enfilés dans de petites broches en fer, et une énorme montagne de *pilaff*. Tous plongèrent à l'envi leurs doigts dans le beurre ou la sauce, et leur appétit, excité par tant de bonnes choses, se satisfit à plaisir; mais comme il est impossible de toujours manger sans jamais boire, quelque bon musulman que l'on soit d'ailleurs, on apporta dans une coupe homérique un *sherbet* composé d'eau, de miel, de poires cuites et d'orge, et tous les convives trinquèrent à la ronde. L'un d'eux, prenant à part Hassana, lui demanda ensuite à voix basse s'il n'avait pas une goutte d'eau-de-vie à la maison, et sur la réponse affirmative de l'amphitryon, chacun passa à son tour dans un réduit intérieur, où l'on but plusieurs litres de cette boisson exhilarante, si bien qu'en rentrant dans la pièce commune, tous les convives avaient le visage allumé, l'œil trouble, et décrivaient en marchant les courbes les plus irrégulières. Personne n'en fit la remarque néanmoins, et c'était là le point essentiel.

L'heure arrivée, on se disposa au départ. Plus morte que vive, Emina reçut sur sa tête et sur son dos une courte-pointe piquée; puis, quand elle eut embrassé père, mère, frère, parentes et amies, Hassana la hissa à califourchon sur un cheval du bey, magnifique-

ment harnaché et caparaçonné; chacun reprit sa monture, et l'on se mit en marche pour quitter la vallée. Je ne puis dire qu'Emina donna un dernier regard à ces lieux témoins de sa vie paisible et de son bonheur évanoui : elle était séparée du monde entier par sa courte-pointe, et elle n'aperçut pas même Saed, qui, blotti derrière un buisson, la guettait pour la voir une dernière fois. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de deviner, à l'épaisseur plus ou moins grande des ténèbres qui l'environnaient, qu'elle traversait un bosquet bien connu et peu éloigné de la maison paternelle, et ensuite qu'elle quittait ce vert abri pour rentrer dans la plaine découverte. Ce ne furent pas les distractions du voyage qui en abrégèrent pour elle la durée; mais elle redoutait si fort le but vers lequel elle marchait, que la route lui parut fort courte. Elle comprit qu'elle s'avançait au milieu de la foule; elle entendit un murmure confus de voix sur les deux côtés du chemin; les chevaux ralentirent le pas comme s'ils marchaient au milieu des obstacles; on s'arrêta enfin. Un petit enfant de deux ou trois ans fut présenté à Emina, qui, instruite à l'avance de son rôle, le reçut dans ses bras, le posa un instant devant elle sur son cheval, et lui donna une pomme dont sa belle-mère l'avait munie pour la circonstance. Le bambin redescendit fier et enchanté. Ce fut ensuite le tour d'Emina de mettre pied à terre. Cette évolution heureusement accomplie, une main amie entrebâilla la courte-pointe afin qu'Emina pût apercevoir la porte ouverte pour la recevoir et la grand'mère d'Hamid-Bey (nous avons vu que sa mère était morte) se tenant sur le seuil de la maison pour faire accueil à sa belle-fille. Ce fut à ses pieds qu'Emina se prosterna, baisant à trois reprises, selon la coutume, le tapis qu'une esclave noire avait étendu expressément devant la vieille dame; celle-ci la releva, la prit dans ses bras, pénétra un moment sous ses voiles pour déposer un baiser sur les joues brûlantes et badigeonnées de la pauvre enfant, puis elle l'entraîna tout doucement dans l'intérieur du harem. Là les scènes de la veille se répétèrent. Emina devait crier; elle se contenta de pleurer silencieusement. On la plaça debout dans un coin de la pièce d'honneur, on ramena sur son visage le voile de tulle vert, le mouchoir de coton rouge et le drap de calicot blanc, et on l'abandonna à ses propres réflexions, tandis que la nombreuse société féminine rassemblée pour lui faire honneur s'entretenait des incidens du voyage, de la chaleur du jour, des fêtes de la veille et des événemens du lendemain, absolument comme en Europe. On examina la toilette d'Emina, qui fut officiellement déclarée irréprochable, quoique chacune de ces dames la trouvât *in petto* ridicule. Le dîner fut servi, la compagnie mangea de bon appétit, après quoi jeunes et vieilles se mirent à danser. La danse turque est curieuse à voir

malgré sa monotonie. Deux femmes, ou deux hommes habillés en femmes, se placent au centre des spectateurs, qui font entendre une espèce de plain-chant. Les danseurs ou danseuses agitent leurs doigts comme s'ils jouaient des castagnettes, ce qui leur arrive bien quelquefois; quelquefois aussi, à défaut de castagnettes, on se sert de deux cuillères de bois, qui, il faut bien l'avouer, font absolument le même effet. De toute façon le mouvement des mains et des doigts y est. On ne fait point de pas. Les danseuses se bornent à se poursuivre l'une l'autre, à tourner sur elles-mêmes et à remuer rapidement les hanches, tandis que le haut du corps est rejeté tantôt en arrière et tantôt de côté. La danse continue ainsi pendant des heures sans autre interruption que l'arrivée des rafraîchissemens, la pipe et le café.

Le soleil s'était couché pourtant, et le muphti était prêt pour la cérémonie. Qu'était devenu le fiancé, et pourquoi ne l'ai-je pas seulement nommé? C'est que, selon l'étiquette turque, le fiancé demeure caché pendant toute la journée des noces. Il ne doit être aperçu ni de près ni de loin, ni par ses parens, ni par ses amis. Sa toilette est des plus simples, car pareil jour n'est pas un jour de fête pour lui, ce n'est pas même un jour mémorable. Ainsi le veut la dignité virile. La femme reçoit un honneur qu'elle ne peut trop reconnaître ni célébrer trop haut; mais le mariage est pour l'homme un fait sans importance. Quand les acteurs et les spectateurs sont au complet, quand tout le monde a mangé, bu, fumé et dansé à satiété, quand le muphti a préparé sa *pâte* (on verra tout à l'heure de quoi il s'agit), et surtout lorsque le soleil est couché, on appelle l'époux, qui paraît enfin, triste et soucieux comme pour un enterrement. S'il lui arrivait de prononcer un mot, de laisser entrevoir un sourire, le monde entier crierait à l'oubli des convenances. Hamid-Bey n'avait garde de s'exposer à ce reproche : il se respectait assez pour savoir être maussade lorsque les circonstances l'exigeaient, et plus souvent encore.

L'époux arrive, ai-je dit, tenant par la main un jeune garçon qui représente la fiancée absente. Le muphti prononce quelques paroles sacramentelles, et on lui apporte un plat sur lequel est du *henné* délayé dans de l'eau. L'époux tend la main au muphti, qui la prend, la ferme comme pour la mettre en mesure de donner un coup de poing, puis avec son index glisse dans ce poing fermé une boulette de *henné* qu'il fixe sur la paume de la main. Retirant ensuite le doigt de cet étau vivant et prenant une seconde boulette de la même pâte, il s'en sert pour coller en quelque sorte le pouce de l'époux sur le poing toujours fermé. Il enveloppe la main ainsi empâtée dans un mouchoir qu'il roule autour du poignet à plusieurs reprises, et,

abandonnant l'époux, il procède de la même manière avec la main du jeune garçon. La cérémonie est alors achevée, les rites sont accomplis, le mariage est célébré. Emina, qui est demeurée à quelques toises de là, parfaitement étrangère à tout ce qui s'est passé, n'est plus la jeune fille de tout à l'heure; elle est femme, elle a un mari, un maître, et le muphti s'en va souper. Pendant ce temps, deux jeunes filles ont préparé la couche nuptiale avec tous les témoignages extérieurs de respect qu'exige un semblable autel. En posant à terre le matelas, elles se sont inclinées; en plaçant les oreillers, elles se sont agenouillées; en étendant les draps, elles ont baisé la terre; en défaisant la couverture, elles ont recommencé à s'agenouiller et à se prosterner. Ceci achevé, elles quittent la chambre à reculons et vont chercher Emina, qu'elles conduisent au lieu du sacrifice, dans les bras de son heureux époux.

On me pardonnera de ne point suivre pas à pas, comme je l'ai fait jusqu'ici, Emina à partir de ce moment suprême. La petite bergère heureuse et innocente a cessé d'exister. On va faire connaissance avec la jeune femme esclave, avec ces agitations, ces tristesses de la vie de harem qui sont le vrai sujet de notre récit. Comment la première phase de son existence avait-elle préparé la fille d'Hassan à la seconde? Avant de répondre et d'aller plus loin, il faut dire quelques mots de la famille dans laquelle Emina devait vivre désormais.

V.

J'ai dit qu'Hamid-Bey avait une première femme, que cette femme avait été d'abord sa belle-sœur, qu'elle était plus âgée que lui, et qu'elle ne lui donnait plus d'enfans depuis cinq ans. Il ne faudrait pourtant pas en conclure qu'Ansha fût une vieille femme, dépouillée de toute beauté. Ansha avait peut-être passé la trentaine, mais elle était encore fort belle, plus belle qu'elle ne l'était à quinze ans, beaucoup plus belle qu'Emina. Elle était grande et puissante, mais point obèse ni lourde. Elle était belle de la beauté de Junon, et c'est une beauté qui a son prix. Ses grands yeux noirs, largement fendus en amande, avaient conservé tout le feu de la jeunesse et de la passion. Son nez aquilin donnait à son visage cette expression ferme et hautaine qu'on attribue, je ne sais pourquoi, aux impératrices romaines, les plus légères et les moins inhumaines des femmes, si Tacite et Suétone n'en ont pas menti. Il fallait que sa bouche fût bien gracieuse et son sourire bien doux pour tempérer l'expression impérieuse de ce nez et de ce regard; mais, quelque difficile que fût l'entreprise, la bouche et le sourire d'Ansha étaient en mesure de la mener à bonne fin. Un teint éblouissant complétait cette beauté,

devant laquelle les charmes d'Emina pâlissaient un peu; mais cette beauté si fière était bien connue d'Hamid-Bey, et si bien connue qu'il ne la reconnaissait plus du tout. Ansha avait cessé d'être belle aux yeux de son seigneur, et elle le savait. Aussi, lorsque sa stérilité lui en fournit un prétexte (s'il est permis d'appliquer l'épithète de stérile à une femme qui avait eu huit enfans), elle s'empressa de faire remarquer au bey qu'il avait besoin d'une femme plus jeune qu'elle, se réservant ainsi la consolation de se dire et de dire à ses amies : — C'est moi qui l'ai voulu; Hamid-Bey ne se fût jamais décidé de lui-même à me donner une rivale.

Quoiqu'elle ne fût plus belle aux yeux de son mari, Ansha n'était pourtant pas sans influence sur son esprit. Elle possédait les titres de la partie la plus considérable des biens de Hamid, c'est-à-dire qu'elle était légalement en possession de la maison, des meilleures terres et des troupeaux du bey, celui-ci les ayant hérités de son frère aîné, qui, pour se mettre à l'abri de certains accidens politiques dont il était menacé, avait placé sur la tête de sa femme le plus clair de ses propriétés. Hamid-Bey, lui, n'avait jamais rien eu à démêler avec la politique, mais il avait en revanche des créanciers qui, n'étant pas les créanciers de sa femme, ne pouvaient faire vendre ses biens. Hamid avait donc besoin d'Ansha : première cause d'influence. En second lieu, il est juste de reconnaître qu'Ansha était ce qu'on appelle dans un certain monde une femme supérieure. Elle avait une forte tête, et c'était merveille de voir comment, sans quitter le coin de son ottomane, elle savait à point nommé le moment où tel ami d'Hamid-Bey était en fonds, où tel créancier perdait patience, où tel débiteur se trouvait en mesure de s'acquitter. Elle avait rendu à son mari des services signalés en lui fournissant de précieux renseignemens; aussi avait-il coutume de dire à ses amis : — Ansha sait où est l'argent de tout le monde, et personne ne la surpasse dans l'art de trouver des fonds.

Ainsi cuirassée, Ansha n'avait rien à craindre de la rivalité d'Emina, et d'autant moins qu'elle se souciait fort peu du cœur de son bey. Il lui suffisait d'être et de demeurer maîtresse au logis, et c'était elle-même qui avait conseillé à son mari d'épouser la fille d'Hassana, en l'assurant que c'était le seul moyen pour lui de rentrer dans sa créance ou d'en obtenir l'équivalent. Il faut avouer néanmoins que, tout en étant sans crainte au sujet d'Emina, Ansha ne l'aimait guère. Elle la dédaignait comme une enfant sans conséquence, n'ayant d'autre mérite que sa beauté délicate et fragile; or les femmes de la trempe d'Ansha n'aiment pas ce qu'elles dédaignent, et ce n'est qu'en se rendant redoutable qu'on parvient à éveiller leur intérêt. Emina était loin de se douter de cette vérité philosophique,

et elle espérait au contraire gagner les bonnes grâces de sa devancière par sa soumission et son humilité. Elle faisait fausse route, la pauvre petite, mais ce ne devait pas être la dernière fois.

Si le fameux adjectif d'*incomprise* peut s'appliquer à une femme quelconque, c'est bien assurément à Emina. Il est juste de reconnaître cependant que sa rivale la comprit mieux que personne. A peine eut-elle, du haut de sa suprématie, jeté un regard scrutateur sur les traits réguliers, mais délicats d'Emina, dont les yeux, si limpides malgré leur expression de timidité, se fixaient calmes et sereins sur tous ceux à qui elle avait affaire, qu'Ansha se dit : — Il y a dans cette petite quelque chose que je dois surveiller. — Elle remarqua aussi qu'Emina pâlissait plus souvent qu'elle ne rougissait, ce qui, nous le savons, nous autres civilisés, ne dénote après tout qu'une anomalie dans le système de la circulation du sang. Ansha n'avait pas lu Bichat, et elle conclut de son observation qu'Emina sentait avec plus de force que cela n'était à souhaiter dans sa position. Elle s'appliqua donc à étudier la nouvelle venue, et cette étude eut les résultats les plus satisfaisans. — S'il y a quelque chose de singulier dans cette enfant, se dit-elle, ce n'est rien du moins dont je doive m'inquiéter. Elle n'est bonne à rien, elle ne sait pas se faire valoir, elle ne songe pas même à flatter ceux à qui elle a bonne envie de plaire; elle n'aura jamais la moindre influence sur Hamid-Bey, et elle demeurera toujours en mon pouvoir. — Ansha était donc rassurée, mais non radoucie. Elle allait jouer avec Emina comme le chat joue avec l'oiseau captif, et lorsqu'elle jugerait le moment favorable, elle l'achèverait d'un coup de dent.

Les deux enfans du premier lit d'Ansha, deux jeunes gens de seize à dix-sept ans, avaient leurs entrées dans le harem, où leurs épouses demeuraient en assez bonne harmonie sous la présidence d'Ansha. Ces deux couples ne méritent pas d'être présentés au lecteur, et une simple mention honorable est tout ce que je puis leur accorder. Venaient ensuite les cinq enfans d'Hamid et d'Ansha. C'était d'abord une jeune fille de treize ans, jalousant à double titre Emina, — premièrement parce que c'était la rivale de sa mère, — en second lieu parce que sans être ni son aînée, ni la fille d'un bey, elle avait trouvé un bey pour mari, tandis qu'elle, issue d'une noble famille et parfaitement en âge d'être établie, attendait encore le bey qui n'arrivait pas. Puis c'étaient deux garçons de dix à onze ans, insupportables comme le sont tous les garçons de cet âge en Turquie, traitant leur mère et toutes les femmes du harem comme les dernières des esclaves, se glissant à toute heure dans toutes les chambres sans qu'on eût le droit de les envoyer promener. Venait encore une petite fille assez douce et assez gentille jusque-là (elle

n'avait que huit ans), mais qui commençait pourtant à ouvrir les yeux sur sa propre importance, et menaçait par conséquent de devenir sous peu aussi désagréable que sa sœur aînée. Enfin le *Benjamin* d'Ansha (c'était d'ailleurs son nom) entrait dans sa sixième année. Il était gâté au possible, mais son charmant naturel avait tenu bon contre les cajoleries sans fin, les monceaux de dragées et les flatteries colossales que chacun lui prodiguait. Le petit bonhomme se prit tout d'abord d'un goût effréné pour Emina, qui ne le gâtait pas, mais qui en revanche l'aimait fort, ce dont il eut la malice de s'apercevoir et de lui savoir gré. La mère lui pardonna ce penchant dépravé, elle se félicita même de ce qu'il lui fournissait un prétexte pour commencer les hostilités contre Emina, qui, disait-elle, s'efforçait de lui enlever le cœur de ses enfans. Hamid-Bey lui-même ne pourrait lui refuser son appui dans cette lutte toute maternelle.

Au-dessous des grandes dames et des filles du bey, il y avait dans le harem tout un monde d'esclaves de couleurs diverses, tenues en respect par l'autorité d'Ansha. Une fille d'Afrique, au teint luisant et noir comme l'ébène, aux formes puissantes et rebondies, au sourire grimaçant, se plaignait hautement du joug détesté, qu'elle ne subissait pas moins. Une Circassienne aux joues roses et aux yeux bleus, au nez tant soit peu camard, aux contours frêles et délicats, intriguait de toutes ses forces depuis son entrée dans le harem contre ce pouvoir illimité, qu'elle n'avait su pourtant ni miner ni contrebalancer. Seule, une *Abassa* (Abyssinienne) au teint olivâtre mais uni, aux traits larges mais réguliers, aux yeux noirs bien fendus et parfaitement veloutés, acceptait sans murmure, faute d'intelligence et d'énergie, la monarchie absolue telle qu'Ansha l'avait établie. C'était vers Hamid que gravitaient tous ces astres, c'était à lui que s'adressaient tous les regards partis de ces prunelles noires ou bleues; mais Hamid lui-même subissait la royauté qu'il avait créée, et ce n'était qu'à la dérobée, et pendant l'absence d'Ansha, qu'il osait payer de quelques faveurs insignifiantes les agaceries sans nombre dont il était l'objet.

Une jeune fille tout récemment descendue de ses montagnes et jetée sans instruction préalable dans un pareil guêpier (que l'on me pardonne cette expression vulgaire) devait se sentir mal à l'aise. Par bonheur pourtant, Emina n'apprécia pas tout d'abord à leur juste valeur tous les embarras de sa position. Selon elle, Ansha était une mère de famille, jusque-là maîtresse absolue dans le harem, et qui ne pouvait voir sans peine qu'on lui eût donné une rivale dans l'affection de son seigneur. Son bon sens lui apprit cela, mais rien que cela, et son bon cœur lui suggéra la pensée d'adoucir autant qu'il

était en elle des regrets si légitimes en occupant la plus petite place possible dans cette affection si vivement convoitée. Ce plan était excellent sans doute; il n'avait qu'un tout petit défaut, celui d'être impraticable.

Et d'abord, les regrets d'Ansha n'étaient pas, comme Emina le pensait, de nature amoureuse, puis Ansha n'était pas d'humeur à agréer les adoucissemens qu'Emina lui réservait. Enfin la pauvre fille présumait vraiment trop de ses propres forces, quand elle se promettait d'éviter le combat et de ne pas disputer à sa rivale le cœur de leur époux. Ces combats-là sont dans la nature des choses, et il n'appartient à personne de les refuser. Les enfans d'Hamid étaient, aux yeux d'Emina, des personnages sacrés auxquels elle ne se permettait pas de trouver le plus petit mot à dire; mais cette fois encore l'abnégation était exorbitante, et devait nécessairement faire place à une appréciation mieux justifiée. Les deux plus jeunes conservèrent leur place dans le sanctuaire qu'Emina avait élevé tout exprès pour eux, mais les deux aînés en furent expulsés. Quant aux esclaves, Emina ne s'en occupa que pour tâcher de ne pas leur rendre la vie plus dure que cela n'était absolument indispensable. De leurs prétentions et de la haine que ces créatures lui avaient vouée à première vue, elle n'en conçut pas le plus léger soupçon. La négresse était la seule qui éprouvât quelque sympathie pour sa nouvelle maîtresse, sympathie qui n'était peut-être, après tout, qu'une forme de sa perpétuelle révolte contre la tyrannique Ansha. La Circassienne enveloppa dans ses toiles d'araignée la seconde comme la première épouse; quant à l'Abassa, elle subissait sans résistance l'impulsion donnée par sa maîtresse, et cette impulsion n'était pas favorable à Emina.

Je n'ai rien dit encore de la grand'mère d'Hamid-Bey, de celle qui avait reçu Emina sur le seuil du harem. C'était une bonne vieille dame qui ne se mêlait plus des intrigues féminines, et qui eût souhaité de bon cœur en préserver Emina: elle ne l'essaya pourtant pas, tant l'entreprise était hérissée d'obstacles; elle se contenta de témoigner quelque tendresse à la pauvre enfant, sans se constituer ni son champion ni sa protectrice, ce qui était, après tout, la meilleure marche à suivre dans l'intérêt même d'Emina. Aussi la jeune femme s'attacha-t-elle profondément à cette prudente amie.

Tels étaient les habitans du harem. Il en est un cependant qui était appelé plus qu'aucun autre à exercer une influence décisive sur la destinée d'Émina. C'était Hamid-Bey lui-même. Quels rapports allaient s'établir entre le bey et sa jeune femme? Nous savons qu'Emina n'avait jamais vu le bey avant le soir de ses noces, et Hamid-Bey n'était pas plus avancé en ce qui la concernait. La première impres-

sion que la beauté de sa jeune épouse produisit sur lui fut tout à fait à son avantage. Malgré le badigeonnage et les mouches de papier doré, qui ne produisent pas sur les Turcs le même effet que sur nous, Emina était réellement jolie, et devait surtout le paraître à un homme blasé sur la beauté non moins réelle, mais complétement opposée d'Ansha. Hamid vit d'abord dans sa jeune femme un joli hochet, un meuble élégant, qu'il avait acheté, comme on dit, *chat en poche*, et la satisfaction qu'il éprouva du marché conclu tourna à la plus grande gloire d'Ansha, instigatrice de ce mariage. — Ansha a un tact extraordinaire pour les bons marchés, se dit Hamid; décidément je ne puis mieux faire que de m'en rapporter à elle lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter.

Quoique fort ignorante en choses de cœur, Emina eut comme un vague soupçon du jugement que son mari portait sur elle, et, quoique accoutumée à ne compter pour rien dans sa propre famille, ce jugement marital, confusément pressenti, lui causa une impression pénible. Les Turcs ont des manières fort douces avec leurs femmes; mais cette douceur extrême témoigne trop qu'ils ne les considèrent que comme des enfans auprès desquels il ne faut pas apporter les soucis et les préoccupations que l'on partage avec ses semblables. Hamid complimenta sa jeune femme sur ses petites mains, sur ses pieds mignons, sur sa taille souple et gracieuse, sur son gentil sourire, et ces complimens causèrent à la pauvre Emina un malaise indéfinissable. Il ne lui dit pas un mot d'amour, il ne s'informa pas de ce qu'elle avait éprouvé en quittant sa vallée, de l'effet qu'avait produit sur elle sa nouvelle maison. Il ne lui parla ni de son père, ni de sa belle-mère, ni de son frère, ni de lui. Non, non, rien que des complimens, accompagnés d'un regard et d'un accent fort gracieux sans doute, parfaitement conformes, à coup sûr, au code de la galanterie musulmane, mais qu'Emina eût souhaité ne jamais voir ni entendre. Elle ne comprenait pas nettement d'où lui venait ce mécontentement, mais elle savait que ce regard, cet accent, et les complimens même dont ils étaient comme les préludes lui causaient une souffrance bien positive.

Plus tard, lorsqu'elle vit son mari auprès d'Ansha, et qu'elle remarqua l'air sérieux avec lequel il l'entretenait d'affaires, elle se prit à regarder d'un œil d'envie l'espèce d'affection que sa rivale inspirait à son époux. « Il ne la regarde pas avec cette expression qui me fait monter le sang au visage et courir un frisson dans la moelle des os, » se dit-elle, et en effet il y avait dans la manière d'être d'Hamid pour Ansha comme un reflet lointain, quelque chose de celle de Saed pour Emina : c'était l'expression de la confiance, de l'estime et de la déférence. La source de ces sentimens n'était pas la

même chez les deux musulmans; mais la pensée d'Emina n'allait pas aussi loin. Elle ne se rendait pas même compte de la ressemblance, mais elle la sentait. Hamid entrait-il dans le harem, l'air sombre et préoccupé : si Ansha s'y trouvait, il la prenait à part, causait quelques instans avec elle à voix basse et paraissait aussitôt soulagé. Si au contraire Ansha était absente, Hamid la cherchait du regard, après quoi, poussant un soupir ou faisant un geste d'impatience, il prenait un air riant de commande et se mettait à débiter des fadaises à Emina. Évidemment ni son esprit ni son cœur n'étaient de la partie, et quoique je ne puisse dire ce qu'il faisait de son cœur, je sais bien que son esprit était auprès d'Ansha. — Je dois être pour lui une source d'ennui et d'aversion, se disait Emina, puisqu'il juge nécessaire de se contraindre avec moi, et je vois bien que son perpétuel sourire en me parlant ne part pas d'un cœur satisfait! — Et en cela elle se trompait, car Hamid-Bey savait se plaire dans la société des femmes lors même qu'il ne les honorait pas de beaucoup d'estime.

Mais elle, Emina, qu'éprouvait-elle pour cet époux improvisé qui était venu brusquement couper court aux rêves de ses treize ans? Le premier regard qu'elle avait levé sur Hamid lui avait appris qu'il était beau, plus beau que le joli Saed; le second l'avait convaincue que la porte de communication entre la pensée et l'organe extérieur de la vue était pour elle fermée à double tour. Elle avait essayé de percer le voile tendu derrière sa prunelle; mais son propre regard s'était émoussé à la peine, et la communication n'avait pas été établie. Hamid avait pourtant remarqué la fixité du regard d'Emina s'efforçant de pénétrer le sien, et cette remarque avait amené sur ses lèvres ce sourire terne et froid qui faisait tant de mal à la petite.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, Emina? lui avait-il dit. Trouves-tu en moi quelque chose qui te déplaise? Mon teint est-il trop brun, mon front trop ridé? Tu as le droit d'être difficile, toi dont les joues sont si fraîches et le front si uni!

— Je ne regarde ni la couleur de ton visage ni les plis de ton front, seigneur, et je ne suis pas assez sotte pour y trouver à redire.

— Tant mieux s'il en est ainsi, reprit le bey, car avec la meilleure volonté du monde il m'eût été impossible d'y rien changer.

— Il est beau, se dit-elle lorsqu'il se fut éloigné, mais il ne me plaît guère. J'éprouve en sa présence de l'embarras et de l'impatience. Ah! mon pauvre Saed, que tu étais différent! Comme je me sentais à l'aise et paisible auprès de toi!

C'est une vérité bien connue que nulle femme n'éprouve impunément auprès d'un homme de l'embarras ou de l'impatience, sur-

tout si cet homme est beau, et si elle ne peut se soustraire à sa présence. Emina n'échappa point à la loi commune. Peu à peu l'image du froid et moqueur Hamid s'empara exclusivement de sa pensée. Son sourire lui faisait toujours mal, et pourtant elle éprouvait le besoin de souffrir de ce mal, et à peine était-elle seule, qu'elle se demandait si ce sourire ne disparaîtrait jamais. Elle imaginait cent moyens de le mettre en fuite, et elle eût voulu se retrouver en présence de celui dont le cœur lui semblait une énigme qu'il eût été beau de deviner. Elle arrangeait dans son imagination des circonstances extraordinaires qui devaient la mettre en possession de cette clé introuvable, lui ouvrir les portes du palais mystérieux, l'initier à des secrets précieux. Que pense-t-il? que pense-t-il de moi? Pourquoi me traite-t-il toujours comme une enfant? Pourquoi est-ce Ansha toute seule qui connaît ses pensées? Pourquoi n'est-il sérieux qu'avec elle, et qu'ai-je donc de si risible, qu'il ne puisse me regarder comme il la regarde? A force de se répéter tous les jours ces questions, il arriva qu'Hamid devint l'unique objet de ses rêveries et de ses rêves, et que Saed lui-même fut presque oublié. Elle ne s'en souvenait que pour comparer son regard attentif et passionné au regard sans âme qu'Hamid lui réservait.

Une fois cependant l'occasion se présenta pour Emina d'occuper enfin la position qu'elle ambitionnait; mais cette occasion, elle ne sut pas la saisir. Un jour qu'Hamid, resté seul avec elle, avait épuisé le vieux thème de ses petites mains, de ses pieds mignons, de ses roses et de ses lis, il s'avisa, après un silence embarrassant pour tous les deux, de la questionner sur son enfance, sur les lieux qu'elle parcourait avec son troupeau, et sur la manière dont elle passait son temps.

— Tu devais bien t'ennuyer, pauvre petite, de n'avoir personne à qui parler? Tu devais avoir peur aussi, la nuit, toute seule, dans ces montagnes? N'as-tu jamais rencontré de loup?

— Plus d'une fois, seigneur, mais je n'ai jamais eu peur.

— En vérité? Et d'où te vient ce beau courage? Te crois-tu de force à terrasser un loup? Avec ces petites mains, ce n'est guère croyable.

Et les petites mains et les pieds mignons allaient rentrer en scène, si Emina, qui comprit le danger, ne l'eût conjuré en ajoutant : — Je n'avais pas peur, parce que je savais que Dieu était auprès de moi.

— Tu le savais, dis-tu? Tu es bien savante en ce cas! Et qui donc t'avait appris de si belles choses?

— Personne que Dieu lui-même. Je savais qu'il était auprès de moi, parce que j'avais entendu sa voix.

La superstition est si naturelle et si générale en Orient, qu'en en-

tendant ces mots, Hamid-Bey, qui n'était rien moins qu'un illuminé, s'imagina qu'Emina avait des visions, et qu'elle était tant soit peu prophétesse. — Je savais bien que cette petite n'était pas comme tout le monde, — se dit-il en ouvrant de grands yeux; puis il ajouta tout haut : — Tu avais entendu la voix de Dieu? En vérité! Et quand? Et que te dit-il?

Emina pouvait en ce moment établir son empire plus solidement qu'Ansha n'avait assuré le sien : elle n'avait qu'à confirmer son bey dans sa méprise, ou seulement à ne pas la détruire; mais Emina ne comprenait rien ni à sa position, ni au caractère de son mari, et elle ne se douta seulement pas qu'elle touchait au but de tous ses efforts. Elle se hâta donc de répondre : — Quand je dis que j'ai entendu la voix de Dieu, je ne prétends pas l'avoir entendue comme j'entends la tienne, noble seigneur. Dieu parlait à mon cœur, et je savais que cette voix était la sienne, parce qu'elle me disait des choses qui ne pouvaient venir que de lui.

— Hum! se dit Hamid rassuré et refroidi, ce ne sont après tout que des enfantillages; elle ne doit pas avoir la tête bien forte.

— Au reste, ajouta Emina, qui ne se doutait aucunement de l'impression qu'elle venait de produire, la voix de Dieu ne s'adressait pas à moi seule, et je voyais bien que les animaux étaient aussi favorisés que moi.

— Elle est tout à fait divertissante, cette petite, pensa Hamid, et sa physionomie, jusque-là assez attentive, prit tout à coup et d'une façon si brusque son expression habituelle de moquerie, qu'Emina devint muette comme la tombe. — Tu ne dis plus rien? dit le bey après un moment de silence. Tu n'as plus d'histoires à me conter? C'est dommage, car elles sont assez drôles; mais tu en trouveras d'autres, j'espère. Où donc est Ansha?

Ansha n'était pas loin; elle attendait avec impatience dans la pièce voisine la fin d'une conférence dont la durée commençait à l'inquiéter. A peine son nom eut-il été prononcé (Ansha avait l'habitude d'écouter aux portes), qu'elle se hâta de paraître. Un coup d'œil aussi rapide que perçant lui apprit qu'elle n'avait rien à craindre, et Hamid ayant laissé entendre qu'il désirait causer avec elle, Emina, qui comprenait ce genre d'insinuation à demi-mot, se retira en silence.

Cette fois l'entretien des deux époux roula sur Emina. Hamid avoua qu'elle lui paraissait singulière, et qu'il ne savait trop si son cerveau n'était pas un peu dérangé; il s'enquit naïvement près d'Ansha si elle n'avait pas fait la même remarque. Ansha l'avait faite, qu'on n'en doute pas. Elle prit un air hypocrite qui lui alla fort bien, et elle avoua en soupirant que cette enfant ne répondait pas exactement à l'idée qu'elle s'en était formée. Elle avait des distractions nom-

breuses, et passait la plus grande partie de la journée à rassembler des touffes d'herbes sèches ou à effeuiller des bouquets de fleurs flétries. — Je lui ai proposé, ajouta Ansha, de faire des confitures de coing et de mûres, de la pâte de noix et du sirop de raisin : elle s'y est prêtée d'assez bonne grâce; mais hélas! je n'oserais jamais présenter à ta seigneurie le résultat de son travail, les servantes elles-mêmes n'en ont pas voulu, et cependant elle a usé plus de miel que je n'en emploie dans le courant d'une année. (Hamid était à la fois gourmand et économe.) Je croyais que cette petite m'aiderait à préparer tes sucreries et qu'elle te ferait économiser ce que te volent tes servantes; mais elle ne sait rien faire que regarder les étoiles et se tenir auprès de sa fenêtre ouverte pour respirer le grand air, qui, dit-elle, lui fait du bien. Après tout, peu importe qu'elle possède ou non certains talens que je puis exercer à sa place. Je me fatigue quelquefois, mais c'est pour ton service, et cette fatigue m'est plus douce que le repos. Quant à Emina, tu l'as prise afin d'en avoir des enfans, et pourvu qu'elle t'en donne, le reste importe peu; mais aurons-nous bientôt ce bonheur, cher seigneur? Dois-je préparer la layette? car Emina ne saurait comment s'y prendre, et je m'en félicite; je tiens à soigner et à parer son enfant comme s'il était à moi.

— Rien ne presse, répondit le bey légèrement piqué; Emina est encore très jeune, trop jeune, et il est probable qu'il nous faudra attendre quelque temps encore.

— Tu es plus patient que moi, noble Hamid, car chaque jour qui s'écoule sans te donner (permets-moi de dire sans *nous* donner) d'enfant me semble un jour perdu pour notre bonheur à tous. Et Anife, et Ismaël, et Aassan, et jusqu'à Fatma et à Benjamin, tous ces enfans souhaitent de si bon cœur avoir un petit frère! Oh! le jour où Emina comblera tous ces vœux, je l'aimerai bien!

— Pauvre bonne Ansha! répondit le bey ému jusqu'aux larmes; je sais bien que tu n'as de soucis que les miens! Aussi es-tu et seras-tu toujours ma bien-aimée, quelque sacrifice que je sois d'ailleurs obligé de faire à ma famille et à ma parenté.

L'arrivée des enfans coupa court à ces tendres épanchemens, et la vue de ses cinq rejetons aida peut-être Hamid à endurer patiemment le retard qu'apportait Emina à l'arrivée du sixième.

Il n'y a en toutes choses, dit-on, que le premier pas qui coûte, et lorsque le premier pas n'a rien coûté, les suivans se succèdent à plus forte raison avec une incalculable rapidité. Ansha avait évité jusque-là de se placer officiellement entre le bey et sa jeune épouse; mais, à partir de ce jour, elle profita de la liberté qu'Hamid, en la questionnant sur le compte d'Emina, venait de lui accorder implicitement. Dès-lors elle répondit sans même attendre les questions.

— Emina est une bonne fille, disait-elle par exemple, et elle n'a que de bons sentimens envers mes enfans; mais je voudrais qu'elle s'abstînt de tenir toute sorte de propos étranges aux deux plus jeunes, qui sont devenus indomptables depuis qu'elle s'en occupe. — Et Hamid répondait qu'en effet Emina devait laisser les deux enfans sous la direction de leur mère, et qu'elle avait grand tort de se mêler de leur éducation. La négresse avait-elle cassé une tasse ou un verre en cristal (sortes d'accidens auxquels Hamid se montrait plus sensible qu'on n'était en droit de l'attendre), Ansha remarquait tout simplement que depuis l'avénement d'Emina la négresse empirait de jour en jour, assurée qu'elle se sentait de la protection de sa jeune maîtresse. — J'hésite maintenant, ajoutait-elle, à me mêler du gouvernement du harem, car je m'aperçois qu'Emina prétend l'exercer exclusivement, et pour rien au monde je ne voudrais lui déplaire; mais il me semble, seigneur, que tu étais satisfait de la manière dont ta maison était tenue lorsque le soin m'en était confié, et je voudrais, dans ton seul intérêt, que les choses marchassent comme par le passé sous la nouvelle dame du logis. — Hamid s'empressait alors de l'assurer qu'il n'avait jamais songé à la dépouiller d'une autorité qu'elle exerçait avec tant de supériorité, et la suppliait de défendre ses droits contre la nouvelle venue. Y avait-il une tache sur un coussin de l'ottomane ou un accroc aux rideaux des fenêtres, c'était Emina qui avait versé une tasse de café sur le coussin ou arraché le rideau en ouvrant brusquement la fenêtre. Un cheval était-il fourbu, Emina aimait tant à galoper! En un mot, tout accident fâcheux, toute révolte intérieure, tout dommage, tout dégât était le fait d'Emina.

Il ne faudrait pas croire, en jugeant les mœurs orientales d'après les mœurs européennes, qu'Ansha se flattât un seul moment d'attirer sur sa jeune rivale la mauvaise humeur et les mauvais traitemens du seigneur Hamid. Il n'y a peut-être pas un seul Turc qui se permette de maltraiter une femme, et je connais des femmes de toutes les classes de la société musulmane qui tirent leurs maris par la barbe sans que ceux-ci usent de représailles sur la chevelure de celles-là. On pourrait remplir un volume d'anecdotes curieuses qui témoigneraient du respect et de la condescendance du sexe fort envers le sexe faible : je n'en rapporterai que deux. Pendant que j'étais à Constantinople, le gouvernement de la Sublime-Porte imagina de reléguer les femmes de mauvaise vie dans un vaste édifice où les amateurs chrétiens étaient invités à aller faire leur choix, à la condition qu'avant d'emmener l'une des recluses, l'acquéreur déposerait une légère somme et s'engagerait à garder son acquisition au moins pendant quelques mois. Tout avait été prévu par la loi, et le loge-

ment destiné à ces dames était prêt; il ne s'agissait plus que de les y parquer. En traversant une des rues de Péra, je fus arrêtée par un rassemblement d'une vingtaine de personnes attroupées autour d'un *gavas* (sorte de garde urbaine) qui pérorait pour persuader à une négresse de se laisser conduire dans le palais qui l'attendait, et où elle trouverait tous les agrémens imaginables. La négresse ne répondait que ces mots : « Tuez-moi plutôt! » et elle sanglotait. Et le *gavas* de recommencer ses descriptions fantastiques et enthousiastes du bon lit, de la bonne chère, des beaux vêtemens, de la pipe sans cesse allumée, du café coulant à grands flots, de toutes les délices qui feraient de cette prison un vrai paradis. J'assistai à la discussion pendant près d'une demi-heure, et lorsque je continuai ma route, rien n'était encore décidé. Je demandai pourtant à une espèce de valet de place qui m'accompagnait pourquoi le *gavas* perdait son temps à convaincre la négresse, au lieu de l'emmener de force à sa destination. — Une femme! me répondit-il complétement scandalisé de ma question, et je commençai à soupçonner que les Turcs ne sont pas aussi butors qu'on veut bien le dire en Europe.

La seconde anecdote se rapporte aussi à mon séjour à Constantinople. Une femme d'origine marseillaise, mais mariée à un musulman, avait un procès à je ne sais plus quel sujet; ce que je sais, c'est que ses adversaires fondaient leurs prétentions et leurs espérances sur un document qu'ils avaient déposé entre les mains du juge. Instruite de cette circonstance, la Marseillaise se rend chez le juge et le prie de lui donner connaissance de ce titre. Rien de plus juste. Le juge prend le papier et se met en mesure d'en donner lecture à la dame; mais à peine a-t-il fixé ses lunettes sur son nez, que la dame s'élance, lui saute à la gorge, lui arrache le papier, le met dans sa poche, fait sa révérence et sort tranquillement en traversant le vestibule, rempli de soixante esclaves ou serviteurs. La Marseillaise défia ses adversaires de produire aucun document écrit en leur faveur, et elle gagna son procès. Quand on me raconta cette histoire, je fis remarquer que le juge était sans doute gagné par la Marseillaise, puisqu'il lui eût été on ne peut plus facile, s'il l'avait voulu, de la faire arrêter par ses gens et de lui enlever le papier qu'elle avait dérobé avec tant d'effronterie. On me répondit encore : « Une femme! »

Ansha se contentait donc de mettre obstacle au développement de l'amour d'Hamid pour sa jeune femme, et en cela elle réussit passablement. Hamid demeura à l'égard d'Emina tel qu'il était le jour même de ses noces, poli, souriant; mais de progrès dans son affection, la pauvre enfant n'en fit guère. J'ai dit que les façons glaciales et moqueuses du bel Hamid causaient à Emina un malaise doulou-

reux, dont l'effet déplorable était de comprimer en elle tout élan de passion ou seulement même de tendresse. Les dehors d'Emina étaient encore plus froids que ceux d'Hamid, car pour celui-ci Emina était toujours une femme, et une très jolie femme encore, tandis que pour elle Hamid n'était qu'un maître, et la différence du sexe ne faisait qu'ajouter à l'embarras qu'il lui causait. Hamid passait-il, en souriant d'un air protecteur, la main sous le menton d'Emina, celle-ci se redressait soudain, pâlissait et rougissait, dévorant les larmes qui roulaient dans ses yeux.

Étant entré un jour à l'improviste dans la pièce où la famille se rassemblait d'ordinaire, Hamid trouva Emina à demi couchée par terre au milieu des enfans, riant aux éclats et jouant avec eux. — Bon! dit-il, les trois enfans s'amusent; continue, Emina, c'est ainsi que j'aime à te voir. — Mais la jeune fille folâtre avait disparu, et la jeune femme décontenancée avait pris sa place. Elle se leva brusquement, repoussa les enfans et se tint un instant debout devant Hamid sans rien dire; puis, s'apercevant qu'il la considérait avec étonnement, elle fit volte-face et courut se cacher dans les profondeurs du harem. Alors, se voyant seule et réfléchissant à ce qui venait de se passer, elle fondit en larmes. — Suis-je assez malheureuse! s'écria-t-elle en sanglotant, et faut-il que tout tourne contre moi! Pourquoi suis-je si craintive, et Dieu lui-même m'a-t-il oubliée? Que doit penser de moi le noble Hamid? Sans doute il croit que je ne l'aime pas, qu'il me déplaît, que je suis une enfant capricieuse et d'un mauvais caractère... Que ne puis-je me montrer une fois à lui telle que je suis, ou du moins telle que j'étais, car je ne me reconnais plus! Si j'osais lui dire, ce qui est vrai pourtant, que je suis malheureuse de son absence, que je pense à lui nuit et jour, que le bruit de ses pas me fait battre le cœur, peut-être comprendrait-il combien je l'aime et m'adresserait-il un de ces doux regards qui feraient mon bonheur! Ah! si Dieu me venait en aide, si une circonstance imprévue me déliait la langue, que mon sort serait différent!

Et Emina se mit à rêver, à combiner des événemens romanesques et invraisemblables, à bâtir des châteaux en Espagne, sans se douter au prix de quelles épreuves suprêmes la lumière se ferait un jour dans l'âme de son époux.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

(*La 2e partie au prochain n°.*)

LES

JÉSUITES EN CHINE

I. *Voyages et Missions du père Alexandre de Rhodes, de la compagnie de Jésus, en la Chine et autres royaumes de l'Orient*, 1854; réimpression de la première édition de 1653. — II. *Mémoire sur l'état actuel de la Mission du Kiang-nan* (1842-1853), par le R. P. Brouillon, de la compagnie de Jésus.

Ce fut dans le courant du XVIe siècle que les missionnaires catholiques pénétrèrent en Chine. Après avoir prêché la foi au Japon, saint François-Xavier, le grand apôtre, vint mourir en 1552 à Sancian, sur le seuil même de ce vaste empire, qui recueillit de ses lèvres expirantes le premier souffle du catholicisme. A sa suite, les vaillans disciples de Loyola se précipitèrent sur cette terre nouvelle, ouverte désormais à leur intrépide génie de propagande. Bientôt on les vit à Pékin, dans l'enceinte même du palais impérial, admis à la cour, et contribuant par leur science et par leurs vertus aux splendeurs naissantes de la dynastie tartare. Les *Mémoires concernant les Chinois* attestent les immenses travaux des jésuites; c'est un monument impérissable de leur séjour dans ce pays merveilleux, que les premiers ils ont fait connaître à l'Europe, et auquel ils ont en même temps porté les premières notions de la civilisation occidentale. Les jésuites cependant furent expulsés du Céleste Empire. L'implacable loi d'exil qui leur ferma successivement l'accès des principaux états européens les poursuivit jusqu'en Chine, et ces vigoureux soldats de Rome durent abandonner la conquête promise à leur drapeau; mais les jésuites, on le sait, ne connaissent point les exils éternels, et leurs milices, parfois dispersées, se sont toujours retrouvées, après les plus terribles orages, debout et prêtes à affronter de nou-

veaux périls. Partout chassés, ils sont rentrés partout. Les voici qui reparaissent en Chine, non plus, comme autrefois, par la grande et libre route qu'avait ouverte à leur ordre la faveur impériale, non plus pour siéger dans les académies de lettrés ou pour diriger les travaux de l'observatoire de Pékin; ce ne sont que de simples missionnaires, franchissant en contrebande les frontières interdites à leur foi, et cherchant à découvrir dans un immense empire les régions fidèles où ils pourront ressaisir la trace, déjà bien effacée, des anciennes prédications. C'est dans la province de Kiang-nan que les jésuites modernes ont entrepris d'inaugurer la nouvelle propagande. L'un d'eux, le père Broullion, vient de rendre compte du résultat de leurs premiers efforts. En même temps la compagnie de Jésus a fait réimprimer, sur une édition qui date de 1653, la narration des voyages accomplis *en la Chine et autres royaumes de l'Orient* par le père Alexandre de Rhodes, de 1619 à 1649. La publication simultanée de ces deux ouvrages fournit la matière de comparaisons intéressantes et de curieux rapprochemens. On se le figure aisément rien que d'après les dates, que deux siècles séparent! Les voyages en Chine, que le moindre touriste peut se permettre aujourd'hui, ne ressemblent guère aux voyages *en la Chine* exécutés au XVIIe siècle. La Chine elle-même, quelque immuable qu'on la suppose, n'est pas demeurée absolument telle qu'elle était il y a deux cents ans. Et les jésuites! On s'attend bien à ne pas trouver dans le père Broullion, notre contemporain, l'exacte copie du père de Rhodes : le même habit ne saurait, à deux siècles de distance, faire le même moine. Le père de Rhodes nous reporte au temps de la première campagne des jésuites dans le Céleste Empire; le père Broullion nous raconte les débuts de la seconde croisade entreprise par les soldats de saint Ignace : ce sont deux périodes également remarquables dans l'histoire du catholicisme et dans la vie de cette compagnie fameuse, dont le nom seul, aujourd'hui encore, passionne les âmes et remue les empires! — Que l'on se rassure pourtant : les deux jésuites dont nous allons suivre les pérégrinations n'ont, en vérité, rien de terrible; ils n'emportent dans leur mince bagage ni manuels de politique ni instrumens d'inquisition. Commençons par le père Alexandre de Rhodes.

I.

En ce temps-là, on ne songeait pas encore à percer l'isthme de Suez, et pour se rendre de Rome dans l'Inde il fallait non-seulement faire le tour de l'Afrique et affronter le cap des Tempêtes, mais encore se rendre par terre jusqu'à Lisbonne. Or ce voyage par terre offrait de grandes difficultés. Parti de Rome, au mois d'octobre 1618, avec la bénédiction du pape Paul V et un très grand nombre d'indulgences,

l'âme fortifiée par un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, le jeune missionnaire traversa en plein hiver les neiges des Alpes, échappa, près de Lyon, à un groupe de calvinistes qui voulaient le jeter dans le Rhône, coupa « allégrement » par le Languedoc, fit son entrée à Saragosse le 1er janvier 1619, et fuyant Madrid, où peut-être on l'eût empêché, en sa qualité de Français, de passer aux Indes, se dirigea en toute hâte sur Lisbonne. Il n'avait pas mis moins de quatre mois et demi pour accomplir cette première partie du voyage. A Lisbonne, il se reposa de ses fatigues. Le père de Rhodes nous fait connaître qu'à cette époque les jésuites possédaient dans la capitale du Portugal quatre maisons « où, dit-il, nos pères travaillent fort utilement en toutes les choses qui sont propres à notre compagnie, laquelle embrasse tout ce qui peut servir au salut des âmes. » L'université de Coïmbre brillait également du plus vif éclat; elle renfermait, lors de la visite du missionnaire, trois cents jésuites, riche pépinière de savans et d'apôtres, d'où la société expédiait par-delà les mers ses inépuisables rejetons.

Le Portugal était alors dans toute sa splendeur. La mer lui appartenait, et avec la mer le commerce du Nouveau-Monde et la propagande catholique. De Lisbonne partaient plusieurs fois l'an les paquebots de la foi chrétienne, avec leurs chargemens de moines pour les églises naissantes de l'Asie. On voyait dans son port, non plus les caravelles du temps de Colomb, ni ces frêles barques sur lesquelles avaient pâli les équipages de Gama, mais de grands et solides vaisseaux, que les progrès de l'art nautique avaient faits dignes de porter le pavillon du Portugal et de commander aux deux Océans. Ce fut sur le navire *la Sainte-Thérèse* que le père de Rhodes s'embarqua le 4 avril 1619. Il y avait à bord quatre cents personnes, parmi lesquelles on comptait six jésuites, trois prêtres et « trois autres qui étudiaient la philosophie. » Le capitaine du navire, François de Lirea, était un personnage de grande condition, car il n'y avait pas pour la noblesse portugaise de profession plus enviée que celle d'officier de marine. Le père de Rhodes se loue beaucoup de son capitaine, qui était fort pieux, assistait au catéchisme après dîner, faisait dire la messe tous les jours, pourvu qu'il n'y eût point de tempête, et présidait aux communions générales, de telle sorte que, suivant l'expression du missionnaire, *la Sainte-Thérèse* semblait être un monastère flottant. — Le 20 juillet, le cap de Bonne-Espérance, ce passage tant redouté, fut doublé sans péril, et l'on célébra une messe solennelle pour remercier la Providence de cette visible marque de protection; mais le 25 survint une tempête qui ne dura pas moins de dix-huit jours, tempête si violente, que les passagers, désespérant de revoir jamais la terre, « ne pensaient plus qu'au paradis. » Les nuages ne furent dissipés que le jour de Sainte-Claire, et sans

doute par une grâce particulière de cette douce patronne. A peine échappé à ce danger, le navire faillit se perdre dans le détroit de Madagascar, puis le scorbut se mit dans l'équipage. Il était temps d'arriver à Goa, où *la Sainte-Thérèse* aborda le 9 octobre 1619, après six mois de traversée.

Le voyageur qui visite aujourd'hui Goa ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse, lorsque, après avoir remonté la rivière et passé devant la ville neuve, il aperçoit sur sa droite la place où fut le vieux Goa. Ce ne sont que ruines d'églises et de couvens. Trois églises seulement sont encore entretenues. L'une d'elles conserve pieusement le tombeau de saint François-Xavier. Un petit nombre de fidèles, quelques moines viennent prier sous leurs dômes, où l'on voit encore étinceler par intervalles l'or des vieux lambris. Dans un arsenal qui avoisine ces édifices, autrefois splendides, gisent à terre plusieurs canons de bronze du temps d'Albuquerque. J'ai parcouru il y a peu d'années ces espaces désolés où l'on foule à chaque pas de grands souvenirs et où revivent en quelque sorte, à travers la brume de deux siècles, la gloire militaire et les religieuses traditions du Portugal. En lisant dans le récit du père de Rhodes la description de Goa tel qu'il était en 1619, et en me reportant à mes souvenirs de voyage, il me semble que je découvre une ville nouvelle; les églises s'animent et retentissent de chants sonores, de blanches files de moines remplissent les vastes corridors des couvens; l'arsenal se repeuple de soldats, les canons brillent sur leurs affûts; le long du fleuve se presse une population nombreuse qui charge et décharge les navires aux sons cadencés des chants indiens. Ici est le palais du vice-roi, là celui de l'archevêque, — deux puissans personnages, dont l'un envoie ses flottes et l'autre ses missionnaires jusqu'aux rives les plus reculées de l'Asie. Tel était Goa aux yeux du père de Rhodes, ville « pleine de toutes les plus grandes délices de l'Europe et de plusieurs autres qui lui sont propres. » La compagnie des jésuites y possédait trois maisons, érigées sous les auspices de saint François-Xavier, qui prêcha la foi dans trois cents royaumes, accomplit tant de miracles et baptisa plus de trois cent mille chrétiens. Dans son zèle à marcher sur les traces de ce grand saint, le père de Rhodes, tout en se livrant avec ardeur à l'étude de la langue canarine, commença l'exercice actif de son apostolat par « la chasse des enfans païens. » Les rois de Portugal s'étaient réservé le droit de prendre les petits enfans orphelins et de les faire baptiser, puis de les recueillir dans un établissement où on leur enseignait la religion chrétienne. Chaque année, à la Saint-Paul, s'accomplissait la cérémonie du baptême pour les orphelins que les jésuites avaient pu découvrir. Le père de Rhodes en vit ainsi baptiser six cents, ce qui était, dit-il, une assez heureuse chasse. Beaucoup de

conversions à cette époque ne s'opéraient pas autrement; on n'était pas difficile sur le choix des moyens, et les missionnaires catholiques procédaient avec une facilité singulière à la multiplication des chrétiens. Cela expliquerait, indépendamment des miracles de la grâce, les énormes chiffres de conversions dont s'enorgueillissaient les jésuites. — Le père de Rhodes allait donc à la chasse avec la plus sincère dévotion : c'est le plus bel exercice qu'il ait eu à Goa. Peut-être ne verra-t-on dans ce procédé, qui après tout sauve souvent les corps en même temps que les âmes, rien qui ne soit conforme aux sentimens d'humanité comme aux inspirations de la foi la plus vraie; toutefois il est aisé de conclure des récits du père de Rhodes que parfois l'amour du gibier menait trop loin les pieux chasseurs, et qu'on se laissait aller à prendre violemment et jusque dans les bras de leurs mères des enfans qui eussent vécu heureux et aimés au foyer de la famille. Ce n'est pas tout : le père de Rhodes nous confessera que « l'on fait ordinairement grand honneur et beaucoup de caresses à ceux qui sont encore païens, et puis, quand ils sont baptisés, on ne daigne pas les regarder, et de plus, quand ils se convertissent, on les oblige à quitter l'habit du pays, et l'on ne saurait croire combien cela leur est rude. » En racontant ces détails, le missionnaire ne dissimule pas qu'ils lui ont causé un déplaisir bien sensible; aussi ne faut-il pas abuser d'un secret si honnêtement révélé, ni demander un compte trop sévère à ce prosélytisme militant qui, au XVIIe siècle, s'était donné la tâche de conquérir par tous les moyens l'Asie à la foi romaine. N'oublions pas non plus que sur ces terres lointaines, où l'audacieux génie de quelques aventuriers avait enlevé à la pointe de l'épée de si vastes royaumes, il semblait naturel que la croix fût plantée avec une égale audace, et ne nous étonnons pas de voir les premiers missionnaires catholiques, jésuites en tête, apporter dans l'œuvre de la conversion ces allures expéditives et violentes qui trop souvent firent de leur croix une épée.

Le père de Rhodes demeura deux ans et demi à Goa ou à Salset, et le 12 avril 1622 il s'embarqua pour le Japon. Le capitaine du navire étant mort à Cochin, il prit un autre bâtiment sur lequel il eut à essuyer aux abords du cap Comorin une horrible tempête : heureux incident, car tout l'équipage, face à face avec la mort, demanda le baptême. Le cap fut enfin doublé, et le capitaine longea la côte dite de la Pêcherie, ainsi nommée à cause de la pêche des perles. « Ses habitans, dit le père de Rhodes, savent le temps de l'année propre à trouver ces belles larmes du ciel qui sont recueillies et endurcies dans les huîtres. C'est pour lors que les pêcheurs s'avancent en mer sur des barques; l'un d'eux se plonge dedans, attaché sous les aisselles avec une corde, ayant la bouche pleine d'huile et un sac au cou; il va jusqu'au fond et ramasse les huîtres

qu'il trouve, il les met dans le sac, et quand il ne peut plus tenir son souffle, il fait signe, tirant la corde avec laquelle il est attaché. Ceux qui sont au bateau le tirent incontinent en haut; on ouvre les huîtres qui sont dans le sac, où l'on trouve ordinairement plusieurs perles. » C'était à Tutucurin que du temps du père de Rhodes on pêchait les plus belles perles de l'Orient; les Portugais y avaient une citadelle et les jésuites un collége fondé par saint François-Xavier. Un jour, les jésuites furent chassés de leur collége, et avec eux, par un juste châtiment du ciel, les huîtres se retirèrent; plus de perles. Plus tard, les jésuites ayant été réintégrés dans leur collége, les perles revinrent. Du reste, toute cette région était pleine du nom et de la puissance des jésuites; ils avaient des missions dans l'île de Manar, à Ceylan, sur la côte de Coromandel comme sur celle de Malabar, missions que le père de Rhodes, dans son cabotage apostolique, visite successivement, avant de s'embarquer pour Malacca, où il n'arrive que le 28 juillet 1622 à la faveur d'un miracle. Le navire étant échoué en vue du cap Bachado et presque perdu, il eut la pieuse idée de prendre dans un scapulaire un des cheveux de la sainte Vierge et de le plonger dans la mer en le liant avec une longue corde; le bâtiment sortit immédiatement du sable où il était enfoncé, et le lendemain il entrait au port.

La ville de Malacca a subi de nombreuses vicissitudes. Fondée par les Portugais, attaquée et prise par les Hollandais, elle est aujourd'hui au pouvoir de la Grande-Bretagne. Comme Goa, c'est une grandeur déchue; on n'y voit point de ruines cependant : les églises et les couvens sont encore debout, plusieurs édifices remontent au temps de la domination portugaise et rappellent de nobles souvenirs; mais la croix ne surmonte plus les anciens temples, une génération hollandaise et une génération britannique, c'est-à-dire deux générations protestantes, ont peu à peu fait disparaître le catholicisme, jadis si florissant sur cette côte. Puis sont venus les Chinois, qui se sont établis en maîtres dans la ville, et qui forment le gros de la population. Du Portugal et des Portugais, il ne reste plus qu'un petit nombre de familles, dont quelques-unes ont mêlé leur sang avec celui de la race indigène. Lorsque je suis débarqué à Malacca, porté sur le dos d'un Malais (car à la mer basse les canots ne peuvent accoster la plage), j'avais peine à croire que ce port sans vaisseaux, que cette rive presque déserte eussent acquis au XVIIe siècle un si grand renom. Quelques barques de pêcheurs étaient couchées dans la vase, un cypaye ennuyé montait la garde pour l'Angleterre auprès d'une batterie de vieux canons : tout était silencieux et triste. Après avoir franchi un petit pont de pierre, j'entrai dans la principale rue, bordée d'habitations chinoises qui se reconnaissent à leurs boiseries vernissées, à leurs lanternes rondes et au cercueil en bois

de teck qui attend, près de la porte, que le chef de la famille y soit étendu pour le dernier sommeil. Un Portugais qui me servait de guide m'indiqua l'établissement des missions catholiques, et pendant que je cherchais à saisir dans les détails de cet édifice quelques vestiges du passé, je fus distrait par des marchands de joncs, de bambous, de singes, de perroquets. Il n'y a plus d'autre commerce à Malacca. Les Anglais n'ont pas songé à ranimer cette ville morte. Combien était différente la physionomie de Malacca lorsque le père de Rhodes y fit son entrée! Il trouva « une fort belle ville avec une citadelle bien forte et bien garnie, plusieurs églises richement ornées, où la dévotion des peuples était admirable, cinq paroisses seulement, mais de nombreux monastères, enfin le collége des jésuites, rempli de plusieurs grands personnages. » Notre missionnaire vécut neuf mois à Malacca en attendant que le renversement de la mousson lui permît de continuer sa route vers la Chine; il employa pieusement son temps à seconder les jésuites dans leurs travaux à la ville comme à la campagne, et baptisa deux mille idolâtres. Heureuse chasse! comme on aurait dit à Goa. Le père de Rhodes recueillit de son séjour à Malacca les souvenirs les plus agréables : il vante la fécondité du sol, l'abondance et l'excellent goût des fruits, le bel aspect des forêts de cocotiers, et à l'occasion du coco il fait une remarque qui mérite d'être citée. « C'est que pour rendre les cocotiers bien fertiles, il faut que les hommes habitent dessous leurs branches : je ne sais, ajoute-t-il, si c'est le souffle des hommes qui leur sert ou s'il y a quelque secrète sympathie que la nature nous a cachée. » Le père de Rhodes avoue que peu de gens avant lui avaient observé cette chose vraiment admirable : bien peu sans doute l'auront observée après lui; mais pourquoi cette sympathie cachée, cette harmonie mystérieuse n'existerait-elle pas? N'est-il pas vrai que sous le soleil tropical le cocotier a été donné à l'homme par la Providence comme un compagnon presque inséparable, comme un abri qui le couvre de son ombrage, qui le désaltère de son lait, qui l'habille de ses filamens, et qui lui donne son bois, ses feuilles, ses fruits, tout ce qu'il a pour le luxe et la commodité de la vie? Auprès de la plus pauvre case veille le génie tutélaire à l'ombre duquel se repose le père de famille et s'ébattent les enfans demi-nus. Voulez-vous apprécier les richesses d'un village, comptez le nombre de ses cocotiers. J'ai vu une razzia en pays malais; les habitans avaient fui; on ne songeait même pas à brûler leurs misérables cabanes; ce fut aux cocotiers que l'on fit la guerre, et les pauvres arbres, après une longue résistance, tombaient en gémissant sous les coups répétés de la hache. Oui, le cocotier est le bienfaiteur de l'habitant des tropiques, et, rassuré par l'orthodoxie évidente d'une opinion émise par le père de Rhodes, je veux supposer

avec lui cette sympathie secrète qui me permet la reconnaissance, même envers un arbre!

Le père de Rhodes partit enfin pour la Chine. Après avoir heureusement échappé à la poursuite des Hollandais, qui étaient alors en guerre avec le Portugal, il arriva à Macao le 29 mai 1623. Il y avait près de cinq ans qu'il était parti de Rome; il lui avait fallu plusieurs fois changer de navire, s'arrêter presque dans chaque port pour attendre le vent, courir mille dangers, affronter les ouragans, les écueils, les infidèles, les Hollandais enfin, « ces grands ennemis de toute piété » pour aborder aux rives de ce grand royaume après lequel il avait longtemps soupiré. Sans doute cette longue traversée n'avait pas été stérile pour le missionnaire. Il avait, chemin faisant, versé sur des milliers de fronts l'eau du baptême. La vue des tombeaux de saint François-Xavier et de saint Thomas avait retrempé son ardeur évangélique. Un miracle authentique avait récompensé sa foi en arrachant aux écueils le navire qui le portait. La Chine lui était bien due, et nous sommes impatiens d'y entrer avec lui. Que d'observations intéressantes, que de notions nouvelles ne va-t-il pas nous révéler sur cet empire, qu'il visitait au milieu du XVIIe siècle et où il a vécu plus de dix ans! Il y a en effet, dans les vieilles descriptions des pays lointains, de ceux-là même que les voyageurs modernes nous ont fait connaître, un charme particulier de nouveauté. Malheureusement notre curiosité sera déçue. Par un étrange excès de modestie, le père de Rhodes juge superflu de s'étendre sur les « beautés et les grandes raretés du royaume de la Chine après tant de bons auteurs qui les ont écrites au long avant lui, » et il ne consacre à cette partie de son voyage que quelques chapitres d'une brièveté désespérante. Il vante beaucoup d'ailleurs la Chine et les Chinois; il exalte la richesse du sol, l'intelligence et l'esprit des habitans. La plupart des missionnaires pendant les deux derniers siècles, notamment les jésuites, se sont montrés très favorables aux Chinois, et on leur a reproché l'exagération de leur optimisme. Pourquoi blâmer cette impression à la fois si naturelle et si charitable? Le prêtre indulgent qui dissimule les défauts et met en relief les vertus des peuples qu'il veut convertir n'inspire-t-il pas plus de sympathie et de respect que ce missionnaire morose qui, par dépit sans doute, médit orgueilleusement des âmes dont il n'a pas su trouver le chemin? Le père de Rhodes reconnaît que les Chinois sont matérialistes, qu'ils adorent de faux dieux, parmi lesquels il range « un certain Confucius, » qu'ils croient aux sorciers, secte très nombreuse; mais cela ne l'empêche pas d'établir, avant tout, qu'ils sont « pleins d'esprit, » ni d'espérer leur conversion à la vraie foi. En même temps il saisit l'occasion de déclarer qu'on a calomnié les jésuites quand on leur a imputé pour le culte des images chi-

noises une tolérance coupable, et j'avoue que, dans la bouche d'un tel homme, cette déclaration, faite en termes simples et nets, doit être tenue pour décisive. Est-ce à dire que le père de Rhodes ne se laisse pas aller parfois à d'innocentes exagérations? A-t-il bien vu, par exemple, à Canton, « une rivière de deux grandes lieues de large, couverte de vingt mille bateaux? » Ce serait beaucoup : il n'a cependant aucun intérêt à flatter les rivières. Peut-être a-t-il seulement entendu parler de l'espace qui, devant Canton, est occupé par la ville flottante, et qui, mesuré dans le sens du cours du fleuve, pourrait avoir à peu près l'étendue qu'il signale. Quoi qu'il en soit, ce ne serait qu'une erreur vénielle qui ne fait de tort à personne, et qu'il faut certainement pardonner à un jésuite qui a tant voyagé!

La population de la Chine est un véritable problème, dont la solution se balance entre les chiffres de 150 à 300 millions. Au temps du père de Rhodes, le chiffre le plus généralement admis était celui de 250 millions; on le conjecturait d'après le produit de l'impôt payé pour l'entretien de l'armée. Or l'armée se composait de sept cent mille hommes, et la taxe, dont le taux était évalué à *six sous* par tête, procurait au trésor une somme de 75 millions de francs environ (soit 107 francs par soldat). En rapportant ce calcul, le père de Rhodes ne se préoccupe que du grand nombre d'âmes qui chaque année descendent aux enfers et que les missions doivent conquérir à l'église; vers 1640, il y avait en Chine 120,000 catholiques, et la compagnie des jésuites y comptait trente pères, répartis entre dix-sept résidences.

On sait que, dans la langue nationale, l'empire chinois s'intitule l'*Empire du Milieu*. L'origine de cette dénomination a donné lieu à de vives controverses. D'après M. l'abbé Huc, qui a publié récemment un ouvrage sur la Chine, elle remonte au XIIe siècle avant notre ère, à une époque où la Chine était divisée en plusieurs principautés : le nom d'Empire du Milieu fut alors attribué à celle de ces provinces qui se trouvait placée au centre et où résidait habituellement l'empereur. M. Huc estime que telle est la véritable et seule origine du terme dont les Chinois se servent encore aujourd'hui; il invoque le témoignage de Klaproth, et, comme en général il est très absolu dans la défense des idées qu'il a et même de celles qu'il prend à d'autres (ce cas est fréquent), il traite fort durement la plupart des livres européens qui ont indiqué une étymologie différente. Je demande grâce au moins pour le père de Rhodes, qui, dès 1653, s'est exposé à être d'un avis contraire à celui du père Huc : « La Chine, écrit-il, est divisée en quinze provinces qui sont chacune un bien grand royaume; aussi la grande étendue de leur pays et l'abondance des biens que l'on y possède a rendu les Chinois si présomp-

tueux, qu'ils se persuadent que la Chine est tout ce qu'il y a de plus beau dans toute la terre, et ils sont bien étonnés quand ils voient nos mappemondes, où leur pays paraît si petit en comparaison du reste de la terre. Ils en usent bien autrement, car en leurs cartes ils dépeignent le monde carré, mettent la Chine au milieu (aussi l'appellent-ils Chon-Choc, qui veut dire royaume du milieu), peignent la mer au-dessous, en laquelle ils sèment quelques petites îles; l'une est l'Europe, l'autre l'Afrique, l'autre le Japon; en quoi nous leur avons bien fait voir qu'ils étaient bien moins savans que nous. » Voici un autre voyageur qui, en 1716, écrivait dans le même sens; c'est Le Gentil, auteur d'un *Nouveau voyage autour du Monde:* « L'empereur Kamhi a tout l'orgueil et le faste des princes asiatiques. Sa vanité ne peut souffrir que dans les cartes géographiques on ne mette pas son empire dans le centre du monde, et quoique, par les conversations fréquentes qu'il a eues avec nos missionnaires les plus habiles, il soit bien convaincu que ses états ne sont non-seulement pas situés dans le centre du monde, comme tous ses prédécesseurs l'ont prétendu, mais encore qu'ils ne font qu'une très petite partie de ce monde, il s'obstine par un trait de politique, où l'orgueil a beaucoup de part, à vouloir que, dans les cartes qu'on dresse par son ordre, on mette la Chine et les états qui en dépendent au centre du monde. Il fallut même autrefois que le père Mathieu Ricci, dans la carte chinoise du monde, qu'il dressa à Pekin, renversât l'ordre pour plaire à l'empereur et pour se conformer à ses idées. » Il serait facile de citer d'autres autorités; mais pourquoi cette opinion serait-elle si ridicule? L'ignorance des Chinois, en fait de géographie, éclate de la façon la plus grotesque sur les cartes les plus modernes. Il n'est personne qui ne connaisse ces charmans dessins qui représentent la mappemonde en usage à Canton. Les géographes du Céleste Empire sont de véritables fantaisistes; leurs produits méritent de figurer, et figurent en effet, parmi les curiosités que les touristes rapportent d'un voyage en Chine. Les jésuites mêmes, comme on l'a vu dans le passage extrait de la narration de Le Gentil, auraient quelque peu sacrifié aux manies orgueilleuses de l'empereur Kanghi, pensant qu'après tout la concession était assez innocente. Le père de Rhodes affirme, de son côté, que les jésuites ont rectifié les idées erronées qui avaient cours à Pekin sur la situation de l'Empire du Milieu; mais peu importent ces contradictions, qui n'incriminent la bonne foi de personne. Ce que j'ai tenu surtout à établir, c'est que l'opinion vulgaire, au sujet du titre que prend la Chine, peut être maintenue, n'en déplaise à Klaproth et au père Huc!

A l'époque où le père de Rhodes visitait la Chine, le thé était à peine connu en Europe; on le vendait à Paris 30 francs la livre, et

il ne coûtait aux Hollandais qui faisaient le commerce que 8 ou 10 sous. « C'est ainsi, dit le jésuite missionnaire, que nos braves François laissent enrichir les étrangers dans le négoce des Indes orientales, d'où ils pourraient tirer toutes les plus belles richesses du monde, s'ils avaient le courage de l'entreprendre aussi bien que leurs voisins, qui ont moins de moyens d'y réussir qu'eux. » Cette réflexion n'a pas cessé d'être vraie, et j'aime à la retrouver dans le récit de ce missionnaire, qui, parti à la conquête des âmes, ne dédaigne pas de signaler sur sa route les élémens de commerce et d'échange avec autant de soin que pourrait le faire un consul. Le thé est d'ailleurs pour le père de Rhodes l'objet d'une prédilection particulière; il lui consacre tout un chapitre, et il décrit avec une sorte d'enthousiasme les vertus de ce précieux remède, auquel il doit, entre autres bienfaits, d'avoir pu ajourner le sommeil lorsqu'il était obligé de passer la nuit à confesser ses bons chrétiens. Le thé alors, ainsi que l'opium, n'était qu'un remède, et c'est seulement à ce titre que le père de Rhodes en recommande l'usage.

Le missionnaire demeura près d'un an à Macao, dans le collége que la compagnie des jésuites y avait établi dès l'origine de l'occupation portugaise, et qui fournissait des apôtres et des martyrs à toutes les missions de l'Orient. Il rappelle l'origine de cette petite colonie, et le nom de l'un de ses fondateurs, Pierre Veillo, « qui mérita par sa charité que saint François-Xavier lui promît qu'il saurait le jour de sa mort. » Les Portugais payaient à l'empereur de la Chine un tribut annuel de 22,000 écus. Dans les premiers temps, il leur était interdit d'ériger des fortifications, mais ils surent profiter d'une attaque des Hollandais pour obtenir la permission de construire des forts, où ils placèrent deux cents pièces de canon. Macao fut longtemps le centre d'un grand commerce; il entretenait de fréquentes relations avec le Japon et avec les îles Philippines. Protégées par le pavillon du Portugal, les missions catholiques y étaient florissantes : de nombreuses et vastes églises attestaient la ferveur des fidèles. Ces souvenirs ne sont pas effacés par les temps : les forts bâtis au XVIIe siècle dominent les hauteurs de Macao, les édifices catholiques sont debout, et le père de Rhodes reconnaîtrait encore la charmante petite ville où il s'était préparé à entreprendre la périlleuse mission du Japon.

C'était en effet pour évangéliser le Japon que le père de Rhodes avait fait ce long voyage; mais les persécutions en décidèrent autrement. Les martyrs s'étaient tellement multipliés au Japon, qu'il n'y restait pour ainsi dire plus de chrétiens. Les supérieurs des missions jugèrent que la Providence leur commandait de céder devant l'orage, et qu'il convenait de laisser quelque temps en friche cette terre ingrate où les confesseurs de la foi catholique ne trouvaient plus que

des tombeaux. Le père de Rhodes fut donc envoyé dans les contrées qui s'étendent au sud de la Chine; il visita ainsi à plusieurs reprises la Cochinchine et le Tonkin, et ce fut là que s'accomplirent les œuvres les plus brillantes et les plus méritoires de son apostolat.

Au temps du père de Rhodes, les géographes européens ne se souciaient guère de ces deux royaumes : doit-on les en blâmer? Nos géographes d'aujourd'hui ne sont guère plus avancés sur la configuration du Tonkin, et bien que la Cochinchine soit un peu moins inconnue, on trouverait difficilement encore dans les ouvrages modernes une description approximative de ce curieux pays. Les missionnaires catholiques furent probablement les premiers voyageurs qui pénétrèrent en Cochinchine. Le père de Rhodes signale un Napolitain, le père François Busomi, et un Portugais, le père Diégo Carvalo, qui arrivèrent dans le pays en 1615. Il s'y rendit lui-même en 1624, et l'année suivante la jeune église de Cochinchine ne comptait pas moins de dix missionnaires, dont les prédications obtinrent d'abord un grand succès. Il en fut de même au Tonkin, où le père de Rhodes arriva en 1627, et fut immédiatement accueilli à la cour. Il faut voir comment l'habile missionnaire s'insinue dans les bonnes grâces du roi. Dès sa première audience, il lui présente un beau livre de mathématiques « fort bien doré, » ce qui amène naturellement la conversation sur le ciel et sur les astres, puis, par une pente insensible, sur le Seigneur du ciel. Le roi l'écoute deux heures durant, et, charmé de ses discours, il l'invite souvent à dîner. Un jour il le mande auprès de lui pour se faire expliquer le mécanisme d'une horloge à roues et d'un poudrier qui lui avaient été donnés en cadeau. Le père de Rhodes monte l'horloge, installe le poudrier, et annonce que l'heure sonnera lorsque toute la poussière sera descendue dans le compartiment inférieur. Je laisse le père de Rhodes raconter lui-même la scène. « Le roi trouva cela beau et voulut voir si je disais vrai. Je me retirai loin de l'horloge, crainte que l'on ne crût que je la touchais. Je commençai à faire un discours des éclipses en attendant l'heure. Le roi avait toujours l'œil au poudrier, et quand il le vit quasi tout passé, il le prit en main. « Le voilà, dit-il, coulé, et votre horloge ne sonne point. » Comme il dit cela, l'heure sonne. Le roi en fut ravi, et me dit que si je voulais demeurer avec lui une couple d'ans, il serait bien aise de me voir souvent. » Ce fut ainsi que sonna au Tonkin la première heure du catholicisme. Quel effet ne produiraient pas aujourd'hui à la cour de tant de souverains si prompts à s'étonner les merveilles de la science moderne? J'ai vu l'ébahissement d'un mandarin chinois soumis à l'action d'une petite pile voltaïque. Tout récemment, lors de la conclusion de leur traité de commerce avec le Japon, les Américains ont donné aux ambassadeurs de la cour de Yédo le spectacle d'une locomotive glissant sur des rails, et ils ont

fait merveille. Pour frapper ces imaginations asiatiques, il faut leur paraître quelque peu sorcier, et le père de Rhodes attribue très volontiers à la scène de l'horloge la bienveillance particulière dont le roi du Tonkin honora ses premiers sermons. En trois ans, il fit plus de sept mille chrétiens; mais ce triomphe fut malheureusement de courte durée. Le catholicisme avait dans le pays deux ennemis irréconciliables : les femmes et les eunuques. Malgré tout leur désir de respecter autant que possible les mœurs et les coutumes, et de se plier à d'innocentes concessions qu'on leur a parfois reprochées comme étant des accommodemens coupables, les jésuites ne devaient point évidemment se prêter à la polygamie; or le roi avait cent femmes, et les seigneurs suivaient l'exemple du roi. Les femmes répudiées par les nouveaux chrétiens se plaignirent hautement, et les économistes de la cour plaidèrent leur cause en faisant observer que la foi chrétienne allait arrêter les progrès de la population et diminuer le nombre des sujets de sa majesté. De leur côté, les eunuques, craignant de se trouver sans emploi, se prononcèrent contre les jésuites. La lutte entre les deux influences dura quelque temps, mais elle se termina par un édit de proscription contre les missionnaires, qui furent obligés de prendre le large sur un navire portugais.

D'après le récit du père de Rhodes, le Tonkin était alors un puissant royaume, presque aussi grand que la France, arrosé par cinquante rivières, riche en produits naturels de toute espèce. Il avait deux rois, luxe que se permettent encore plusieurs empires de l'Asie, notamment le Japon et Siam; mais, selon l'usage, l'un de ces rois (Bua) n'avait qu'une autorité nominale, l'autre (Choua) était le souverain réel. Celui-ci avait une garde de cinquante mille soldats vêtus d'un uniforme violet, armés du mousquet, de la lance ou du cimeterre, et d'une bravoure éprouvée; de plus, il entretenait cinq cents galères bien équipées, montées par des soldats et non point par des forçats, comme c'était alors l'usage en Europe. Quand le roi sortait, il était accompagné de dix à douze mille hommes et de trois cents éléphans. Il s'occupait assidument des affaires de l'état, donnait chaque jour audience à ses sujets et veillait avec le plus grand soin à la bonne administration de la justice. Bref, s'il faut en croire le père de Rhodes, le royaume du Tonkin n'avait rien à envier aux principaux états de l'Europe. La Cochinchine n'était peut-être point aussi florissante; cependant elle mettait en ligne une belle armée, une flotte de cent cinquante galères; son sol, arrosé par vingt-quatre rivières, était des plus fertiles et recélait même des mines d'or. Le roi, entouré d'une cour brillante, résidait à Kehué (1). La ville était bâtie en bois, mais la population avait des goûts de luxe, et les sei-

(1) La capitale actuelle se nomme Huéfou, c'est sans doute la même ville que Kehué.

gneurs portaient des habits superbes. Si après avoir lu dans le livre du père de Rhodes ces descriptions presque pompeuses, on envisage dans leur état actuel la Cochinchine et le Tonkin, on voit que ces deux royaumes ont depuis le XVIIe siècle singulièrement dégénéré. Sans contester la véracité du pieux missionnaire, il est permis de penser que peut-être sa narration se ressent à un certain degré des impressions trop bienveillantes que laisse souvent au voyageur le souvenir d'un pays lointain; mais, alors même qu'il y aurait un peu d'exagération dans les détails, on doit admettre que le fond du tableau est vrai, et que ces régions à peine connues aujourd'hui ont eu leur temps de prospérité et de grandeur. N'est-ce point d'ailleurs un fait général que la décadence des empires de l'extrême Orient? Ce fait ne s'est-il pas également manifesté en Chine, où l'on sait que pendant des siècles, qui sont déjà bien loin de nous, le génie humain a brillé du plus vif éclat? Les missionnaires du XVIIe siècle ont vu les dernières lueurs de la civilisation qui a éclairé ces contrées de l'Asie : ce n'est pas leur faute si leurs peintures ont cessé d'être exactes.

Le père de Rhodes fit cinq voyages en Cochinchine. Là, comme au Tonkin, il eut à subir les fortunes les plus diverses. Tantôt il jouissait de la faveur des princes, auxquels il enseignait en retour « quelques secrets de la mathématique; » il baptisait et prêchait librement; il obtenait même des prosélytes parmi les dames de la cour, conquêtes précieuses pour la foi : c'étaient les beaux jours de la mission. Tantôt le vent de la persécution s'élevait contre l'église naissante et dispersait les fidèles : il fallait que le missionnaire rentrât dans l'ombre; alors recommençaient pour lui les prédications secrètes, les confessions et les messes nocturnes, les fuites précipitées à l'approche des satellites, et les sereines anxiétés d'une âme partagée entre l'ardeur du martyre et la crainte d'être enlevée avant l'heure au troupeau qui vit de son souffle. Touchantes épreuves que le père de Rhodes raconte non comme un homme qui a souffert, mais comme un apôtre qui aurait voulu souffrir plus encore! Mais enfin combien il est récompensé par les conversions qu'il accomplit, par les actes de courage dont il est témoin et que la foi inspire, par les miracles visibles qui viennent aux momens de crise appuyer sa parole et attester le Dieu qu'il prêche! Les miracles abondent dans le livre du père de Rhodes; des malades à l'agonie guérissent par la vertu du baptême, des morts ressuscitent, des âmes possédées du démon sont délivrées par la grâce, des apparitions surnaturelles soutiennent la piété chancelante ou déconcertent les rébellions orgueilleuses. On croirait lire les récits de la première église, on retrouve presque les scènes mystérieuses des catacombes, l'appareil émouvant des persécutions romaines, le gracieux dévouement des femmes, la foi des riches et des puissans attiédie par le respect hu-

main et par l'intérêt, la foi vigoureuse qui prend jusque dans les rangs les plus humbles de la foule les âmes d'élite, et les exalte à d'héroïques martyres. Tout cela s'est reproduit au XVIIe siècle en Cochinchine, au Tonkin, en Chine, au Japon, et ce n'est pas un médiocre sujet d'orgueil pour le christianisme que cette similitude de faits, de sentimens, de miracles dans tous les temps et en tous pays. Je me figure que certains lecteurs ne pourront s'empêcher de sourire aux prodiges que le père de Rhodes se plaît à enregistrer dans son édifiante relation. Le temps n'est plus aux miracles, et à cet égard je n'ai point mission pour convertir les incrédules; mais ce qui, même aux yeux de ces derniers, défendrait le père de Rhodes s'il avait besoin d'être défendu, ce qui le place au-dessus de toutes les moqueries des esprits forts et des sceptiques, c'est l'entière bonne foi, l'ardente conviction, la simplicité pénétrante de son récit. On peut croire, si l'on veut, qu'il s'est parfois exagéré les effets de la grâce, que ses regards sans cesse tournés vers un seul et même objet ont eu à certaines heures de pieux éblouissemens, et que son imagination, ce sixième sens ou plutôt cet unique sens des enthousiastes, l'a trop légèrement emporté dans les régions du surnaturel et dans la patrie des miracles. On reconnaîtra du moins qu'il n'y a là rien qui ne soit fort respectable. En tout cas, il n'est point nécessaire que le père de Rhodes recoure au merveilleux pour animer sa narration. Laissons là ses miracles, et retournons avec lui à la cour de Cochinchine, où il se passait en 1645 de curieuses choses. Un navire espagnol poussé par la tempête dans le port de Cham avait à bord quatre religieuses dont la venue mettait en émoi tout le pays. Bien que le christianisme ne fût pas alors en faveur, le roi et la reine voulurent absolument voir ces saintes filles, et l'on me saura gré, j'en suis sûr, d'emprunter au père de Rhodes le récit de cette singulière audience.

« Ce fut environ vers les deux heures après midi que les religieuses allèrent au palais toujours bien voilées, en compagnie de deux pères religieux, du capitaine espagnol et d'environ cinquante soldats de sa garde, qui étaient tous fort bien couverts, et ne manquaient pas d'avoir cette belle gravité ordinaire à la nation. Le roi les attendait, appuyé sur une fenêtre qui regardait sur la grande basse-cour du palais; la reine était sur une autre proche du roi. L'on avait préparé dans cette belle salle un réduit, environné de tapisseries et fort bien orné, où les religieuses pouvaient demeurer à couvert, sans être exposées aux yeux de toute cette grande cour. Le roi et la reine étaient magnifiquement vêtus; les principaux du royaume s'y trouvèrent pour faire leur cour. La garde était alors de quatre mille hommes, divisés en quatre compagnies de mille hommes chacune, si bien rangés en divers quartiers, qu'ils ne couvraient aucunement

les places du roi, de la reine, et l'endroit où les religieuses avaient leurs places. Les deux compagnies qui étaient plus proches du roi étaient vêtues de grandes robes de damas violet, avec des lames d'or sur l'estomac; les deux autres portaient de longues casaques, tirant sur le noir, et chaque soldat avait un grand cimeterre tout garni d'argent; ils étaient tous en leur rang, et pas un d'eux ne bougeait et ne disait mot. — Quand les religieuses entrèrent en la salle, on les conduisit en ce lieu couvert, à la main gauche du roi; le capitaine espagnol, les deux principaux seigneurs de sa suite et les deux religieux s'approchèrent du roi, et lui firent toutes les révérences à l'espagnole, la tête découverte, et n'oubliant rien de leurs graves cérémonies. Le roi ne manqua pas de leur rendre libéralement pour le moins autant, avec plusieurs belles paroles d'estime et de courtoisie; puis les fit tous asseoir en des siéges élevés, qu'on avait préparés pour eux, et commanda à tous les soldats de s'asseoir à terre, les pieds croisés, ce qu'ils firent en un instant et sans bruit. — La cérémonie commença par une belle collation, que l'on apporta sur plusieurs tables rondes, vernissées et dorées; chacun avait la sienne; elles étaient pleines de fort bonne viande, avec une magnificence royale; le roi les invitait à manger, et priait de loin les dames religieuses de faire bonne chère; pendant la collation, les demoiselles de la cour dansèrent un beau ballet, et messieurs les Espagnols avouaient qu'en leur pays on ne faisait pas mieux, ni même peut-être si bien. — La collation finie, le roi voulut que les religieuses sortissent hors de leur enclos et passassent vers la fenêtre où était la reine; elles sortirent, toujours bien voilées, passèrent devant le roi, et le saluèrent; puis elles allèrent auprès de la reine, où elles s'assirent. La première chose que cette princesse leur demanda fut qu'elles posassent leur voile, parce qu'elle voulut voir s'il était bien vrai qu'elles rasassent leurs cheveux, ce que personne ne voulait croire en cette cour. Les religieuses dirent qu'elles ne pouvaient pas mettre bas leur voile, particulièrement à la vue de tant d'hommes; mais elles le levèrent devant la reine, et lui firent voir leur visage. Le roi en fut un peu offensé, et dit que, puisqu'il leur montrait son visage, il ne savait pas pourquoi elles refusaient de se découvrir. — La reine, qui aime fort les idoles, leur demanda quelle était leur loi, et quelles sortes de prières elles chantaient; ces bonnes religieuses répondirent constamment ce qu'elles devaient, mais la femme qui leur servait d'interprète ne rapporta pas fidèlement leurs réponses. Lors la reine commanda à l'une de ses dames de mettre la main sur la tête des religieuses, et de voir si elles étaient rasées comme l'on disait; cette dame toucha la tête de la plus âgée, et n'y ayant point trouvé de cheveux, s'écria tout haut qu'il était bien vrai : cela fut tenu comme une très grande merveille. — Cet entretien dura plu-

sieurs heures, pendant lesquelles on fit plusieurs jeux à la mode du pays, avec une magnificence véritablement royale. Quand la nuit commença, le roi fit allumer par tout le palais grande quantité de flambeaux, et, après que tout fut achevé, il donna bonne escorte de ses gens aux religieuses et aux Espagnols, qui, après avoir remercié le roi de ses faveurs, allèrent passer la nuit dans leurs galères, où ils croyaient d'être plus en repos. » — Voilà certes un charmant tableau de genre. Je n'ai pu résister au plaisir de le détacher de son cadre, et de donner en quelque sorte une seconde représentation de cette audience cochinchinoise au XVIIe siècle. Le roi et la reine avec leur garde silencieusement rangée, le capitaine espagnol et ses soldats pleins de leur belle gravité, les deux pères religieux vêtus de leurs longues robes, puis les héroïnes de la cérémonie, les quatre religieuses toujours « bien voilées, » — tous ces personnages sont groupés avec un art infini; on croirait voir de vieux portraits dont les couleurs solides ressortent à travers la poussière du temps. La cour de Cochinchine ne donne plus aujourd'hui de pareilles fêtes, ni de si beaux ballets; on n'y accueillerait plus avec tant d'égards et de respect la visite de pauvres religieuses. Le christianisme est frappé de proscription, l'entrée du pays est interdite aux missionnaires; enfin, quand le capitaine d'un navire de guerre obtient une audience des mandarins, ce sont des troupes déguenillées qui portent les armes (une lance rouillée ou un vieux mousquet), et non plus, comme en 1645, ces magnifiques soldats au cimeterre garni d'argent! La Cochinchine telle que l'a vue le père de Rhodes est donc bien loin de nous.

Il faut avoir un corps de fer pour résister aux perpétuelles fatigues d'une mission apostolique; on use ses forces et on perd vite sa santé à guérir tant d'âmes. Le père de Rhodes tomba malade, et cet incident, très fâcheux sans doute, nous procure quelques détails assez curieux sur la médecine et sur les médecins du pays. En général, les missionnaires se sont montrés fort indulgens pour les médecins chinois. M. Huc, on s'en souvient, a déclaré qu'ils n'étaient pas plus mauvais que les autres, il leur a même décerné des brevets pour la guérison de plusieurs maladies qui en Europe sont réputées incurables. Le père de Rhodes rend également hommage aux médecins cochinchinois de son temps; il leur reconnaît une habileté particulière à connaître le pouls et à deviner les maladies (car dans ce singulier pays c'est le médecin qui doit dire au malade ce que celui-ci éprouve, et s'il se trompe, il passe pour un âne); les drogues ne sont pas désagréables au goût et elles ne coûtent pas cher; bien mieux, on ne paie le médecin qu'après guérison, et on obtient un rabais quand le malade est vieux. Voilà de grands avantages; aussi

le père de Rhodes penche-t-il décidément en faveur des médecins de Cochinchine, qui, avec leurs médicamens simples et économiques, « chassent la fièvre pour le moins aussi souvent que l'on fait en Europe avec tant de purgations, de lavemens et de saignées. » En comparant les renseignemens fournis par les deux missionnaires à deux siècles de distance, je remarque que la médecine chinoise, telle que l'a expérimentée M. Huc, ne diffère point de la médecine cochinchinoise qui excitait à un si haut degré l'admiration du père de Rhodes. Il y a même une autre similitude à signaler : c'est l'égale résistance opposée par les médecins des deux pays à toute idée de conversion. Enfin, si le père Huc indique les traitemens employés avec succès en Chine contre la rage et la surdité, le père de Rhodes nous donne de son côté une recette cochinchinoise contre le mal de mer : « Il faut prendre un de ces poissons qui ont été dévorés et qui sont dans le ventre des autres poissons, le bien rôtir, y mettre un peu de poivre et le prendre en entrant dans le navire; cela donne tant de vigueur à l'estomac qu'il va sur la mer sans être ébranlé. » Le missionnaire ajoute que ce remède fit merveille sur lui et le délivra à tout jamais du mal de mer. On peut en essayer.

Le père de Rhodes était d'ailleurs, on doit le reconnaître, fort intéressé dans la question. Outre son voyage en Chine et ses cinq voyages en Cochinchine, il visita les îles Philippines et opéra son retour en Europe par Malacca, Jacatra (aujourd'hui Batavia), Macassar, Surate et Ormuz, où il prit terre pour traverser la Perse, l'Arménie et l'Anatolie; il s'embarqua à Smyrne pour Rome. Pour un homme qui s'était condamné à voyager sur tant d'océans, l'exemption du mal de mer avait certes un grand prix. Je voudrais pouvoir suivre cet intrépide missionnaire dans ses pérégrinations du retour, raconter sa captivité à Jacatra, « les discours qu'il eut avec le gouverneur du royaume de Macassar, » son séjour à Aspaan (Ispahan), « une des plus grandes et des plus belles villes du monde, » son passage à travers les Turcs qui tremblaient au seul nom de Venise, enfin sa rentrée dans Rome le 27 juin 1647 (nous l'avons vu partir en 1619), après avoir affronté, comme il le dit lui-même, « tant de dangers par terre et par mer, tant de tempêtes, tant de naufrages, tant de prisons, tant de lieux déserts, tant de barbares, tant de païens, tant d'hérétiques et tant de Turcs. » De cette dernière partie de son voyage, il résulte avec la dernière évidence qu'au XVIIe siècle les peuples de l'Asie étaient plus puissans, plus riches, plus civilisés qu'ils ne le sont aujourd'hui, que la foi catholique comptait dans les îles de l'Inde et dans l'Asie centrale des établissemens nombreux et florissans, enfin que le nom français, porté là-bas par les missionnaires et par quelques aventuriers, y était grandement honoré. A ces

divers points de vue, la relation du père de Rhodes présente un intérêt réel; mais on me permettra de ne point m'y arrêter pour le moment, et de demeurer en Chine avec le père Broullion.

II.

Il y a treize ans à peine que les jésuites sont rentrés en Chine. En 1840, un décret de la propagande leur confia le soin d'évangéliser la province du Kiang-nan, où leurs missions avaient été autrefois très florissantes, et en 1842 trois prêtres de la compagnie de Jésus débarquèrent à Shanghai. Les années suivantes, d'autres missionnaires vinrent partager leurs travaux. Ainsi fut fondée la mission du Kiang-nan, dont le père Broullion a retracé l'origine et les développemens dans un *Mémoire* qui mérite de fixer l'attention.

Le rappel des jésuites en Chine comblait les vœux de l'illustre compagnie. C'était un acte de légitime réparation. Les jésuites avaient, aux XVIIe et XVIIIe siècles, pris une trop large part à la propagation du catholicisme dans le Céleste Empire pour ne pas être désireux de s'associer aux travaux des lazaristes et de la congrégation des missions étrangères, qui leur avaient succédé. La Chine était pour eux pleine de souvenirs dont ils avaient droit de se montrer fiers, et de traditions que l'esprit même de leur institution leur commandait de renouer. Le pape Grégoire XVI rouvrit donc à leur propagande le territoire de la Chine. Là du moins la présence des jésuites ne paraissait pas devoir être redoutable pour l'équilibre européen ni pour la paix intérieure des états.

On ne trouve pas dans le *Mémoire* du père Broullion les récits émouvans, les élans enthousiastes qui donnent tant d'intérêt à la relation du père de Rhodes. Le missionnaire du XIXe siècle n'a point à nous raconter les mille incidens d'un long voyage. C'est sur un navire de l'état, et dans des conditions presque comfortables, qu'il est transporté en Chine; il n'a à craindre ni la rencontre des pirates ni l'apparition d'une voile ennemie. Peut-être son rôle à bord est-il réduit à des proportions plus modestes qu'autrefois : il ne dit plus la messe tous les jours, comme on avait coutume sur *la Sainte-Thérèse;* il ne confesse guère les matelots, et les miracles sont devenus plus rares; aussi le père Broullion ne parle-t-il même pas de sa traversée; il pénètre tout de suite dans la province de Kiang-nan.

La situation d'un missionnaire à l'intérieur de la Chine a été si souvent décrite, qu'il est superflu de rappeler les prodiges d'adresse et de courage à l'aide desquels cet obscur soldat de la foi parvient à s'introduire et à résider mystérieusement au milieu d'une immense population qui lui est le plus souvent hostile. Ce qui est moins connu, c'est l'organisation hiérarchique d'une mission, c'est

le système adopté par les congrégations pour administrer les églises chinoises et pour propager, en dépit de tant d'obstacles, la religion chrétienne. A en juger par le mémoire du père Broullion, les jésuites ont dès l'origine solidement établi les fondemens de leur nouvelle mission. On est tout surpris de voir, en si peu de temps, des séminaires, des colléges, des écoles créés par eux dans le Kiang-nan, et formant, pour l'avenir, des prêtres indigènes, des catéchistes et des élèves qui, disséminés dans les rangs épais de la vieille société chinoise, y creuseront un jour à la civilisation comme aux croyances occidentales de larges sillons. Sans doute les jésuites des derniers siècles avaient laissé des traditions précieuses dont le souvenir n'était pas complétement effacé. Ils avaient fondé, sous les noms de *confréries*, de *conférences*, de *congrégations*, plusieurs associations indigènes, où leur influence avait résisté aux persécutions, et les nouveaux missionnaires pouvaient espérer de se voir accueillis, dès leur arrivée, par quelques pieuses familles de catéchistes, qui conservaient fidèlement le dépôt des idées chrétiennes; mais ces familles, isolées, éloignées les unes des autres, condamnées à dissimuler leur croyance à tous les yeux, ne devaient être que d'un bien faible secours pour la reprise des prédications. Les difficultés étaient immenses pour arriver jusqu'à elles, et l'instinct même de la foi devinait à peine ces rares foyers sous la cendre qui les couvrait. Il s'agissait donc d'entreprendre réellement une œuvre nouvelle. La province du Kiang-nan est presque aussi grande que la France; elle compte 50 millions d'habitans. La compagnie de Jésus n'a point calculé le nombre de ces infidèles, et elle s'est mise résolument en campagne.

Ce fut dans le village de Zi-ka-wei, voisin de Shanghai, qu'elle établit son quartier-général. De ce point, ses missionnaires rayonnèrent dans le diocèse, partagé en circonscriptions ou districts apostoliques. Chaque prêtre visite au moins une fois par an les chrétientés de son district, et c'est alors jour de fête pour les modestes bâtimens (*kum-sou*) qui sont consacrés aux prières de la communauté. « Les *kum-sou*, dit le père Broullion, sont de larges granges, bâties au fond d'un carré de maisons chrétiennes, dont un espace vide les sépare; masquée par cette enceinte d'habitations, la chapelle échappe aux regards malveillans, qui n'y découvrent rien qu'on ne voie également dans les autres fermes du pays. En certains lieux, quand les aumônes recueillies parmi les pauvres membres de la communauté permettent d'accorder un peu de luxe à la piété, un vestibule vous introduit dans la cour, et des galeries couvertes, à droite et à gauche, vous mènent jusqu'aux longues portes qui forment toute la façade mobile de l'église. Les colonnes sont d'une seule pièce, les ornemens en bois sculpté ou verni, les poutres et chevrons peints,

les tuiles badigeonnées, les murs blanchis, et toutes les briques de la bâtisse soutenues par de longs poteaux chevillés à des traverses horizontales. S'il y a un pavé, il n'est que de briques. Presque nulle part on ne voit forme de sanctuaire, car il importe qu'on puisse, en une demi-heure, convertir l'église en salle de réception, quand l'orage gronde et que les satellites font irruption. Naguère, un prêtre, ayant célébré la messe de Pâques dans le faubourg d'une grande ville, n'eut que le temps d'ôter son aube et d'enlever les vases sacrés : le *kum-sou*, envahi par les païens, fut pillé tout entier. L'architecture chrétienne nous est donc interdite par la prudence non moins que par la pauvreté. » — Aussitôt que l'arrivée du missionnaire est annoncée, les chrétiens accourent des points les plus éloignés du district, et se réunissent dans le *kum-sou*. On célèbre la messe : sauf le *tsi-kin*, coiffure chinoise qui était réservée aux docteurs impériaux sous la dynastie des Mings, et que les missionnaires catholiques ont obtenu du saint-siége l'autorisation de porter, le costume du prêtre est le même qu'en Europe. Les chrétiens se cotisent pour subvenir aux frais de la mission. Dès qu'il a visité un *kum-sou*, le missionnaire passe à un autre, et il ne se repose que pendant les mois de juillet et août, saison des grandes chaleurs. Sur cinq points seulement, un prêtre réside à poste fixe : partout ailleurs le missionnaire est nomade, et consacre dix mois de l'année à parcourir les églises du district fort étendu qui lui est confié. De 1851 à 1852, le père Broullion visita ainsi trois cent soixante-neuf chrétientés.

J'ai vu en 1845, près de Shanghai, trois paroisses chinoises, fondées par les jésuites. Mgr de Besi était heureux de montrer à l'ambassade française les premiers résultats de la nouvelle mission. Les états-majors des navires de guerre qui, depuis cette époque, se sont arrêtés à Shanghai ont été également accueillis dans ces jeunes chrétientés, et on peut lire dans le *voyage* de M. Jurien de la Gravière un intéressant récit de l'excursion faite à Zi-ka-wei par les officiers de *la Bayonnaise* (1). Ce qui me frappa surtout en 1845, ce fut la liberté absolue dont semblaient jouir ces villages catholiques pour la pratique de leur religion. On nous introduisit dans deux églises décorées de tous les ornemens du culte. Ces églises étaient desservies par des prêtres chinois, assistés de plusieurs catéchistes. Évidemment elles n'avaient point échappé à la surveillance des mandarins, peut-être même y avait-il de la part des jésuites un peu de bravade et beaucoup de politique dans cette occupation, très pacifique au reste, d'un territoire dont les lois du pays leur interdisaient l'accès. Ils se sentaient forts du voisinage de Shanghai, où résidaient

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1852.

plusieurs consuls; ils comptaient sur la protection de l'escadre française, et je ne crois pas me tromper en ajoutant qu'ils abusaient à dessein des concessions que l'ambassade de M. de Lagrené venait d'obtenir du gouvernement chinois en faveur du catholicisme. Au risque de compromettre le succès des négociations encore pendantes et de créer des embarras à notre pavillon, ils semblaient prendre à tâche de révéler avec ostentation leur présence illicite, de défier les mandarins par la solennité de leurs cérémonies, et d'amener ainsi entre le gouvernement chinois et l'ambassade de nouveaux débats dans lesquels ils savaient bien que le représentant de la France n'abandonnerait point les concessions acquises. Ils n'avaient donc rien à perdre, et ils pouvaient gagner beaucoup en multipliant autour de Shanghai leurs œuvres de propagande. La création d'un consulat français dans cette ville vint bientôt augmenter leur confiance et favoriser, grâce à l'énergique attitude du consul, M. de Montigny, les audacieuses entreprises de leur apostolat. Depuis lors, le catholicisme est professé et pratiqué plus ouvertement que jamais dans les villages où il a été introduit par Mgr de Besi, et les mandarins ne disent mot. La même tolérance, on le pense bien, n'existe pas dans les autres districts de la mission du Kiang-nan. Dès qu'ils s'éloignent de Shanghai, les jésuites ne peuvent visiter leurs paroisses qu'en évitant, avec les plus grandes précautions, d'éveiller les soupçons des mandarins.

Depuis 1851, les jésuites ont construit deux églises, l'une à Zi-ka-wei, dédiée à saint Ignace; l'autre, à Shanghai, sous l'invocation de saint François-Xavier. Le père Hélot fut l'architecte, et le père Ferrer le sculpteur de ces édifices, dont les coupoles, surmontées de la croix, s'aperçoivent au loin et dénoncent en quelque sorte l'ambition et les espérances du catholicisme. Le père Broullion décrit avec soin la cathédrale de Shanghai et l'église plus modeste de Zi-ka-wei. Il rappelle que le prêtre chargé de diriger les travaux « fit de curieuses observations sur les procédés employés par les Chinois pour la cuite et la trempe de la brique, sur leur chaux qu'il dit hydraulique, sur la manière de se passer de pilotis... Plus d'une fois le père Hélot put constater que l'art de bâtir est, en Chine, plus avancé qu'on ne se le figure communément. Ainsi, lorsqu'il entreprit la coupole (de Zi-ka-wei), travail très délicat, il remarqua que plusieurs coupes de charpente, accueillies en Europe comme des découvertes ou d'admirables traditions romaines, sont tout aussi bien des routines chinoises. » Curieuse remarque, en effet, qu'il faut joindre aux témoignages déjà si nombreux qui attestent l'habileté des Chinois en toutes choses et l'antiquité de leurs procédés. Je ne suis point surpris d'ailleurs de l'observation du père Hélot : je me

souviens d'avoir vu une ogive percée sur la façade d'une pauvre maison chinoise; l'architecte, à coup sûr, ne savait pas le premier mot du genre gothique.

En même temps qu'ils construisaient des églises sur le sol chinois et qu'ils élevaient, en face des pagodes bouddhiques et des temples dédiés à Confucius, les cathédrales du catholicisme dans le Kiang-nan, les jésuites préparaient habilement leurs armes de propagande. Les missionnaires, qui, dans le Nouveau-Monde, se sont voués à la conversion de tribus à demi sauvages, ont pu souvent faire de nombreux prosélytes en s'adressant à l'imagination; les croyances mystérieuses, la solennité du culte, l'accent d'autorité que donne la foi et les élans du dévouement qu'elle inspire doivent nécessairement agir avec une grande puissance sur des âmes simples, qui s'ouvrent sans résistance aux enseignemens d'une religion nouvelle; mais en présence d'une société déjà vieillie, très civilisée, imbue de principes philosophiques, il ne suffit point de parler à l'imagination populaire : il faut recourir au raisonnement et s'emparer des esprits. Les jésuites comprirent que la société chinoise méritait cette attaque en règle; ils virent que ce peuple de *lettrés* ne cèderait, si jamais il doit céder, qu'à une science supérieure, et qu'il résisterait à toute propagande qui ne s'appuierait point sur un bon système d'éducation et d'instruction. De là les efforts qu'ils tentèrent, surtout à partir de 1850, pour multiplier les écoles à côté des *kum-sou*. En 1853, ils comptaient dans le Kiang-nan cent quarante-quatre écoles de garçons et trente de filles. De plus, un collége fut établi à Zi-ka-wei et reçut en peu de temps quarante élèves. Dans ce collége, les catholiques ne sont pas seuls admis; les fils de « quelques honnêtes infidèles » figurent sur les bancs, où l'on enseigne non-seulement les matières qui conviennent au parfait chrétien, mais encore celles qui conviennent à tout bon Chinois. Il y a même parmi les professeurs des « bacheliers infidèles. » En cela, les jésuites ont fait preuve d'un grand tact. S'ils n'avaient voulu donner aux élèves qu'une instruction européenne et chrétienne, les familles chinoises ne leur auraient point confié leurs enfans. Au collége de Zi-ka-wei, comme dans les écoles païennes, on apprend les quatre livres canoniques des Chinois, on commente Confucius et Mencius, on s'exerce aux amplifications et dissertations exigées dans les concours, et on peut se présenter aux examens du district ou de la province pour obtenir les grades littéraires; « car, dit le père Broullion, il faut être bachelier, licencié et docteur, ou du moins porter à la cime de son chapeau un bouton de cristal ou de cuivre doré, pour être quelque chose dans le pays, pour s'assurer des droits nobiliaires, lesquels ne sont autres que les priviléges des lettrés, pour s'élever aux emplois, et quand même on n'y parviendrait pas, avoir au moins, grâce

aux diplômes, ses entrées chez le mandarin, lui parler assis, troubler son repos en cas d'urgence, bref accuser et se défendre sans s'exposer, autant que les plébéiens, aux brutalités vénales de ce magistrat... » Que les élèves des jésuites obtiennent des succès dans les concours, qu'ils sachent expliquer Confucius aussi bien que les évangiles chinois du père Emmanuel Diaz, et qu'ils parviennent ainsi aux honneurs du mandarinat, ce sera pour le collége et pour les écoles de la mission le meilleur prospectus, et en même temps on aura trouvé le plus sûr moyen de convertir les Chinois. Les prosélytes ne se recruteront plus alors dans les couches inférieures de la société : on verra des conversions dans les classes moyennes et même dans les familles opulentes. Les catholiques deviendront plus influens, ils auront la main dans l'administration du pays. Ce ne sera certainement pas l'œuvre d'un jour, bien des années s'écouleront avant que les jésuites récoltent les fruits qu'ils ont semés ainsi en pleine terre chinoise; mais le système, tel qu'il est exposé dans le mémoire du père Broullion, est sans contredit le mieux approprié aux habitudes de la nation et de toute manière le plus honorable. Les divers établissemens d'éducation fondés par les jésuites dans le Kiang-nan comptaient en 1853 près de treize cents élèves.

A ces institutions, il faut ajouter un séminaire, établi à Tsam-ka-leu. C'est la pépinière des prêtres indigènes. Là encore l'instruction est d'abord chinoise : l'étude de la langue de Confucius ne prend pas moins de sept à huit ans au séminariste qui, avant d'entrer dans les ordres, doit être apte à passer l'examen du baccalauréat; puis viennent l'enseignement du latin, le cours de philosophie et le cours de théologie, de telle sorte que l'on ne peut guère arriver à la prêtrise avant l'âge de trente ans. Les prêtres indigènes sont encore peu nombreux en Chine. Ils doivent rendre plus tard de grands services, et ils remplaceront peu à peu les missionnaires européens qui ne seront plus que leurs auxiliaires. Toutefois les congrégations se montrent très difficiles pour les ordinations, et le père Broullion annonce que les jésuites ne procéderont à ces actes solennels qu'avec une extrême prudence. Je rapporte ces détails, parce qu'ils permettent d'apprécier sous un nouveau jour la politique religieuse adoptée en Chine par la compagnie. On sait que les jésuites ont été souvent accusés de se préoccuper plutôt du nombre que de la qualité de leurs convertis, et de ne point regarder de trop près à la parfaite orthodoxie des chrétiens inscrits sur leurs registres. N'avons-nous pas vu le père de Rhodes baptiser les infidèles par milliers et « aller à la chasse aux païens? » L'accusation pouvait avoir à une autre époque quelque fondement : elle tombe aujourd'hui devant les faits. Après plus de dix ans de propagande active et intelligente, le père Broullion ne déclare que 72,000 chrétiens environ dans

toute la mission du Kiang-nan, peuplée de 50 millions d'habitans.

Le chiffre de l'effectif catholique est donc encore bien modeste; mais si on considère que la mission est à peine entrée dans la période militante, les premières années ayant été nécessairement consacrées au travail d'organisation, si l'on se rend compte des obstacles de toute espèce que les jésuites ont rencontrés à leur début sur un terrain nouveau pour eux, si enfin il est avéré que les 72,000 chrétiens sont solidement acquis à l'église, on demeurera convaincu que la mission n'a pas été stérile. Ces résultats sont dus non-seulement à une administration intelligente et libérale, mais encore à l'infatigable charité dont les prêtres européens ont fait preuve pendant les famines de 1849 et 1850. Ces famines furent terribles. Les débordemens du fleuve Yang-tse-kiang et des nombreux canaux qui sillonnent l'intérieur de la province inondèrent une vaste étendue de pays; les récoltes de riz furent perdues; dans certains districts, la population se vit obligée d'émigrer sur des barques. La faim et la peste enlevèrent, sur tous les points, des milliers de victimes. Nous ne pouvons plus, grâce à Dieu, dans nos contrées d'Europe, nous faire une idée des ravages causés par une famine. Les nations asiatiques, l'Inde, la Chine, connaissent encore ce genre de fléau, qui décime presque périodiquement, comme si c'était par une loi de la Providence, les rangs trop pressés de leurs populations. Le père Broullion retrace l'affreux spectacle que présentèrent, à la suite des inondations de 1849, les villes et les campagnes du Kiang-nan. En présence de cette calamité, les missionnaires ne faillirent pas à leur devoir; par leurs soins, des secours furent organisés dans les districts voisins du siége de la mission. On distribua à Zi-ka-wei quatre mille rations de riz par jour. Païens et chrétiens étaient assistés sans distinction; les jésuites se gardèrent bien de dénaturer cet acte de pure charité par une propagande intempestive, et de vendre leur obole contre une conversion arrachée à la misère. On faisait, il y a deux siècles, beaucoup de chrétiens de cette espèce; ceux-ci étaient appelés « chrétiens de riz. » Mieux avisés, les jésuites n'exploitèrent ni la famine ni le typhus; ils épuisèrent leurs modestes ressources; plusieurs moururent au chevet des malades, et, le péril passé, la reconnaissance publique s'attacha au souvenir de leur dévouement. Si donc la mission ne compte pas un plus grand nombre de chrétiens, ce n'est pas que l'occasion de multiplier les baptêmes ait fait défaut : on doit y voir au contraire une preuve de la réserve apportée par les missionnaires dans le choix de leurs prosélytes, et cette réserve mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle forme un contraste plus frappant avec les pratiques usitées en d'autres époques.

Le père Broullion ne dissimule pas les difficultés qui s'opposent

en Chine, et notamment dans le Kiang-nan, à la propagation du catholicisme. Il consacre tout un chapitre à représenter sous les couleurs les plus sombres la situation morale du Céleste Empire. Suivant lui, la nation entière est vouée au matérialisme le plus abject. Quelles ressources peuvent offrir pour la foi une population avide de riz et de sapèques, des mandarins fumeurs d'opium et rapaces, « qui s'engraissent des sueurs du peuple, » des lettrés pour lesquels l'exercice des charges publiques n'est qu'un brigandage? La Chine, telle que la peint le père Broullion, serait la plus méprisable nation de la terre, et le vernis de littérature et de politesse dont elle est encore parée aux yeux des gens superficiels ne serait qu'un masque vainement appliqué sur les rides de sa misérable décrépitude! Nous connaissons déjà ce portrait : nous l'avons vu, tracé de main de maître, dans le livre de M. Huc, et malgré l'accord parfait qui existe entre les impressions des deux missionnaires, nous ne pouvons nous empêcher de solliciter en faveur de ces pauvres Chinois un peu d'indulgence et de charité. Le père Broullion prévoit bien que ses jugemens paraîtront peut-être trop rigoureux, et il s'efforce d'expliquer comment un peuple dont les anciens jésuites ont vanté l'heureux naturel et les qualités estimables inspire aux jésuites modernes tant de mépris. Il rappelle qu'autrefois les hauts emplois n'étaient donnés qu'au mérite, que les lettrés obtenaient légitimement leurs grades, que les magistrats savaient rendre la justice, que l'autorité était respectable et respectée. Il n'en est plus de même aujourd'hui : les grades littéraires se vendent au plus offrant; il n'y a plus de justice, plus d'administration, plus de gouvernement. Tout s'est métamorphosé depuis deux siècles, l'âge d'airain a succédé à l'âge d'or, et la révolution qui s'est déchaînée sur la Chine, et qui en si peu de temps y a fait de si rapides progrès, atteste le désordre et la confusion qui règnent dans ce malheureux pays. — Telle est la thèse que soutiennent les missionnaires. Il nous semble qu'elle est trop absolue. Que l'administration en Chine soit déplorable, et que le pays se trouve dans une période marquée de décadence, on ne pourrait en douter; mais que les Chinois depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, que la société chinoise tout entière soit dégradée, avilie au point de mériter les flétrissures qu'on lui inflige dans les récens écrits apostoliques, c'est ce qu'on admettra difficilement. Les Européens qui ont longtemps résidé en Chine se louent en général de leurs relations avec les habitans. Les négocians anglais et américains rendent hommage à la probité et à la délicatesse des principaux marchands de Canton et de Shanghai. Dans les boutiques de détail, l'étranger n'est certainement pas plus rançonné que ne le serait dans les magasins de Paris ou de Londres un mandarin du Céleste Empire. Les vertus

qui charment le foyer domestique ne sont pas inconnues des Chinois. La grande majorité de la nation respecte « la famille et la propriété. » Si l'on descend dans les basses classes, on voit des agriculteurs et des artisans, non pas seulement pleins d'intelligence et d'adresse, mais encore patiens, laborieux, infatigables. On les attire, on les transporte à grands frais dans les colonies européennes. Quel est le gouvernement qui voudrait de cette nouvelle population, si elle n'introduisait à sa suite que des habitudes vicieuses et des instincts corrompus? Partout où les Chinois sont établis, ils se sont placés peu à peu au premier rang, grâce à leur esprit d'ordre, à leur économie, à leur honnêteté dans les transactions. Ce n'est cependant pas l'élite de la nation qui émigre. Enfin je cherche vainement dans mes propres souvenirs des faits, des incidens, qui justifient l'anathème prononcé par le père Broullion. Sans avoir la ridicule prétention de connaître la Chine et les Chinois autant que doit les connaître un missionnaire qui a passé plusieurs années dans le Kiang-nan, je demande la permission d'exprimer, sur le compte d'anciens hôtes avec lesquels nous lie un traité de paix et d'amitié au moins pour dix mille ans, l'opinion plus indulgente d'un laïque. Notre pauvre humanité n'est certainement pas plus vertueuse en Chine qu'ailleurs; mais je déclare n'avoir rencontré, ni à Canton, ni à Ning-po, ni à Shanghai, en un mot nulle part, les types monstrueux qui ont excité à un si haut degré la verve railleuse ou indignée du père Broullion et du père Huc, et je ne sache pas que les personnes avec lesquelles j'ai voyagé les aient davantage aperçus (1).

On se demande sans doute dans quelle pensée les missionnaires prendraient plaisir à attaquer ainsi la réputation de tout un peuple, car leur bonne foi est incontestable : ils disent et écrivent ce qu'ils pen-

(1) Voici comment le père Brouillon apprécie (chapitre v) la *vie sociale* des Chinois : « ..... C'est un art sans perspective, une doctrine sans base et sans méthode. Chez les hommes, la passion sans amour; chez les femmes, la soumission aux lois du mariage sans affection véritable, et le respect des enfans pour leurs parens dénué de toute tendresse. Des transactions commerciales où la confiance n'est pour rien; des magistrats qui jugent contrairement aux règles de la justice et du droit; un gouvernement qui fonctionne dans le faux, non moins lâche que cruel; des lettrés, véritables machines mnémotechniques, vous récitant sans broncher les sentences décousues de Kam-fou-tsé ou les périodes sonores de Men-tsé; mais des pensées, de la logique, il ne faut pas en attendre d'eux. Enfin une culture polie, qui n'est ni la science ni la bonne éducation; une finesse d'esprit qui n'a rien à démêler avec la conscience; une perspicacité étroite, des intelligences mortes, des cœurs abâtardis. Et, si vous passez à l'extérieur, des corps sans nerfs qui, à l'instant d'accomplir un rit, s'empèsent comme une étoffe ou s'enraidissent comme une momie, et dont, le cérémonial une fois terminé, vous voyez les muscles se détendre et tous les membres se disloquer : véritable chair sans os, articulations sans jeu libre, vie d'ordonnance d'où est absente toute spontanéité. Telle est la nation que nous avons entrepris de réformer..... » Le *Mémoire* du père Brouillon contient d'autres portraits du même genre. Quels Chinois!

sent; mais d'autre part ils ne sont pas exempts des faiblesses ni des passions humaines. Pourquoi ne seraient-ils point, comme tant d'autres, enclins à exagérer les obstacles qu'ils ont à vaincre, les périls qu'ils doivent braver? Ce n'est là qu'une tentation fort naturelle, à laquelle les missionnaires, à l'instar des plus grands guerriers anciens et modernes, peuvent fort bien avoir cédé. En outre, habitués à juger tout, hommes et choses, au point de vue religieux, est-il étonnant qu'ils s'exaltent et se passionnent contre un peuple qui, rebelle à leur propagande, persiste à adorer Confucius, à s'agenouiller devant de hideuses divinités, et à commettre ainsi, aux yeux de tout bon catholique, les plus coupables profanations! S'il s'agissait de sauvages, les missionnaires n'exprimeraient sans doute que des sentimens de commisération et de pitié; mais il s'agit des Chinois, c'est-à-dire d'une nation très civilisée, qui raisonne et discute à la façon des philosophes, et qui pèche à la fois par pensée, par parole et par action : dès-lors plus d'indulgence; la charité est lasse; la notion du juste s'altère; c'est le mépris, et le mépris le plus énergique, qui domine l'âme de ces hommes ardens, dont la volonté, irritée par les obstacles, s'acharne vainement à la conversion des infidèles. L'excommunication religieuse devient en même temps une excommunication morale. La Chine tout entière est mise à l'index, et son peuple dénoncé sans miséricorde à l'animadversion du monde chrétien. — Je ne puis m'expliquer autrement le pessimisme outré du père Broullion et l'impitoyable rigueur de ses jugemens sur les Chinois. Les missionnaires modernes ont parfois reproché aux jésuites du XVIIIe siècle une indulgence excessive pour les sujets de l'empereur Kang-hi : je ne pense donc pas commettre une irrévérence en constatant, dans les écrits des jésuites modernes, l'exagération du sentiment contraire.

Je comprendrais mieux, tout en les regrettant, les expressions peu charitables dont le père Broullion se sert à l'égard des missions protestantes. Ce sont les protestans qui ont ouvert le premier feu : dès l'origine de l'insurrection actuelle, ils ont imprimé dans leurs journaux que les prêtres catholiques étaient les instigateurs du mouvement, que, pour le triomphe de leur foi, ils prêchaient partout la révolte et soudoyaient une armée de bandits. Ces accusations, notoirement calomnieuses, pouvaient avoir pour effet de déconsidérer nos missionnaires aux yeux des gens paisibles, d'exciter contre le catholicisme la haine soupçonneuse des mandarins et de donner le signal de nouvelles persécutions. Par leurs correspondances avec l'Europe, par leur conduite en Chine, les jésuites, de même que les autres congrégations, ont protesté contre les perfides insinuations de leurs adversaires. J'aurais préféré que le père Broullion s'en tînt là. Si les jésuites étaient condamnés à se défendre toutes les fois

qu'on les attaque, ils auraient vraiment trop à faire, et leur personnel, si nombreux et si habile qu'il soit, n'y suffirait pas. Il est douteux d'ailleurs que les querelles entre catholiques et protestans servent beaucoup en Chine la cause du christianisme. J'aime mieux le père de Rhodes louant avec effusion les façons courtoises d'un capitaine anglais qui l'avait reçu à son bord, et dans ce temps-là les catholiques ne frayaient guère avec les huguenots. — Les représailles contre les pasteurs protestans, outre qu'elles sont parfaitement inutiles, pourraient indisposer contre les missionnaires catholiques en Chine le gouvernement anglais, ses fonctionnaires, ses officiers de marine, qui ont, en diverses circonstances, prêté l'appui de leur influence à nos missions. Ainsi un autre jésuite, le père Clavelin, attestait, en 1843, les bons offices dont l'église naissante de Shanghai était redevable au consul anglais, M. Balfour; il citait avec plaisir les marques d'égards que les autorités britanniques prodiguaient à Mgr de Besi, au point qu'un jour les officiers d'un navire de guerre offrirent à l'évêque un dîner servi tout en maigre, bien que ce fût un mardi. Le bon vouloir des Anglais s'est manifesté par des preuves plus solides. Il vaut mieux, je crois, et il est plus habile d'entretenir ces relations amicales que de les compromettre par une polémique inopportune avec quelques méthodistes.

Le dîner maigre par lequel les Anglais pensaient honorer leur hôte me fournit une transition toute naturelle pour arriver aux *mangeurs d'herbe*, secte chinoise qui se rencontre dans la presqu'île d'Haï-men et dont le père Broullion décrit les singulières pratiques. Bien que les Chinois soient en général très indifférens en matière de religion, il y a parmi eux de nombreuses sectes dont le fanatisme crée de puissans obstacles aux prédications des missionnaires. Les mangeurs d'herbe croient que les animaux sont doués d'une âme : ils s'abstiennent donc de viande, de poisson, de laitage, et ne se nourrissent que de végétaux, ainsi que l'indique leur nom. Ils sont divisés en compagnies dont les directeurs se réunissent chaque année pour délibérer sur les affaires qui intéressent la communauté. Chaque année aussi les directeurs visitent leur compagnie : « ils soumettent à la correction du bâton tous ceux dont la conduite n'est pas exemplaire, et, faute d'amendement, après trois corrections, ils les bannissent de la société; ensuite ils donnent trois avis aux associés : 1° d'avoir le cœur droit, d'en chasser toute mauvaise volonté, tout désir coupable; 2° de régler leur conduite par la raison et par la justice; 3° de composer leur extérieur, évitant de tourner la tête sans motif. » Après cet exposé, le père Broullion reproduit quelques prières qui sont récitées par les adeptes et qui sont extraites des cinq mille quarante-huit volumes dont se compose la bibliothèque religieuse de la secte. — Il existe en Angleterre une société de *lé-*

gumistes, qui se réunit de même une fois l'an dans un festin dont les journaux ne manquent jamais de publier le menu, assaisonné de mille commentaires sur l'originalité de ces vertueux convives. Les légumistes de Londres n'ont rien inventé : ce ne sont que de serviles imitateurs des mangeurs d'herbe. — Après tout, la secte est assez innocente. Les jésuites opèrent dans son sein de fréquentes conversions, dont le premier acte se passe nécessairement à table. Le père Broullion cite un néophyte qui, pendant vingt-sept ans, avait fidèlement suivi le régime de la secte, et qui, après ce long jeûne, a embrassé la foi chrétienne.

Les autres sectes, qui pullulent dans le Céleste Empire, sont plus rebelles à l'action du catholicisme et plus dangereuses pour le gouvernement. Elles se confondent avec les sociétés secrètes, qui, là comme ailleurs, appellent volontiers à leur aide la superstition et le fanatisme religieux pour mieux couvrir leurs projets de révolutions politiques ou de rénovation sociale. Il est probable que les sectaires de toute espèce ont fourni un fort contingent à l'insurrection actuelle, et que, sans se préoccuper d'abord de la diversité et de la contradiction de leurs croyances respectives, ils se sont coalisés contre le gouvernement tartare, sauf à se retourner ensuite les uns contre les autres après la chute de l'ennemi commun. L'opinion des missionnaires catholiques sur le caractère de ce mouvement est intéressante à connaître; le père Broullion exprime à cet égard un avis conforme à celui du père Huc. Les deux prêtres, l'un de la compagnie de Jésus, l'autre de la congrégation de Saint-Lazare, celui-ci ayant parcouru le nord-est de la Chine, celui-là les provinces de l'ouest et du sud, sont d'accord pour attribuer à la corruption et à l'incurie du gouvernement tartare l'origine de l'insurrection, et pour déclarer que les doctrines religieuses prêchées dans les proclamations des chefs ne procèdent directement ni du catholicisme, ni du protestantisme, comme on l'avait pensé au début de la lutte. Ce n'est point que les idées chrétiennes, introduites depuis trois siècles à l'intérieur de l'empire, aient été absolument sans influence sur les événemens : on en retrouve l'empreinte, plus ou moins vague, dans les brochures qui ont été distribuées aux soldats de Tae-ping, et il est certain que les rédacteurs de ces livres bizarres ont eu sous les yeux de nombreux fragmens de la Bible; mais le travestissement des dogmes est si grossier, qu'il n'y aurait ni honneur ni profit pour le christianisme à s'attribuer une part considérable d'initiative ou d'impulsion dans le mouvement révolutionnaire. La question paraît aujourd'hui décidée. La prétendue religion des rebelles n'est qu'un mélange confus de croyances empruntées aux différentes religions qui ont été prêchées en Chine, — au judaïsme et au mahométisme comme au christianisme. Il y a de tout, mais ce n'est rien. Seule-

ment le père Broullion n'hésite pas à dire qu'il fonde sur la crise actuelle l'espoir d'une époque glorieuse pour les missions : il pense que le renversement du vieil ordre de choses aplanira les voies au catholicisme, et que sur les ruines du paganisme oriental, ébranlé par cette dernière secousse, la croix s'élèvera triomphante. Il se peut qu'il en soit ainsi. La Chine s'agite, et, suivant le langage de la foi, Dieu la mène. Malheureusement il faut songer qu'après de nombreuses crises, analogues à celles dont nous sommes aujourd'hui témoins, et malgré les efforts d'une énergique propagande, l'immense population du Céleste Empire ne compte pas encore un million de chrétiens.

Si le catholicisme doit un jour régner sur la Chine, la mission du Kiang-nan aura sans doute à revendiquer une grande part dans l'honneur de la conquête. On a vu comment les jésuites se sont établis et organisés dans le diocèse que le saint-siége leur a rendu. Arrivés d'hier, ils sont déjà prêts à la lutte. Sans méconnaître l'habileté ni le dévouement des autres congrégations, on peut dire que nul ordre religieux ne possède au même degré que celui de saint Ignace la science apostolique. C'est par la domination des esprits que les jésuites arrivent à la conversion des âmes. Il ne leur suffit pas de prêcher l'Évangile, de baptiser, de prier; ils savent que les intérêts matériels tiennent une large place dans l'économie de toute société, et ils se mêlent hardiment aux affaires du monde pour mieux servir la cause du ciel. En Chine, où le culte des lettres est pour ainsi dire une institution, ils ouvrent des écoles, des colléges dans lesquels la génération qu'ils veulent convertir trouvera parmi les livres classiques les écrits de Confucius. Ce n'est pas tout : ils observent attentivement la marche de la politique européenne, que peut-être ils aspireraient à diriger dans ses rapports avec le Céleste Empire, et ils n'ont garde de négliger, comme choses secondaires, les investigations commerciales. Ce qu'ils ne peuvent faire par eux-mêmes, ils le conseillent aux autorités temporelles; quand l'action directe leur est interdite, ils ont recours à l'influence. Nous lisons par exemple dans le mémoire du père Broullion des réflexions très-intéressantes sur la politique française en Chine, sur le rôle de notre navigation et de notre commerce, sur les fautes commises dans le passé, sur la conduite à tenir désormais. Le père Broullion rappelle avec raison que la France doit aux missions catholiques le haut renom dont elle jouit encore dans les pays de l'extrême Orient; il demande qu'elle s'y montre plus hardie dans sa politique, plus entreprenante dans son commerce. Les missions profiteraient à leur tour des progrès accomplis par la France dans des pays où la prépondérance commerciale et maritime appartient aujourd'hui presque exclusivement aux nations protestantes. En donnant des conseils sur de pareils sujets,

le père Broullion ne s'écarte point de ses devoirs de missionnaire, tels que les jésuites les comprennent et les pratiquent. Il provoque les intérêts matériels à seconder les efforts du catholicisme, et il spécule très légitimement sur le concours que prêteraient aux missions l'apparition plus fréquente du pavillon français et l'échange de nos produits contre ceux de la Chine. On peut être assuré que les jésuites du Kiang-nan useront largement de ce moyen d'influence, et je ne serais pas étonné d'apprendre que les renseignemens recueillis par eux et leur intervention active auprès des négocians ou des consuls eussent pour résultat, dans un avenir prochain, de développer les relations de nos ports avec Shanghai. Dira-t-on qu'en prenant un tel souci des affaires temporelles et même mercantiles, la compagnie demeure fidèle à ses traditions ambitieuses, et qu'elle veut réaliser jusqu'en Chine ses plans de domination universelle? Les plus défians n'auraient pas à s'effrayer de cette tentative : on peut, sans le moindre inconvénient, livrer la Chine aux jésuites.

Sauf quelques correspondances insérées dans les *Annales de la propagation de la foi*, les nouveaux missionnaires du Kiang-nan n'avaient publié jusqu'ici aucun document qui indiquât d'une manière précise la direction et l'état de leurs travaux. La compagnie tiendra sans doute à honneur de continuer l'œuvre entreprise avec tant de succès par les anciens jésuites de Pékin, et c'est ainsi que le père Broullion vient d'ouvrir une seconde série de *mémoires* concernant la Chine. Il y a encore tant à dire sur ce pays si vaste, si singulier, que l'on connaît si peu! On a beaucoup écrit, après le père de Rhodes, sur les mœurs et sur les institutions du Céleste Empire; mais depuis quelques années la Chine a bien changé de face : elle a subi, à la suite de la guerre contre les Anglais et du traité de Nankin (1842), une révolution profonde dans sa politique à l'égard des étrangers : en ce moment même, elle est livrée à toutes les agitations d'une révolution intérieure. Pendant que les Européens, pénétrant plus avant sur son territoire, s'établissent dans ses ports et remontent ses larges fleuves, elle voit ses habitans se répandre par grandes masses au dehors, peupler l'Australie, la Californie, l'Inde, les Antilles, et se mettre peu à peu en contact avec le monde entier. Pourrait-elle aujourd'hui demeurer immobile et s'ensevelir dans le linceul de sa vieille civilisation? D'irrésistibles influences la poussent désormais dans des voies nouvelles. Les jésuites arrivent donc à l'instant favorable pour reprendre, avec l'habileté et l'audace qu'on leur connaît, l'œuvre de la propagande. La science, comme la foi, est intéressée au succès de leur mission du Kiang-nan.

C. LAVOLLÉE.

ÉCONOMIE RURALE

LES OUVRIERS EUROPÉENS.

On remarquait à l'exposition universelle de 1855 un magnifique volume, sorti des presses de l'imprimerie impériale et ayant pour titre : *les Ouvriers européens, études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe*, par M. Le Play, ingénieur en chef des mines. Ce livre se compose de trente-six monographies ou descriptions de familles ouvrières appartenant à des nations différentes, avec une introduction sur la méthode suivie par l'auteur et une conclusion en forme d'appendice. Comme la plupart des familles qui ont été l'objet des recherches de M. Le Play sont plus ou moins agricoles, et que les faits qu'il a recueillis, les déductions qu'il en a tirées, appartiennent le plus souvent à cette partie de la science économique qui traite de la propriété et de la culture du sol, je crois pouvoir terminer par l'examen de ce grand travail mes études sur l'économie rurale à l'exposition de 1855.

Je vais commencer par le résumé des faits, je finirai par l'appréciation des doctrines. Le tout est également digne d'attention. Les doctrines sont, à mon sens, un singulier mélange de vérités et d'erreurs. Quant aux faits, il suffira de dire, pour donner une idée de leur importance et de leur variété, que cinq de ces monographies sont relatives à des Russes, une à des Bulgares ou sujets turcs, deux à des Suédois, cinq à des Autrichiens, quatre à des Allemands, deux à des Suisses, deux à des Espagnols, quatre à des Anglais, onze à des Français. On y passe bien réellement en revue la plus grande partie de l'Europe.

I.

Un mot d'abord sur la méthode. M. Le Play s'appuie sur cette idée éminemment juste, que les sciences sociales comme les sciences naturelles doivent procéder par la méthode d'observation, et qu'avant d'échafauder des théories il faut commencer par bien connaître les faits. Jusque-là rien que de conforme à la vérité, mais M. Le Play va plus loin. Il donne à entendre que jusqu'à lui les faits sont restés inconnus, inexplorés, et que de là viennent les controverses sur les questions économiques; puis il fait une distinction entre les deux procédés communément employés, selon lui, pour observer les faits, les enquêtes directes et les recherches statistiques, et il n'hésite pas à donner la préférence aux premières sur les secondes. Que faut-il entendre par recherches statistiques et par enquêtes directes? Lui-même va en donner les définitions.

« Les statistiques, dit-il, ont eu jusqu'à ce jour pour bases principales les documens fournis par l'autorité publique touchant le système financier, la défense du pays, l'administration de la justice, etc. L'origine officielle de ces documens, recueillis surtout dans les états où la centralisation administrative a pris un grand développement, leur communique un cachet spécial d'authenticité. Les statisticiens se sont donné la mission de coordonner ceux de ces résultats qui peuvent s'exprimer en chiffres, et ils en ont déduit des moyens assez exacts de comparer, sous divers rapports, la puissance relative des états. Cependant ces comparaisons n'ont pas toujours la justesse et l'étendue désirables. Les statisticiens ne disposent pas des moyens d'observation, et ils doivent se contenter de ceux qui sont mis en œuvre dans un but étranger à la science; ils ne peuvent donc embrasser les branches les plus essentielles de l'activité sociale. Les tentatives faites pour rattacher à la statistique les opérations de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, ont ordinairement échoué. »

Voyons maintenant les enquêtes directes. « On ne s'y propose pas, dit-il, d'embrasser dans un cadre général toutes les questions sociales, on étudie chaque question séparément, en la circonscrivant autant que possible. Au lieu de considérer d'un point de vue unique l'ensemble d'un pays, on s'attache, autant que le comporte le sujet, à des cas particuliers ou à des localités spéciales qu'on envisage sous tous les aspects. L'observation n'est plus confiée à une multitude d'agens chargés d'exécuter un acte matériel ou de constater un fait avec une rigueur méthodique, mais à quelques hommes spéciaux versés dans la connaissance du sujet. On n'est plus obligé d'arriver aux faits spéciaux par des inductions plus ou moins éloignées, on les constate directement aux sources de l'observation. »

Même en acceptant ces définitions, il me paraît évident que ces deux modes d'investigation se complètent l'un par l'autre. Les recherches statistiques accomplies par les agens de l'autorité publique ont sans aucun doute leurs chances d'erreur; les enquêtes directes faites par des observateurs isolés ont les leurs aussi. Ce n'est pas trop de la réunion des deux moyens pour arriver à la connaissance même approximative de la vérité. Il est bon surtout que les statistiques générales servent de contrôle aux observations personnelles, sinon on risque de s'égarer à la poursuite de chimères, ou de découvrir avec beaucoup de peine ce que d'autres avaient découvert auparavant. Il s'en faut d'ailleurs que tout soit également vrai dans ce que M. Le Play dit des statistiques officielles. Sans doute il arrive quelquefois que les statisticiens soient obligés de grouper, pour en tirer certaines conséquences, des chiffres recueillis pour un autre objet; mais ces études, qui ont leur utilité, n'ont qu'un crédit proportionné au degré de probabilité qu'elles présentent. Tout ce qu'on peut conclure, c'est qu'il faut engager les gouvernemens à les faire eux-mêmes, et c'est en effet ce que font déjà quelques-uns.

En ce qui concerne la France, la Belgique et à beaucoup d'égards l'Angleterre, les statisticiens ne sont pas réduits à des inductions pour apprécier le développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Des recherches très directes sur ces trois ordres de faits ont été entreprises par ces trois gouvernemens. On peut dire qu'elles pèchent par quelques côtés, et indiquer les moyens de les perfectionner; on ne peut pas nier qu'elles n'existent, qu'elles ne soient même poussées quelquefois jusqu'à l'excès. Il n'est pas exact non plus que les renseignemens dont elles se composent soient puisés ailleurs qu'aux *sources mêmes de l'observation.* Toute recherche statistique se fait au moyen d'enquêtes locales, dans les formes qui paraissent les plus propres à faire connaître la vérité; ces renseignemens sont ensuite réunis, coordonnés de manière à présenter des tableaux généraux, mais le point de départ est une collection de monographies. Il a été constaté que cent mille personnes avaient pris part en France à la grande enquête agricole de 1840; celle qui vient de s'accomplir, et dont nous ne connaissons pas encore les résultats, aura probablement recueilli encore plus de témoignages.

Je ne puis donc admettre que M. Le Play ait fait aucune révolution dans la méthode suivie avant lui; il a enrichi la science de trente-six nouvelles monographies, recueillies avec beaucoup de peine et de soin; voilà son mérite, il est assez grand. Je ne puis lui en reconnaître d'autre. Il n'a pas plus inventé la forme que l'idée première. Nous trouvons dans une foule de documens ce qu'il appelle *le budget de l'ouvrier,* c'est-à-dire l'indication des recettes et des dépenses annuelles d'une famille. M. Ducpétiaux, avec des

documens recueillis par la commission centrale de statistique de Bruxelles, vient de faire un bon livre qui a précisément pour titre : *Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique*, et il n'a nullement la prétention d'être le premier. M. de Gasparin, dans son *Cours d'agriculture*, publié en 1847, présente le tableau des recettes et des dépenses d'un ménage de cultivateurs français. Vingt ans auparavant, Sismondi avait fait le même travail pour les cultivateurs toscans. Les économistes anglais sont pleins de semblables recherches. On peut dire que c'est l'objet constant et pour ainsi dire l'élément banal de toute étude économique un peu sérieuse. Ce qui serait nouveau serait la suppression des statistiques générales, mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire, pour y voir plus clair, d'éteindre un flambeau quand on cherche à en allumer un autre.

Passons donc à l'examen des renseignemens nouveaux qu'a rassemblés M. Le Play. Cet examen nous a donné quelque peine. Le livre est admirablement imprimé, mais du format le plus incommode. Quand on s'occupe de ce genre d'études, on est habitué à manier de grands volumes, à parcourir de gigantesques tableaux, mais cette fois c'est vraiment trop. Puisque l'occasion s'en offre, je ne suis pas fâché de signaler en passant cette mauvaise habitude, dont se plaignent tous les faiseurs de recherches, et qui ne contribue pas peu à éloigner le public de ces sortes de documens. Les *blue-books* anglais n'ont pas cette exagération typographique, et ce sont certainement les mieux conçus. A l'incommodité du format vient se joindre un autre genre de difficulté, qui tient à la composition. Chaque tableau est comme hérissé de renvois; il faut à tout moment recourir à la clé pour se retrouver au milieu des chiffres romains, des chiffres arabes, des lettres majuscules et minuscules, qui renvoient tantôt à une note, tantôt à une page, tantôt à un paragraphe. J'ai peine à croire que ce luxe d'annotations fût inévitable.

Quand on a triomphé de ces dragons, qui, comme dans les contes de fées, gardent l'entrée du temple, on n'est pas au bout. Chaque description prise à part a assurément son intérêt; mais si l'on veut les comparer entre elles, on s'aperçoit que leur uniformité n'est qu'apparente, et qu'elles n'ont au fond rien de commun. C'est ici que le système exclusif des monographies fait voir ses côtés faibles; on aimerait à trouver l'auteur plus familier avec les procédés les plus élémentaires des statisticiens de profession, qui savent rendre les comparaisons plus faciles en ramenant à un type commun les élémens les plus divergens, et épargnent ainsi à leurs lecteurs des peines infinies.

Je prends pour exemple les deux premières monographies, dont l'une s'applique à une famille de *Baschkirs à demi nomades du versant asiatique de l'Oural*, et l'autre à des *paysans agriculteurs des*

steppes de terre noire d'Orembourg. En examinant le budget de leurs dépenses annuelles, je trouve pour la première un total de 643 fr., et pour la seconde de 2,551. J'en conclus que le revenu de l'une est le quadruple environ de l'autre; mais je ne tarde pas à m'apercevoir que je commettrais une lourde bévue en tirant si vite cette conclusion. D'abord la famille de Baschkirs se compose de huit personnes, deux hommes, deux femmes et quatre enfans, tandis que celle des paysans des steppes se compose de dix, quatre hommes, trois femmes et trois enfans. Ensuite je vois que, dans le premier cas, toutes les denrées alimentaires sont comptées à un prix, et dans le second à un autre complétement différent. Enfin je découvre que, dans les dépenses des paysans des steppes, on a porté 1,113 fr. 45 cent. de corvées exécutées pour le seigneur, 4 fr. 57 c. pour un mouton de redevance, 23 fr. 76 c. pour la capitation, tandis que, dans celles des Baschkirs, on n'a fait figurer que 8 fr. 69 c. pour tout impôt. Au lieu d'une idée nette de la condition respective des deux familles, je n'ai plus qu'une idée confuse, et si je veux me rendre compte, je suis obligé de prendre la plume pour faire le travail que l'auteur n'a pas fait pour moi.

Ce travail fait, il me reste un scrupule : M. Le Play ne me dit pas s'il a choisi ces deux familles dans les conditions moyennes du pays. Si, par exemple, il a pris des Baschkirs *pauvres* et des paysans d'Orembourg *aisés*, tout le laborieux échafaudage de ma comparaison s'écroule, et ses propres chiffres ne signifient rien. Voilà l'inconvénient capital des monographies quand elles ne sont pas appuyées par des recherches de statistique générale. On peut sans doute facilement abuser des moyennes, et on en a souvent abusé; il est cependant impossible de rien conclure sans cette notion fondamentale. J'aurais besoin, pour savoir si la famille qu'on me présente est réellement un type, de connaître le budget de plusieurs familles du même peuple, et même l'ensemble de la production et de la consommation de la contrée. Ce n'est qu'en discutant ces chiffres les uns par les autres que je pourrais me faire une opinion raisonnée, et ma conviction serait plus ou moins profonde suivant que j'aurais eu plus ou moins de moyens pour la former. M. Le Play ayant eu soin *de circonscrire son sujet le plus possible*, ou d'étudier une seule famille à l'exclusion de toutes les autres, je ne puis me débarrasser d'un doute sur la portée scientifique des faits qu'il m'expose.

Le doute s'accroît quand on pénètre dans les détails. Ainsi l'on trouve que la famille de paysans d'Orembourg consomme tous les ans 7,177 kilog. de grains, dont la moitié environ en froment, et sans compter le seigle qui sert à fabriquer le *qvas*, 123 kilog. de corps gras, 1,000 kilog. de lait de vache, 618 kil. de viande, 557 kil. de pois secs, etc.; c'est beaucoup. Cette famille se compose de dix

personnes; mais, comme en comptant deux femmes ou deux enfans de tout âge pour une tête d'homme, l'ensemble ne forme que l'équivalent de sept hommes, la ration par tête d'homme devient énorme. Je ne puis m'empêcher de soupçonner ici quelque erreur. M. Payen nous apprend que, pour donner à un homme adulte fort travailleur sa ration complète, il faut 1 kilog. de pain par jour et un tiers de kilog. de viande ou autres matières animales. Or, d'après M. Le Play, la ration moyenne des hommes adultes, dans sa famille de paysans d'Orembourg, est de plus du double, au moins en céréales et légumineuses. Et remarquez que je la compare, non à ce qu'elle serait chez nous, mais à ce qu'elle devrait être, car, si on la comparait à la véritable ration moyenne des Français, la différence serait bien plus grande.

Quand on lit avec attention cette histoire des paysans d'Orembourg, on croit comprendre que la plupart des renseignemens ont été donnés par le seigneur du lieu, qui a eu soin de présenter les choses sous le jour le plus favorable. Ce n'est pas une raison suffisante pour tout nier, c'en est une pour se défier un peu, surtout quand on connaît l'art des Russes en général pour *enguirlander* les étrangers. Il y a loin d'ici au versant occidental de l'Oural; les voyageurs y vont peu, et le gouvernement russe partage les répugnances de M. Le Play pour les recherches statistiques. Quand le premier congrès de statistique s'est réuni à Bruxelles en 1853, toute l'Europe y était représentée, excepté la Russie. Il est clair qu'une monographie dont on fournit soi-même les élémens, et qui ne peut être contrôlée par personne, est beaucoup plus commode pour ce qu'on veut prouver qu'une suite d'études de détail coordonnées pour fournir des vues d'ensemble. Nous avons cependant quelques essais de statistique russe. Ceux de M. Tegoborski lui-même, si disposé à tout voir en beau, sont loin de nous offrir d'aussi magnifiques résultats que l'étude spéciale de M. Le Play. Que dirai-je de M. Schnitzler et surtout de ce témoin muet, mais éloquent, qu'on a trouvé dans les forts évacués par l'armée russe, ce pain du soldat qui semble indiquer une alimentation bien différente?

Quoi qu'il en soit, d'après l'ensemble des documens présentés par M. Le Play, la condition matérielle de certains paysans russes ne paraît pas mauvaise. Quant à leur condition morale, l'auteur a inventé un mot adouci pour désigner le servage : il l'appelle le *système des engagemens forcés*. Il attribue à ce système, combiné avec la jouissance en commun d'une partie du sol, une influence heureuse; il n'a négligé que ce côté de la question, qui se résume en un mot fort court, mais fort expressif, le knout. A cela près, les détails qu'il donne sont curieux, bien qu'il y en ait peu de nouveaux. Nous connaissions déjà par M. de Haxthausen et par d'autres l'orga-

nisation de la commune russe, ainsi que les deux systèmes de redevance, la corvée et l'obrok; M. Le Play dit *abrok*, mais tous ceux qui ont écrit sur la Russie, y compris M. Tegoborski, disent *obrok*. L'obrok donc est une capitation que le paysan russe paie à son seigneur pour se racheter de la corvée; la corvée est un certain nombre de jours de travail dus au seigneur sur ses propres terres pour payer le loyer de celles qu'il abandonne. L'obrok est évidemment un progrès sur la corvée, soit dans l'intérêt du propriétaire, soit dans celui du tenancier; mais il n'est pas toujours possible, surtout dans les contrées exclusivement agricoles où la transformation des denrées en argent est difficile. Dans les deux cas, la famille est garantie, dit M. Le Play, contre la vieillesse et les maladies par les secours qu'elle reçoit du maître, et l'indigence est inconnue. Je crois cependant avoir entendu dire que les serfs se révoltent quelquefois contre ces seigneurs si compatissans et les font rôtir, mais passons.

Le sujet turc qui succède aux paysans russes est un *forgeron bulgare des usines à fer de Samakowa, Turquie centrale*. Encore le système des *engagemens forcés* avec ses heureuses conséquences. Les riches pachas turcs qui possèdent les forges de la Bulgarie, n'employant que des moyens imparfaits de fabrication, ne peuvent soutenir la concurrence des fers étrangers que par le bas prix des bois et de la main-d'œuvre. La population de Samakowa se compose d'ouvriers forgerons, qui concourent aussi en été aux travaux agricoles. En principe, les ouvriers sont attachés aux chefs d'industrie volontairement et pour un temps limité; en fait, ce sont des engagés à vie. Ils sont tous liés au patron par une dette héréditaire, aucun d'eux ne peut s'attacher à un autre sans l'avoir remboursé. D'excellentes relations existent encore, selon M. Le Play, entre les deux classes. Les ouvriers, satisfaits de leur sort, n'ont pas le désir de s'élever à une condition supérieure; chacun d'eux possède une maison d'habitation avec un petit jardin et une vache. La nourriture est médiocre, mais suffisante; le travail n'a rien d'excessif. Le patron vient au secours de la famille, quand elle en a besoin. S'il en est ainsi, j'ai peine à comprendre les griefs des chrétiens d'Orient contre les Turcs; j'ai peur qu'il n'y ait encore là quelque revers de médaille qu'on n'ait pas voulu voir.

Les deux familles *suédoise* et *norvégienne* nous font faire un pas vers la liberté; elles n'en paraissent pas plus à plaindre. Elles ne consomment, en fait de céréales, que du seigle et de l'orge, mais en quantité suffisante; elles ont de plus des corps gras, de la viande, du gibier, du poisson, et surtout du lait en abondance. Leur condition morale est très supérieure à celle des paysans russes, et l'étude de ces ouvriers, dit M. Le Play lui-même, offre un grand intérêt, en ce qu'elle présente la transition du système des engagemens forcés de

la Russie au système d'engagemens volontaires en usage dans l'Occident. Tous les ouvriers de la Suède ont la libre disposition de leurs personnes; ils sont en principe complétement indépendans du propriétaire et du chef d'industrie. En fait cependant, ils sont toujours liés à ces derniers par la tradition. De là, entre les diverses classes, une solidarité qui entretient chez les ouvriers le respect et l'affection pour leurs maîtres, et qui, en leur assurant le bienfait du patronage, les garantit contre les éventualités provenant des maladies, de la vieillesse, des chômages, des disettes et des autres calamités publiques. Sous cette impulsion salutaire, les ouvriers suédois se sont élevés à un degré remarquable de moralité; ils puisent souvent dans l'épargne les moyens de parvenir à la propriété. Ainsi se recrute une classe de paysans-propriétaires qui forme un des quatre ordres de la constitution, et dont l'influence s'accroît chaque jour.

Ce tableau flatteur doit être un peu exagéré; je ne comprends pas qu'un système quelconque puisse garantir les populations contre la disette, c'est-à-dire l'insuffisance de récolte. Je pourrais signaler aussi chez M. Le Play quelques contradictions : ainsi il parle de la facilité qu'ont les paysans suédois de s'élever par l'épargne à la propriété, et dans ses deux monographies il dit formellement que la famille, étant défendue par le patronage contre toutes les éventualités malheureuses, *ne fait jamais d'épargnes;* les épargnes ne sont faites que par les ouvriers qui suivent le système des engagemens momentanés, et qui ne participent pas aux bienfaits du patronage. Bornons-nous à constater avec lui que la condition du paysan suédois est en général assez bonne, bien qu'il soit libre. Cette supériorité se manifeste surtout chez les femmes; les femmes suédoises appartenant à la classe ouvrière se distinguent par des manières polies et par un ajustement de bon goût; les ouvriers de plusieurs provinces ont pour leurs femmes et leurs filles des prévenances qu'on ne remarque ailleurs que chez les classes élevées; on voit rarement les femmes porter d'énormes charges comme en Allemagne et en France. Cette observation est fine et vraie.

Parmi les cinq monographies autrichiennes, la plus brillante est celle des *Jobajjy, ou paysans agriculteurs à corvée des plaines de la Theiss, Hongrie centrale.* Nous rentrons ici dans le système des engagemens forcés. La commune qu'habite l'ouvrier est située à la naissance des vastes plaines d'alluvion qui séparent la Theiss du Danube. Le territoire tout entier est la propriété d'une famille jouissant des droits seigneuriaux sur les terrains, sur les maisons et sur les personnes. Un grand domaine est cultivé en régie pour le compte du seigneur; le reste du sol, concédé aux habitans depuis une époque fort reculée, moyennant des redevances en travail et en produits, est exploité par eux, en partie dans le système de la propriété

privée, en partie dans le système de la communauté. Chaque famille possède par droit d'héritage le terrain qui lui est attribué; celle dont il est question a pour sa part ce qu'on appelle un quart de *sessio* ou de concession; l'unité dite *sessio* équivaut à 10 hectares 36 ares. D'autres possèdent deux *sessio*, une *sessio*, une *demi-sessio*. D'autres sont dits *inquilini*, et possèdent une maison sans terre arable; d'autres enfin, *subinquilini* et tiennent à loyer la maison qu'ils habitent. Celle de la monographie doit au seigneur vingt-six journées de travail ou corvées, réduites à treize quand le paysan travaille avec ses bœufs; elle se procure le surplus de terre qui lui est nécessaire en le louant au seigneur. La nourriture de ces paysans est, quant à l'abondance et à la qualité, la meilleure que M. Le Play ait observée parmi les ouvriers européens; ils ne font point d'épargnes.

Les quatre autres monographies autrichiennes sont moins favorables. Une surtout, qui est relative à un *compagnon de la corporation fermée* (*Innung*) *des ouvriers de la ville de Vienne*, présente une situation tout à fait voisine de l'indigence. Il est vrai que l'ouvrier dont il s'agit a cinq enfans; l'aisance est partout peu conciliable avec une si nombreuse famille. Toujours est-il que le système des corporations fermées, tel qu'il existe encore à Vienne et qu'il existait autrefois en France, ne défend pas de la misère les ouvriers qui en font partie. L'auteur insiste à ce sujet sur les causes qui menacent d'une dissolution prochaine les anciennes corporations d'arts et métiers partout où elles ont survécu. Ces causes sont précisément les mêmes qu'en France et en Angleterre; elles tiennent à l'établissement des grandes manufactures, qui tendent partout à se substituer aux petits ateliers, par suite des découvertes modernes. Cette révolution est devenue inévitable dans les contrées où, comme en Autriche, on a conservé jusqu'ici le principe des maîtrises. A propos d'une autre famille, celle d'un *mineur de la corporation des mines de mercure de la Carniole*, qui n'est pas beaucoup plus heureuse, M. Le Play fait la même observation.

A mesure qu'on avance dans cette lecture, on s'attend, d'après le début, à voir l'existence des ouvriers de l'Occident peinte des plus sombres couleurs en comparaison de ceux de l'Orient; on est agréablement surpris en trouvant le contraire. Il est vrai que l'auteur paraît attribuer quelquefois le bien-être dont ils jouissent pour la plupart à des coutumes particulières qui ont quelques analogies avec les institutions orientales. Ainsi, quand il s'agit des *mineurs du Hartz*, il fait connaître toute une organisation métallurgique et forestière qui a pour but de prévenir les effets de la concurrence. Il y a du vrai dans ses observations, notamment en ce qui concerne l'excellent régime des forêts domaniales en Allemagne, mais lui-même

reconnaît que les procédés suivis dans les mines du Hartz sont moins perfectionnés qu'ailleurs, sous l'influence beaucoup plus féconde de l'intérêt privé.

A côté de cet exemple, on en trouve d'autres plus favorables au régime de la libre concurrence. Non-seulement la plupart des ouvriers soumis à ce régime vivent aussi bien et mieux que les autres, mais on voit naître parmi eux un nouvel élément inconnu aux premiers, l'esprit d'épargne et de prévoyance. J'aime à voir M. Le Play reconnaître la supériorité morale des *ouvriers suisses*. « C'est surtout, dit-il, par la profondeur du sentiment religieux et par les conséquences morales qui s'y rattachent que l'ouvrier de Genève et plusieurs autres types d'ouvriers de l'Occident l'emportent sur ceux de l'Orient. Les qualités qu'on observe chez les populations laborieuses de la Russie sont le résultat de conditions indépendantes du libre arbitre des individus. L'ouvrier genevois n'est lié par aucune entrave; sa vertu moins passive ne dépend pas d'autrui; c'est en lui-même, dans sa raison et sa conscience, qu'il puise la force nécessaire pour contenir ses passions et pour remplir ses devoirs. » Je me garderai bien de rien reprendre à ce portrait. Ces nobles qualités ont leur récompense. Un des premiers, Sismondi a peint en termes éloquens la vie heureuse des paysans suisses, leurs maisons de bois si commodes et si bien sculptées, leurs armoires remplies d'un beau linge blanc, le jardin plein de fleurs, l'étable pleine de bétail, la laiterie nette et bien aérée, les grands approvisionnemens de blé, de viande salée, de fromage et de bois, les livres et les instrumens de musique qui attestent des goûts élevés, le costume antique et pittoresque en même temps que chaud, propre et sain. Après lui, plus d'un observateur a reproduit le même tableau en insistant sur l'amour du travail, qui est la cause première de cette aisance. « La population de Zurich, dit un voyageur anglais, est sans rivale pour la culture. Lorsque j'ouvrais ma fenêtre entre quatre et cinq heures du matin, pour considérer dans le lointain le lac et les Alpes, j'apercevais le travailleur dans les champs; lorsque je revenais de ma promenade du soir, longtemps après le coucher du soleil, le travailleur était encore là, fauchant son pré ou liant sa vigne. Il est impossible d'arrêter ses regards sur un champ, un jardin, une haie, à peine sur un arbre, une fleur, un seul végétal, sans remarquer les preuves du soin le plus assidu. » Je doute fort qu'il en soit de même sur les bords du Volga et de la Theiss.

Les deux monographies espagnoles, le *métayer de la Vieille-Castille* et l'*agriculteur émigrant de la Galice*, nous ramènent à d'autres idées. Les plaines à céréales de l'Andalousie, de la Manche et de la Castille appartiennent à de grands propriétaires; les prairies de l'Estrama-

dure, les pâturages des montagnes de Léon, constituent également de grandes propriétés exploitées au moyen de troupeaux voyageurs. Partout s'étendent ou plutôt s'étendaient de vastes communaux qui donnaient à l'Espagne de grands rapports avec l'orient de l'Europe. M. Le Play paraît attribuer à ces conditions économiques le bien-être relatif qu'il constate chez ces cultivateurs, mais il ne dit pas si, par hasard, leur existence ne devient pas meilleure encore par le changement de ces conditions, tel qu'on le voit se poursuivre depuis quelques années. Dans d'autres provinces de l'Espagne, comme le pays basque, la Navarre, une partie de la Catalogne et du royaume de Valence, la terre est très divisée : ce sont les plus peuplées et les plus riches.

Les quatre familles d'*ouvriers anglais* appartiennent à l'industrie proprement dite; ce sont des couteliers, des menuisiers et des fondeurs. Je regrette que M. Le Play n'ait pris pour sujet de ses études aucune famille agricole; il eût été curieux et instructif de faire la comparaison. Les quatre qu'il a choisies sont toutes dans une situation prospère; il en est une, celle d'un *menuisier de Sheffield,* qui trouve le moyen, tout en vivant bien, de faire plus de 200 francs d'épargnes par an. M. Le Play entre à ce sujet dans des détails intéressans sur les institutions de prévoyance qui se sont développées en Angleterre par la libre initiative des ouvriers. La famille de son menuisier est affiliée à trois sociétés d'assurances mutuelles garantissant, moyennant un faible versement hebdomadaire, des secours médicaux en cas de maladie et des allocations d'argent. En outre, au moyen de souscriptions régulières à une caisse dite *land society,* la famille va prochainement devenir propriétaire d'un lot de terre et d'une habitation qui feront de son chef un électeur; une autre partie de son petit capital va en s'accumulant à la caisse d'épargne, et elle se propose de souscrire encore à une société d'assurances sur la vie. Elle est ainsi garantie contre toutes les éventualités, beaucoup plus que ne le sont sans doute les serfs de la Russie et de la Bulgarie, et elle ne doit rien qu'à son travail. Il faut savoir gré à M. Le Play d'avoir présenté avec cette franchise un exemple aussi décisif en faveur de la société occidentale.

Les onze familles françaises se divisent en trois catégories, les urbaines, les intermédiaires et les rurales. Les premières sont au nombre de trois. Celle d'un *tisserand de Mamers* (Sarthe) est très pauvre. Depuis trente ans, la population locale augmente toujours, tandis que les moyens de travail diminuent. L'essor imprimé aux ateliers qui élaborent le lin et le chanvre au moyen de machines ruine les fabriques de toile qui reposent uniquement sur le travail des bras. L'émigration n'étant pas encore entrée dans les mœurs du pays, on n'a trouvé jusqu'à présent d'autre remède que la bienfai-

sance; mais ce palliatif contribue à aggraver le mal en affaiblissant l'énergie morale de la population. En revanche, le *chiffonnier parisien* que M. Le Play a choisi jouit d'une certaine aisance et même d'une certaine élévation intellectuelle qui se manifeste par le goût de lectures religieuses. Quant au *maître blanchisseur de la banlieue de Paris*, ce n'est pas à proprement parler un ouvrier, mais un chef de métier, ayant près de 5,000 fr. de revenu et en épargnant 2,000, ce qui lui a déjà fait un petit capital de 16,000 fr. « L'amour du travail et la moralité ne sont pas développés au même degré, dit M. Le Play, dans toutes les familles de blanchisseurs parisiens; cependant on peut admettre que sur cent, vingt-cinq environ obtiennent le même succès, cinquante se maintiennent dans l'aisance sans arriver à la propriété, vingt-cinq seulement s'endettent. La classe des maraîchers offre des types supérieurs en plus grand nombre; soixante au moins sur cent arrivent à la propriété. »

Le *maréchal ferrant et propriétaire cultivateur du canton de Mamers* (Sarthe) participe de l'ouvrier urbain et du cultivateur. Il présente un contraste consolant avec le tisserand du même pays. Bien qu'il ait commencé comme domestique, il possède une maison de 1,500 fr., un petit jardin, un champ de 80 ares qu'il cultive lui-même, un mobilier agricole et industriel de 1,400 fr., un mobilier personnel de 800, le tout provenant de ses économies. Bien qu'il ait quatre enfans et un aide qu'il nourrit, il fait 300 fr. d'épargnes par an, et vit convenablement avec le reste. Les deux autres familles intermédiaires offrent peu d'intérêt.

Viennent maintenant les familles purement rurales. Quatre sur cinq sont dans une condition presque misérable; c'est un *journalier agriculteur du Morvan*, un *journalier agriculteur du Maine*, un *journalier des vignobles de l'Armagnac* et un *journalier de la Basse-Bretagne;* le dernier, qui a femme et enfans, ne gagne dans son année que 461 francs. Le *propriétaire cultivateur du Soissonnais* est plus heureux; on peut le considérer comme le type du très petit propriétaire français; il possède une maison d'habitation avec une étable, un petit jardin et un champ de 25 ares; il ne mange de la viande que deux fois par an, mais il se nourrit suffisamment, avec sa femme et ses trois enfans, de pain mêlé de froment et de seigle, et au bout de l'année il a mis de côté 200 francs. Son revenu total s'élève environ à 1,000 francs. Ajoutons, pour être tout à fait dans le vrai, que l'auteur aurait pu trouver sur d'autres points de la France, en Normandie par exemple, d'autres types tout aussi satisfaisans que celui-là.

On peut reprocher à ces observations d'être un peu anciennes; peu importe au fond. A part les exagérations probables signalées dans quelques-unes, la plupart nous paraissent assez exactes. Il est

à croire que les monographies françaises en particulier donnent une idée assez juste des faits généraux. Parmi les ouvriers de ville, quelques-uns souffrent; d'autres, et surtout ceux de Paris, font d'excellentes affaires, quand ils ont de l'ordre. La condition des ouvriers ruraux est bien plus mauvaise : la moitié d'entre eux a tout juste de quoi vivre misérablement, l'autre moitié s'élève, à force d'économie, vers la propriété; mais leur alimentation, même quand ils sont propriétaires, est inférieure à celle des ouvriers des villes. Les choses n'ont pas sensiblement changé depuis que M. de Gasparin évaluait ainsi le budget moyen d'une famille de cultivateurs français, composée de cinq personnes :

Nourriture	478 fr.
Logis	30
Habillement	100
Chauffage et éclairage	10
Outils et ustensiles	20
Total	638 fr.

ou 1 franc 75 cent. par jour, représentant le salaire du père, de la mère et des enfans. Les chiffres de M. Le Play sont même au-dessous, et avec raison; la moyenne donnée par M. de Gasparin m'a toujours paru un peu élevée.

Somme toute, les monographies de M. Le Play sont loin de présenter sous un mauvais jour l'existence des ouvriers européens. Sur 36, 18 au moins vivent bien, 12 passablement, 6 seulement sont à plaindre. La palme du bien-être appartient au blanchisseur parisien; les plus pauvres de tous sont parmi les journaliers de nos campagnes; la France présente ainsi les deux termes extrêmes. Les paysans hongrois, russes, suédois, espagnols, sont infiniment au-dessus de la plupart des nôtres, comme vie matérielle. Parmi les ouvriers de ville, les Anglais viennent au premier rang après le blanchisseur parisien; les plus malheureux sont le menuisier de Vienne (Autriche) et le tisserand de Mamers (Sarthe). La situation intermédiaire est occupée par ces catégories qui n'appartiennent complétement ni à la vie rurale ni à la vie industrielle. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas complété son tableau par des Belges, des Hollandais et des Italiens. On doit regretter encore plus qu'il ne soit pas sorti d'Europe et qu'il n'ait pas étudié le *farmer* américain, ce représentant extrême de l'indépendance individuelle.

Comme condition morale, l'avantage revient aux Suisses, aux Suédois, aux Anglais et aux Français. Le plus pauvre paysan de l'Europe, le *penty* bas-breton, uniquement nourri d'orge et de sarrazin, trouve encore le moyen de faire des économies. Il n'y a rien de plus admirable dans cette longue série, le plus grand honneur appartient

à cette noble race des paysans français qui, placée trop souvent dans les conditions les plus défavorables, porte sans fléchir presque tout le poids de la production agricole comme de la défense nationale.

II.

J'ai essayé de résumer aussi exactement que possible les faits présentés par M. Le Play; que faut-il en conclure? Si l'on prenait au pied de la lettre quelques-unes de ses opinions, la réponse serait facile : rien. Il répète en effet à plusieurs reprises que, sans enquêtes nouvelles, la science sociale, comme il l'appelle, ne peut rien affirmer. Il demande ces enquêtes et il a raison, car une observation infatigable peut seule suivre, dans son mouvement continu, le développement des peuples modernes; mais en même temps, infidèle à son propre principe, il pose dès à présent des conclusions très affirmatives. Je ne le chicanerai pas sur cette inconséquence; elle était inévitable. Le tort est d'avoir dit qu'il n'y avait rien à tirer des faits connus; ces faits sont déjà suffisamment nombreux pour donner matière à des doctrines. J'ai de plus sérieuses objections à faire au fond même des conclusions. Ici encore M. Le Play se contredit. Ce qui paraît résulter évidemment de ses monographies, c'est que l'organisation occidentale n'exige aucune réforme radicale dans l'intérêt des classes ouvrières, et il arrive, après bien des détours et des ménagemens, à exprimer l'opinion contraire.

La première des réformes qu'il indique porte sur la loi française de succession; il s'élève contre le principe du partage égal et réclame ouvertement la liberté illimitée de tester et le droit de substitution. Il établit sous ce rapport une comparaison entre la loi anglaise et la loi française, et attribue à la première la supériorité de l'agriculture anglaise sur la nôtre. J'ai déjà contesté cette théorie souvent répétée, je la conteste encore. La loi de succession n'a pas dans les deux pays la portée qu'on lui suppose. La terre est plus divisée en Angleterre et moins divisée en France qu'on ne croit. La différence réelle ne tient que très peu à la loi de succession; elle est le résultat d'une foule d'autres causes qui dérivent de l'histoire entière des deux peuples. Telle qu'elle est, elle n'a qu'une action très limitée sur le développement agricole. Il faut chercher une autre explication pour rendre compte de notre infériorité, et par conséquent pour indiquer le véritable remède.

Il est très-facile de soutenir que la loi de succession ne contribue que très-peu en France à la division du sol et même de le prouver mathématiquement. La population ne s'accroît pas vite, la moyenne des familles est tout au plus de deux enfans et demi. Or, comme la moitié seulement de la nation est propriétaire d'im-

meubles et que cette moitié est généralement moins prolifique que l'autre, on peut hardiment ne compter que deux enfans par famille de propriétaires. Cela étant, la conséquence est rigoureuse, les deux enfans représentent exactement le père et la mère, la propriété ne se divise pas par la succession. Quelques-unes se divisent sans doute quand le nombre des enfans est au-dessus de la moyenne, d'autres se recomposent quand le nombre des enfans est au-dessous. Que chacun regarde autour de soi; on trouvera des familles qui n'ont pas d'enfans, d'autres qui n'en ont qu'un, le plus grand nombre n'en a que deux; voilà une première considération.

En voici une autre. Il faut distinguer entre l'étendue et la valeur; cent hectares en bon état peuvent valoir mieux que cinq cents mal tenus. L'expérience démontre qu'en temps ordinaire la valeur des immeubles ruraux s'accroît au moins d'un pour cent par an par le progrès de la culture et des communications; il faut y ajouter les maisons nouvellement bâties; on trouve alors que la valeur totale de la propriété immobilière s'accroît d'environ douze pour cent tous les dix ans, tandis que la population ne s'accroît dans le même laps de temps que de six pour cent. Ajoutez le progrès des valeurs mobilières, qui est bien autrement considérable, et vous verrez que, même en supposant dans toutes les familles deux enfans et demi et le partage égal, la part des enfans doit être en moyenne plus forte que celle des parens. Que chacun regarde encore autour de soi, et on verra si la moyenne des fortunes ne tend pas à s'accroître plus qu'à diminuer, et si une dot de 20,000 fr. par exemple est regardée aujourd'hui comme aussi considérable qu'autrefois.

Je viens de prononcer le mot de dot, c'est par là que l'effet réel du système français se rapproche beaucoup de l'effet réel du système anglais. Peu importe quant au résultat final que les filles héritent ou n'héritent pas, puisqu'elles forment nécessairement la moitié de toutes les familles : elles rapportent d'un côté ce qu'elles prennent de l'autre, et quand elles ne prennent rien, elles n'ont rien à rapporter. Deux autres causes agissent encore pour rapprocher les résultats des deux législations : l'une est la distinction que la loi établit en Angleterre entre les meubles et les immeubles; si les immeubles ne sont pas soumis au partage égal, les meubles le sont, et comme les valeurs mobilières forment au moins la moitié des fortunes, la condition des héritiers s'égalise d'autant. L'autre cause est la marche plus rapide de la population en Angleterre qu'en France, qui fait que la valeur des parts diminue, au moins pour les valeurs mobilières, en proportion du nombre des co-partageans.

Je suppose que deux pères de famille viennent à mourir, laissant chacun un fils et une fille, et deux cent mille francs de fortune, dont moitié en immeubles et moitié en valeurs mobilières. Voici ce qui

arrivera d'après les deux législations. En Angleterre, chacun des deux fils aura tous les immeubles et la moitié des meubles, soit en tout 150,000 fr.; chacune des deux filles aura la moitié des meubles, ou 50,000 fr. En France, chacun des quatre enfans aura la moitié de la succession totale, ou 100,000 francs, sans distinction de sexe. Supposons maintenant que la fille de l'une épouse le fils de l'autre et réciproquement; la situation définitive sera la même dans les deux pays. Chacun des deux ménages aura une valeur de 200,000 fr. Je ne dis pas que cette hypothèse soit la seule qu'il soit possible de faire, mais je dis que c'est une de celles qui se réalisent le plus fréquemment, et je n'ai pas supposé que la famille anglaise fût plus nombreuse que la française, ce qui arrive pourtant le plus souvent.

La grande propriété a disparu chez nous, et la petite s'est développée par d'autres causes. La plus récente est la révolution; ce n'est ni la première, ni la plus puissante. La petite propriété ne date pas en France de 1789. Arthur Young, qui a visité la France alors, dit formellement que les petits propriétaires possédaient un tiers du sol; c'était une exagération sans doute, car ils n'en possèdent pas davantage aujourd'hui. Comment s'était formée sous l'ancien régime cette multitude de petits propriétaires? Premièrement, par le gaspillage des seigneurs qui aimaient mieux vendre en lambeaux les terres paternelles et en dépenser le prix à la guerre ou à la cour que faire fructifier leurs domaines en y résidant; secondement, par l'intervention de l'autorité royale, qui avait attribué à plusieurs reprises, au moyen d'ordonnances et d'arrêts du conseil, une partie des terres incultes aux paysans cultivateurs. Même de nos jours, la petite propriété s'augmente beaucoup plus par des ventes parcellaires que par l'effet de la loi de succession. M. Le Play a même remarqué, et c'est là un de ses aperçus les plus vrais, que le partage égal est surtout nuisible à la petite propriété, en ce qu'il entraîne des morcellemens excessifs, des frais démesurés, des dettes usuraires, des liquidations onéreuses, qui finissent par faire disparaître la propriété elle-même.

En Angleterre, la grande propriété, fondée par la conquête au XIe siècle, s'est accrue au XVIe par le partage des biens ecclésiastiques, et plus tard par l'attribution des terres incultes aux seigneurs; elle s'est maintenue par l'attachement héréditaire des propriétaires au sol. Tout a tendu à réunir la propriété à la seigneurie, tandis qu'en France tout a tendu à les séparer. Il y avait autrefois en Angleterre beaucoup de petits propriétaires ou *yeomen*. D'après Macaulay, on en comptait sous les Stuarts 160,000, ayant en moyenne 60 liv. sterl. ou 1,500 fr. de revenu. Ils ont disparu depuis à peu près complétement; la plupart ont peu à peu vendu leurs

propriétés pour se faire fermiers. Le mode de culture généralement adopté et favorisé par le climat, en multipliant les pâturages, avait rendu l'exploitation par grandes fermes plus profitable que par petites. Aujourd'hui un mouvement en sens contraire semble se produire, d'abord par les *land societies* qui achètent des terres pour les diviser en petits lots, ensuite par la révolution agricole, qui réduit les pâturages pour augmenter les terres arables; mais l'une et l'autre de ces deux causes n'agissent encore qu'insensiblement, et les courans généraux portent toujours vers la grande culture, profondément enracinée dans les traditions, les conditions économiques, et même les préjugés de la nation.

En France, le contraire arrive, au moins jusqu'ici. C'est la petite propriété et la petite culture qui tirent chez nous le meilleur parti du sol. Tant que les capitaux fuiront les champs, tant que l'impôt leur prendra sans leur rendre, tant que les propriétaires aisés consacreront leur revenu à des dépenses de luxe, tant que l'esprit d'entreprise restera indifférent ou hostile à la production rurale, tant que l'application des sciences à la culture sera considérée comme une utopie ruineuse, la petite propriété et la petite culture feront des progrès; c'est inévitable et même désirable; où la science et le capital manquent, le travail doit l'emporter. Depuis 1848, ces progrès se sont arrêtés, le découragement a gagné les rangs populaires, le paysan n'achète plus, n'entreprend plus, et comme en même temps la grande culture n'a pas fait un pas sensible, le mouvement en avant est suspendu. Cette stagnation ne sera sans doute qu'accidentelle : on peut affirmer que, si l'agriculture nationale se remet en marche, le petit cultivateur y aura toujours la plus grande part. C'est lui qui donne de la terre la rente la plus forte ou le prix le plus élevé; c'est donc à lui que la terre doit revenir. Le seul moyen de la lui disputer, c'est de la rendre plus productive dans d'autres mains, et non d'avoir recours à des combinaisons surannées qui n'auraient absolument aucune efficacité, et qui, impuissantes à nous faire remonter le cours des temps, ne seraient bonnes qu'à soulever de nouveaux orages. La loi du partage égal est la chair et le sang de la France, on ne peut y toucher sans danger.

M. Le Play ne demande pas précisément le droit d'aînesse, bien que ce soit le fond de sa pensée: il se borne au droit illimité de tester. Pour mon compte, je n'y verrais pas précisément d'objection fondamentale; ce droit a de bons effets en Angleterre et en Amérique. Si la législation française était à faire, ce serait une doctrine à examiner; mais à quoi bon soulever de pareils problèmes, quand on a les faits contre soi? Si nous n'avons pas en France le droit illimité de tester, nous en avons un dont nous ne faisons presque pas usage, et qui au fond équivaut à peu de chose près à ce qu'on demande. Pouvoir

disposer de la moitié de son bien quand on n'a qu'un enfant, du tiers quand on en a deux, du quart quand on en a davantage, ce serait suffisant, si les mœurs étaient favorables à l'inégalité des partages. Le droit illimité ne ferait pas plus, parce qu'on n'en userait pas. Il n'y a donc rien à faire de sérieux et de pratique dans ce sens, il faut en prendre son parti. — M. Le Play oublie également que la substitution existe dans le droit français comme dans le droit anglais; elle est permise dans l'un comme dans l'autre pour la quotité disponible jusqu'au second degré. Seulement la loi qui l'autorise est chez nous une lettre morte et en Angleterre un fait vivant; j'ajoute que chez nos voisins elle est plutôt en décadence qu'en progrès. Outre qu'elle cesse de plein droit après une génération quand elle n'est pas renouvelée, des actes du parlement ont récemment autorisé les détenteurs de biens substitués à emprunter sur ces biens, soit à l'état, soit à des compagnies spéciales, des sommes remboursables par annuités et destinées à des travaux de drainage, des constructions, des irrigations, des plantations, des clôtures, en un mot toutes les améliorations foncières d'un effet permanent, et un comité de la chambre des lords a exprimé l'année dernière le vœu que cette autorisation fût étendue pour d'autres prêteurs que les compagnies. Or permettre d'emprunter par hypothèque, c'est jusqu'à un certain point permettre d'aliéner : le principe de la substitution est atteint, et par des actes officiels; il me serait facile de montrer en même temps la substitution plus sérieusement attaquée dans les écrits des hommes les plus compétens et dans les journaux les plus accrédités.

Est-ce à dire que tout soit pour le mieux et qu'il n'y ait absolument rien à faire pour améliorer la loi française? Je ne le pense pas; mais il faut commencer par débarrasser la question de toute considération contraire au principe d'égalité : en passionnant inutilement le débat, on le rend insoluble, voilà tout ce qu'on obtient. Je suis très frappé des inconvéniens du partage forcé pour la petite et la moyenne propriété; je crois que cette secousse périodique contribue beaucoup au malaise général qu'elles éprouvent, aux dettes qui les grèvent, aux ventes forcées qu'elles subissent. J'attribue la plupart de ces souffrances à l'article 826 du code, qui permet à chacun des héritiers de demander sa part *en nature* des meubles et immeubles de la succession. J'aimerais mieux qu'on donnât aux garçons un droit de préférence sur les immeubles, et qu'on n'en autorisât le partage qu'autant que celui des meubles ne suffirait pas, les droits des filles sur les immeubles constituant sans contredit un des plus grands embarras de la propriété française. Je voudrais que l'un des cohéritiers pût se charger d'un immeuble excédant sa part, pour éviter les licitations, en payant aux autres 3 pour 100 d'intérêt et 2 pour 100 d'amortissement, avec faculté de remboursement à volonté,

comme au crédit foncier. Je voudrais enfin que, quand le père de famille juge à propos de disposer par acte entre-vifs ou par testament en faveur de l'un de ses enfans, les immeubles qui excéderaient la quotité disponible ne fussent sujets à réduction qu'au-dessus d'un certain *minimum* de valeur, 10,000 francs, je suppose; l'Allemagne pourrait fournir sur ce point des exemples utiles, sinon à suivre, du moins à consulter. Je n'ai pas la prétention d'indiquer ici tout ce qui est possible; j'ai voulu seulement montrer que, sans rien changer aux fondemens de notre droit, on peut atténuer les fâcheuses conséquences qu'il amène quelquefois. J'accepte le principe du partage égal, je n'en ai pas le fanatisme; le code est évidemment tombé dans l'excès, combattons l'excès et non le principe. Aucun changement ne devrait avoir lieu, dans tous les cas, qu'après une enquête solennelle qui comprendrait tous les intérêts. En attendant, la jurisprudence, qui depuis quelques années semble avoir pris à tâche d'aggraver encore les conséquences du droit rigoureux en proscrivant jusqu'aux lots d'attribution autrefois usités, suffirait presque, si elle suivait d'autres principes, pour empêcher une grande partie du mal, en s'appuyant sur les articles du code les moins favorables à la division des immeubles, car il y en a.

Parmi les effets de la loi de succession, il en est un qu'on ne saurait condamner trop énergiquement : c'est la division parcellaire. Ici je suis tout à fait de l'avis de M. Le Play, quand il mentionne avec éloges les mesures légales prises dans quelques états allemands pour y porter remède. Une commission locale présentant toutes les garanties désirables est chargée d'estimer la valeur de chaque parcelle et d'opérer ensuite une nouvelle répartition, en lots aussi peu nombreux que le permettent les droits de chacun, la nature du sol et des cultures. L'expérience démontre qu'après ce remaniement, chaque propriété, devenue plus compacte, exige moins de frais de culture, et que la valeur vénale en est augmentée. Quand un pareil jubilé aurait lieu en France tous les vingt ans, je n'y verrais que des avantages; on a fait déjà chez nous, avant 1789, plusieurs opérations semblables qui ont parfaitement réussi. Il n'y aurait non plus, ce me semble, aucune objection sérieuse à dispenser de tous frais l'échange des parcelles dont l'étendue n'excéderait pas un demi-hectare, ou même leur acquisition pure et simple par les propriétaires contigus; ce ne serait que le retour vers un principe qui a été déjà posé une fois par la loi.

Les autres réformes désirées par M. Le Play sont plus difficiles à saisir, parce qu'elles sont plus confusément exprimées; elles peuvent se réduire à trois : le développement du principe d'association, la répression de la mauvaise concurrence, le patronage.

L'esprit d'association est à coup sûr un des élémens les plus féconds du progrès général, mais je ne vois pas qu'il soit aujourd'hui le moins du monde comprimé. Il crée sous nos yeux de puissantes compagnies qui réunissent des capitaux énormes. Dans un ordre plus modeste, mais non moins utile, il a produit l'excellente institution des sociétés de secours mutuels. On pourrait même dire qu'à certains égards il arrive jusqu'à l'excès; à force de s'associer, de se fondre, les compagnies tendent à constituer de véritables monopoles, et nous avons vu bien des associations ouvrières, organisées après 1848 avec tous les encouragemens possibles, dans l'impossibilité de marcher. Ces exagérations ne font rien au principe : en toute chose, l'abus ne prouve pas contre l'usage; mais il en résulte tout au moins que l'esprit d'association a sa pleine liberté d'action. M. Le Play en convient, il reconnaît en outre que les anciennes formes de l'association, comme les corporations, ne sont pas à regretter, et qu'elles disparaissent tous les jours de plus en plus devant l'esprit d'entreprise individuelle, principe de la civilisation moderne. Que veut-il donc?

Quelques mots épars çà et là semblent faire entendre qu'il est favorable à la jouissance indivise des biens communaux. « L'existence de ces biens, dit-il, et la conservation de la vaine pâture doivent être placées, dans l'état actuel de l'Europe, au nombre des moyens d'assistance les plus efficaces, en faveur des populations rurales; souvent même elles y ont trouvé le moyen d'échapper aux atteintes du paupérisme et de se maintenir dans un état prononcé de bien-être et d'indépendance. » Il est vrai que quelques lignes plus bas il reconnaît la supériorité de l'exploitation privée sur la jouissance indivise, et il exprime le vœu de voir les biens communaux aliénés, à mesure que le progrès des masses permettra d'adopter un meilleur régime; mais ce n'est là qu'une concession d'avenir. Pour le présent, il penche visiblement vers l'indivision, et ne laisse échapper aucune occasion de montrer en quoi l'étendue des biens communaux contribue au bien-être des populations orientales. Selon moi, c'est une erreur : au-delà d'une certaine proportion de population, les communaux ne font que du mal, ils entretiennent la pauvreté, l'oisiveté, l'ignorance, l'incurie, et partout où il s'en trouve en grande étendue, les masses ne font et ne peuvent faire aucun progrès. Si l'on attend pour les partager ou les aliéner le moment où les populations rurales seront dans une condition meilleure, on attendra toujours, car ce sont eux qui sont la cause principale du mal.

La jouissance en commun du sol n'a rien de particulier à la race turque ou slave; elle se retrouve à toutes les origines de la société occidentale comme de la société orientale. Nous avions en France au-

trefois, nous avons même encore, sur beaucoup de points, de vastes étendues de terres communes. Le même fait existait et existe encore en Angleterre, en Allemagne, en Belgique. Seulement la jouissance en commun disparaît peu à peu partout. Pourquoi? Parce que l'expérience universelle a démontré que ce mode de jouissance n'était pas assez favorable à la production. Il faut dix fois, cent fois plus de terres communes que de terres appropriées pour nourrir une tête humaine. Voilà la loi, personne n'a jamais pu lui échapper. Examinez les villages français qui possèdent encore de grands communaux : ils sont tous, sans exception, moins peuplés et plus pauvres que ceux qui n'en ont plus. Dès que ces communaux sont soustraits d'une façon quelconque à la jouissance indivise, soit par des partages, soit par des ventes, soit par de simples amodiations, la production s'élève, la condition des habitans s'améliore, et la population s'accroît. — La vaine pâture a quelques avantages apparens, mais au fond elle n'est pas moins nuisible que tous les autres modes de jouissance en commun. Partout où elle existe, elle est un obstacle au progrès des cultures, en rendant à peu près impossible toute modification partielle de l'assolement.

Faut-il attacher un grand prix à ce que M. Le Play appelle les *subventions forestières?* Il entend par là l'enlèvement des bois morts, des végétaux sous-ligneux, des fruits de toute sorte, glands, châtaignes, noix, noisettes, des feuilles employées comme litières, des herbes destinées à la nourriture des animaux domestiques. En accordant ces différens droits aux populations circonvoisines, on ne cause, dit-il, à la propriété forestière aucun dommage appréciable, et on augmente le bien-être des usagers. Je nie l'une et l'autre de ces deux affirmations. On cause au contraire à la propriété forestière d'énormes dommages. En enlevant les fruits, les usagers empêchent l'ensemencement naturel; l'extraction inconsidérée des feuilles laisse le sol sans abri, et en amène le desséchement progressif. Le pâturage entraîne d'autres abus plus graves encore, et sous prétexte de prendre seulement les bois morts, on se porte aux maraudages les plus nuisibles. Avec les droits d'usage, toute sylviculture est impossible. Il n'est pas pas plus exact de dire que les populations usagères s'en trouvent bien. On favorise parmi elles des habitudes de vagabondage, incompatibles avec une vie régulière, et on diminue, avec le produit total des bois, la demande de travail. Ces produits accessoires ne sont pas d'ailleurs perdus pour n'être pas livrés au pillage; ce qui peut être enlevé sans inconvénient fait l'objet de concessions renfermées dans de justes limites.

Rien n'est assurément plus désirable que de voir réprimer la mauvaise concurrence, mais comment s'y prendre sans nuire à la

bonne? M. Le Play parle des lois de police sur le travail des femmes et des enfans dans les manufactures et sur les marques de fabrique : ces idées n'ont rien de nouveau, elles sont aujourd'hui partagées par tout le monde. Comment faire pour aller plus loin? « Il serait à désirer, dit-il, que sous la pression de mesures réglementaires sagement exprimées, des fabricans inhabiles ou sans scrupules n'eussent plus le pouvoir de compromettre par d'imprudentes créations la sécurité publique. Les juges naturels de l'opportunité d'un nouvel établissement entraînant un surcroît de population industrielle devraient être ceux qui, en cas d'impuissance du chef d'industrie, seraient obligés de subvenir aux besoins des ouvriers qu'il laisserait dans le dénûment. Les lois relatives à la distribution des ateliers industriels devraient donc provoquer à la fois l'intervention de l'état, des communes et des principaux contribuables de la localité. La législation actuelle de la France fournirait à cet égard d'utiles précédens. On trouverait, par exemple, des analogies naturelles dans les règlemens relatifs à la création des ateliers qui peuvent offrir un danger matériel ou même une simple incommodité pour les propriétés voisines. » Qu'est-ce que cela veut dire? Ne pourra-t-on ouvrir un nouvel atelier qu'avec l'autorisation du gouvernement et du consentement des ateliers existans? Ceci ressemble beaucoup aux anciennes maîtrises.

Je ne suis pas de ceux qui opposent à toute innovation un principe absolu. J'approuve complétement les Anglais, qui font ce qui leur paraît bon et pratique sans s'inquiéter du système, et qui ne craignent ni l'accusation de socialisme, ni celle de réaction, ni aucune autre, à propos d'une mesure utile. J'attendrai donc que M. Le Play formule plus nettement son idée pour savoir ce que j'en dois penser. Tout ce que je puis dire, c'est que, sous sa forme actuelle, elle me paraît inadmissible. Il est très frappé des inconvéniens des grandes agglomérations ouvrières; je le suis plus que lui, s'il est possible. Seulement il fera bien de chercher d'autres moyens de les prévenir. Je serais porté à croire, pour mon compte, qu'il suffirait de ne pas les favoriser. Tout contribue, dans notre organisation nationale, aux grandes agglomérations. Les hommes suivent les capitaux, et tout accumule les capitaux dans les grandes villes; l'action de l'impôt est surtout incessante dans ce sens. La bienfaisance même, en donnant aux indigens des villes un privilége qui frappe tous les yeux, attire de plus en plus les classes pauvres vers les centres de population. Il n'en est heureusement pas de même partout. En Suisse, par exemple, où l'équilibre n'est pas rompu artificiellement entre les villes et les campagnes, l'atelier s'élève souvent à côté de la ferme, et la vie industrielle se développe à peu près éga-

lement sur la surface entière du territoire; il suffit donc, à beaucoup d'égards, de ne pas troubler l'ordre naturel pour que ce fait salutaire se produise, sans rien changer à la liberté du travail.

Reste le patronage. S'agit-il de prêcher aux maîtres des rapports affectueux avec leurs subordonnés, une sollicitude vigilante sur leurs besoins, une application continue à les éclairer, à les défendre le plus possible contre les mauvaises chances, à leur donner à la fois de bons conseils, de bons appuis et de bons exemples? Rien de mieux assurément, mais rien de plus connu. Une autorité plus haute a dit depuis longtemps : *Aimez-vous les uns les autres.* S'agit-il au contraire d'une institution légale imposant au chef d'industrie des obligations définies? Ici recommence la difficulté; le chef d'industrie hésitera toujours à prendre un engagement qu'il peut être dans l'impossibilité de remplir; il est soumis lui-même aux chances de la concurrence. Ne voyez-vous pas d'ailleurs que vous étouffez dans son germe l'esprit de prévoyance? Vous voulez développer cet esprit, dites-vous; il est incompatible avec le patronage obligatoire. Vous nous l'avez prouvé vous-même; tous ceux de vos ouvriers qui se croient garantis par une cause ou par une autre contre les chômages, les maladies et la vieillesse, ne font pas d'épargnes; la plupart des autres en font au contraire et acquièrent, en devenant propriétaires, un rang plus élevé dans l'état. Est-ce à dire encore qu'il n'y ait rien à faire pour venir au secours de ceux qui, par la faute des circonstances ou même par leur propre faute, tombent dans la misère? Non, sans doute; la bienfaisance publique et privée est là pour y pourvoir, et nous voyons qu'elle ne fait pas défaut.

La liberté a ses inconvéniens : qui en doute? Tout en a dans ce monde. Voyez cependant ces deux armées en présence, l'une composée de paysans français, l'autre de serfs russes; à qui la victoire? L'une défend pourtant le sol natal, *la sainte Russie, la croix du Sauveur;* l'autre marche en avant sans savoir pourquoi, pour un intérêt vague, confus, éloigné; mais elle a l'habitude de l'énergie, de l'initiative, de l'audace : elle sait entreprendre et oser. D'où lui viennent ces qualités précieuses? Du sentiment qu'elle a de sa force pour l'avoir éprouvée ailleurs, dans les combats du travail. On y peut succomber, et ce danger toujours présent tient l'âme en éveil; on y peut vaincre aussi, et cette perspective entretient l'émulation. Combien de soldats devenus officiers sur ce champ de bataille comme sur l'autre!

Si l'on cherche donc ce que sont devenues toutes les réformes annoncées, on ne trouve rien. Les grands principes de la société occidentale, la liberté et la responsabilité personnelles, sortent triom-

phans de cette épreuve comme de toutes les autres. L'erreur principale de M. Le Play, comme de tous les réformateurs, consiste à faire laborieusement ce qui se fait tout seul dans la société humaine telle que Dieu l'a constituée. La solidarité des intérêts n'est pas un principe à introduire par les lois; c'est un fait que les erreurs et les passions des hommes peuvent quelquefois obscurcir, mais non détruire. Le capital ne peut être fécondé que par le travail, le travail que par le capital; il suffit que la législation et l'administration publique aident au cours naturel des choses, elles n'ont pas à le changer pour créer une harmonie qui est essentielle.

Un autre caractère distinctif des erreurs économiques consiste à négliger le principal pour l'accessoire. Le principal aux yeux de la plupart des novateurs, c'est le mode de distribution des richesses. Il n'y a pas de méprise plus grave. La distribution n'est que l'accessoire, c'est la production qui est le principal. Avant de distribuer, il faut produire. Qu'on partage un sou en mille portions égales, ce ne sera jamais qu'un sou; l'important, pour que les parts soient meilleures, c'est d'avoir plus d'un sou à partager. Ceci paraît évident par soi-même; rien n'est pourtant plus généralement méconnu. On sacrifie à tout instant la production à la distribution, ce qui aggrave forcément la pauvreté. La science économique, ou, pour parler comme M. Le Play, la science sociale, est beaucoup plus simple et beaucoup moins à faire qu'il ne croit. Ses applications peuvent varier, ses bases sont inébranlables; elles se composent de quelques axiomes mis en lumière par de grands esprits et aussi certains que les lois qui président au mouvement des corps; le difficile n'est pas de les trouver, mais de les faire accepter, comme il a été difficile dans d'autres temps de faire croire à la rotation de la terre autour du soleil.

Ainsi le salaire n'est pas précisément une quantité arbitraire; comme il se fixe par le rapport de l'offre à la demande, librement débattu entre les intéressés, et que l'offre et la demande elles-mêmes sont gouvernées par les besoins réciproques, le salaire est en général tout ce qu'il peut être. Il y a des exceptions sans doute, il y en a partout, mais telle est la règle. C'est le rapport de la production à la population qui, en fin de compte, est la mesure du salaire. Si le salaire est bas, c'est que la production est faible relativement à la population; s'il est élevé, c'est que la proportion s'élève. Je prends pour exemple la population agricole française. Son salaire est bas; pourquoi? Parce qu'elle ne produit pas assez. Partout où la production descend, vous voyez le salaire descendre; partout où elle monte, vous le voyez monter. Il arrive même assez généralement que le salaire ne descende pas aussi vite que la production ou qu'il

monte plus vite qu'elle. Les salariés agissent par leur nombre, par leurs besoins, et font presque toujours pencher la balance de leur côté. Il y a en France des contrées, il y a partout des momens, où le produit brut est absorbé presque complétement par les salaires; il ne reste rien ou à peu près rien pour les intérêts du capital et les profits de l'entrepreneur. C'est une des causes qui agissent le plus pour arrêter chez nous les progrès de l'agriculture; on hésite à y consacrer ses capitaux et son temps, parce que les salaires absorbent une telle part des produits, qu'on craint de n'être pas rémunéré de ses dépenses et de ses peines.

De même l'alimentation moyenne d'un pays se mesure à la quantité de matières alimentaires qu'il renferme; c'est une loi toute mathématique. Les classes les plus riches ne peuvent pas en consommer plus que leur part : l'estomac a ses limites. On peut même dire qu'en fait, plus on est riche, moins on mange; la vie calme et sédentaire des hommes de salon et de cabinet exige moins de nourriture que la vie active des champs ou des ateliers. La part de ceux qui se livrent à un travail manuel en devient nécessairement plus grande. Cette harmonie que la Providence a établie entre les ressources et les besoins se réalise au moyen des prix. Comme il faut que toutes les denrées alimentaires se consomment, les prix se maintiennent d'eux-mêmes au taux où ils doivent être pour qu'elles se répartissent aussi égalelement que possible entre les consommateurs. Quand une denrée hausse, c'est qu'il n'y en a pas assez pour que chacun en ait sa part; quand elle baisse, c'est que la quantité s'accroît de manière à la rendre accessible à un plus grand nombre.

Il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à l'apologie du servage et de pis encore pour expliquer la différence d'alimentation que M. Le Play a signalée entre certaines populations de l'Orient et celles de l'Occident; cette différence s'explique tout naturellement par la proportion de la population et de la production, par l'abondance et la fertilité du sol et par la nature des cultures.

Si la moitié seulement des Français mange du froment, la cause n'est pas difficile à trouver : c'est que la France n'en produit pas assez pour tout le monde; il faut de toute nécessité que l'autre moitié se nourrisse de seigle, d'orge, de maïs et de sarrazin, parce qu'il n'y a pas autre chose. Arrangez les salaires comme vous voudrez, vous ne changerez rien à l'alimentation moyenne, tant qu'il n'y aura pas un grain de froment de plus. En fait de viande, nous ne produisons que le tiers environ de ce qui nous serait nécessaire pour donner à chacun sa demi-livre par jour. La conséquence est forcée, un tiers seulement de la population peut en avoir assez. Plus les ouvriers des villes en mangent, moins il en reste pour ceux des campagnes.

Pour que tout le monde en ait, il faut en faire ou en importer davantage, et pour en importer, il faut produire ce qui doit être donné en échange; il n'y a pas d'autre moyen. En Hongrie, en Espagne, en Russie, l'alimentation peut être meilleure, parce que la production est plus grande relativement à la population. Ce surcroît tient-il à la supériorité de la culture? Non; il tient uniquement à la rareté des habitans. La population de la Russie est comme densité le cinquième de celle de la France, le dixième de celle de l'Angleterre, le douzième de celle de la Belgique, et les parties les plus peuplées, comme la Pologne, tout en restant fort au-dessous du reste de l'Europe, le sont dix fois plus que le gouvernement d'Orembourg. Ce gouvernement fait partie de la plus fertile région du monde, le fameux pays de *terre noire*, et il ne contient que 290 habitans par mille carré; la même étendue qui nourrit en Belgique 9,200 individus, en Angleterre 7,400, en France 3,700, en nourrit là 290. Comment s'étonner qu'ils jouissent d'une certaine aisance? Ne faut-il pas s'étonner au contraire qu'ils ne soient pas plus riches et qu'ils ne multiplient pas davantage? D'après M. Tegoborski, la population s'accroît en Russie de *un pour cent* par an. Aux États-Unis, le seul point du globe qui soit dans des conditions analogues quant à l'étendue et à la fertilité du sol disponible, l'augmentation annuelle est de *quatre pour cent*. D'où vient cette énorme différence? Apparemment de ce que le développement de la population trouve plus de facilités aux États-Unis qu'en Russie. On peut dire, je le sais, que dans le gouvernement d'Orembourg l'augmentation est plus rapide que dans le reste de l'empire; mais une supériorité encore plus marquée se retrouve dans les parties les plus fertiles et les moins peuplées des États-Unis : l'Ohio a passé en cinquante ans de 45,000 âmes à 2 millions. Or quelle est la différence fondamentale entre les États-Unis et la Russie? Précisément le régime économique et politique. Dans la république américaine, la liberté individuelle avec ses rudesses, mais avec ses avantages; dans l'empire slave, la combinaison du communisme et de la servitude avec ses douceurs, mais avec ses misères. En Europe même, quand nous comparons l'ouvrier de Sheffield au serf d'Orembourg, nous voyons combien le système occidental est plus productif. L'ouest du Yorkshire a un sol des plus stériles, il est cent fois plus peuplé que la plaine de l'Oural, et la condition même matérielle de l'ouvrier y est meilleure. Ce n'est pas qu'à Sheffield l'ouvrier soit protégé par des institutions spéciales; non, c'est qu'il produit davantage. S'il produisait moins, il aurait moins, et ici ce n'est plus l'étendue et la fertilité du sol, c'est l'accumulation du capital qui fait la puissance de la production, elle est bien plus indéfinie.

Avant tout donc, il faut produire, et pour produire, il faut faire du capital. Voilà ce que M. Le Play a trop négligé. S'il avait eu cette simple vue, que la moindre étude des maîtres de la science lui aurait donnée, il ne se serait pas égaré dans une foule d'assertions confuses et contradictoires; son curieux livre y aurait beaucoup gagné. Toute atteinte portée à la propriété individuelle, toute tentative violente pour élever la part des salaires dans la répartition des produits, toute institution contraire à l'esprit de prévoyance, à l'épargne, à la formation du capital, nuit à la production, et, par voie de conséquence nécessaire, au salaire et à la population. Nous en avons eu la preuve en 1848; nous l'aurons encore toutes les fois que de pareilles circonstances se reproduiront. Si par exemple il était possible d'étendre sensiblement la jouissance en commun du sol aux dépens de la propriété privée, le châtiment ne se ferait pas longtemps attendre; une partie de la population mourrait de faim. Je ne crois nullement que l'extinction progressive de la misère soit un problème insoluble, mais ce qu'on appelle aujourd'hui, par un singulier abus de mots, le socialisme, et en général tous les systèmes qui ne tiennent pas suffisamment compte des nécessités de la production, sont les principaux obstacles à la solution. Elle est tout entière dans la combinaison de ces deux moyens, qui au fond n'en sont qu'un : accélérer le progrès de la production, développer l'esprit de prévoyance; elle n'est pas ailleurs.

Quand cette conviction aura pénétré les esprits, on marchera vite vers le but; pas avant. Il en résultera à la fois une grande sécurité pour les uns et une grande patience pour les autres, puisqu'il sera évident pour tous que les commotions, les tentatives de réforme radicale, font reculer au lieu d'avancer ceux même qui s'y croient le plus intéressés. Ceci me rappelle, et c'est par là que je veux finir, deux mots également justes qui ont été dits de notre temps sur ce sujet : l'un est cette parole si profonde et si souvent justifiée depuis, de M. Guizot aux électeurs de Lisieux en 1847 : *Toutes les politiques vous promettront le progrès, la politique conservatrice seule vous le donnera;* l'autre est la réponse faite en 1848 par un personnage considérable, de l'autre côté du détroit, à quelqu'un qui redoutait l'invasion des idées révolutionnaires parmi les ouvriers anglais : « Non, dit-il, il n'y a pas de danger; *ils savent trop d'économie politique.* »

LÉONCE DE LAVERGNE.

LA

STATUAIRE D'OR ET D'IVOIRE

LA MINERVE DE M. SIMART

Quel voyageur n'a point évoqué par la pensée la Minerve de Phidias au milieu des ruines silencieuses du Parthénon, à la place même où le colosse a laissé son empreinte magnifique, sous un ciel transparent dont les yeux bleus de la déesse étaient réputés le symbole, tandis que du haut de l'Acropole on domine les lieux les plus célèbres de la Grèce, tandis que les souvenirs remplissent l'oreille de leur éloquent murmure, tandis qu'avec la brise on croit respirer le souffle du passé? Autour de vous vivent les débris des frontons et des frises; sur le portique du couchant, les cavaliers des Panathénées n'ont point interrompu leur immortelle procession. Ils sont tombés avec les trois autres portiques; une main étrangère les a ravis, et l'éclat de leurs marbres, que le soleil d'Athènes ne dore plus, s'éteint chaque jour sous les brumes de l'Angleterre; mais à quelques pas, dans une mosquée voisine de l'Aréopage, sont réunis tous les moulages en plâtre, ombres fidèles et saisissables des chefs-d'œuvre exilés. De cette foule créée par Phidias et ses élèves se dégage peu à peu un type idéal, auquel le Parthénon sert de piédestal. Les témoignages des auteurs anciens concourent à lui donner plus de netteté : là doit briller l'or, ici s'arrondit l'ivoire. Minerve est debout, vêtue d'une longue tunique. L'égide couvre sa poitrine : deux pierres précieuses donnent à son regard la profondeur et la lumière. Une des mains porte la Victoire aux ailes d'or; l'autre main tient la lance, auprès de laquelle se dresse le serpent Erechthée, tandis que le bouclier

rehaussé de reliefs repose aux pieds de la déesse. Le casque est surmonté d'un sphinx et orné de griffons sur les côtés.

L'attitude et l'ajustement de la statue une fois déterminés, l'imagination poursuit son effort et s'applique aux détails. Quel sera le mouvement des draperies, la forme du casque, l'expression des traits, la disposition de la chevelure? Quelle action prêter à la Victoire, quelle importance à l'égide, quel caractère au serpent? Alors on se prend à parcourir de nouveau par le souvenir les musées de Paris et de Londres, de l'Allemagne et de l'Italie. Florence ou Rome, Naples ou la Sicile n'ont-elles point offert tel morceau qui avait paru soit une imitation, soit une réminiscence de Phidias? Les terres cuites, les bronzes, les vases peints, les pierres gravées, les monnaies antiques ont reproduit Minerve sous des aspects innombrables : ne trouve-t-on nulle part une copie de la vierge du Parthénon? Ne reconnaît-on du moins dans aucune œuvre un style voisin du style de Phidias et une beauté digne de lui être attribuée? Ainsi se complète un rêve plein de jouissances téméraires qui se dissipent lorsqu'on essaie de les communiquer. En face du papier que de difficultés! que de scrupules! quelle pudeur d'oser prêter à un tel génie les préférences de son propre goût! Les poètes nous montrent les fantômes se jouant de qui les veut saisir : telle la Minerve de Phidias, dès qu'on prétend la décrire. Quelques traits demeurent certains : les Grecs eux-mêmes nous les ont retracés; mais les lignes, les formes, les ornemens, les couleurs, tout se dérobe; on obtient à peine un crayon décevant, qui ne se sauve qu'en s'entourant d'un nuage.

Une statue de Phidias ne se refait pas plus qu'une tragédie perdue de Sophocle, à l'aide de quelques citations tirées des auteurs. Les plus grands sculpteurs de la renaissance eussent succombé devant une pareille épreuve. Aussi, lorsque j'ai appris que M. le duc de Luynes et M. Simart nous promettaient une image réduite de la Minerve du Parthénon, j'ai cru d'abord que ce n'était qu'un détour ingénieux pour faire accepter au public la statuaire chryséléphantine. Sous un but apparent, qu'ils savaient bien n'être qu'une chimère, j'ai cru qu'ils cachaient un but réel et voisin de l'application pratique. L'archéologie n'est qu'une érudition stérile, si dans le passé elle ne démêle point l'enseignement de l'avenir, si dans le génie antique, à côté des secrets, elle ne cherche point sans cesse des modèles. Toutefois ces modèles mêmes, il appartient à la sculpture de les mettre en lumière par ses effets matériels et de les consacrer par l'épreuve de l'exécution. Dès lors Phidias n'est qu'un prétexte; c'est la statuaire elle-même qui est en jeu. Il ne s'agit plus de deviner dans tous ses détails la pensée du maître à travers une nuit de vingt-quatre siècles : il faut retrouver les traditions de l'art qu'il avait conduit à sa

perfection; il faut montrer quel est l'éclat de l'or, quelle est la douceur de l'ivoire, comment leur alliance est possible, combien elle est harmonieuse; il faut prouver que le bronze n'est pas plus favorable aux ondulations des draperies, que le marbre ne rend pas avec plus de vraisemblance les tons chauds et la fermeté des chairs, que les yeux mornes de nos statues ne sont point préférables aux pierres transparentes d'où semble rayonner la vie, que la couleur n'est point interdite à la sculpture, ainsi que le veulent nos théories abstraites, mais que la peinture, soumise à d'idéales conventions, peut concourir à un effet plus complet; il faut enfin, par une expérience décisive, forcer nos sens à des émotions inconnues et notre jugement à des formules moins étroites. Là est l'intérêt suprême, la lutte, le danger, là est le digne emploi d'une munificence princière; Phidias est déjà bien loin, ou plutôt il ne fait que prêter aux novateurs le patronage de son grand nom et l'autorité des textes.

Est-ce dans cet esprit que l'artiste chargé de restituer la Minerve d'or et d'ivoire a conçu son œuvre? Hélas! non. Il a été érudit plutôt qu'artiste : il s'est efforcé de construire une idole, rien qu'une idole, et il a maintenu, autant que cela était possible, les traditions de la sculpture monochrome; sa conviction ou sa prudence a résisté aux inspirations de M. de Luynes, qui lui disait jusqu'où l'archéologie avait poussé ses conquêtes et jusqu'où l'art pouvait pousser l'audace. Le problème, tel que je viens de le poser, a deux faces, l'une qui regarde l'avenir, l'autre qui regarde le passé. M. Simart l'a tourné vers le passé, c'est-à-dire vers les difficultés insolubles. Il a tenté de refaire Phidias et il a renoncé à devenir le représentant des idées nouvelles, à frapper les imaginations, à heurter même le goût et à soulever les tempêtes dont le retentissement s'appelle la popularité. Me pardonnera-t-on une comparaison que notre époque a rendue familière? M. Simart est un conservateur que l'on charge d'une révolution : peut-être la révolution se fera-t-elle, mais à son insu, tant il en est innocemment complice.

Avant d'entrer dans la véritable question, il convient de se placer au point de vue que l'auteur de la *Minerve* a choisi. L'intérêt général de l'art a été sacrifié : on ne nous présente plus qu'une restauration scientifique. Oublions, pour y revenir plus tard, la sculpture polychrome, et voyons d'abord comment le statuaire moderne a fait revivre Phidias.

I.

J'ai entendu beaucoup de personnes critiquer les proportions réduites de la statue de M. Simart. La Minerve de Phidias avait vingt-six coudées de hauteur, c'est-à-dire environ trente-sept pieds. — Espérez-vous, disait-on, qu'une figure cinq ou six fois plus petite produira le

même effet? — Il y a deux choses que l'on est porté à confondre : la grandeur relative et la grandeur absolue, la dimension et la proportion. Telle statue de cinquante pieds est d'une dimension gigantesque, et ses proportions sont mesquines; tel bronze antique est d'une proportion grandiose, et n'a pas un pied de haut. Je fais appel aux souvenirs de ceux qui ont vu le *Saint Charles Borromée* ou la *Bavaria* de Munich : qu'ils leur comparent, toujours par le souvenir, le *Thésée* du Parthénon ou la *Vénus* de Milo. Lesquels apparaissent vraiment grands, d'une grandeur absolue et sans limites? La *Vierge* de Saint-Sixte écrase les plus vastes compositions de l'école bolonaise; un temple grec, qui n'a point l'immensité d'une cathédrale gothique, ne me paraît point pour cela moins imposant. L'énormité n'est qu'une fausse grandeur qui frappe d'étonnement plutôt que d'admiration. Les peuples de l'Orient, en créant des êtres fantastiques, ont échappé aux règles de la raison : il était juste que dans les monstres tout fût surnaturel, jusqu'aux dimensions; mais quand les Grecs firent leurs dieux à l'imitation de l'homme, le genre colossal présentait des dangers sur lesquels les maîtres n'ont pu se faire illusion. Ils n'en obéissaient pas moins au vote populaire ou aux croyances religieuses : dès le temps d'Homère, on considérait la grandeur matérielle comme l'enveloppe nécessaire de la grandeur morale, de même que plus tard la beauté du corps parut le reflet de la beauté de l'âme. Pour moi, je suis resté mal converti au charme des colosses, et les groupes de la place du Quirinal me sembleraient encore plus beaux, s'ils étaient moins énormes. Les récits de Gulliver dans le pays des géans ne peuvent manquer de suggérer sur ce sujet des réflexions pleines d'à-propos. L'art gagne à exagérer d'une manière idéale les dimensions humaines, mais il rencontre une limite qu'il ne franchit point impunément : cette limite, je la crois tracée moins encore par les exigences de nos sens que par une loi dont le secret remonte à la création. Évidemment, lorsqu'une statue ne doit être vue que de loin, comme la Minerve de Phidias au fond du Parthénon, la perspective conseille de grossir les objets, tandis que leur image décroît. Tel n'était pas le cas de M. Simart; il a donc eu raison de choisir cette heureuse mesure, qui dépasse la vérité sans dépasser la vraisemblance. Une figure de sept ou huit pieds pouvait revêtir une grandeur incomparable par le prestige des proportions. Il est regrettable que M. Simart n'ait point su obtenir ce prestige?

Après les proportions vient le style, qui est le sceau des œuvres auxquelles est promise l'immortalité. Le style, c'est l'artiste tout entier. On imite le style de Phidias comme on imite le style de Corneille ou de Bossuet : c'est dire qu'on ne l'imite point, mais on en approche. Un esprit nourri par la contemplation des sculptures

du Parthénon, qui s'est pénétré de toutes leurs formes, qui s'est rendu familiers les principes qu'elles recèlent, les procédés d'exécution qu'elles trahissent, peut approcher du style de Phidias, de même qu'un élève approche du style de son maître, de même que les Grecs fabriquaient de faux poèmes orphiques, les sculpteurs d'Adrien du faux éginétique, de même que nous imitons le XIIIe ou le XVe siècle, et que certains artistes en littérature s'assimilent les tours naïfs du moyen âge. Il est plus aisé, j'en conviens, de prendre le ton général d'une époque que de s'approprier la manière d'un seul homme, quand cet homme s'appelle Phidias. Tout le monde n'a pas la facilité singulière du peintre Dietrich, qui imitait en se jouant les écoles les plus opposées. Aussi n'oserais-je me plaindre parce que M. Simart n'a point réussi à nous rappeler le style de Phidias; mais qu'il ait emprunté aux monumens les plus divers les élémens de sa *Minerve*, qu'il se soit inspiré tour à tour des monnaies du siècle des Ptolémées et des pierres gravées du siècle d'Auguste, qu'il ait confondu les époques sans autre motif que la beauté des objets ou leur analogie lointaine avec les descriptions des auteurs, qu'on ait accepté ensuite ce mélange de styles pour du Phidias, voilà ce qui m'arrachera les plaintes les plus vives. C'est Phidias qu'il faut maintenant défendre, c'est le maître dont la grande figure n'aurait point dû être altérée par celui-là même qui lui voulait élever un monument magnifique.

Qui n'a point été frappé d'abord, en considérant la Minerve exposée au palais des Beaux-Arts, par la profusion des ornemens ajoutés au casque? Un sphinx et deux griffons s'étendent sur le sommet arrondi; ils supportent trois vastes panaches, sans légèreté et sans couleur. Deux têtes d'Apollon à la chevelure rayonnante ornent les garde-joues. Huit chevaux, engagés à mi-corps, s'élancent de la visière; ils forment un épais bourrelet, plein de trous et de saillies, qui écrase le front de la déesse et en écarte la lumière; les boucles mêmes de la chevelure, en or comme le casque, se massent avec lui pour charger davantage la tête et le cou d'ivoire. Est-ce donc là, s'est-on demandé, l'exquise sobriété du génie grec? Où est cette simplicité idéale qui se parait de sa nudité, loin d'appeler le secours des vains étalages? Phidias préférait-il le luxe des ajustemens à une ligne pure ou à un contour délicieux? Les auteurs ont-ils pu célébrer un semblable casque? — Les auteurs parlent d'un casque surmonté d'un sphinx; sur chacun des côtés était sculpté un griffon : ils n'ont rien ajouté de plus.

Cependant le goût des modernes ne s'est point tenu pour satisfait d'une décoration riche avec tant de mesure. On a voulu trouver sur des monnaies et des pierres gravées un type plus pompeux, plus digne d'être attribué à Phidias. On ne s'est même pas refusé à croire, sans

preuves, que ces monumens offraient une copie de la Minerve du Parthénon. M. Quatremère de Quincy a rendu populaire cette opinion, que M. le duc de Luynes et M. Simart ont adoptée. Le premier, il a fait concourir à la restitution de sa Minerve les tétradrachmes athéniens et l'intaille signée du graveur Aspasius. Aucun fait néanmoins n'a encore permis d'imputer à Phidias des types créés par des époques postérieures, en opposition manifeste avec ses œuvres. Je me hâte de dire que M. Quatremère de Quincy ne connaissait point les sculptures du Parthénon lorsqu'il écrivit son livre sur le *Jupiter Olympien;* il ne les vit à Londres que neuf ans plus tard; les lettres qu'il adressait alors à Canova montrent avec quelle sincérité il abjura ses préjugés pour se faire l'apôtre de la lumière nouvelle. Il n'y avait donc aucune témérité à combattre, ainsi que je le faisais au milieu des marbres d'Athènes, les théories de M. Quatremère sur Phidias. J'ignorais même dans ce temps quelle entreprise M. Simart conduisait dans le silence de l'atelier. Si j'ai été prophète sans le savoir en signalant les écueils contre lesquels M. Simart devait échouer, ce n'est pas pour abandonner les vrais principes, aujourd'hui qu'ils viennent d'être confirmés par une expérience éclatante et par le sentiment public.

Soutenu seulement par ses conclusions historiques et par l'influence secrète de son époque, M. Quatremère s'était formé de Phidias une idée que les monumens encore inconnus n'avaient point contredite. Il lui prêtait un style voisin de l'archaïsme; il voulait qu'il fût resté étroitement attaché aux vieilles traditions, copiant les mannequins habillés somptueusement par les prêtres, s'efforçant d'en surpasser la richesse toute matérielle, n'employant l'or et l'ivoire que pour arriver plus sûrement à un luxe étincelant. En un mot, Phidias créait bien des types, et des types admirables, mais avant tout il fabriquait des idoles. Or, si ces idoles étaient adorées des artistes parce qu'elles étaient belles, elles étaient adorées de la multitude parce qu'elles étaient magnifiques, de sorte que la condition de la toreutique pour M. Quatremère, c'est d'arriver par la magnificence à la beauté. La conviction de M. Quatremère est si forte, qu'elle l'entraîne même à écarter les textes les plus précis pour chercher dans les musées une figure qui réponde à son idéal. Ainsi Pausanias avait dit expressément que la Minerve du Parthénon était vêtue d'une longue tunique qui lui tombait sur les pieds. Telle, en effet, la déesse est représentée sur les monumens innombrables de l'art athénien : elle n'a que la tunique, et M. Simart cette fois s'est conformé scrupuleusement au témoignage de Pausanias. Mais M. Quatremère le juge insuffisant; il va chercher un modèle tout différent à la villa Albani, et choisit une Minerve qui porte, outre la tunique, le manteau deux fois enroulé autour d'elle. Il obtient ainsi trois

étages de draperies, où l'or change autant de fois de couleur. De même, au lieu de s'en tenir aux paroles de Pausanias et de Pline, M. Quatremère emprunte au cabinet de Vienne le jaspe gravé par Aspasius. Il y voit une copie de la Minerve de Phidias, ou du moins de son buste. Est-il déterminé par le caractère puissant du type, par la majesté des formes, par quelqu'une des qualités héroïques qui peuvent trahir l'inspiration du grand siècle? Non. M. Quatremère est séduit par tout ce qui nous rendrait au contraire suspecte la prétendue copie de Phidias, par l'abondance des ornemens et par un style plein de recherche.

Le hasard, qui préside aux ruines comme aux découvertes, se joue souvent de la science en confondant les opinions les mieux établies. Ce n'est point moi qui conteste ce que M. Quatremère croyait incontestable. Je ne fais que traduire le muet témoignage des œuvres de Phidias, révélées depuis quarante ans à l'Europe. Dans cette longue série de sculptures que des mains d'élèves ont en partie exécutées, où trouve-t-on rien qui ressemble à la recherche ou à une richesse voisine de l'ostentation? Où reconnaît-on l'asservissement aux antiques formules et la gêne de la tradition sacrée? N'y voit-on pas plutôt une liberté qui serait infinie, si elle ne se mesurait elle-même? L'art arrivé à sa perfection n'est pas seulement indépendant, il est le maître, car la religion demande aux sculpteurs de créer des types plus beaux et de lui donner des dieux. En même temps quelle grandeur par la proportion! quel tempérament exquis de qualités opposées, la force et la souplesse, la fantaisie et l'étude, la noblesse et le sentiment, l'austérité et le charme, une fécondité inépuisable unie à cette sagesse qui se résigne parfois à se répéter plutôt que d'outrer l'originalité! Quel naturel rencontrant sans effort les traits les plus saisissans! Surtout quel génie de grâce et de simplicité! Si les lieux et le ciel ont quelque influence sur l'esprit d'un peuple, la nature n'enseignait-elle pas, en Grèce, aux artistes combien la distinction est ennemie du luxe, comment les beautés sobres et la nudité même produisent les plus vifs effets et des impressions toujours neuves?

Ce caractère éminent du génie de Phidias ne pouvait disparaître tout à coup, parce que l'or se substituait au bronze, l'ivoire au marbre. La matière fait l'artisan, elle ne fait point l'artiste. Un esprit affecté restera affecté devant la pierre la plus grossière; un talent puissant ne tombe pas dans la minutie, parce qu'il s'apprête à façonner un lingot d'or. Il est vraisemblable qu'à ses débuts la statuaire chryséléphantine copia trop servilement les habillemens et les parures des statues en bois; elle s'attachait peut-être à en reproduire la variété, la profusion, me permettra-t-on ce mot? le clinquant. Ce fut le rôle de Phidias de la ramener à un goût sévère et au mépris de

ces étalages : j'en ai pour garant la manière grave, idéale, de celui que l'antiquité proclamait digne de créer des dieux. L'or et l'ivoire n'étaient point à ses yeux des trésors dont il fallût multiplier les éblouissemens, c'étaient les plus belles substances où pût s'incarner la pensée humaine. Pour la multitude, leur poids dans la balance était une pieuse satisfaction; pour l'artiste, elles n'avaient que la valeur que son génie leur donnait. Assurément l'ivoire ne veut point être travaillé comme le marbre, l'or offre des ressources que n'offrent point les autres métaux; mais la science qui met en un jeu favorable ces matières précieuses est une science toute technique. Quant à la pensée qui leur donne la vie, elle demeure ce qu'elle eût été sous le bronze ou sous la pierre, et, lorsque c'est la pensée du maître athénien, elle demeure simple et sublime.

Voilà pourquoi je ne saurais me figurer sa Minerve semblable aux madones d'Italie, accablée d'or et de joyaux. Voilà pourquoi le style d'Aspasius me paraît tout ce qu'on peut concevoir de plus contraire au style de Phidias. J'examinais récemment dans le cabinet impérial de Vienne ce beau jaspe, où un talent plein de finesse a multiplié les difficultés à plaisir. C'est un prodige de gravure sur pierre, et les connaisseurs ne sauraient trop le vanter à ce titre; mais y voir un chef-d'œuvre de sculpture, y reconnaître les caractères du grand art, et surtout un reflet du siècle de Périclès dérobé par l'imitation, cela m'est impossible. Loin de diminuer le mérite d'Aspasius, je le rehausse en considérant l'intaille qu'il a signée de son nom comme une création originale, et non comme une copie. Seulement il est de son temps, et plus il fait paraître une habileté consommée, plus il nous avertit qu'après plusieurs siècles l'art grec a été entraîné bien loin de ses divines sources, si loin qu'on a pu l'appeler l'art alexandrin et l'art romain. Alors les raffinemens d'exécution étaient parvenus à un degré à peine croyable; la glyptique notamment fournissait aux rois, et plus tard aux empereurs, des œuvres d'une délicatesse, d'une subtilité telles que ni Polycrate, ni Cimon, ni Périclès n'en avaient possédé d'aussi remarquables; mais la largeur du style, mais le sentiment grandiose, mais le modelé puissant, mais ce souffle propre aux époques privilégiées et qui anime tout ce qu'elles produisent, que sont-ils devenus? Je ne crains point de paraître un barbare si j'avoue que les camées de Paris et de Vienne, aussi bien que les intailles d'Aulus et de Dioscoride, me paraissent bien humbles auprès d'un bas-relief du Parthénon. Cependant ils charment davantage les connaisseurs par la rareté de la matière, par le travail précieux, par l'intérêt d'un sujet circonscrit, par la finesse des contours et la pureté étudiée des lignes. On les manie, on les regarde à la loupe, on les compare; ils prêtent à de savantes dissertations; ils se gravent mieux

dans la mémoire, ainsi que les petits cadres de Gérard Dow ou de Miéris. L'attention qu'on est forcé de leur accorder et le plaisir qu'ils causent finissent par faire oublier qu'un abîme les sépare des œuvres qui ont assuré à la sculpture grecque l'empire éternel de l'art; cet abîme, c'est le progrès continu, qui finit bientôt par se changer en décadence. Hélas! l'art, non plus que la vie, ne remonte point son cours : la maturité a beau se charger de parure, elle ne se refait point une jeunesse envolée pour jamais. On place la pierre d'Aspasius vers le premier siècle de l'ère chrétienne. Supposez-la plus ancienne encore, remontez jusqu'aux Ptolémées : je dirai que le siècle des Ptolémées aussi bien que celui d'Auguste, comparés au siècle de Périclès, sont la décadence.

Des preuves positives peuvent donc seules permettre de confondre les époques et de demander à Aspasius le secret de Phidias. Les auteurs nous apprennent-ils qu'Aspasius ait copié la Minerve du Parthénon? Ils ne disent rien de semblable. — Aspasius était-il Athénien? On l'ignore. — A-t-il du moins vécu à Athènes? On l'ignore également. — Dès longtemps les artistes grecs s'étaient accoutumés à vivre à la cour des rois de l'Orient, puis dans la Rome des empereurs. Non, rien dans l'histoire n'autorise cette conjecture, qui repose uniquement sur un rapprochement. On a remarqué que les monnaies d'Athènes offrent un type analogue au type d'Aspasius. Or on supposait déjà que les monnaies athéniennes reproduisaient la tête de la Minerve de Phidias. Il était naturel de conclure que la tête d'Aspasius était elle-même une copie.

Les questions se trouvent ainsi reculées, mais elles ne changent pas. Quelle preuve a-t-on que les graveurs de monnaies athéniennes aient répété la vierge du Parthénon? Aucune. — Pourquoi n'auraient-ils pas créé, eux aussi, un type monétaire, de même qu'on trouve sur les monnaies des villes grecques des types innombrables de Minerve? Rien ne s'y oppose, et les chevaux ajustés sur la visière étaient peut-être destinés à rappeler le premier quadrige attelé par Minerve. — Au moins cette innovation remonte-t-elle au temps de Phidias? Tant s'en faut : les médailles du beau siècle conservent toujours l'ancien type, avec la bouche souriante, l'œil présenté de face, et un simple casque couronné de feuilles d'olivier. Il semble cependant que l'enthousiasme excité par le chef-d'œuvre récemment créé aurait dû plutôt alors se traduire sur les tétradrachmes, tandis qu'après un ou deux siècles d'habitude, l'idée de copier sur les monnaies la déesse de Phidias est bien tardive. D'ailleurs ce nouveau type n'a rien que de médiocre; la fabrique dénote une négligence que ne peuvent s'expliquer les admirateurs du génie attique. La forme des lettres ne permet point de croire les premiers coins de cette fabrique antérieurs aux successeurs d'Alexandre. Cent

cinquante ans s'étaient écoulés depuis Phidias : qu'était l'école de Raphaël ou l'école de Titien cent cinquante ans après le maître? Enfin, si le casque figuré sur ce tétradrachme répondait aux descriptions de Pausanias, il faudrait bien se faire violence et reconnaître que Phidias a eu de tristes interprètes; mais au contraire le tétradrachme ne présente ni le sphinx ni les griffons dont parle Pausanias : en échange, il porte deux pégases et quatre chevaux (1), dont il ne parle pas.

Laissons une conjecture sur laquelle je me suis peut-être trop longuement étendu. On ne saurait trop regretter que M. Simart ait consacré à une idée malheureuse plus de temps et de talent que n'en eût demandé une idée simple qui eût été conforme au témoignage des auteurs, car je regarde comme un tour de force d'avoir traduit en ronde-bosse le travail minutieux d'une intaille. L'esprit grec, esprit philosophique par excellence, avait bien compris les exigences des différentes branches de l'art. Le même sujet était traité d'une manière souvent opposée par le peintre ou par le sculpteur, par le graveur en médaille ou par le graveur en pierre dure. Quand les artistes se copiaient les uns les autres, ils imitaient librement. Parmi tant de statues antiques qui se répètent, il est rare de ne pas trouver des changemens dans le style, dans les gestes et surtout dans les attributs. A proprement parler, on ne copiait point un chef-d'œuvre, on s'en inspirait, tandis qu'aujourd'hui nos copies sont mises au point. Combien la liberté ne devenait-elle pas plus grande, lorsque l'imitateur se proposait en même temps de faire valoir les couches inégales d'un camée, ou de montrer sa subtilité à creuser la cornaline et le jaspe, ou d'assurer à son coin un beau relief et un facile dépouillement! C'est ce que ne considèrent point assez ceux qui cherchent sur les petits objets de ce genre, non pas seulement des indications, mais des modèles pour la grande sculpture. Encore les indications elles-mêmes sont-elles contradictoires.

J'ai sous les yeux une planche que M. le duc de Luynes a bien voulu me communiquer; il y a réuni les monnaies d'époques et de pays divers, sur lesquelles est représentée Minerve en pied, portant une Victoire dans sa main étendue. Il est permis d'y voir une réminiscence du célèbre type de Phidias. Eh bien! ici la Victoire est tournée vers la déesse, là vers la foule; plus loin elle se présente de face. Tantôt la pointe de ses ailes est dressée vers le ciel, tantôt

(1) Dans l'intention du graveur ancien, la visière ne devait être vraisemblablement surmontée que de quatre chevaux, le quadrige panathénaïque; mais, par un procédé familier aux graveurs grecs, il a supposé sa visière tournée de trois quarts : au lieu de montrer seulement deux chevaux en profil, il les montrait tous les quatre. Il ne fallait donc pas doubler ce nombre et en faire huit.

elle est baissée vers la terre, ou bien elle offre une couronne, ou bien elle étend une simple guirlande qui doit ceindre le front de Minerve. Le serpent, qui se voit sur la monnaie d'Athènes, a été omis ailleurs. Les boucliers sont indifféremment à côté de la déesse, devant elle, derrière elle, tenus ou abandonnés, décorés au centre d'une tête de Méduse, ou tout unis. Ainsi les graveurs de monnaies variaient un même motif au gré de leur fantaisie. Qu'était-ce donc lorsque l'artiste maniait une pierre précieuse sur laquelle sa science voulait briller sans mesure, et multiplier les détails tant qu'il y avait place pour un trait! C'est l'histoire d'Aspasius, qui s'était peut-être inspiré du tétradrachme athénien, comme nos graveurs de pièces d'or se sont inspirés en 1848 des médaillons syracusains; mais lorsque M. Simart a tenté de copier en ronde-bosse tous les attributs du casque d'Aspasius, lorsqu'il lui a fallu déterminer les saillies, disposer les plans, calculer la perspective, agencer onze animaux sur une tête, il a dû rencontrer des difficultés inouies. Je le répète, si l'idée est fâcheuse, l'exécution est un tour de force.

M. Simart a encore emprunté à la pierre d'Aspasius le riche collier qui couvre la poitrine de sa statue et les pendans d'oreilles. Que les écrivains anciens aient négligé de parler de cette parure, si toutefois Phidias l'avait employée, cela n'aurait rien de surprenant. Cependant ils rapportent tantôt qu'on a volé le bouclier d'or, tantôt que les ailes de la Victoire ont été coupées par des sacriléges : il semble que des joyaux d'une dimension colossale auraient dû attirer avant tout l'attention des malfaiteurs. Sur les monnaies, les têtes féminines portent fréquemment des ornemens de ce genre, quoique plus simples. Le collier forme une transition si heureuse avant que le cou ne soit brusquement tranché! le pendant s'attache si naturellement à l'oreille qui se présente de face, et l'unit si bien à la courbe du menton! La gravure en médaille, selon les règles que nous constations tout à l'heure, gagnait singulièrement à maintenir un ajustement semblable. Cet ajustement convient-il aux statues? Minerve sera-t-elle parée comme Proserpine ou comme Vénus? Le collier est-il en harmonie avec l'aspect sévère du casque, de la lance et de l'égide? On en trouve des exemples. Aussi ne verrais-je point d'objection sérieuse à la restitution de M. Simart, si là encore n'apparaissait une tendance contre laquelle je ne cesserai point de protester, le respect des traditions religieuses substitué au respect de l'art, l'idole habillée que l'on veut montrer plutôt que le type créé par Phidias. M. Simart ressemble à un panégyriste nommé d'office qui n'est pas assez convaincu des vertus de son héros. Son œuvre paraît nous dire : « Oui, le grand sculpteur a sacrifié au goût de son temps; oui, il a cédé aux exigences des prêtres; oui, il a dû copier les mannequins en bois que les siècles avaient successive-

ment vénérés. De là le luxe d'attributs, de là l'excès d'ornemens, de là les pendans d'oreille et les colliers. Excusez-le, excusez-moi, je suis forcé de l'imiter : voici ce qu'il avait fait. » L'accent d'une conviction forte eût été au contraire : « Phidias a imprimé à l'art grec un mouvement plein de grandeur et d'audace. L'or et l'ivoire étaient pour lui des matières de prédilection; sa pensée y trouvait le plus splendide des vêtemens. Loin de les employer par un esprit de servile imitation, il en faisait sortir des chefs-d'œuvre incomparables, — dédaigneux du passé, accusé d'impiété à plusieurs reprises, et ne voulant relever que d'Hésiode et d'Homère. Ses conceptions étaient si hautes, que les Grecs, et plus tard les Romains, avouaient qu'il leur avait révélé Jupiter et Minerve; elles étaient si belles, qu'elles apprirent à l'antiquité païenne à adorer la beauté divinisée avant la divinité même. »

Me suis-je trompé, ou bien M. Simart, dans son désir de prêter au style de Phidias quelque chose d'archaïque, n'a-t-il pas été entraîné en effet vers la Minerve des frontons d'Égine? Je parle maintenant du visage de la déesse; il m'a frappé par un mélange bizarre du style d'Aspasius et du style éginétique. Le profil est imité de la pierre gravée, les lignes ont la pureté et le caractère que tout artiste grec rencontrait dès que sa main était assez habile pour traduire les modèles dont sa mémoire était nourrie. Voilà bien le nez droit, la bouche peu saillante, le menton fortement accusé, les traits principaux de ce type universel qu'offraient à Aspasius des milliers de monnaies et de vases, productions des époques qui l'avaient précédé. Seulement un artiste du beau siècle eût présenté l'œil un peu de trois quarts, afin de lui donner plus de grandeur et d'en faire sentir le globe arrondi; il eût surtout prolongé, en la rabaissant davantage, l'arcade sourcilière, afin de donner aux tempes plus de dégagement. La hauteur du front nous paraît le signe extérieur de l'intelligence : les Grecs au contraire tenaient le front bas, mais ils en développaient la convexité; ils obtenaient ainsi sur les tempes ces beaux plans où se joue la lumière, symbole de la pensée.

Si le trait m'a semblé emprunté à Aspasius, le modelé m'a rappelé la *Minerve d'Égine*, une des richesses du musée de Munich. Une certaine naïveté, un parti pris de simplification, la raideur même des contours, sans le sourire éginétique qui tempère la raideur, ont éveillé en moi ce souvenir. M. Simart me répondra peut-être que je lui prête des intentions qui n'ont pas été les siennes, et je le croirai; mais pour les impressions de ce genre le spectateur est meilleur juge que l'auteur. Dites à un compositeur moderne que tel et tel de ses motifs sont imités de Mozart ou de Haydn; il se récriera, et ses protestations seront sincères, car c'est à son insu qu'il a pris une réminiscence pour une inspiration originale. M. Simart a étudié de

trop près les antiques pour n'être point sujet à des réminiscences. Du reste, ce n'est point le lieu d'exposer quelle différence profonde séparait l'école éginétique de l'école attique, dont Phidias était le chef : il me suffit d'avoir indiqué les principes de l'histoire et de l'art que j'estime les véritables. Quelques détails seulement me forcent encore à défendre Phidias. Qui reconnaîtra son style, par exemple, dans l'égide, courte et sans ampleur, tirée symétriquement comme la guimpe d'une jeune fille? La tête de Méduse est copiée sur les vases et les terres cuites, mais ce monstre grimaçant n'avait-il pas été idéalisé par Phidias? Il me faut du courage pour ne pas admirer sans réserve la petite Victoire, car elle est charmante. Elle est charmante, et pourtant ce n'est pas du Phidias. Le torse entièrement nu, la tunique, que la saillie des hanches ne peut déjà plus retenir, sont contraires à la tradition athénienne du beau siècle. Pour les Athéniens, la Victoire n'était point un être allégorique, c'était une forme différente de Minerve, c'était Minerve elle-même : elle avait un temple sous le nom de Minerve-Victoire. Il était donc naturel qu'elle fût entièrement vêtue : telle on l'a retrouvée au fronton occidental du Parthénon. C'était là qu'il convenait de chercher un modèle, et non pas en Sicile, sur les monnaies du roi Agathocle. Le serpent est beau : ses plis sont largement enroulés, son attitude a quelque chose de grandiose et de mystérieux; toutefois Pausanias nous dit que Phidias l'avait placé auprès de la lance. Pourquoi mépriser de nouveau son témoignage et préférer des médailles ou des bas-reliefs qui le contredisent et perdent par là toute autorité? Partout je reconnais cette timide sagesse, que le besoin d'appui a rendue téméraire; les monumens ont été écoutés plutôt que les textes, les petits objets d'art confondus avec les créations de la grande sculpture, parce qu'il était aisé de les copier littéralement, tandis que s'inspirer uniquement des sculptures du Parthénon était un labeur redoutable. Aussi est-ce au nom de Phidias que l'opinion récuse l'œuvre de M. Simart, au nom de Phidias, dont les marbres toujours vivans protestent par leur muette, mais invincible éloquence. Au nom de l'art, dont les espérances ont été déçues, j'aurai peut-être le droit d'être plus sévère encore.

II.

Nous quittons Phidias et les secrets que le temps a rendus impénétrables. Les questions qui intéressent le progrès de l'art moderne ont une tout autre importance. La statuaire qui emploie les matières précieuses et les couleurs variées, la statuaire polychrome, était au fond le véritable problème. Méritait-elle de renaître ou de rester oubliée? Quelle que fût la statue, l'effet matériel devait tout

décider; tout dépendait de l'exécution. Par l'exécution, M. Simart pouvait gagner la plus belle des batailles, soit qu'il dût faire un pastiche d'après l'antique, soit qu'on le laissât libre de traiter un sujet original. Fallait-il donner à l'or tous ses feux, le rehausser d'émaux et revêtir l'ivoire de teintes conventionnelles, ou bien devait-on se contenter des nuances adoucies du métal et des tons naturels de l'ivoire? Dans les deux cas, la polychromie était toujours en jeu : il convenait d'établir l'harmonie entre des matières diversement colorées; mais assurément M. Simart a trouvé une solution des plus imprévues, en enlevant à l'une et à l'autre substance sa couleur propre et sa splendeur.

Je considère d'abord le visage de la *Minerve*, et je cherche en vain les contours moelleux et l'épiderme vivant de l'ivoire. Sa fleur a disparu, sa teinte est blême; les colliers et les pendans d'oreilles rendent plus sensible encore cette pâleur. Je me suis rappelé involontairement les cadavres de jeunes femmes que les Allemands exposent dans leur plus riche parure. Un premier tort est d'avoir choisi de l'*ivoire mort*, c'est-à-dire une défense tombée après sa maturité, tandis que l'*ivoire vert*, c'est-à-dire la défense arrachée avant sa complète croissance, est plus favorable au travail du sculpteur. Un second obstacle, c'était l'inexpérience de l'artiste. La matière en effet était rebelle, et la main qui la façonnait ne possédait point la science nécessaire pour la dompter. M. Simart n'a point l'habitude de creuser l'ivoire, c'est le cas de tous nos artistes, je le suppose. Les praticiens exercés qu'il a pu appeler à son secours ne savaient eux-mêmes travailler que de très petits objets; d'ailleurs les praticiens ne font que traduire servilement le modèle du maître. Or l'ivoire est une substance dont le grain, dont les veines, dont le poli, exigent des procédés spéciaux, et, ce qui est bien supérieur aux procédés, une intelligence spéciale. La matière ne fait pas l'artiste, disais-je tout à l'heure, non, pas plus que la langue ne fait l'écrivain; mais l'écrivain, selon la langue dans laquelle il s'exprime, luttera contre des obstacles différens et devra deviner des richesses nouvelles. Il y a eu dans les temps modernes des artistes auxquels le travail de l'ivoire était familier. Qui n'a vu de ces *christs*, d'une dimension déjà notable, que le XVe et le XVIe siècle ont légués à notre admiration? Qui n'a remarqué combien l'ivoire est attaqué vigoureusement, tourmenté même, combien le modelé est plein de mouvement et de saillies? Autant que la vérité le permet, les contours sont brefs, les surfaces nombreuses et variées. Le jeu des muscles est accusé avec une légère exagération, comme dans la sculpture en bois. Partout la lumière glisse et se brise, afin de pénétrer une substance dont le tissu serré la repousse, et dont l'éclat tend à rapprocher tous les plans. Les

ivoires antiques qui nous sont parvenus, quand l'épiderme n'est pas complétement exfolié, révèlent aussi un travail dur qui a voulu corriger la douceur de l'ivoire.

Lorsque les dimensions s'agrandissent, les dangers aussi bien que les ressources croissent en proportion. Ne faut-il pas à la fois fouiller plus vivement l'ivoire et compter sur ses effets plus mous, sur ses reflets plus larges? Ne faut-il pas forcer le modelé de peur qu'il ne paraisse plat, ménager des ombres plus profondes de peur que la lumière ne s'étende avec uniformité? Ne faut-il pas surtout obtenir cette couleur que le ciseau sait obtenir du marbre? J'ignore les procédés; je pose seulement des questions que M. Simart ne paraît point s'être posées à lui-même. Du moins, s'il a voulu les résoudre, l'exécution l'a trahi. Un autre sculpteur eût peut-être deviné d'inspiration les secrets de l'ivoire; mais le plus sage était d'étudier les œuvres des maîtres, afin d'apprendre comment on lutte avec la matière et comment on dégage toute sa beauté.

Ce qui est vrai pour le visage ne l'est pas moins pour les bras de la *Minerve*. Ils offrent de bonnes parties, par exemple les parties pleines et arrondies, où l'office naturel de l'ivoire concourt à faire valoir le talent de l'artiste. Assurément le haut des bras a une grâce pleine d'ampleur; leurs attaches avec les épaules sont puissantes et d'un caractère vraiment noble. Malgré son indécision, le bras qui porte la Victoire a d'heureux contours. Au contraire les parties où le travail est compliqué, où les détails délicats doivent paraître, les muscles se dessiner sous la chair, les articulations se nouer finement, tout cela est vide, paralysé, sans vraisemblance. Les mains sont lourdes, les poignets sans liberté; les faces antérieures des avant-bras paraissent aplanies au rabot et d'une simplicité toute primitive. Est-ce à dire que M. Simart n'a point appliqué les principes de l'art qu'il possède si bien? A-t-il commis des erreurs aussi sensibles? Non certes, quoique l'on ne puisse méconnaître une affectation d'archaïsme et une naïveté éginétique qui n'a rien de commun avec Phidias : les frontons du Parthénon protestent hautement. Non, c'est toujours la matière qui s'est jouée du talent qui la pensait dompter. Approchez-vous, tout près, plus près encore, et vous distinguerez les preuves d'une science qui se dérobe à quelques pas. L'ivoire, par la délicatesse de ses tons et la faible valeur de ses ombres, efface des détails que le marbre, plus fidèle, eût transmis. Si vous pouviez atteindre au visage de la déesse, vous reconnaîtriez que le nez a assez de saillie, que la bouche est bien creusée, que les paupières sont étoffées et moelleuses. Qui sait? le front, de loin, semblait plat; peut-être reprendrait-il aussi la proéminence qu'il a d'ordinaire sur les bustes antiques, d'autant que les huit chevaux du casque l'écra-

sent en condamnant à une triste obscurité le siége de la pensée.

Qu'une première expérience ait été contraire à M. Simart, rien de plus naturel. Les bons juges étaient tout disposés à oublier une exécution inégale, à la condition que l'effet général de l'œuvre répondît à leur attente. Quel est l'effet de l'ivoire? Quel charme, quelle richesse nouvelle prête-t-il à la statuaire? Pourquoi l'antiquité le préférait-elle au marbre? Ce n'était point une substance tellement précieuse, que sa cherté seule la fît offrir aux dieux, surtout si l'art, ce dieu suprême de la Grèce, en eût réprouvé l'usage. L'ivoire était-il plus propre à recevoir les nuances idéales de la polychromie, ou bien sa couleur même paraissait-elle approcher des tons de la chair et de sa pâleur dorée? car M. Simart pouvait opter entre ces deux systèmes.

Le parti le plus hardi, le plus favorable peut-être aux progrès de la science, c'était de colorer l'ivoire. M. Simart eût repoussé ces couleurs vraies qui copient la nature; l'imitation, quand elle arrive à l'exactitude des figures de cire, n'excite que le dégoût. Il eût choisi des teintes de convention parce que l'art est quelque chose de plus que la nature, des teintes d'une épaisseur inappréciable, afin de ne point nuire aux formes, d'une vigueur ou d'une finesse de ton calculée, afin de les faire valoir : il eût protégé par cette cire, que les procédés encaustiques rendent plus pénétrante, l'épiderme d'une substance animale qui se dégradera promptement. Déjà, si toutefois je ne me suis point fait illusion, une fente menace de se déclarer sur le cou de la *Minerve*. Une grande surface d'ivoire jaunit par places, se salit, s'écaille. Les Grecs prenaient des précautions inouies pour conserver les statues de ce genre. Ils les entouraient d'eau de peur que la sècheresse ne les fît éclater, d'huile de peur que l'humidité des lieux marécageux ne hâtât leur décomposition. La couleur, ce voile éclatant qu'ils appliquaient au marbre de leurs temples, ne serait-elle pas un secours aussi efficace? Otera-t-elle beaucoup au prix de l'ivoire, dont on sentira, à travers l'enduit subtil, briller l'éclat harmonieux et la douceur charmante? J'en appelle aux peintres de miniatures. Dès lors les lèvres, les joues, que le bronze antique lui-même savait quelquefois laisser rougir, les sourcils, dont l'absence est une difformité, ne se pourraient-ils distinguer par un trait plus vif, et les yeux bleus ne cesseraient-ils pas de paraître deux taches sur la blancheur du visage? En un mot, car je ne puis énumérer ici tous les problèmes de la statuaire polychrome, M. Simart avait une occasion unique d'éclairer son siècle sur cette question tant débattue. La science n'a que des affirmations timides, parce que souvent les preuves lui échappent. L'art peut tout oser, parce qu'il a une démonstration décisive : une belle œuvre. Textes anciens, témoignages des voyageurs, monumens retrouvés sous le sol,

temples peints, statues peintes, terres cuites et vases couverts de couleur, Pompéi et Herculanum, qui ne sont qu'une immense peinture, l'art de l'Égypte et de l'Asie qui précède l'art grec, l'art byzantin qui le continue, tout a été produit par les savans, mais le goût moderne ne s'est point laissé fléchir. Le public, j'entends le public d'élite, est demeuré incrédule ou railleur. Nos théories abstraites sur les trois branches de l'art nous défendent de les confondre, et l'on craint la peinture appliquée par l'architecte ou par le sculpteur. On ose railler le goût des anciens, de nos maîtres en toutes choses; on ne peut se figurer que la forme et la couleur aient pu s'unir par une convention idéale; on nie qu'il y ait jamais eu là un principe de beauté. Ce sont les sens, en effet, qui nous persuadent la beauté : il appartient donc au sculpteur d'éprouver les sens par un spectacle qu'ils ne connaissent point encore. Plus il est commandé aux savans d'être réservés, plus il est permis au sculpteur d'être téméraire et de séduire les esprits qu'ils n'ont pu convaincre. La *Canéphore* envoyée à l'exposition universelle par M. Wolff, de Berlin, n'a rien qui doive décourager. Malgré sa petite proportion, malgré la médiocrité des draperies dorées, malgré la place défavorable, je n'ai point remarqué qu'on s'y arrêtât sans plaisir. Un buste de jeune fille peint que possède le musée de Lille a même paru si beau, qu'on n'a pas craint de l'attribuer à Léonard de Vinci.

Le second parti qui s'offrait à M. Simart était moins périlleux; n'excitant point d'orages, il promettait un succès assuré. C'était de maintenir les traditions de la sculpture monochrome et de complaire aux habitudes de notre goût. Nous voulons (ce principe est plus philosophique) que la sculpture ne s'attache qu'à la forme, qu'elle fasse complétement abstraction de la couleur, de même que le naturaliste, lorsqu'il classe son herbier, ne regarde point si les couleurs ou les parfums de ses plantes se sont évanouis. On s'accommodait du mélange de l'ivoire et de l'or par respect pour l'antiquité, qui force sur ce point toutes les croyances. On allait plus loin : l'imagination cherchait dans ce mélange une heureuse harmonie; les teintes jaunissantes de l'ivoire devaient se marier délicieusement avec les blonds reflets de l'or. Là encore la tyrannie de nos idées trouvait à se satisfaire; les matières différaient par leur richesse bien plutôt que par leur couleur. Aussi M. Quatremère, dans le dessin qu'il a publié de la Minerve, applique-t-il sur les chairs une teinte jaune et presque dorée. Le sculpteur ne pouvait faire ressortir de l'ivoire tous ses effets qu'en le frottant vigoureusement, en le traitant par les procédés encaustiques, en employant peut-être la cire, en demandant à l'expérience des praticiens les secours les plus énergiques.

Auquel des deux systèmes s'est arrêté M. Simart? — A aucun, si l'on en croit les apparences, car non-seulement il n'a point appliqué à l'ivoire les teintes variées de la polychromie, non-seulement il n'a point profité de son éclat et de ses vertus naturelles, mais il lui a enlevé la couleur qui lui est propre et l'a rendu méconnaissable. Les morceaux sont magnifiques, du plus grand prix, et cependant l'aspect est pauvre. Loin d'être frappé par la qualité de la matière, on hésite. Est-ce du stuc? est-ce une composition? est-ce du bois de Spa? entendais-je se demander autour de moi des personnes non averties. La naïveté satirique de ces questions prouve combien l'ivoire a été défiguré. Déjà le principe d'exécution, au lieu d'en faire valoir les ressources, les avait annulées. Il restait à en éteindre les tons brillans et voluptueux : par un malheur inexplicable, ils ont été éteints. Comparez à la *Minerve* les ivoires que je citais plus haut. Telles n'étaient point les intentions de M. Simart, qui en doute? mais l'effet, comme Galatée, a ses caprices et ses fuites, et l'effet l'a cruellement déçu : tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus funeste aux novateurs que l'excès de prudence. Il fallait oser et non pas craindre : dans la témérité seule était le succès. Du reste, autant la critique se modère lorsqu'elle ne peut causer qu'un chagrin inutile, autant ses instances doivent être vives lorsqu'elle entrevoit un résultat. L'ivoire de la *Minerve* pourrait-il encore être travaillé dans un esprit différent? Je l'ignore, mais assurément sa surface se prêtera à tous les essais, qu'on veuille dégager la splendeur qui lui est propre ou recourir à des couleurs étrangères. La science peut donc toujours supplier les artistes de mettre à l'épreuve ses théories, de les confondre peut-être, mais au moins d'instruire nos sens, puisque nous constituons nos sens les arbitres de la vérité. Je ne doute point que M. de Luynes, aujourd'hui que la statue est entre ses mains, ne la fasse revêtir de teintes brillantes et idéales. Nous saurons enfin si la polychromie n'est qu'un goût grossier, digne des civilisations dans l'enfance, ou si c'est un principe d'un ordre supérieur, qui veut que la couleur soit le charme de la forme et la lumière de la beauté.

Si, des parties nues, qui sont représentées par l'ivoire, nous passons à l'examen des draperies, qui sont représentées par l'or, la même déception nous attend. L'or n'est plus de l'or; une timidité savante est parvenue à en étouffer tous les feux. La longue tunique paraît grise et comme effacée; ses tons sont parfois ceux de la pierre, ses reflets appartiennent à l'argent plutôt qu'à l'or. Les accessoires seuls, le bouclier, le casque, les ailes de la Victoire, sont d'un ton franc, comme pour mieux écraser le vêtement principal. Je ne saurais ici alléguer l'inexpérience de l'artiste : il a voulu évidemment détruire l'éclat du métal, car partout un travail à la pointe hache

les surfaces de la tunique. Les rayons du jour ne trouvent point les contours polis sur lesquels ils aimeraient à se jouer; ils sont brisés par mille traits qui les absorbent; les ombres projetées par les saillies n'ont plus elles-mêmes ni transparence ni valeur. Bien plus, les ornemens, qui devraient se détacher sur le bas de la tunique en guise de légère broderie, disparaissent sous le réseau que le burin a creusé. N'était-ce pas le cas cependant de se rappeler que Phidias avait semé la draperie de son *Jupiter Olympien* de lis et de fleurs de toute espèce? Ces fleurs n'étaient-elles point rehaussées de couleur, de même que la mosaïque byzantine, si pleine de traditions grecques, disposait ses peintures sur des fonds d'or? Était-ce trop risquer que d'imiter par des émaux une broderie délicate? Pour cela, il est vrai, l'or devait laisser éclater toute sa splendeur. « L'or, s'écriait Pindare, est comme un feu brillant qui resplendit à travers les ténèbres! » La statue de M. Simart justifie mal un tel enthousiasme; elle nous ferait plutôt comprendre la figure hardie dont se sert le prophète des *Lamentations* : «Comment l'or s'est-il changé? comment a-t-il perdu sa belle couleur? » Vous n'aviez pourtant qu'à demander à l'industrie moderne ses secrets pour appliquer les dorures les plus variées, de même que Phidias employait les *teinturiers* en or nommés par Périclès dans son discours au peuple. Aussi la tunique, chaste voile des formes, devait-elle être un tissu de lumière, tandis que les accessoires recevaient un ton moins vif. Des ors brunis, je suppose, plus favorables au mélange du bronze dont nous parle Pline, composaient les armes; des ors verts, le serpent ou la Victoire; l'or destiné à l'égide sortait plus rouge des fourneaux, puisque primitivement l'égide se peignait de vermillon, si toutefois je comprends bien le témoignage d'Hérodote. Enfin, sans prétendre déterminer la valeur des différentes parties, on peut pressentir que leurs rapports étaient réglés par un calcul exactement opposé au calcul de M. Simart, le motif principal jetant tout son éclat, tandis que les ornemens n'avaient qu'un éclat secondaire, propre à rehausser le motif principal. Mais surtout, on ne saurait trop le redire, que l'or reste de l'or! Pourquoi l'employer, si vous ne voulez qu'en gâter la richesse et en éteindre les clartés?

D'ailleurs ce qui est vrai pour l'ivoire ne l'est pas moins pour le plus précieux des métaux. L'or exigeait bien moins des procédés particuliers qu'une intelligence particulière. Il fallait comprendre sa nature, les avantages ou les difficultés qu'elle offrait; il fallait ne point le travailler comme le bronze ou comme le marbre. Les Grecs, qui avaient poussé l'analyse dans les arts jusqu'au raffinement, savaient parfaitement que les principes d'exécution varient selon la matière, parce que les difficultés sont inégales, encore plus les res-

sources. Les draperies surtout n'étaient point traitées de la même manière par le sculpteur, quand le modèle devait être copié en marbre ou moulé en bronze. Le bronze permettait plus de mouvement, des plis fins et répétés, des jets hardis, des sinuosités profondes, au point qu'on démontrerait aisément, devant tel antique des musées de l'Europe, que c'est la copie en marbre d'un chef-d'œuvre en bronze. Qu'était-ce donc lorsque l'or se présentait à son tour! Le sculpteur ne devait-il pas redoubler d'efforts pour tirer parti de son essence fine et ductile? N'imaginait-il pas un système de plis différens? Ne cherchait-il pas à multiplier la lumière par des jeux compliqués, à briser ses rayons pour les rallumer plus vifs, à ménager les ombres et les oppositions? Sans déroger à sa grande manière, Phidias ne savait-il pas donner au métal une souplesse chatoyante pour en tirer les effets les plus magnifiques? Aussi, à la place de M. Simart, n'aurais-je emprunté mes draperies ni aux vierges des Panathénées, ni aux caryatides du temple d'Érechthée. Les unes et les autres sont drapées avec une fermeté et une tenue droite que commandait le sentiment de l'architecture. Les caryatides surtout ont un caractère monumental : les plis de leur tunique tombent sur le sol comme les cannelures d'une colonne. Je me serais inspiré de l'admirable groupe des *trois Parques*, enlevé par lord Elgin au fronton oriental du Parthénon. Jamais l'art n'a rendu le vêtement avec plus d'abondance, de mouvement, de délicatesse, de couleur, j'entends cette couleur qui jaillit du ciseau. C'est dans un tel esprit, qui n'exclut point une simplicité chaste, que l'or voulait être traité. Au contraire M. Simart a prodigué aux ornemens l'éclat, la vigueur, la richesse; là seulement l'or a toute sa chaleur, tandis que les parties essentielles sont d'une facture monotone, d'un aspect froid, condamnées aux tons blafards. La tunique n'est rien moins qu'un tissu d'or et de lumière; on ne saurait dire, selon l'expression naïve des contes de fées, qu'elle est de *la couleur du soleil*. Le métal est à peine reconnaissable, si pâle qu'il se refuse aux sourires de la lumière et l'absorbe tristement. L'artiste a brisé lui-même le rameau d'or et renoncé à ses prestiges.

La liste est longue des causes compromises par ceux-là mêmes qui les voulaient rendre populaires. On ne saurait affirmer que M. Simart ait échappé à un danger semblable. S'il n'a point découragé le petit nombre de juges que M. Quatremère avait dès longtemps gagnés à la statuaire polychrome, si leur imagination charmée n'a point cédé aux impressions des sens, le public a passé froidement. On lui a nommé Phidias, il s'est incliné, mais en reléguant au nombre des fantaisies somptueuses du paganisme une œuvre où il ne reconnaissait point la marque saisissante de l'art qui n'a point

de date et qui ne vieillit jamais. La Minerve est une arme que retournent déjà contre les savans ceux qui font passer avant la science le goût de leur temps. La beauté manifeste pouvait seule leur ouvrir violemment un horizon inconnu, car c'est par les sens et non par l'esprit qu'ils se transportent au point de vue du passé. La générosité de M. de Luynes sera citée dans l'histoire de l'archéologie au XIXe siècle; j'espérais que la statue elle-même serait mémorable dans l'histoire de l'art par l'influence qu'elle aurait exercée. Or, en matière d'art, l'influence d'une idée n'est réelle qu'autant qu'elle se traduit dans la pratique : on ne loue pas seulement un vrai modèle, on l'imite.

J'espérais que M. Simart aurait des imitateurs, je veux garder cet espoir; M. Simart lui-même trouvera l'occasion de prendre une revanche éclatante, fort de l'expérience qu'il ne devait, par une loi suprême, acquérir qu'à ses dépens. La statuaire polychrome, perdue depuis tant de siècles, mérite d'être reconquise. Ses magnificences ne sont point un jeu dispendieux; elles ont leur application dans nos mœurs, et l'industrie moderne nous assure qu'elles ne seront point une ruine. Quand je dis que la statuaire polychrome est perdue, je me trompe : elle existe, elle n'a jamais cessé d'exister; ses vraies traditions se sont seules perdues entre les mains mercenaires auxquelles on les abandonne. Ce serait écrire un livre que de raconter la longue décadence d'une branche de l'art que les Grecs avaient portée à sa perfection. Les sanctuaires antiques peu à peu remplis de dieux, les artistes réduits à des travaux moins glorieux, puis bientôt, à Rome, soumis au caprice des particuliers; les bustes de marbres divers et d'albâtre que l'on a découverts en Italie; les transformations de l'art byzantin, la révolution qu'y introduisit la secte des iconoclastes; les métaux précieux employés par la peinture à son tour, qui habillait d'or et d'argent ses figures sacrées; les admirables produits de la toreutique vénitienne et florentine; le goût nouveau des maîtres de la renaissance, qui, voyant les antiques sortir du sol sans les ornemens que le sol avait consumés, ne voulaient plus que des statues monochromes; la prédominance absolue de ce principe, qui conduit enfin la sculpture moderne au culte de la forme abstraite et à la haine de la couleur, — il faudrait parcourir à loisir toutes ces phases de l'histoire : je ne puis que les indiquer au souvenir de ceux qui ont réfléchi sur l'art. Regardons uniquement autour de nous; ne remarquons-nous pas que la statuaire polychrome persiste malgré le mépris des sculpteurs? Elle a été conservée par le christianisme, qui, en effaçant les superstitions païennes, a gardé tant de traditions de l'art païen.

Les chrétiens d'Orient mêlent encore aujourd'hui la peinture et

la toreutique. Les images de la Vierge et des saints ont la tête et les mains peintes. Pour figurer la draperie, on cloue une feuille d'or ou d'argent; les plis sont rendus, soit par un travail au repoussé, soit par les traits du burin. Le front est ceint d'une couronne de métal rehaussée parfois de pierres brillantes. L'église est-elle pauvre, le cuivre et le fer-blanc prennent la place de métaux trop coûteux. Ainsi, en proscrivant la statuaire qui avait forgé les faux dieux de l'antiquité, le culte byzantin, par une confusion singulière, transportait dans la peinture le luxe de la sculpture et le relief de ses ajustemens. La religion catholique avait condamné les fureurs des iconoclastes : elle a présenté sans crainte à la vénération des fidèles les statues des personnages sacrés. Dans les centres privilégiés, les grands artistes ont été appelés, et leur influence a fait triompher la sculpture monochrome; mais dans les sphères plus modestes du culte, la polychromie s'est maintenue. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'en Italie ni jusqu'en Sicile, où les imaginations aiment la couleur et veulent être enivrées par l'éclat extérieur des cérémonies. Restons à Paris; dirigeons-nous vers la cathédrale ou vers l'église de Saint-Sulpice; cherchons dans les rues voisines les magasins où se vendent tous les objets nécessaires au culte. Les vases les plus simples s'y trouvent à côté des œuvres les plus magnifiques, les produits de la toreutique à côté de la sculpture polychrome. Voici les tabernacles, les ostensoirs, les candélabres, où l'or, l'argent, le cuivre, l'émail, les pierres brillantes sont habilement mélangés. Voici des statues de toute grandeur et de tout prix, en plâtre, en stuc, en bronze, en bois; le curé de campagne n'y cherchera point en vain une sainte Vierge ou un saint Joseph à la mesure de ses humbles ressources. Les draperies sont entièrement dorées; les mains et le visage, le corps du Christ enfant sont peints à l'imitation de la chair; les yeux, les lèvres, les sourcils, la barbe, sont distingués par les couleurs qui leur sont propres dans la nature. Tout cela est bien naïf et même, je l'avoue, bien grossier; c'est la polychromie retombée dans son enfance. Pourquoi? Parce que les artistes l'ont rejetée, parce que les moins habiles qui l'ont recueillie ont laissé les traditions s'altérer d'âge en âge; l'art est devenu un métier. Si vous démêlez çà et là un modèle plus heureux, ce sera l'œuvre de quelque élève de l'école des Beaux-Arts : il gagnait par un travail honorable l'argent nécessaire à ses études. A-t-il eu le prix de Rome, est-il devenu célèbre? Il sourit en parlant des travaux qui lui ont donné le pain et la patience, ou même il n'en parle plus.

Il y a là cependant une source de beautés inconnues : c'était cette source tarie depuis des siècles que M. Simart était appelé à rouvrir. Les magnificences de la toreutique veulent pour abri les palais et les

sanctuaires. Les palais sont rares dans notre pays, et l'état seul pourrait encourager un luxe aussi délicat. Les églises au contraire, avec leurs nombreuses chapelles, leur décoration, leurs vitraux, offriront un cadre favorable à la sculpture coloriée dès le jour où les sculpteurs voudront la relever jusqu'à eux. L'industrie a des procédés pour appliquer l'or avec économie sur les matières les plus viles, et les teintes qu'elle obtient ne sont pas moins variées que les alliages des anciens. L'ivoire n'effraie point par son prix, surtout quand les statues ne sont point colossales et quand la chasteté chrétienne réduit le nu à sa juste vraisemblance. Pour les églises moins riches, il reste le marbre, la pierre, le stuc, car Phidias et Polyclète n'ont dédaigné ni le bois doré, ni le marbre, dont les tons crus étaient, je le suppose, adoucis ou déguisés par la couleur; d'autres sculpteurs consentaient même à recourir au plâtre.

Ni le but ni les moyens ne font donc défaut à cette renaissance désirable : les moyens n'ont rien que de pratique, le but rien que d'élevé, puisque la religion le consacre; mais les hommes ont fait défaut. L'or et l'ivoire attendent que des artistes intelligens autant qu'habiles consentent à rechercher les principes oubliés, à créer une tradition, qu'ils se résignent à des tentatives infructueuses jusqu'à ce qu'ils rencontrent les idéales conventions sans lesquelles il n'y a point d'art, car la convention peut seule conjurer les dangers que présente l'union de la forme et de la couleur; seule, elle peut tourner ces dangers en beautés éclatantes. Ce vœu sera-t-il réalisé? Je l'ignore, quoique j'aie contemplé avec un vif intérêt la *Vierge* peinte exposée par M. Froget, et surtout la *Canéphore* de M. Wolff. N'est-ce point le vœu d'un barbare? Alors je cours risque d'être un barbare à la suite des Grecs. On dit qu'il faut être de son temps, et j'en suis. Assurément ils cèdent au plaisir de contredire, ceux qui nient le principe de la forme abstraite et appellent pauvreté l'indépendance si logique à laquelle la sculpture est arrivée depuis le XVe siècle; mais les deux systèmes ne peuvent-ils exister simultanément? Nos sens condamnent-ils notre goût à une tyrannie aussi exclusive? Dédaignons-nous les couleurs plates de la peinture à fresque depuis que nous connaissons les modelés incomparables de la peinture à l'huile? Au milieu des incertitudes que l'expérience peut seule résoudre, je ressens du moins cette confiance que les essais les plus malheureux ne sauraient altérer : ce que l'antiquité tout entière a admiré ne pouvait manquer d'être admirable, et si nos sculpteurs échouent là où les sculpteurs anciens ont produit leurs plus splendides chefs-d'œuvre, ce ne sont pas les Grecs qu'il convient de justifier, ce sont les modernes qu'il faut plaindre.

BEULÉ.

DU ROMANESQUE

DANS

L'ESPRIT LITTÉRAIRE

POÉSIES ET NOUVELLES, par Mme D'ARBOUVILLE.[1]

Il est facile de parler des auteurs dont on ne connaît que les ouvrages. On peut ne point penser à eux, et en les lisant s'occuper exclusivement de ce qu'on lit, ou si le genre de leurs écrits, le caractère de leur talent, ramènent naturellement l'attention sur leur personne, on cherche à se la représenter par hypothèse, et on la conçoit à l'image de leurs idées. Rien n'est moins sûr, je le sais, que cette sorte de conjectures; nous ne ressemblons pas toujours à nos œuvres, et l'art est *plein de feintise :* bien habile qui ne s'y laisse pas tromper; mais enfin c'est un attrayant effort d'esprit que de chercher l'homme dans l'auteur, et de remonter de l'effet à la cause. En tout cas, et si l'on se défie de ce genre de recherche, reste la ressource de n'avoir affaire qu'au livre, et l'on se met à l'aise avec la pensée écrite. On la juge en elle-même et pour ainsi dire comme une chose. S'il en faut dire son avis, on ne consulte que son intelligence et son goût, et l'on prononce avec une parfaite indifférence. Je doute que cette indifférence ajoute à la sagacité, tout au contraire, et là comme dans d'autres affaires il peut arriver que trop d'impartialité

(1) 3 vol. in-8°, librairie d'Amyot, rue de la Paix.

nuise à la justice. Cependant l'appréciation des ouvrages d'esprit devient plus difficile, lorsqu'ils viennent d'une personne que l'on a connue, et quand on rapproche à chaque instant par le souvenir sa vie de ses écrits et ses sentimens de ses pensées. On croit, on le voudrait du moins, la retrouver dans ce qui reste d'elle, et l'on est naturellement entraîné à la tâche compliquée de découvrir tous les liens mystérieux qui rattachent les affections, les émotions, les principes d'une personne, soit aux événemens de sa destinée, soit aux productions de son esprit. On s'efforce de décomposer et de recomposer tour à tour cette unité de la personne humaine, et l'on se pose irrésistiblement un problème qu'on ne serait pas en état de résoudre, quand il s'agirait de soi-même, car où est l'homme qui ait conscience de toute sa nature?

Telle est cependant la tentation dont je sens que j'ai à me défendre en voulant entretenir le lecteur du recueil des écrits de Mme d'Arbouville. J'ai besoin de me représenter et combien l'entreprise serait difficile, et combien peut-être le lecteur s'étonnerait de la voir essayée, pour ne pas chercher dans ses œuvres l'image de son âme comme dans un miroir, pour ne pas faire l'effort de replacer dans le monde où elle a vécu, dans la famille où elle est née, au milieu de souvenirs pour moi pleins de douceur et de réalité, une jeune femme éminente par mille qualités, mais qui en devait quelque chose aux circonstances de sa destinée, et qui n'a fait qu'ajouter aux dons précieux de l'esprit et du cœur, largement départis entre elle et les siens, une faculté moins partagée, plus individuelle, celle de donner une voix harmonieuse au genre de pensées et de sentimens qui l'animaient et qui l'entouraient à la fois. M. de Barante, qui à tous les titres pouvait bien mieux compléter ainsi le tableau, me donne l'exemple d'un art plus discret et non moins fidèle. Dans une courte notice, il a dit, avec une justesse exquise et une simplicité touchante, tout ce qu'il était nécessaire d'apprendre au public sur celle dont on réunissait les œuvres pour lui. Il serait impossible de faire aussi bien, téméraire peut-être de faire autrement.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue* qu'il est nécessaire de rappeler le talent de Mme d'Arbouville. Ici, dans ces pages mêmes, on a donné à quelques-unes de ses meilleures compositions une publicité qu'elle n'osait affronter qu'à demi, et on lui a fait connaître le succès qu'elle ne cherchait pas. Chacun se souvient de ces nouvelles écrites avec tant d'émotion et de délicatesse, et que recommandent une rêveuse imagination, une sensibilité pénétrante, une diction gracieuse. Il serait aussi malaisé que superflu de les analyser. Ce qui touche ne s'oublie pas, et ce qui sait plaire ne se laisse pas toujours expliquer.

Peut-être serait-il plus à propos de chercher à caractériser le genre de littérature auquel se rattachent les ouvrages de Mme d'Arbouville, et surtout l'ordre d'idées et de sentimens au sein duquel il a pris naissance. Tout cela appartient à une partie ou à une époque de la société qui pourra bien ne pas se répéter souvent, et voilà déjà un peu de temps que le talent a commencé à prendre d'autres voies. Les critiques de l'antiquité, qui ne craignaient pas le langage technique, disaient qu'il y avait comme des *lieux littéraires*, des *topiques* pour parler comme eux, ou plutôt des fonds de pensées distincts où pour chaque genre, dans chaque occasion, chaque auteur devait s'approvisionner. Ils ne laissaient guère au talent que l'originalité de la forme, et classaient sous diverses étiquettes les matériaux communs de toute composition. Nous ajouterions aujourd'hui, ce me semble, à leurs énumérations des articles qu'ils n'ont pas prévus, car à nos yeux il n'y a pas seulement pour l'écrivain des sources distinctes suivant les sujets et les genres, il y en a de différentes suivant les temps. Chaque époque renouvelle le trésor où le talent doit puiser. Non-seulement il s'élève par momens des opinions nouvelles, mais de nouvelles manières de sentir ce qui est de tous les temps. Ces variations de l'esprit et même du cœur humain, assez peu observées jadis, ne l'ont jamais été si bien que de nos jours. C'est une idée qui appartient à notre siècle que tout a son histoire, et la littérature, dans la succession de ses formes, n'est que la contre-épreuve des métamorphoses morales de cette changeante identité qu'on appelle la nature humaine.

S'il fallait désigner d'une manière superficielle, mais vraie, le genre auquel appartenait l'esprit de Mme d'Arbouville, on pourrait l'appeler le genre romanesque; cependant ce mot serait loin de la faire personnellement connaître. Elle n'avait rien dans le monde, non plus que dans la simplicité de sa vie, qui rappelât le roman. La gaieté de sa conversation et la douce sérénité de son caractère et de son existence formaient un contraste agréable et piquant avec le tour rêveur et mélancolique que prenait sa pensée dès qu'elle remontait dans le domaine de l'imagination; mais là elle se sentait à l'aise, et aucun calcul, aucun effort, aucune prétention ne se mêlaient à cette exaltation naturelle dont la trace se retrouve partout dans ce qu'elle écrit. Le romanesque, pour continuer à me servir de ce mot, n'est pas quelque chose d'uniforme, ni qui se produise dans toutes les sphères, à toutes les phases de la société. Par exemple, je soupçonne que jamais société n'a été moins romanesque que la société française en ce moment, et si elle l'était, ce serait assurément de toute autre façon que dans un autre âge. Aujourd'hui on appellerait de ce nom une excentricité fiévreuse et systématique à la fois,

qui sacrifierait tout un monde à l'intensité de certaines sensations individuelles. Ce serait la toute-puissance donnée à une fantaisie, ce serait ce cri : *un royaume pour un cheval,* prononcé, non pour se sauver comme Richard III, mais en vue de se divertir comme don Juan.

Nos pères ont vu d'autres temps. Mme d'Arbouville était, comme on sait, l'arrière-petite-fille d'une femme remarquable dont Rousseau a fait un personnage historique en la plaçant dans le roman réel de sa vie. C'est à M. Saint-Marc Girardin qu'il faudrait recourir ici, et je voudrais bien qu'il récrivît la page qu'on va lire. Il dirait mieux que moi que Mme d'Houdetot, jetée au milieu du dernier siècle dans cette société dont on dit aujourd'hui tant de mal, peut-être parce qu'elle a donné naissance à la société actuelle, était une personne à la fois droite et tendre, capable de passion et remplie de pureté, *une jolie âme,* comme disait Mme d'Épinay. Avec tous les goûts un peu mondains de la société polie et cultivée où elle avait vécu, elle avait conservé ce besoin et ce culte de l'affection que l'esprit rend plus fine et plus délicate. Elle formait du dévouement et de la fidélité du cœur à un sentiment exalté, exclusif, l'idéal qui doit remplir la vie des femmes. Rousseau lui avait laissé de pénibles souvenirs. Clairvoyante sur ses défauts, sur ses travers, qui l'avaient effrayée et blessée, elle ne lui conservait qu'une faible part de l'indulgence qu'une femme accorde à celui qu'elle n'aime pas, quand il l'aime. Rousseau cependant avait exercé sur elle, comme sur toute la génération à laquelle elle appartenait, une vive influence. Il avait fait de l'amour une chose importante. Avant lui, l'amour, dans l'opinion commune, tenait bien plus d'une galanterie élégante que d'une passion profonde; il ne prenait guère cette dernière forme que dans la tragédie. Les romans passaient pour des fictions assez frivoles. Je ne me rappelle pas qu'aucun de nos écrivains sérieux, surtout ayant la prétention de l'être, se fût complu en prose dans cette description et ce panégyrique de l'amour qui remplit tant de pages de Rousseau. Sans assurément lui rien ôter de son côté terrestre, sans assurément l'arracher aux instincts dont Platon s'efforçait de le délivrer, il l'associe cependant à la réflexion sur soi-même, à la méditation sur la nature et la morale; il l'accouple à la philosophie, et par là, sans réussir, je crois, à faire de ses contemporains des sermonneurs aussi contemplatifs que les héros de *la Nouvelle Héloïse,* il est parvenu, dans un siècle où le plaisir et l'oisiveté tissaient tant de liaisons aussi peu dignes de sympathie que d'estime, à faire de l'amour, au jugement du monde, un sentiment respectable, dominant, sacré, qui a ses devoirs comme ses tourmens, qui peut à lui seul déplacer le but de la vie, et devenir comme la religion de certaines âmes. Le

grand côté de Rousseau, c'est de prendre tout au sérieux, et c'est par là qu'il a fortement agi sur son siècle.

Avant le début du nôtre, il y avait dans le coin du monde de Paris où régnait l'esprit du précédent une disposition habituelle à tout développer par la conversation. L'empire de cette disposition dans notre pays, ses effets de toutes sortes n'ont peut-être jamais été exactement décrits. La conversation tantôt aggrave, tantôt atténue; elle simplifie, elle complique; elle calme, elle entraîne. Elle crée de nouveaux besoins de l'âme, et satisfait quelquefois ceux qu'elle n'a pas créés. Par elle, tout s'allume, mais tout s'exhale. La parole devient tour à tour un excitant et une diversion. Elle ajoute aux sentimens qu'elle exprime et souvent les contente en les exprimant. Dans ce qu'on appelle la société, elle peut cependant devenir une affaire sérieuse; favorisée par l'oisiveté, elle en trouble quelquefois le repos, et transforme en émotions, en sentimens, en passions même, de simples aperçus de l'esprit. C'est en partie par la conversation qu'à la suite de la révolution française se forma, dans les âmes attristées et découragées, une sorte de théorie nouvelle de la vie et du bonheur. La rupture de beaucoup de liens sociaux et les subits changemens de fortune ne permettaient plus cette préoccupation des biens, des honneurs et des plaisirs, si puissante chez les heureux de l'ancien régime. L'enthousiasme de certaines idées s'était refroidi; la foi dans les systèmes avait fait place à un sentiment contraire. On ne se sentait plus porté à confier la société aux entreprises de la pensée, et de ce côté le découragement avait supplanté l'espérance. On retombait naturellement sur soi-même. Les affections intimes reprenaient leur empire; la vie individuelle paraissait comme le seul champ qui restât à l'activité de l'âme. Les affections avaient souffert, mais du moins elles n'avaient pas trompé. La douleur constate la sensibilité, et ne la dissipe pas. Aimer et réfléchir semblaient donc ce qui restait de mieux à faire; l'on crut bientôt que dans le cœur seul il fallait chercher le bonheur. Là seulement les regrets avaient leur douceur, les mécomptes même n'humiliaient pas, et les émotions qui plaisent pouvaient innocemment atteindre au ravissement et au transport. L'imagination ajoute en effet beaucoup plus aux plaisirs du cœur qu'aux joies de la raison, et nos sentimens nous conduisent plus que nos idées sur le bord de l'infini. De là un goût de rêverie qui, issu du malheur et de la déception, conservait un caractère de vague mélancolie. La littérature en prit quelque chose, et l'on se souvient de la faveur qui s'est attachée quelque temps à la poésie comme à la philosophie rêveuse.

La mère de Mme d'Arbouville fut élevée auprès de sa grand'mère. Elle avait rapporté de l'île de France, où elle était née, un cœur

simple et des impressions naturelles qui s'alliaient à un esprit délicat, facilement séduit par tout ce qui était sensibilité, enthousiasme, illusion. Elle aimait à observer, et elle observait avec finesse, quoiqu'une bonne moitié ou plutôt la moins bonne moitié de la réalité fût destinée à lui échapper toujours. Il n'y avait que les secrets du cœur qui ne lui échappaient jamais, et sa bonté attentive et diligente donnait le plus vif attrait à son amitié. On remarquait en elle un mélange de bienveillance et de fierté qui ne se rencontre guère au même degré, et cependant un penchant, je dirais presque une passion pour le dévouement, plus rare encore que tout le reste. Cette jeune personne distinguée tombait au milieu d'une société spirituelle et lettrée, et qui cherchait désormais dans les ouvrages d'esprit plutôt l'analyse des sentimens que l'exposition des idées. Elle se formait dans un monde où l'on avait souffert, où chacun avait gardé de la révolution de tristes souvenirs. Elle-même devait rencontrer dans sa destinée quelques causes de chagrin qui l'éprouvèrent sans l'abattre. Elle n'avait rien ni des préjugés de l'ancien régime, ni de ceux de la philosophie passée. Tout cela lui était comme étranger; il n'en restait pour elle que cette liberté et cette modération d'esprit plus communes alors qu'aujourd'hui, et sa part de la tendance générale à préférer en tout l'imagination à la réalité et au raisonnement. C'est dans le monde de l'imagination qu'alors on aimait à vivre, dans ce monde où l'amour n'est que pureté et dévouement, la religion qu'espérance et consolation, la vertu qu'enthousiasme et bienveillance. Cette disposition, transportée dans la littérature, a déterminé le ton romanesque de certains livres, et amené ce je ne sais quoi d'élevé et d'indécis, de sublime et de vague, dont on a fait alors l'idéal de l'art et de la vie.

Tout ce mouvement intellectuel et littéraire approchait de son terme, lorsque parut un poète destiné à résumer une dernière fois et à peindre avec un incomparable talent cet état de l'âme humaine, qui à tant de charme unissait un peu de faiblesse. Les *Méditations* et les *Harmonies* en resteront l'immortel monument. La France a pu enfanter d'aussi grands poètes, je ne sais, mais aucun qui le fût ainsi. Peu d'ouvrages d'esprit ont produit autant d'effet sur l'âme des lecteurs. Destiné à être lu et relu dans la solitude, à prêter une voix secrète à des sentimens mystérieux, ce livre devait être le vrai *penseroso* de tous les jeunes esprits, surtout dans le sexe qui préfère les émotions aux idées et qui se plaît le plus au demi-jour de la raison. Les jeunes hommes d'alors commençaient peut-être à passer l'époque où cette poésie se fût emparée de leur âme tout entière. Leur imagination arrivait à désirer dans l'art des formes plus arrêtées, dans la pensée une foi plus distincte, le dirai-je enfin? dans la

passion une réalité moins voilée. Une pure et vague poésie ne suffisait pas aux ardeurs philosophiques des générations que j'ai bien connues; mais elles auraient été bien mal douées, si elles n'avaient du moins en admiration rendu au poète ce qu'elles pouvaient lui refuser en sympathie. Les besoins de notre âme allaient au-delà, mais notre imagination ne pouvait s'élever au-dessus.

Chez les femmes, au contraire, la sympathie était sans limites; l'effet fut intime et profond. Je sais des âmes pour qui tout date de là, et qui n'ont entrevu l'idéal que cette fois. Mme d'Arbouville appartenait aux générations que bercèrent les chants inspirés par Elvire. Ce fut sans aucun doute la poésie de M. de Lamartine qui, en passant par son cœur, donna l'éveil à son talent. Élevée dans cette atmosphère de sentimens exquis et purs, entourée dans la famille de sa mère d'âmes vives et délicates, que le bien seul et le malheur ont touchées, elle dut ressentir avec plus de puissance qu'aucune les émotions où se plaisait cette poésie, puisqu'au don de les éprouver elle unissait celui de les reproduire. De bonne heure, lorsqu'elle cessait à peine d'être une enfant, elle essaya des vers, et elle eut tout de suite de la pureté et de la grâce. Son premier recueil, *le Manuscrit de ma Grand'Tante,* prouve qu'elle composait sous l'empire d'un sentiment sincère, puisqu'elle voulait se cacher, et prêter à une vieillesse feinte les songes de sa jeune imagination. Elle est elle-même *la jeune femme* à qui apparaît *l'ange de poésie,* et qui lui répond :

« J'écouterai ta voix, ta divine harmonie,
Et tes rêves d'amour, de gloire et de génie.
Mon âme frémira comme à l'aspect des cieux;
Des larmes de bonheur brilleront dans mes yeux.
Mais de ce saint délire ignoré de la terre
Laisse-moi dans mon cœur conserver le mystère.
Sous tes longs voiles blancs cache mon jeune front;
C'est à toi seul, ami, que mon âme répond.
Et si dans mon transport m'échappe une parole,
Ne la redis qu'au Dieu qui comprend et console.
Le talent se soumet au monde, à ses décrets;
Mais un cœur attristé lui cache ses secrets.
Qu'aurait-il à donner à la foule légère
Qui veut qu'avec esprit on souffre pour lui plaire?
Ma faible voix a peur de l'éclat et du bruit,
Et comme Philomèle elle chante la nuit.
Adieu donc, laisse-moi ma douce rêverie,
Reprends ton vol léger vers ta belle patrie. »
L'ange reste près d'elle; il sourit à ses pleurs,
Et resserre les nœuds de ses chaînes de fleurs;

Arrachant une plume à son aile azurée,
Il la met dans la main qui s'était retirée.
En vain elle résiste, il triomphe... il sourit...
Laissant couler ses pleurs, la jeune femme écrit.

Elle écrivit en effet, et d'une vie bien courte, mais unie et sereine, il reste du moins après elle le recueil précieux qu'une pieuse et fidèle tendresse a formé d'œuvres pleines de sentiment et d'esprit, qui sont bien d'une femme, quoique très peu de femmes les eussent égalées. Les vers de Mme d'Arbouville ont un vrai mérite d'élévation, de pureté, d'harmonie. On y sent beaucoup de facilité, qui n'exclut ni le soin ni l'élégance. Évidemment elle était par nature portée à concevoir poétiquement toutes choses. Cependant on apprend mieux à la connaître dans ses nouvelles, où elle se livre à ses propres conceptions et serre de plus près ses pensées. L'originalité est le mérite que les femmes qui ont le plus de talent atteignent avec le plus de difficulté. Mme d'Arbouville n'en manque point, ce me semble, et dans le cercle de sentimens où elle aime à s'enfermer, on est surpris de ce qu'elle montre d'invention, et d'un certain art de combiner des circonstances qui encadrent et fassent ressortir ses idées. Ses conceptions n'ont rien de commun, quoique les sentimens qu'elle veut peindre soient aussi vieux que le cœur humain. Le tableau est bien composé, le coloris est doux et vrai, l'expression est bien sentie, et encore que le dessin pût être plus ferme et plus précis, on sent une main qui sait peindre. Une chose frappe dans ces divers et charmans récits, c'est leur extrême tristesse. Mme d'Arbouville a été heureuse; nous avons déjà dit que son esprit était animé, sa conversation enjouée, et son imagination, qui donnait du prix à mille petites choses, ne la portait pas à rembrunir les teintes véritables de la vie. En un mot, elle ne voyait point en noir, et sans les maux cruels qui ont abrégé ses jours, on aimerait à parler de son bonheur et de sa gaieté. Il n'est même pas impossible que si son talent avait pris ce chemin, elle n'eût réussi dans le roman d'observation par la finesse d'une moquerie spirituelle; mais le côté poétique des sentimens l'a toujours de préférence attirée, et une imagination mélancolique semble avoir déterminé le choix de tous ses sujets. Elle se plaît dans la peinture de la douleur inconsolable et des situations désespérées. Ses héroïnes, pour qui sont faits tous ses romans, car elle n'y donne place au héros que parce qu'il est indispensable, Christine, Madeleine, Éva, Ursule, sont des élues du malheur et ont à lutter contre d'invincibles conditions de souffrance et de devoir. Si elle donne un de ses contes pour l'esquisse d'*Une Vie heureuse,* c'est une ironie quelque peu amère qui nous apprend que le bonheur s'achète au

prix de la raison, et se réduit aux illusions d'une douce démence. Ce n'est pas là assurément le vrai de la vie : rien n'est tout à fait sans mélange, et la destinée humaine n'est pas telle que, pour la prudence même, la Grande-Chartreuse soit le plus sûr asile; mais telle était la tendance de l'esprit romanesque dont j'ai essayé de rassembler quelques traits, celui d'une époque qui commence à reculer dans les nuages du passé, celui dont aimait à s'inspirer la nature humaine, plus pure et plus sensible alors que les événemens de nos jours ne l'ont laissée. Aujourd'hui on souffre moins et l'on se croit plus de courage, parce qu'on engendre moins de mélancolie, plus de raison, parce que, renversant le conseil d'Horace, on se soumet aux choses telles qu'elles sont, au lieu d'essayer de se les soumettre; *et mihi res,* etc. La puissance d'imagination ne se témoigne que par l'effort de tirer parti à outrance des facultés qu'on se croit, et de leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner. On ne rêve point de changer la direction du train, mais de le faire marcher à toute vitesse. Abuser de la réalité et pousser le positif à l'excès, voilà le roman dans l'art comme dans la vie. Heureusement il restera toujours des esprits qui iront ailleurs, et qu'un mouvement naturel entraînera vers le monde de l'idéal. Toujours ils se plairont à la peinture expressive des tourmens désintéressés du cœur, des luttes douloureuses du sentiment et du devoir, deux choses qui ne sont réelles, comme on sait, que pour qui le veut bien, car il dépend de l'égoïsme d'en faire des chimères. Toujours ils aimeront à compatir aux souffrances de ces âmes sublimes ou naïves qui ne se sentent au monde que pour croire et pour aimer. C'est dire que les compositions pleines de sensibilité et de charme de Mme d'Arbouville plairont toujours à des lecteurs délicats, et que ses écrits devront leur plus vif attrait à l'inspiration du cœur. Son talent fera aimer sa mémoire de ceux qui ne l'ont pas connue. Il sera la douce et triste consolation de ceux qui l'ont aimée.

CHARLES DE RÉMUSAT.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

III.

LA VIANDE DE BOUCHERIE.

RÉFORMES A INTRODUIRE DANS LA RÉGLEMENTATION DES PRIX ET DANS LA PRODUCTION AGRICOLE.

Les questions que soulèvent la production et le commerce des viandes alimentaires nous ont déjà occupé au point de vue des nécessités de l'hygiène, c'est-à-dire au point de vue du consommateur. Il a fallu constater la place trop restreinte que tient la viande de boucherie dans notre alimentation (1) et indiquer comment certains procédés scientifiques pourraient mettre les produits étrangers à la portée des populations françaises. Il y a maintenant un autre ordre de questions à traiter. Le but à poursuivre est l'abaissement des prix de la viande, obtenu par un développement convenable dans la production, jusqu'à ce jour insuffisante, de ce moyen d'alimentation. Ici la science n'a plus à intervenir seulement dans le domaine de l'hygiène, mais dans celui de l'économie publique : elle rencontre sur ce terrain les producteurs et les marchands aussi bien que les consommateurs. Comment concilier ces intérêts divers? Faut-il réglementer le commerce de la viande ou l'affranchir? Y a-t-il moyen d'augmenter les avantages du producteur, de façon à provoquer un abaissement des prix qui ne soit préjudiciable à personne? Sur ces deux points, la science doit être consultée, car elle apporte des ob-

(1) Voyez la livraison du 15 octobre 1855.

servations, des données positives, dont l'administrateur et l'économiste sont forcés de tenir compte.

Sur la première de ces questions, relative au commerce de la viande, une expérience se poursuit, et nous avons, avant de nous prononcer, à examiner quels sont les avantages qu'on peut obtenir du régime nouveau connu sous le nom de *taxe de la viande*, quels sont aussi les inconvéniens qu'il peut faire naître et qui tourneraient contre le but qu'on a voulu atteindre.

Sur la seconde question, relative à la production, il nous sera plus aisé d'arriver à une solution absolue. Il est évident que la limitation des bénéfices du commerçant n'aurait que peu de portée pour les consommateurs, si le prix des produits alimentaires ne pouvait être abaissé chez les producteurs eux-mêmes, et ce dernier résultat serait bientôt compromis à son tour, s'il était obtenu au détriment de l'agriculture. Il est un moyen cependant d'arriver à un abaissement des prix de production qui se concilierait avec les intérêts agricoles, et ce moyen, nous l'indiquerons, en terminant, comme la conclusion naturelle de cette étude, que domine une seule pensée : augmenter la production et abaisser le prix d'un des principaux objets d'alimentation publique.

I.

Quels sont les résultats du système nouveau appliqué au commerce de la viande de boucherie? quelles améliorations pourrait-on y introduire?

Des objections de diverse nature se sont produites contre le régime de la taxe, tel qu'il est pratiqué à Paris. Les unes témoignent de préjugés qui ne résistent pas à l'examen des faits, les autres reposent sur une appréciation plus éclairée des questions à résoudre. Les unes et les autres soulèvent des problèmes délicats de chimie organique, de physiologie animale et d'organographie.

Parmi les préjugés qu'il importe de combattre, il en est deux qui méritent une attention particulière : le public s'est montré contraire au débit de la viande sans os, ainsi qu'au débit de la viande de vache. — Une des premières dispositions de l'ordonnance sur la boucherie porte qu'à l'avenir les parties osseuses ou les os isolés ne pourront être ajoutés à la viande ni compris dans la pesée. — Mais, a-t-on dit, en séparant ces portions, qui seront nécessairement vendues à plus bas prix, on élèvera d'autant le prix moyen de la chair nette ou débarrassée de cette surcharge; les os resteront sans emploi, tandis que naguère, répartis à peu près uniformément entre les consommateurs, ils étaient convenablement utilisés. — C'est en effet une opinion généralement accréditée que la présence des os

dans certaines préparations est nécessaire : elle est devenue proverbiale, et l'on a coutume de l'exprimer en disant que *les os font le bon bouillon*. Cette opinion s'est même peu modifiée depuis la publication d'un rapport à l'Académie des Sciences rédigé par Magendie au nom d'une célèbre commission dite *de la gélatine*, après de longues et très concluantes recherches expérimentales (1).

On pouvait dire à la vérité que le procédé d'extraction de la gélatine des os soumis à l'examen de l'Académie, exécuté dans des appareils spéciaux à l'aide de la vapeur directement mise en contact avec la substance à traiter, différait des opérations usuelles, qu'enfin cette tradition si ancienne semblait représenter une pratique acquise et recueillie par des générations successives. Le fait me parut assez important pour être vérifié comparativement et dans les conditions les plus favorables à la préparation du bouillon d'excellente qualité (2). Je trouvai ces conditions réunies dans un établissement très digne d'intérêt, très habilement dirigé, où la science de l'ingénieur, mise à contribution, réalise le chauffage économique et salubre à l'aide d'un seul foyer de vapeur pour toutes les opérations culinaires qui fournissent chaque jour au centre de Paris les repas de quatre et même six mille personnes (3). Là précisément l'opération principale a pour but et pour résultat la préparation du bouillon de bœuf. Grâce à l'obligeance parfaite du chef de ce restaurant spécial, deux séries d'expériences comparatives furent très facilement exécutées.

Dans la première série, deux marmites à double enveloppe, chauffées par la vapeur, que des robinets permettent de modérer à volonté, reçurent l'une la viande désossée, l'autre des os du même bœuf en proportion équivalente, sans autre addition que les quantités ordinaires d'eau et de sel. Après une ébullition prolongée durant cinq heures, et si bien modérée que la température était entretenue à 100 degrés presque sans déperdition, on examina les produits. Le liquide obtenu de la viande désossée était d'une limpidité parfaite, d'une nuance légèrement ambrée; il offrait cet arôme délicat et cette

(1) Cette commission était composée de MM. Magendie, Thénard, Chevreul, Dumas et Darcet.

(2) On trouve des notions très précises sur les conditions favorables à la confection du bouillon dans un rapport sur la Compagnie hollandaise, présenté à l'Académie des Sciences par M. Chevreul et inséré dans les mémoires de la Société centrale d'agriculture.

(3) Les générateurs, machines et appareils, installés dans les caves, envoient continuellement ou à volonté la vapeur pour le chauffage, ou bien l'eau de Seltz distribuée aux nombreux consommateurs. Toutes les dispositions ont été prises et les constructions exécutées sur les dessins de M. Touaillon, inventeur de plusieurs machines utiles, et qui vient de recevoir une médaille de première classe dans le grand concours de l'exposition universelle. L'établissement est dirigé par le fondateur même, M. Duval.

saveur agréable qui caractérisent les meilleures préparations de ce genre, et leur ont fait donner le nom de *thé de viande*. Quant au produit de la décoction des os, il était tout différent : sa couleur d'un blanc grisâtre, son aspect trouble, son opacité, persistaient après un repos de dix heures. Il exhalait une odeur faible et présentait une saveur peu agréable. Le bouillon ainsi tiré des os était donc très différent, sous tous les rapports, du bouillon de viande.

La deuxième série d'expériences devait se rapprocher plus encore de la préparation habituelle : on ajouta effectivement dans chacune des deux marmites, d'une capacité environ de cinquante litres, les doses ordinaires de légumes et même quelques gouttes de caramel. La différence entre les deux produits obtenus devait être moins grande; elle fut notable cependant : le bouillon de viande avait gardé son arôme propre, agréablement combiné avec l'odeur des légumes; sa limpidité était la même, sa couleur avait nécessairement un peu plus d'intensité. Quant au bouillon d'os, son odeur très dominante provenait évidemment des légumes; il aurait sans doute paru agréable, si son aspect trouble n'eût fait naître une fâcheuse prévention.

La conclusion naturelle à tirer de ces expériences, c'est que le préjugé traditionnel favorable à l'addition des os dans le pot-au-feu ne saurait être de l'invention des consommateurs, car au fond il n'a rien de vrai. On doit croire plutôt qu'il a pris sa source chez les vendeurs, puisqu'il s'accordait parfaitement avec une pratique vraiment utile pour eux, qui leur permettait naguère de vendre une dose assez forte d'os isolés au même prix que la chair musculaire.

L'autre préjugé dont nous avons à parler est relatif au débit de la viande de vache. Cette viande de vache est assimilée par les ordonnances nouvelles à celle du taureau; toutes deux, formant une classe à part, sont taxées à un prix de beaucoup inférieur au prix des catégories correspondantes du bœuf; la différence est en moyenne de 40 centimes par kilogramme, ou de 23 à 50 pour 100 au-dessous des taxes du bœuf. Parmi les agriculteurs, cette mesure a excité les plus vives appréhensions. Nous dirons d'abord par quels faits nous comprenons qu'elle ait pu être motivée, puis nous montrerons comment les méthodes nouvelles qui ont changé l'ancien état de choses justifieraient sur ce point une modification importante aux règles de la taxe.

L'infériorité des qualités comestibles de la chair du taureau est unanimement reconnue : le caractère de l'animal, ses emportemens et le rôle qu'il remplit, tout s'oppose chez lui à la nutrition régulière des muscles, à la formation graduée des sécrétions adipeuses. Donc point de difficulté à cet égard. C'est sur le débit de la viande de vache seulement qu'ont pu se produire des opinions contraires qu'il faut examiner.

Chacun sait que les vaches peuvent acquérir un très remarquable embonpoint. Qui ne se souvient qu'à une époque très reculée sept vaches grasses ont présenté l'emblème d'autant d'années d'abondance, et que par opposition sept vaches maigres devinrent alors l'emblème des années de disette? Il faut convenir que, jusque dans ces derniers temps et plus particulièrement aux environs de Paris, le nombre des vaches maigres ou mal engraissées l'emportait sur celui des vaches grasses ou même en bon état. Souvent aussi dans les étables il se trouvait des vaches dites *taurelières* dont on ne pouvait calmer ni dompter les fureurs, et que dès-lors on était contraint d'abattre. De pareils animaux ne pouvaient offrir que des muscles amaigris, des tissus coriaces et peu sapides. Hâtons-nous de le dire, l'affection désordonnée dont nous parlons n'est plus guère à craindre aujourd'hui. A cet égard, les choses ont bien changé depuis que l'on peut appliquer aux vaches *taurelières* une méthode opératoire nouvelle inventée par un savant vétérinaire dévoué aux intérêts de la science et de l'agriculture (1).

Outre l'affection aujourd'hui si victorieusement combattue, il est une autre cause qui peut nuire à la bonne qualité de la viande de vache. Dans les localités voisines des grandes villes, les importans débouchés offerts au produit principal, c'est-à-dire au lait, engageaient les nourrisseurs à obtenir le plus fort rendement sous ce rapport à l'aide de nourritures abondantes, très aqueuses, tièdes et débilitantes. Sous l'influence de cette sorte de lactation forcée, la plupart des animaux succombaient phtisiques; ceux mêmes qui momentanément semblaient acquérir en perdant leur lait un certain embonpoint n'offraient à l'abattage que des chairs molles, décolorées, boursouflées plutôt que bien nourries. De là sans doute l'infériorité très grande et bien réelle de la viande de ces vaches, généralement abattues en mauvais état; de là le peu de faveur dont la viande de vache en général jouit dans certaines villes. Aussi n'est-ce pas vers les grands centres de population comme Paris que l'on dirige

(1) Ce vétérinaire est M. Charlier, qui parvient en effet, sans pratiquer aucune incision externe, à exciser et enlever l'ovaire des femelles atteintes de la maladie en question. Cette opération trouble à peine momentanément les fonctions nutritives de l'animal, qui bientôt devient susceptible d'un engraissement régulier et profitable. Cessant dès-lors de nuire aux autres, il peut fournir, pour son propre compte, une chair salubre et savoureuse. Cette méthode ingénieuse, qui a valu à M. Charlier de hautes récompenses et dernièrement la grande médaille d'or décernée par la Société impériale et centrale d'agriculture, présente de telles chances de succès, que l'inventeur, entraîné par son zèle extrême et confiant dans son adresse peu commune, demande à traiter ainsi même les plus douces vaches laitières, car il a reconnu, par des expériences nombreuses, qu'il leur procure de cette façon une tranquillité plus grande, un calme complet, favorable à la durée d'une lactation abondante et régulière, plus favorable encore à l'engraissement rapide.

le plus grand nombre de femelles, vaches ou génisses, *parfaites de chair et de graisse,* comme disent les nourrisseurs, car, en vertu de répugnances invétérées et légitimes, ces animaux ne pourraient être achetés que bien au-dessous de leur valeur réelle. Ce sont les nombreux consommateurs du Nord, de l'Aisne, du Loiret et de presque tout le centre de la France, qui savent apprécier et payer convenablement les vaches élevées dans ces conditions. Une longue pratique leur a prouvé que les femelles engraissées par d'habiles éleveurs fournissent une chair fine, succulente, que plusieurs propriétaires, juges compétens en cette matière, préfèrent, sous forme de rôti surtout, à la viande de bœuf (1).

L'influence de l'alimentation sur la qualité de la chair des animaux peut être démontrée par de nombreux exemples. Nous n'en citerons qu'un. La plupart des Français et surtout des Parisiens voyageant en Angleterre ont été frappés des différences considérables qu'ils remarquaient entre la qualité des viandes et de certains produits comestibles des animaux dans les deux pays : à Londres et presqu'en tous lieux dans les trois royaumes, la chair du veau, même après la cuisson, est rougeâtre, peu sapide, dépourvue de l'arôme fin qui la caractérise chez nous; le lait des vaches est généralement moins aromatique aussi, parfois il exhale une odeur particulière peu agréable; le beurre qui en provient est, à température égale, plus consistant, moins ductile, de teinte plus blanchâtre. Peu de personnes se rendent compte des causes qui produisent ces différences, et cependant des faits nombreux bien observés permettent de les expliquer. On les comprendra sans peine en examinant les conditions qui chez nous ont été particulièrement étudiées et souvent

(1) Pour mon compte, je puis dire qu'un aloyau de génisse rôti à point chez l'un de nos grands éleveurs, M. de Behague, m'a fait comprendre cette préférence. M. de Behague avait convoqué tout un aréopage de juges, agronomes et gens du monde, pour apprécier les produits d'une de ses génisses grasses, primée au précédent concours. Malgré les travaux analytiques et physiologiques de beaucoup d'hommes éminens, parmi lesquels on peut citer les noms de Proust, d'Edwards, de MM. Chevreul, Liebig, etc., il s'en faut de beaucoup que les questions relatives à la composition immédiate des viandes de diverses origines et d'animaux d'âges différens soient résolues. On sait d'une manière générale quelles sont les influences favorables des prairies naturelles formées de plantes herbacées diverses et de certaines rations alimentaires suffisamment variées, on connaît les effets utiles ou défavorables — entre certaines limites — des races, du travail, de l'âge, de la lactation relativement aux qualités comestibles des viandes de boucherie; mais on ignore la nature et les doses des principes immédiats qui forment les arômes obtenus par la cuisson. On n'a pu encore apprécier exactement l'influence d'un engraissement exagéré sur l'arôme du bouillon; il se pourrait que l'excès de tissus adipeux observé dans la viande des animaux de l'espèce bovine en Angleterre contribuât par les acides volatiles de la graisse à rendre le bouillon moins agréable en ce pays, mais on n'en a pas la certitude.

réunies à dessein pour satisfaire aux exigences du goût, généralement plus délicat, des habitans de nos grandes villes (1). On a parfaitement constaté par exemple que la chair du veau ne peut être obtenue à la fois tendre, suffisamment ferme, blanche, avec l'agréable arôme qui la caractérise en France, si le jeune animal n'a pas été nourri exclusivement de lait pendant un temps assez long, deux, trois, quatre mois et même davantage. On pousse les précautions et les soins minutieux à cet égard au point de tenir la bouche des veaux soumis au régime spécial de l'engraissement constamment garnie, durant les intervalles qui s'écoulent entre les repas, d'une sorte de muselière en osier qui les empêche de prendre aucune autre nourriture, pas même quelques brins d'herbe tendre. Afin de prolonger suffisamment l'alimentation des veaux au lait pur, on y consacre souvent le produit de plusieurs vaches.

L'influence de l'alimentation des vaches sur la sécrétion lactée a été reconnue maintes fois aussi : le lait offrant les meilleures qualités, le parfum le plus délicat, la coloration jaunâtre, indice naturel de la présence d'une crême abondante et douce, susceptible de donner un beurre jaune, aromatique, ductile, un pareil lait ne peut être obtenu que chez les vaches nourries des plantes variées dont la réunion dans les prairies renommées de la Normandie permet la production de l'excellent beurre d'Isigny.

Lorsque la nourriture se compose au contraire presque exclusivement ou pour la plus grande partie de plantes fourragères renfermant peu de substances grasses et dépourvues d'arôme ou contenant des principes odorans désagréables, telles par exemple que les différentes variétés de choux, les navets ou d'autres crucifères, le lait obtenu sous l'influence de ce régime alimentaire est peu abondant en crême et dépourvu de parfum. Le beurre qu'il fournit en moindre proportion n'offre que des qualités inférieures : sa coloration blanchâtre, sa consistance trop grande, son peu d'arôme ou même son odeur particulière le déprécient évidemment. Sans nul doute, l'immense développement des cultures de turneps (navets de Suède) dans la Grande-Bretagne, en faisant dominer cette sorte de

(1) C'est la quantité surtout, c'est l'abondance des produits que recherchent les éleveurs anglais. On amène chaque semaine, au marché de Smithfield, en moyenne :

5,000 bœufs ou vaches,	représentant pour l'année	260,000
900 veaux,	——	46,850
40,000 moutons,	——	2,800,000
1,000 porcs,	——	52,000

Les importations d'animaux des différentes races étrangères, graduellement accrues depuis 1846, se sont élevées, pendant l'année 1853, à 94,548 bœufs et vaches, 30,705 veaux, 259,420 moutons, et 12,757 porcs vendus en Angleterre.

fourrage dans l'alimentation des vaches laitières, a dû exercer une action défavorable sur la qualité du lait et des produits frais qui en dérivent. Il n'en faut pas chercher la cause ailleurs.

Suivant les débouchés spéciaux qu'offrent les localités et les occasions qu'ils rencontrent habituellement dans leurs achats d'animaux maigres, les fermiers qui se livrent à l'engraissement entretiennent presque exclusivement soit des vaches et génisses, soit des bœufs ou bouvillons. En considérant la qualité excellente des produits que les uns et les autres obtiennent, l'on a pu s'étonner à bon droit que la taxe ait établi et maintenu des différences qui s'élèvent de 20 à 50 pour 100, suivant les catégories des morceaux, sur les prix de la viande des deux origines. Nous venons de présenter l'état actuel de nos connaissances sur cette question. D'une part, il a été établi que très souvent autrefois, et quelquefois aujourd'hui, la viande de vache devait et doit effectivement encore être considérée comme ayant une moindre valeur que la viande de bœuf en bon état; de l'autre, il est certain que les vaches et génisses dans de bonnes conditions d'élevage, d'entretien et d'engraissement ne le cèdent probablement en rien aux bœufs élevés, entretenus et engraissés dans des conditions également favorables.

Les deux questions que nous venons d'examiner touchent à des préjugés populaires; des objections d'une nature plus grave ont été produites contre la nouvelle taxe et sont devenues, depuis la publication de l'ordonnance sur la viande de boucherie, l'objet d'une polémique animée dans les journaux agricoles et les recueils spéciaux. La vérité, je crois, se trouve, cette fois comme presque toujours, entre les opinions extrêmes.

En classant les morceaux des animaux dépecés en trois ou quatre catégories, en rangeant dans la première ceux de ces morceaux qui pour un même animal représentent la meilleure qualité, et successivement dans la deuxième, la troisième catégorie les portions moins bonnes ou plus chargées de tendons et de membranes coriaces, on n'a pas tenu compte de l'état plus ou moins gras, plus ou moins maigre de chaque animal, et comme la taxe est établie d'après le cours moyen des ventes effectuées sur les marchés de Sceaux et de Poissy, il en résulte que, les bouchers qui achètent les plus beaux et les meilleurs animaux payant un prix supérieur à la moyenne, la taxe basée sur cette moyenne leur sera évidemment défavorable. Ceux de leurs confrères qui achètent les animaux les plus maigres au-dessous du cours moyen gagneront au contraire davantage en vendant au prix taxé, qui pour eux sera le même. Il y a là un inconvénient réel, mais qu'il est possible de faire disparaître tout en évitant une conséquence moins certaine il est vrai, moins prochaine

surtout, mais qui serait bien plus fâcheuse. C'est qu'en classant la viande par catégories de morceaux, sans avoir égard à la qualité de chaque animal, on décourage l'éleveur et l'engraisseur. Ni l'un ni l'autre n'auront d'intérêt à choisir ou à perfectionner les races, à obtenir les animaux les plus fins de chair et de graisse, puisqu'ils ne recevront pour le produit du dépeçage que le même prix moyen, quelle que soit la qualité, et l'on entrera désormais dans une voie contraire à celle que l'administration de l'agriculture indique dans ses programmes, et récompense dans les concours nationaux et universels.

Telle est l'objection qui s'est produite, et on peut y signaler une certaine exagération. Sans doute, aux termes de l'ordonnance, la viande de tous les animaux abattus doit se vendre au prix moyen; mais évidemment ce prix est établi d'après la moyenne du cours des animaux conduits au marché, de telle sorte que les bonnes races, bien engraissées, fournissant plus de chair nette et moins de produits de faible valeur, seront toujours payées plus cher par l'acheteur sur pied : elles auront donc exercé leur influence sur le prix de vente de la viande de boucherie. L'éleveur et l'engraisseur continueront ainsi à recevoir un prix plus haut de leurs bêtes de race que des animaux mal conformés et mal nourris; seulement ils recevront un prix moyen, c'est-à-dire un peu inférieur à leur valeur réelle. Il n'en est pas moins vrai que, pour les animaux de troisième qualité, le prix excédera la valeur réelle, car l'acheteur aura la certitude de revendre les produits du dépeçage au prix moyen, c'est-à-dire au-dessus du cours le plus bas, ou de celui qu'il aura réellement payé. Ainsi, d'un côté, les producteurs des meilleurs animaux ne recevront pas le maximum du prix, auquel cependant ils ont droit, et qu'ils devaient obtenir avant la taxe. Ils ne seront pas pour cela découragés, mais ils seront moins encouragés. D'un autre côté, les producteurs arriérés, et il s'en trouve beaucoup encore, se sentiront moins excités à changer leurs pratiques vicieuses.

Nous avons indiqué l'abus, en tenant compte de ce qu'il y a d'exagéré dans les objections qu'il provoque. Le moyen de résoudre le problème ainsi posé est bien simple. Selon nous, pour concilier le système des catégories avec les intérêts du producteur et ceux du consommateur, de façon à encourager l'application des meilleures méthodes d'élevage et d'engraissement, il convient d'ajouter aux catégories des morceaux les conditions de qualité des viandes, et il suffirait sans doute de les ranger à cet égard dans trois classes distinctes. L'une comprendrait la première qualité, équivalente à celle que l'on consomme généralement à Paris comme viande de premier choix, même depuis le régime de la taxe. Dans la seconde classe se

trouveraient les produits des animaux à demi engraissés, qui constituent en réalité les viandes de deuxième choix. La troisième comprendrait les produits du dépeçage des animaux maigres ou très mal engraissés. Dans cette classe se rangeraient les viandes qui seraient réellement de qualité inférieure, soit qu'elles vinssent des taureaux, des vaches ou des bœufs. Les inspecteurs chargés d'assurer l'exécution de cette partie des règlemens ne s'y tromperaient pas. Non-seulement les caractères extérieurs bien connus des viandes de premier, deuxième et troisième choix seraient des guides certains, mais encore le contrôle facile des prix payés, sur les marchés qui approvisionnent Paris, pour les trois sortes d'animaux dont ils constateraient journellement l'état sur pied, ainsi qu'après le dépeçage, compléterait leur expérience et leur aptitude à vérifier les indications portées à l'étal du boucher.

Cette mesure administrative semble seule permettre d'intéresser directement, par la taxe elle-même, les nourrisseurs à obtenir dans leurs animaux l'état d'engraissement le plus favorable à la qualité de la viande. On peut dire qu'alors les règlemens seraient mieux en harmonie avec les faits réels. Les détaillans ne pourraient se refuser à inscrire sur les produits à vendre l'indication de chacune des trois qualités réglementaires, tandis que les obliger à mettre sur quelques morceaux des étiquettes portant les mots *taureau* ou *vache*, ce serait discréditer leur établissement et rendre très difficile le placement des malencontreux produits. Aussi les bouchers se sont-ils sagement abstenus d'offrir au public des viandes sous ces titres. Je ne prétends pas dire qu'ils se soient aussi généralement abstenus de livrer autre chose que du bœuf à leur clientèle. Il ne s'agissait pour eux que de laisser passer à l'abri du soupçon les produits de quinze ou vingt mille vaches annuellement abattues à Paris, et représentant un sixième environ de la consommation totale en animaux de l'espèce bovine.

Quelques agriculteurs ou économistes ont cru possible d'arriver plus facilement au même but en revenant à la disposition ancienne, qui fixait un droit d'octroi égal pour chaque animal de la même espèce. Que l'animal présenté à la barrière fût d'une grande ou d'une petite race, qu'il fût maigre ou gras, il était taxé au même droit, fixé par tête. Sous l'influence d'un pareil régime, il est évident que tous les animaux expédiés vers les villes à octrois de cette nature devaient être de grande race et largement engraissés. Sans doute ce procédé était de beaucoup le plus simple, mais de graves inconvéniens s'y trouvent attachés. D'une part, il encourageait l'engraissement exagéré, qui n'aurait pu être avantageux sans cette prime ou ce profit factice; d'un autre côté, il tendait à exclure de l'approvisionnement

des villes toutes les races moyennes et petites, agissant souvent alors dans un sens contraire à l'intérêt agricole, notamment en ce qui touche les petites races bretonnes de l'espèce bovine, et surtout dans les localités où les maigres pâturages ne permettaient pas d'entretenir avec profit les animaux des grandes races. On devait bien se garder d'introduire dans Paris les petits animaux de boucherie, car leur poids étant seulement la moitié, le tiers, le quart du poids des grands animaux, le droit se fût trouvé double, triple ou quadruple pour une même quantité pondérable des produits de l'abattage.

On ne saurait assurer cependant que les plus sages mesures, graduellement améliorées en vue d'offrir à tous les intérêts respectables les plus sûres garanties, auront toute l'efficacité possible, qu'elles amèneront par exemple des résultats aussi réguliers, aussi satisfaisans que ceux obtenus à l'aide de la réglementation de la boulangerie, et dont nous avons fait ressortir les avantages en les comparant aux résultats qui se manifestent dans certaines contrées étrangères sous le régime différent de la libre concurrence. Si le désir extrême de se soustraire à quelques embarras, ou plutôt peut-être à la réduction des bénéfices, amenait de la part du commerce de la boucherie des difficultés telles à l'exécution des mesures nouvelles qu'il fallût recourir à des dispositions d'un autre ordre, l'administration serait probablement conduite à rendre libre le commerce des viandes de boucherie. Toutefois, en supposant que cette éventualité se présentât, il n'en serait pas moins utile de sauvegarder les intérêts généraux de l'agriculture et de l'alimentation publique, et les meilleurs moyens seraient encore de rendre obligatoire l'indication des catégories et des qualités chez les débitans de viande, laissant à la concurrence entre ces derniers et à la vigilance des consommateurs le soin de régler les prix. Dans cette hypothèse même, il ne serait pas moins utile que sous le régime actuel de faire vérifier la sincérité des désignations, ainsi que l'absence d'altérations spontanées ou autres qui seraient préjudiciables aux qualités comestibles des morceaux mis en vente.

Sans doute, lorsqu'une industrie, parvenue à son état normal, est en mesure de livrer toutes les quantités de produits que la consommation réclame, on peut s'en fier à la libre concurrence, comme au meilleur moyen de réglementer les cours commerciaux; mais quand cette industrie est dépassée dans son développement par les progrès de la consommation, on reconnaît bientôt que ces relations naturelles se trouvent renversées. La concurrence n'existe plus véritablement qu'entre les consommateurs; les cours s'élèvent, et la hausse ne s'arrête qu'à la limite où peuvent atteindre les fortunes moyennes. Dès lors la plus grande partie de la population est ex-

clue du concours, et ce sont précisément les hommes dont les rudes labeurs exigeraient une alimentation plus largement réparatrice, qui s'en trouvent privés. On est donc conduit à reconnaître que la libre concurrence amène tôt ou tard la meilleure réglementation des prix, mais qu'il peut en être autrement lorsqu'il s'agit de sauvegarder les intérêts de la santé publique, qui ne saurait attendre l'issue de la lutte sans avoir trop longtemps à souffrir de pénibles et dangereuses privations.

En Angleterre, la liberté du commerce de la boucherie ne s'est pas encore combinée avec cet état si désirable d'une production correspondant aux besoins de la consommation. Aussi le cours de la viande se maintient-il au-dessus du taux limité par les règlemens en France; mais du moins un autre résultat utile se prépare : les chances offertes par la liberté commerciale aux négocians déterminent des importations plus fortes de bétail et de divers produits tirés des animaux. Ainsi se trouvera probablement rapprochée l'époque où, les importations aidant, la consommation en Angleterre sera pleinement satisfaite, et dès-lors la libre concurrence entre les producteurs comme entre les négocians réalisera ses effets ordinaires au profit des consommateurs.

Quel que soit l'avenir réservé au régime de la boucherie parisienne, il y aurait à se préoccuper de mesures d'un autre ordre, destinées à réduire notablement les frais actuels supportés par le commerce, et à diminuer du même coup les prix de revient et de vente de la viande de boucherie.

Une des réformes généralement réclamées sur ce point aurait pour but et pour résultat direct d'éviter les pertes de temps, les dépenses particulières, les chances d'accidens et de méventes qu'occasionnent l'éloignement et la tenue hebdomadaire des deux marchés aux bestiaux qui seuls approvisionnent la capitale. Il s'agirait de supprimer les deux marchés de Sceaux et de Poissy, qui l'un et l'autre s'ouvrent et se ferment un jour de la semaine à des heures fixes qu'annonce le son d'une cloche. Les inconvéniens de cet état de choses sont évidens : en raison des distances à parcourir, du temps à passer hors de Paris, des frais de voyage et des avances indispensables pour faire emplette d'un approvisionnement de plusieurs jours en viande de boucherie, ces deux marchés peuvent à peine être fréquentés par la moitié des cinq cents bouchers établis dans la ville. Sur ce nombre, soixante-quinze environ achètent pour leur compte et pour revendre aux deux cent cinquante débitans, qui n'ont ni le temps ni l'argent nécessaires aux acquisitions sur des marchés trop éloignés de leur domicile; d'un autre côté, les acheteurs en gros doivent prélever des bénéfices qui élèvent d'autant le prix de la mar-

chandise. Le prix de revient est d'ailleurs grevé des frais de transport ou de conduite des animaux réexpédiés de Sceaux et de Poissy jusqu'à Paris, où ils auraient pu arriver directement par toutes les voies qui convergent vers la capitale. A ces frais de double transport pour une portion de la route s'ajoutent les dépenses fréquemment occasionnées par le renvoi d'un marché à l'autre. En cas de mévente, ces chances défavorables s'aggravent encore, lorsque les éleveurs, forcés de réaliser leurs fonds, revendent à des nourrisseurs établis aux environs. Ceux-ci, devant entretenir durant plusieurs jours les animaux qu'ils ont ainsi recueillis occasionnellement, ajouteront encore ces nouvelles dépenses au prix coûtant de l'animal, déjà prêt pour l'abattage; il faudrait en outre porter en ligne de compte la moyenne des pertes qu'amènent divers accidens et les maladies durant des transports aussi compliqués. On calcule en somme une augmentation de 10 à 15 pour 100 sur le prix coûtant de la viande de boucherie pour ces diverses causes (1).

On écarterait ces embarras et on épargnerait la plus grande partie de ces frais en substituant aux marchés de Sceaux et de Poissy deux autres marchés établis près des murs d'enceinte de la capitale et le plus possible à proximité des principaux abattoirs, qui eux-mêmes sont peu distans des boulevards extérieurs. Tous les bouchers pourraient ainsi acheter directement; il leur serait même facile de s'entendre de différens quartiers pour partager les produits du dépeçage suivant les habitudes de leur clientèle. Rien ne s'opposerait à ce que les marchés nouveaux, l'un vers la rive gauche, l'autre à portée de la rive droite, fussent permanens. Alors les examens des acheteurs, des inspecteurs ou agens de la salubrité, parfois même des grands consommateurs, seraient faciles, exciteraient une sorte d'émulation entre les fournisseurs, et concourraient à modifier heureusement la situation de cet important commerce. Il résulterait donc de ces dispositions nouvelles : économie sur le prix de revient, amélioration de la qualité, très grandes facilités commerciales, et garanties plus certaines quant à la qualité et à la salubrité des viandes de boucherie.

Ces diverses améliorations se prêteraient un mutuel secours; elles s'allieraient parfaitement aussi avec les moyens de développer la production animale en France qu'offrent les distilleries nouvelles,

(1) D'après un recueil spécial et bien informé, voici quels seraient ces excédans de frais que l'on pourrait supprimer en plaçant ces marchés sous les murs de Paris :

Une journée de plus de chemin à parcourir pour 85,000 bœufs.....	300,000 fr.
Renvoi de 13,000 non vendus ou vendus à perte hors des marchés.	325,000
Excédant de frais de commission, 1 pour 100.....	300,000
Frais de vente à la cheville.....	1,000,000
Somme totale à épargner.....	1,925,000 fr.

les sucreries et quelques autres industries annexées aux exploitations rurales. Les appareils perfectionnés et les procédés qui réalisent ces utiles applications se sont produits en grand nombre à l'exposition universelle de 1855. Il nous reste à exposer les plus remarquables parmi ces innovations agricoles et manufacturières.

II.

D'irrécusables témoignages attestent les remarquables progrès que l'agriculture a réalisés en vue de développer la production alimentaire. Il suffit de rappeler l'accroissement considérable de la consommation des subsistances, de celles surtout qui caractérisent une civilisation plus avancée, qui élèvent la force et la durée moyenne de la vie parmi les populations. Ne voit-on pas jusqu'en 89 l'agriculture de la France, sur une égale superficie, nourrir avec peine et d'une manière parcimonieuse 24 millions d'habitans consommant chacun bien moins de pain de froment et de viande que chaque individu de la population actuelle du même pays, qui atteint aujourd'hui le chiffre de 36 millions et s'est accrue de 50 pour 100? On peut donc admettre que la production à cet égard est au moins doublée. Autrefois d'ailleurs le plus grand nombre des habitans des campagnes, des villages, et même des villes de second ordre, ne pouvaient prétendre à obtenir des viandes fraîches après la Saint-Martin et jusqu'à Pâques, car durant cet intervalle de temps les pâturages manquaient, et l'agriculture négligeait les moyens connus de les remplacer. Ignorant d'ailleurs les procédés bien plus efficaces mis en lumière depuis lors, elle s'estimait heureuse que les habitudes des populations lui permissent d'attendre le retour des saisons favorables pour ranimer simultanément la vie et la reproduction dans les étables et dans les champs, et il fallait, afin de traverser la saison hivernale, se résoudre à faire des approvisionnemens toujours incomplets, toujours sujets à quelques altérations. Vers la Toussaint, on s'occupait de préparer les salaisons des viandes de porc et d'animaux des espèces bovines; encore était-on obligé de ménager ces provisions insuffisantes, en observant avec une rigueur, inutile désormais, les prescriptions très sages alors qui décidaient le plus grand nombre à s'interdire deux jours de chaque semaine, ainsi qu'en temps de vigile, d'avent et de carême, l'usage de la viande comme moyen d'alimentation.

L'agriculture progressive de nos jours trouve au contraire dans l'accroissement de consommation des substances alimentaires sa principale garantie contre l'avilissement des prix de ses récoltes, et sans avoir à craindre maintenant le reproche inconsidéré qu'un

homme d'état lui fit un jour, de produire trop, elle sait depuis longtemps déjà qu'en développant les cultures fourragères et multipliant les bestiaux, elle parvient à augmenter la profondeur et la puissance du sol. Elle s'ingénie à chercher les procédés capables d'atteindre plus sûrement et plus rapidement ce double but. Au premier rang, parmi ces importantes innovations, se présentent les industries manufacturières annexées aux exploitations rurales.

Une des plus récentes et des plus remarquables industries de ce genre s'est développée dans des circonstances exceptionnelles qui ajoutent encore à l'intérêt qu'en tout temps elle eût inspiré. Depuis plusieurs années, la nourriture destinée aux animaux des fermes s'était considérablement amoindrie, soit directement, en raison du déficit sur la production des fourrages et des céréales, soit indirectement, par suite des affections spéciales qui attaquaient avec une intensité singulière les vignobles et les champs de pommes de terre. Non-seulement les résidus de la distillation des marcs de raisin employés naguère en larges proportions dans le midi pour l'alimentation des moutons manquaient presque entièrement, mais encore les drèches, autres résidus nutritifs de la saccharification et de la distillation des grains, faisaient également défaut, car cette dernière opération venait d'être prohibée en France. On voulait réserver pour la nourriture des hommes les céréales distillées autrefois. La distillation des pommes de terre elles-mêmes était devenue l'objet d'une semblable prohibition, inspirée par les mêmes vues prévoyantes.

Ces diverses sources de la fabrication des eaux-de-vie et de l'alcool et d'autres encore étaient taries à la fois ou considérablement diminuées. Un grand fait individuel sans précédens surgit tout à coup de cette nécessité commerciale; on vit près de la moitié des sucreries indigènes, mettant à profit les données de la science et les observations de M. Dubrunfaut (1), se transformer en distilleries de betteraves, et verser en une année dans les magasins du commerce environ vingt millions de litres d'alcool, réalisant ainsi d'énormes bénéfices, car le prix normal, de 50 ou 60 francs l'hectolitre, était monté à 220 francs (2).

Mais, il faut le dire, ces distilleries d'un nouveau genre succédant à des sucreries enlevaient à la production nationale 40 millions de sucre (3), et n'ajoutaient rien par leurs résidus à la nourriture dispo-

(1) A l'occasion de l'exposition universelle, la grande médaille d'honneur a été décernée à M. Dubrunfaut, comme ayant coopéré par ses publications à ces grandes applications industrielles.

(2) Un des principaux manufacturiers, transformant ses fabriques de sucre en distilleries, parvint à réaliser un bénéfice journalier de 10,000 fr.!

(3) Cette diminution dans la production du sucre est sans doute une des causes de

nible pour les animaux; elles en diminuaient plutôt la quantité, car plusieurs d'entre elles, au lieu d'utiliser les râpes et les presses des sucreries et de recueillir les pulpes exprimées, faciles à conserver en silos durant douze et dix-huit mois, traitaient par des macérations et des lavages à grandes eaux les racines découpées en tranches ou petits prismes. Le résidu, dans ce cas, trop aqueux pour être facilement transporté ou conservé, obtenu d'ailleurs en trop grandes masses sur quelques points, ne pouvait être distribué en temps utile, faute d'un nombre suffisant d'animaux réunis dans le même lieu; il était en partie perdu ou mal utilisé comme engrais des terres. Bientôt des inconvéniens graves furent signalés aux environs de ces distilleries, et motivèrent des mesures justement sévères dans plusieurs départemens. En effet, les liquides dépouillés d'alcool par la distillation, — résidus que l'on désigne sous le nom de *vinasses*, qui représentent les quatre-vingt-dix centièmes à peu près du jus fermenté, et que les distilleries de betteraves rejetaient au dehors, — ces liquides, faute d'écoulement rapide, formaient aux environs des usines des mares stagnantes susceptibles de se putréfier et de répandre des miasmes infects. Dans les pays de plaines surtout, ces masses d'eaux putrides occasionnaient, par leurs émanations très incommodes et insalubres, de justes plaintes de la part des habitans du voisinage, et lorsque les distilleries de ce genre venaient à se multiplier dans une contrée, elles menaçaient de compromettre sérieusement la santé publique.

Tous ces inconvéniens si graves, — la déperdition d'une grande partie d'une substance nutritive de la betterave, — la production d'émanations infectes, incommodes et insalubres, — disparaissent lorsqu'on substitue aux divers moyens usuels de distillation des betteraves le procédé nouveau imaginé par M. Champonnois. Ce procédé, loin d'amoindrir les proportions des matières nutritives que donnaient les résidus des sucreries, y ajoute au contraire les substances qui dans le jus accompagnent le sucre, et qui, lorsque l'on extrait ce principe immédiat, passent dans les écumes et dans les mélasses. Le procédé nouveau offre en outre cet avantage important, qu'il peut être facilement introduit dans les fermes de 200 à 1,000 hectares, qu'enfin les exploitations d'une moindre importance sont en mesure de réaliser elles-mêmes, par des associations analogues aux *laiteries*, les avantages de cette opération à la fois agricole et manufacturière.

L'idée fondamentale et vraiment neuve sur laquelle repose l'invention de M. Champonnois consiste dans *l'emploi de la vinasse au*

l'élévation actuelle du cours; mais dans l'année qui vient de commencer la fabrication sucrière, devenue plus active, compensera probablement en grande partie le déficit.

lieu d'eau, pour déplacer le jus sucré que contient la betterave. Le résidu consistant qu'on obtient ainsi peut être mêlé, tout humide, encore chaud, avec les fourrages hachés, les balles de grains ou menues pailles qui doivent composer la ration alimentaire, et qui varient suivant que cette ration est destinée à l'élevage, à l'entretien ou à l'engraissement des veaux, bœufs, taureaux, génisses à l'engrais, aux vaches laitières ou aux moutons. — Ce procédé, avons-nous dit, est d'une exécution facile. Les betteraves, nettoyées comme à l'ordinaire dans le laveur mécanique, sont divisées en petits prismes ou courtes lanières au moyen d'un *coupe-racines*. Cette sorte de pulpe grossière, jetée dans un cuvier à double fond percé de trous, est arrosée par la vinasse sortant bouillante de l'alambic et légèrement acidulée. Après trente ou quarante minutes d'immersion, le liquide chargé du jus sucré est déplacé par une nouvelle quantité de vinasse. On comprend que cette sorte de lessivage méthodique donne un premier liquide plus sucré que l'on dirige vers les cuves à fermentation, tandis que les liquides moins sucrés des deuxième et troisième additions de vinasse servent à commencer l'arrosage et l'immersion d'une autre quantité de pulpe neuve. Par une innovation heureuse due au même inventeur, la fermentation s'obtient active et régulière en faisant continuellement écouler les liquides ou jus sucrés dans une grande masse d'un jus semblable, déjà en pleine fermentation depuis seize ou vingt-quatre heures. Dès que la fermentation dans une cuve est arrivée à son terme, on envoie la moitié du liquide vineux dans une cuve disposée de même, qui doit se remplir graduellement de jus sucré sortant des cuviers macérateurs; l'autre moitié du liquide vineux est versée dans le réservoir qui doit alimenter l'alambic. Ce dernier appareil, construit sur les principes de Cellier-Blumenthal, Derosne, Dubrunfaut, fournit continuellement l'alcool à 50 ou 55 degrés vendable directement aux manufacturiers rectificateurs, si mieux on n'aime effectuer la rectification soi-même. Une autre pratique, plus ancienne, consiste à soumettre à la coction, puis à la fermentation durant deux jours, les racines découpées des betteraves, mélangées avec des fourrages coupés. La différence capitale entre les deux pratiques, c'est que dans l'ancienne opération aucune quantité d'alcool n'est recueillie, tandis qu'en suivant le procédé nouveau, l'alcool obtenu représente une valeur importante, qui peut compenser, et au-delà, tous les frais de préparation des racines, des fourrages et des rations alimentaires.

Les noms des agronomes très distingués qui ont adopté la nouvelle méthode, les faits consignés dans les rapports de M. Dailly et de plusieurs commissions spéciales à la Société impériale et centrale d'agriculture, à la Société d'encouragement pour l'industrie

nationale, sont autant de garanties de l'utilité de cette innovation agricole et industrielle, à laquelle vient d'être décernée la grande médaille d'honneur au concours universel. Le point de vue auquel s'est placé M. Champonnois diffère complétement de celui de ses prédécesseurs : ceux-ci, transformant les grandes sucreries ou installant de grandes distilleries, conservaient à ces vastes usines le type essentiellement manufacturier. C'étaient des fabriques d'alcool ayant à se débarrasser de résidus solides encombrans et de vinasses liquides sujettes à des inconvéniens graves pour le voisinage, par conséquent préjudiciables aux manufacturiers eux-mêmes. L'auteur de la nouvelle méthode s'est proposé au contraire d'introduire dans les fermes une industrie annexe dont le but principal est de fournir le complément utile, économique, de rations plus abondantes pour le bétail. Cette industrie considère l'alcool comme un bénéfice accessoire, supprime tout écoulement d'un liquide putrescible au dehors, et applique même à la nutrition des animaux les matières organiques azotées qu'un système plus manufacturier qu'agricole abandonnait à la putréfaction.

Depuis longues années, dans ses concours annuels, la Société centrale d'agriculture encourage l'introduction de certaines industries dans les fermes; là se trouve une source féconde de progrès agricoles, le moyen de réaliser la plus grande somme de produits sur une superficie donnée de terre en culture, de propager dans les campagnes des notions scientifiques attrayantes, de familiariser les fermiers, les directeurs de culture, les chefs de charrue et les ouvriers à tous les degrés avec les applications de la vapeur au chauffage et au développement de la force mécanique. Ce sont autant de conditions indispensables à l'accomplissement des progrès à venir : il faut que les manufacturiers se fassent agriculteurs, ou que les agriculteurs deviennent manufacturiers. Et quand même, ce qui est peu probable, une extrême baisse des alcools, par suite de vendanges excessivement abondantes, diminuerait on ferait cesser les avantages réels de la distillation agricole des betteraves, les distilleries nouvelles auraient alors réalisé sans doute des profits supérieurs aux avances du capital engagé et aux intérêts. Il resterait dans les habitudes industrielles propagées, dans les nombreuses notions positives acquises, des élémens de nouveaux succès agricoles plus faciles à obtenir, et un grand service rendu à la chose publique.

Un exemple très remarquable peut être cité à l'appui des considérations qui militent en faveur de l'introduction de l'industrie dans les fermes. Il y avait à Bresles, dans le département de l'Oise, une grande exploitation rurale, établie en trois corps de fermes sur 500 hectares de terres, gérée pour le compte d'une association d'agriculteurs et de capitalistes. Cette exploitation, malgré l'emploi

des bonnes pratiques ordinaires et des ustensiles de culture perfectionnés, ne donnait aucun profit, elle offrait même des chances à peu près certaines de pertes. Afin de changer cet état de choses, l'administration eut l'idée de recourir à l'obligeance de l'un de nos agriculteurs manufacturiers qui avait fait ses preuves et communiqué avec le plus noble désintéressement à ses confrères les avantages qu'il retirait de diverses innovations dans les procédés et les ustensiles de culture, ainsi que dans l'annexion des établissemens industriels aux exploitations rurales. La société s'adressa donc à M. Decrombecque, ancien maître de poste, fabricant de sucre et cultivateur d'un grand domaine près de Lens (Pas-de-Calais) : elle lui demanda s'il pourrait indiquer un directeur capable d'améliorer la situation de l'entreprise agricole de Bresles.

M. Decrombecque ne pouvait mieux répondre à ce témoignage de confiance qu'en choisissant un de ses employés les plus intelligens et les plus zélés. Ce choix lui était facile, grâce à l'excellente méthode de discipline dont il faisait usage pour bien connaître son personnel et l'intéresser à concourir, chacun dans la mesure de ses forces, à la prospérité des exploitations agricoles et manufacturières de Lens. Cette méthode est bien digne aussi d'être citée comme modèle. M. Decrombecque surveille lui-même très attentivement tous les travaux dans ses fermes et ses fabriques. Il examine comment chacun exécute ses ordres ou suit les conseils qu'il a donnés; il s'enquiert si quelque changement aurait été spontanément introduit par les ouvriers, et signale en tout cas à leur attention ce qu'il remarque d'utile ou de défavorable. Dans ses visites à des heures différentes, on le voit noter avec soin tout ce qu'il observe; s'il surprend en faute quelque ouvrier négligent ou malintentionné, il lui suffit de laisser voir qu'il a reconnu le fait. On ne l'entend point adresser de vifs reproches, et l'on ne comprend pas d'abord toute l'influence qu'il exerce d'une manière aussi paisible; mais lorsqu'on assiste à la paie après l'avoir suivi dans ses tournées journalières, tout s'explique. A mesure que chaque ouvrier, — homme, femme, enfant, — se présente pour recevoir le prix de son travail, on remarque chez les uns une certaine inquiétude, chez les autres un air de satisfaction, présage de quelque événement heureux, — chez tous, ce jeu des physionomies, indice d'un certain exercice de l'intelligence, et qui contraste avec l'insouciance habituelle des ouvriers qui n'ont rien à espérer au-delà ni à craindre au-dessous du taux uniforme réglé d'avance. C'est qu'effectivement chez M. Decrombecque une telle uniformité n'existe pas dans les salaires : ceux qui ont rendu quelques services exceptionnels sont notés, et leurs efforts utiles, portés en compte, se résument à la fin de la quinzaine en deniers comptans. Il en résulte parmi tout le personnel des fermes et des ateliers une ému-

lation pour le bien qui tourne au profit de la morale et concourt au succès des opérations. Là les machines nouvelles, loin de rencontrer des obstacles de la part de ceux qui doivent les faire fonctionner, sont accueillies avec joie, car elles offrent de nouvelles occasions de se distinguer et de mériter d'honorables encouragemens. Les travaux extraordinaires qu'amènent spontanément mille accidens naturels trouvent chez tous le même bon vouloir. Quant aux personnes assez malheureusement douées pour résister à cette louable émulation et prêtes à rendre le mal pour le bien, il s'en trouve peu. La seule punition qu'on leur inflige après avoir vainement essayé de les amener dans la bonne voie consiste à les exclure des établissemens.

Dans ses observations quotidiennes, M. Decrombecque avait reconnu et constaté les intelligens services que lui rendait en toute occasion l'un de ses chefs de charrue, qu'il avait même chargé de diriger plusieurs opérations importantes. Ce fut à lui qu'il songea tout d'abord pour satisfaire au désir que lui avait exprimé l'association du département de l'Oise. Il suffisait que M. Hette eût été présenté sous cet honorable patronage pour qu'il fût bientôt chargé non-seulement de diriger les cultures de Bresles, mais d'installer toutes les industries appropriées au sol et aux circonstances locales. On lui laissa le soin d'améliorer les affaires de cette grande exploitation. Le nouveau directeur, plein de zèle et d'activité, était parfaitement préparé pour remplir la difficile et très laborieuse mission qui lui était confiée. Depuis longtemps tourmenté d'un ardent désir de voir, d'étudier, d'approfondir tout ce qui de près ou de loin atteste les progrès de l'industrie agricole, il avait, dans de fréquentes excursions, visité les établissemens industriels, les machines et appareils nouvellement introduits dans les fermes. Mûri, arrêté d'avance en quelque sorte, son plan fut mis aussitôt à l'épreuve. Avec une hardiesse heureuse, qu'une juste confiance en ses forces pouvait seule lui donner, il monta successivement une fabrique de sucre, une distillerie de betteraves, un abattoir où l'on tire parti de la dépouille et de tous les débris des animaux hors de service que l'établissement peut se procurer, une fabrique de charbon d'os, etc. Ces diverses industries exigent l'emploi de la force mécanique, qui s'applique en outre au coupage et au blutage des foins, pailles et racines, à l'écrasage des tourteaux, au battage des grains. Il semblerait, en songeant à cette variété d'opérations très distinctes, qu'une inextricable complication devait en résulter dans le service comme dans l'appréciation des résultats. Rien au contraire de plus facile, grâce à l'excellente méthode de surveillance des travaux.

Ce n'est pas tout encore. M. Hette, voyant qu'aux alentours de Bresles on ne rencontre ni raffinerie de sucre, ni fabrique ou en-

trepôt d'eau-de-vie, d'alcool, de liqueurs, comprit les avantages qu'il procurerait à la population en lui livrant ces produits directement consommables sans frais exagérés de transport, emmagasinage, commission, etc.; il comprit aussi les profits spéciaux qui en résulteraient pour l'établissement confié à sa direction. Entre la pensée d'une création utile et l'exécution, il n'y eut que l'espace de temps strictement nécessaire pour établir les nouveaux appareils, et avant la fin de l'année le raffinage du sucre, la rectification de l'alcool et la conversion en eau-de-vie et liqueurs diverses suivaient directement les travaux de la fabrication. Ces produits alimentaires, dont la manufacture garantissait la qualité par son cachet de fabrique, étaient livrés journellement aux détaillans et aux consommateurs. Cependant les bras, naguère incomplétement occupés dans un rayon assez étendu, manquèrent alors, et sur la demande de M. Hette, appuyée par M. Randoin, préfet du département, cinquante Russes, prisonniers de Bomarsund, vinrent prêter le concours de leur travail.

Ce qu'il faut admirer le plus dans cet ensemble d'opérations si complexes en apparence, c'est la facilité, la régularité de l'exécution. Qu'on ne l'oublie pas d'ailleurs, ceux qui les accomplissent ont été bien peu préparés jusque-là aux applications de la mécanique et de la chimie; ils exécutent tout cela comme une simple consigne, se familiarisant, sans en prendre de souci, avec les phénomènes de la production de la vapeur, avec l'emploi de cet agent pour transmettre la force et la chaleur, pour effectuer la concentration des liquides. En résumé, dans l'établissement agricole et industriel de Bresles, on voit huit industries distinctes fonctionner côte à côte en se prêtant un mutuel secours, donnant une base importante, par leurs résidus, à l'alimentation et à l'engraissement des animaux: 120,000 kil. de betterave sont employés chaque jour; 60,000 kilog. fournissent en moyenne 3,000 kilog. de sucre; 60,000 kilog. traités par le procédé Champonnois donnent 3,000 litres d'eau-de-vie à 50 degrés, et non-seulement les pulpes de betteraves de ces deux fabrications améliorent les fourrages secs hachés, alimens des espèces bovine et ovine, mais encore le sang, la chair cuite et le bouillon des divers animaux dépecés à l'abattoir spécial sont appliqués avec succès à l'engraissement de l'espèce porcine (1).

On entretient pour l'exploitation des trois fermes cent quarante

(1) L'abattoir utilise annuellement les chairs et issues de 580 animaux morts ou sacrifiés pour l'engraissement de 360 porcs de race perfectionnée et du poids moyen de 100 kilos. On transforme en définitive ces débris cadavériques, joints à quelques détritus végétaux, en 3,600 kilos de viande et graisse de porc, de qualité excellente, destinés à la nourriture de l'homme.

chevaux, bœufs et taureaux de travail; trois cent soixante porcs sont engraissés annuellement et recherchés par le commerce de la charcuterie des environs et de Paris; on livre à la boucherie de cent cinquante à cent soixante bêtes bovines, plus six ou sept mille bêtes à laine, également engraissées à l'aide des produits de la culture et des opérations manufacturières. Celles-ci laissent en outre de riches engrais par leurs résidus : écumes des défécations, noir fin des clarifications et dépôts, vidanges des animaux dépecés, enfin cendres et terres imprégnées des déjections liquides.

Sans doute il a fallu augmenter beaucoup, doubler peut-être le capital engagé; mais ici personne ne songerait à s'en plaindre, car, avant ces changemens et ces augmentations considérables, le capital ne produisait rien, l'amortissement du matériel agricole était fort aventuré, tandis que le capital doublé produit au-delà de 15 pour 100 avec un amortissement qui assure les intéressés contre toute chance de dépréciation du matériel des fermes et des manufactures. D'aussi beaux résultats ne pouvaient manquer de fixer l'attention de la Société centrale d'agriculture et du jury international; ils justifient largement les hautes récompenses décernées dans le cours de l'année 1855 à l'habile directeur de Bresles (1). Ils offrent un exemple digne d'être signalé à l'attention des agronomes et des propriétaires qui seraient disposés à développer par de semblables efforts la production des subsistances.

Nous n'ajouterons que quelques mots à l'exposé de ces faits, qui parlent d'eux-mêmes. Le développement de la production agricole est évidemment en mesure de suivre les progrès de la consommation intérieure; mais, pour obtenir ce résultat, il importe de réaliser sur de plus larges bases l'alliance, déjà si féconde, de l'industrie agricole et de l'industrie manufacturière. Espérons que cette alliance se resserrera encore, car, d'une part, elle concilie les intérêts de la production avec ceux du commerce; de l'autre, en augmentant la consommation de la viande, elle procure à nos populations deux biens inappréciables, la force et la santé.

PAYEN, de l'Institut.

(1) La Société centrale d'agriculture, dans sa dernière assemblée en séance publique, le 29 août 1855, a décerné sa grande médaille d'or à M. Hette pour ses grands et remarquables perfectionnemens agricoles et manufacturiers. Dans la même séance, l'habile régisseur de Bresles a reçu un des prix mis au concours pour la création d'établissemens destinés à utiliser les débris des animaux. Enfin on lui a décerné une médaille de première classe et la décoration de la Légion-d'Honneur à l'occasion de l'exposition universelle.

CHARLES DICKENS

SON TALENT ET SES ŒUVRES

Si Dickens était mort, on pourrait faire sa biographie. Le lendemain de l'enterrement d'un homme célèbre, ses amis et ses ennemis se mettent à l'œuvre; ses camarades de collége racontent dans les journaux ses espiègleries d'enfance; un autre se rappelle exactement et mot pour mot les conversations qu'il eut avec lui il y a vingt-cinq ans. L'homme d'affaires de la succession dresse la liste des brevets, nominations, dates et chiffres, et révèle aux lecteurs positifs l'espèce de ses placemens et l'histoire de sa fortune; les arrière-neveux et les petits-cousins publient la description de ses actes de tendresse et le catalogue de ses vertus domestiques. S'il n'y a pas de génie littéraire dans la famille, on choisit un gradué d'Oxford, homme consciencieux, homme docte, qui traite le défunt comme un auteur grec, entasse une infinité de documens, les surcharge d'une infinité de commentaires, couronne le tout d'une infinité de dissertations, et vient dix ans après, un jour de Noël, avec une perruque neuve et des souliers à boucles, offrir à la famille assemblée trois in-quarto de huit cents pages, dont le style léger endormirait un Allemand de Berlin. On l'embrasse les larmes aux yeux; on le fait asseoir; il est le plus bel ornement de la fête, et l'on envoie son œuvre à la *Revue d'Édimbourg*. Celle-ci frémit à la vue de ce présent énorme, et détache un jeune rédacteur intrépide pour composer avec la table des matières une vie telle quelle. Autre avantage des biographies posthumes : le défunt n'est plus là pour démentir le biographe ni le docteur.

Malheureusement Dickens vit encore et dément les biographies qu'on fait de lui. Ce qui est pis, c'est qu'il prétend être son propre biographe. Son traducteur lui demandait un jour quelques documens : il répondit qu'il les gardait pour lui. *David Copperfield*, son meilleur roman, a bien l'air d'une confidence; mais à quel point cesse la confidence, et dans quelle mesure la fiction orne-t-elle la vérité? Tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'on répète, c'est que Dickens est né en 1812, qu'il est fils d'un sténographe, qu'il fut d'abord sténographe lui-même, qu'il a été pauvre et malheureux dans sa jeunesse, que ses romans publiés par livraisons lui ont acquis une grande fortune et une réputation immense; le lecteur est libre de conjecturer le reste. Dickens le lui apprendra un jour, quand il écrira ses mémoires. Jusque-là il ferme sa porte, et laisse à sa porte les gens trop curieux qui s'obstinent à y frapper. C'est son droit. On a beau être illustre, on ne devient pas pour cela la propriété du public; on n'est pas condamné aux confidences; on continue de s'appartenir; on peut réserver de soi ce qu'on juge à propos d'en réserver. Si on livre ses œuvres aux lecteurs, on ne leur livre pas sa vie. Contentons-nous de ce que Dickens nous a donné. Quarante volumes suffisent, et au-delà, pour bien connaître un homme; d'ailleurs ils montrent de lui tout ce qu'il importe d'en savoir. Ce n'est point par les accidens de sa vie qu'il appartient à l'histoire; c'est par son talent, et son talent est dans ses livres. Le génie d'un homme ressemble à une horloge : il a sa structure, et parmi toutes ses pièces un grand ressort. Démêlez ce ressort, montrez comment il communique le mouvement aux autres, suivez ce mouvement de pièce en pièce jusqu'à l'aiguille où il aboutit. Cette histoire intérieure du génie ne dépend point de l'histoire extérieure de l'homme et la vaut bien.

I. — L'ÉCRIVAIN.

La première question qu'on doive faire sur un artiste est celle-ci : Comment voit-il les objets? avec quelle netteté, avec quel élan, avec quelle force? La réponse définit d'abord toute son œuvre, car à chaque ligne il imagine; il garde jusqu'au bout l'allure qu'il avait d'abord. La réponse définit d'avance tout son talent, car dans un romancier l'imagination est la faculté maîtresse. L'art de composer, le bon goût, le sens du vrai en dépendent. Un degré ajouté à sa véhémence bouleverse le style qui l'exprime, change les caractères qu'elle produit, brise les plans où elle s'enferme. Considérez celle de Dickens, vous y apercevrez la cause de ses défauts et de ses mérites, de sa puissance et de ses excès.

Il y a en lui un peintre, et un peintre anglais. Jamais esprit, je crois, ne s'est figuré avec un détail plus exact et une plus grande énergie toutes les parties et toutes les couleurs d'un tableau. Lisez cette description d'un orage; les images semblent prises au daguerréotype, à la lumière éblouissante des éclairs. « L'œil, aussi rapide qu'eux, apercevait dans chacune de leurs flammes une multitude d'objets qu'en cinquante fois autant de temps il n'eût point vus au grand jour : des cloches dans leurs clochers, avec la corde et la roue qui les faisaient mouvoir; des nids délabrés d'oiseaux dans les recoins et dans les corniches; des figures pleines d'effroi sous la bâche des voitures qui passaient, emportées par leur attelage effarouché, avec un fracas que couvrait le tonnerre; des herses et des charrues abandonnées dans les champs; des lieues et puis encore des lieues de pays coupé de haies, avec la bordure lointaine d'arbres aussi visibles que l'épouvantail perché dans le champ de fèves à trois pas d'eux; une minute de clarté limpide, ardente, tremblottante, qui montrait tout; puis une teinte rouge dans la lumière jaune, puis du bleu, puis un éclat si intense, qu'on ne voyait plus que de la lumière; puis la plus épaisse et la plus profonde obscurité. »

Une imagination aussi lucide et aussi énergique doit animer sans effort les objets inanimés. Elle soulève dans l'esprit où elle s'exerce des émotions extraordinaires, et l'auteur verse sur les objets qu'il se figure quelque chose de la passion surabondante dont il est comblé. Les pierres prennent une voix, les murs blancs s'allongent comme de grands fantômes, les puits noirs bâillent hideusement et mystérieusement dans les ténèbres; des légions d'êtres étranges tourbillonnent en frissonnant dans la campagne fantastique. La nature vide se peuple, la matière inerte s'agite, mais les images restent nettes. Dans cette folie, il n'y a ni vague ni désordre; les objets imaginaires sont dessinés avec des contours aussi précis et des détails aussi nombreux que les objets réels, et le rêve vaut la vérité.

Il y a, entre autres, une description du vent de la nuit bizarre et puissante, qui rappelle certaines pages de *Notre-Dame de Paris*. La source de cette description, comme de toutes celles de Dickens, est l'imagination pure. Il ne décrit point, comme Walter Scott, pour offrir une carte de géographie au lecteur et pour faire la topographie de son drame. Il ne décrit point, comme lord Byron, par amour de la magnifique nature, et pour étaler une suite splendide de tableaux grandioses. Il ne songe ni à obtenir l'exactitude, ni à choisir la beauté. Frappé d'un spectacle quelconque, il s'exalte, et éclate en figures imprévues. Tantôt ce sont les feuilles jaunies que le vent poursuit, qui s'enfuient et se culbutent, frissonnantes, effarées, d'une course éperdue, se collant aux sillons, se noyant dans les fossés, se per-

chant sur les arbres. Ici c'est le vent de la nuit qui tourne autour d'une église, qui tâte en gémissant, de sa main invisible, les fenêtres et les portes, qui s'enfonce dans les crevasses, et qui, enfermé dans sa prison de pierre, hurle et se lamente pour en sortir. Quand il a rôdé dans les ailes, lorsqu'il s'est glissé autour des piliers, et qu'il a essayé le grand orgue sonore, il s'envole, va choquer le plafond et tente d'arracher les poutres, puis il s'abat désespéré sur le parvis et s'engouffre en murmurant sous les voûtes. Parfois il revient furtivement et se traîne en rampant le long des murs. Il semble lire en chuchottant les épitaphes des morts. Sur quelques-unes, il passe avec un bruit strident comme un éclat de rire; sur d'autres, il crie et gémit comme s'il pleurait. — Jusqu'ici nous ne reconnaissons que l'imagination sombre d'un homme du Nord. Un peu plus loin, vous apercevez la religion passionnée d'un protestant révolutionnaire, lorsqu'il vous parle des sons funèbres que jette le vent attardé autour de l'autel, des accens sauvages avec lesquels il semble chanter les attentats que l'homme commet et les faux dieux que l'homme adore; mais au bout d'un instant l'artiste reprend la parole : il vous conduit au clocher, et dans le cliquetis des mots qu'il entasse, il donne à vos nerfs la sensation de la tourmente aérienne. Le vent siffle et gambade dans les arcades, dans les dentelures, dans les clochetons grimaçans de la tour; il se roule et s'entortille autour de l'escalier tremblant. Il fait pirouetter la girouette qui grince. Dickens a tout vu dans le vieux beffroi; sa pensée est un miroir. Il n'y a pas un des détails les plus minutieux et les plus laids qui lui échappe. Il a compté les barres de fer rongées par la rouille, les feuilles de plomb ridées et recroquevillées qui craquent et se soulèvent étonnées sous le pied qui les foule, les nids d'oiseaux délabrés et empilés dans les recoins des madriers moisis, la poussière grise entassée, les araignées mouchetées, indolentes, engraissées par une longue sécurité, qui se balancent paresseusement aux vibrations des cloches, pendues par un fil, qui, sur une alarme soudaine, grimpent ainsi que des matelots après leurs cordages, ou se laissent glisser à terre, et jouent prestement de leurs vingt pattes agiles, comme pour sauver une vie. Cette peinture fait illusion. Suspendu à cette hauteur, entre les nuages volans qui promènent leurs ombres sur la ville et les lumières affaiblies qu'on distingue à peine dans la vapeur, on éprouve une sorte de vertige, et l'on n'est pas loin de découvrir, comme Dickens, une pensée et une âme dans la voix métallique des cloches qui habitent ce château tremblant.

Il fait un roman sur elles. Ce n'est pas le premier. Dickens est un poète. Il se trouve aussi bien dans le monde imaginaire que dans le réel. Ici ce sont les cloches qui causent avec le pauvre vieux com-

missionnaire du coin et le consolent. Ailleurs c'est le grillon du foyer qui chante toutes les joies domestiques, et ramène sous les yeux du maître désolé les heureuses soirées, les entretiens confians, le bien-être, la tranquille gaieté dont il a joui et qu'il n'a plus. Ailleurs c'est l'histoire d'un enfant malade et précoce qui se sent mourir, et qui, en s'endormant dans les bras de sa sœur, entend la chanson lointaine des vagues murmurantes qui l'ont bercé. Les objets, chez Dickens, prennent la couleur des pensées de ses personnages. Son imagination est si vive, qu'elle entraîne tout avec elle dans la voie qu'elle se choisit. Si le personnage est heureux, il faut que les pierres, les fleurs et les nuages le soient aussi; s'il est triste, il faut que la nature pleure avec lui. Jusqu'aux vilaines maisons des rues, tout parle. Le style court à travers un essaim de visions, il s'emporte jusqu'aux plus étranges bizarreries; il touche à l'affectation, et pourtant cette affectation est naturelle; Dickens ne cherche pas les bizarreries, il les rencontre. Cette imagination excessive est comme une corde trop tendue : elle produit d'elle-même, et sans choc violent, des sons qu'on n'entend point ailleurs.

On va voir comment elle se monte. Prenez une boutique, n'importe laquelle, la plus rébarbative, celle d'un marchand d'instrumens de marine. Dickens voit les baromètres, les chronomètres, les compas, les télescopes, les boussoles, les lunettes, les mappemondes, les porte-voix, et le reste. Il en voit tant, il les voit si nettement, ils se pressent et se serrent, et se recouvrent si fort les uns les autres dans son cerveau qu'ils remplissent et qu'ils obstruent, il y a tant d'idées géographiques et nautiques étalées sous les vitrines, pendues au plafond, attachées au mur, elles débordent sur lui par tant de côtés et en telle abondance, qu'il en perd le jugement. La boutique se transfigure. « Dans la contagion générale, il semble qu'elle se change en je ne sais quelle machine maritime, comfortable, faite en manière de vaisseau, n'ayant plus besoin que d'une bonne mer pour être lancée et se mettre tranquillement en chemin pour n'importe quelle île déserte (1). »

La différence entre un fou et un homme de génie n'est pas fort grande. Napoléon, qui s'y connaissait, le disait à Esquirol. La même faculté nous porte à la gloire ou nous jette dans un cabanon. C'est l'imagination visionnaire qui forge les fantômes du fou et qui crée les personnages de l'artiste, et les classifications qui servent à l'un peuvent servir à l'autre. L'imagination de Dickens ressemble à celle des monomaniaques. S'enfoncer dans une idée, s'y absorber, ne plus voir qu'elle, la répéter sous cent formes, la grossir, la porter, ainsi

(1) *Dombey and son*, t. Ier, p. 41.

agrandie, jusque dans l'œil du spectateur, l'en éblouir, l'en accabler, l'imprimer en lui si tenace et si pénétrante, qu'il ne puisse plus l'arracher de son souvenir, ce sont là les grands traits de cette imagination et de ce style. En cela, *David Copperfield* est un chef-d'œuvre. Jamais objets ne sont restés plus visibles et plus présens dans la mémoire du lecteur que ceux qu'il décrit. La vieille maison, le parloir, la cuisine, le bateau de Peggotty, et surtout la cour de l'école, sont des tableaux d'intérieur dont rien n'égale le relief, l'énergie et la précision. Dickens a la passion et la patience des peintres de sa nation : il compte un à un les détails, il note les couleurs différentes des vieux troncs d'arbres; il voit le tonneau fendu, les dalles verdies et cassées, les crevasses des murs humides; il distingue les singulières odeurs qui en sortent; il marque la grosseur des taches de mousse, il lit les noms d'écoliers inscrits sur la porte et s'appesantit sur la forme des lettres. Et cette minutieuse description n'a rien de froid; si elle est si détaillée, c'est que la contemplation était intense; elle prouve sa passion par son exactitude. On sentait cette passion sans s'en rendre compte; on la distingue tout d'un coup au bout de la page; les témérités du style la rendent visible, et la violence de la phrase atteste la violence de l'impression. Des métaphores excessives font passer devant l'esprit des rêves grotesques. On se sent assiégé de visions extravagantes. M. Mell prend sa flûte, et y souffle, dit Copperfield, « au point que je finissais par penser qu'il ferait entrer tout son être dans le grand trou d'en haut pour le faire sortir par les clés d'en bas. » Tom Pinch, désabusé, découvre que son maître Pecksniff est un coquin hypocrite. « Il avait été si longtemps accoutumé à tremper dans son thé le Pecksniff de son imagination, à l'étendre sur son pain, à le savourer avec sa bière, qu'il fit un assez pauvre déjeûner le lendemain de son expulsion. » On pense aux fantaisies d'Hoffmann; on est pris d'une idée fixe et l'on a mal à la tête. Ces excentricités sont le style de la maladie plutôt que de la santé.

Aussi Dickens est-il admirable dans la peinture des hallucinations. On voit qu'il éprouve celles de ses personnages, qu'il est obsédé de leurs idées, qu'il entre dans leur folie. En sa qualité d'Anglais et de moraliste, il a décrit nombre de fois le remords. Peut-être on dira qu'il en fait un épouvantail, et qu'un artiste a tort de se transformer en auxiliaire du gendarme et du prédicateur. Il n'importe; le portrait de Jonas Chuzzlewit est si terrible, qu'on peut lui pardonner d'être utile. Jonas a tué en trahison son ennemi, et croit dorénavant respirer en paix; mais le souvenir du meurtre, comme un poison, désorganise insensiblement son esprit. Il n'est plus maître de ses idées; elles l'emportent avec la fougue d'un che-

val effaré. Il pense incessamment et en frissonnant à la chambre où on le croit endormi. Il voit cette chambre, il en compte les carreaux, il imagine les longs plis des rideaux sombres, les creux du lit qu'il a défait, la porte à laquelle on peut frapper. A mesure qu'il veut se détacher de cette vision, il s'y enfonce; c'est un gouffre ardent où il roule en se débattant avec des cris et des sueurs d'angoisse. Il se suppose couché dans ce lit, comme il devrait y être, et au bout d'un instant il s'y voit. Il a peur de cet autre lui-même. Le rêve est si fort, qu'il n'est pas bien sûr de n'être pas là-bas à Londres. « Il devient ainsi son propre spectre et son propre fantôme. » Et cet être imaginaire, comme un miroir, ne fait que redoubler devant sa conscience l'image de l'assassinat et du châtiment. Il revient, et se glisse en pâlissant jusqu'à la porte de la chambre. Lui, homme d'affaires, calculateur, machine brutale de raisonnemens positifs, le voilà devenu aussi chimérique qu'une femme nerveuse. Il avance sur la pointe du pied, comme s'il avait peur de réveiller l'homme imaginaire qu'il se figure couché dans le lit. Au moment où il tourne la clé dans la serrure, une terreur monstrueuse le saisit : si l'homme assassiné allait se lever là, devant lui! Il entre enfin, et s'enfonce dans son lit, brûlé par la fièvre. Il relève les draps sur ses yeux, pour essayer de ne plus voir la chambre maudite; il la voit mieux encore. Le froissement des couvertures, le bruissement d'un insecte, les battemens de son cœur, tout lui crie : Assassin! L'esprit fixé avec une frénésie d'attention sur la porte, il finit par croire qu'on l'ouvre, il l'entend grincer. Ses sensations sont perverties; il n'ose s'en défier, il n'ose plus y croire, et dans ce cauchemar, où la raison engloutie ne laisse surnager qu'un chaos de formes hideuses, il ne trouve plus de réel que l'oppression incessante de son désespoir convulsif. Dorénavant toutes ses pensées, tous ses dangers, le monde entier disparaît pour lui dans une seule question : quand trouveront-ils le cadavre dans le bois? — Il s'efforce d'en arracher sa pensée; elle y reste imprimée et collée; elle l'y attache comme par une chaîne de fer. Il se figure toujours qu'il va dans le bois, qu'il s'y glisse sans bruit, à pas furtifs, en écartant les branches, qu'il approche, puis approche encore, et qu'il chasse « les mouches répandues sur la chair par files épaisses, comme des monceaux de groseilles séchées. » Et toujours il aboutit à l'idée de la découverte; il en attend la nouvelle, écoutant passionnément les cris et les rumeurs de la rue, écoutant lorsqu'on sort ou lorsqu'on entre, écoutant ceux qui descendent et ceux qui montent. En même temps, il a toujours sous les yeux ce cadavre abandonné dans le bois; il le montre mentalement à tous ceux qu'il aperçoit, comme pour leur dire : Regardez! connaissez-vous cela? me soupçonnez-vous? Le supplice de prendre

le corps dans ses bras, et de le poser, pour le faire reconnaître, aux pieds de tous les passans, ne serait point plus lugubre que l'idée fixe à laquelle sa conscience l'a condamné.

Jonas est sur le bord de la folie. D'autres y sont tout à fait. Dickens a fait trois ou quatre portraits de fous, très plaisans au premier coup d'œil, mais si vrais, qu'au fond ils sont horribles. Il fallait une imagination comme la sienne, déréglée, excessive, capable d'idées fixes, pour mettre en scène les maladies de la raison. Il y en a deux surtout qui font rire et qui font frémir : Augustus, le maniaque triste, qui est sur le point d'épouser miss Pecksniff, et le pauvre M. Dick, demi-idiot, demi-monomaniaque, qui vit avec miss Trotwood. Comprendre ces exaltations soudaines, ces tristesses imprévues, ces incroyables soubresauts de la sensibilité pervertie, reproduire ces arrêts de pensée, ces interruptions de raisonnement, cette intervention d'un mot toujours le même qui brise la phrase commencée et renverse la raison renaissante; voir le sourire stupide, le regard vide, la physionomie niaise et inquiète de vieux enfans hagards qui tâtonnent douloureusement d'idées en idées, et se heurtent à chaque pas au seuil de la vérité, qu'ils ne peuvent franchir, c'est là une faculté qu'Hoffmann seul eut au même degré que Dickens. Le jeu de ces raisons délabrées ressemble au grincement d'une porte disloquée : il fait mal à entendre. On y trouve, si l'on veut, un éclat de rire discordant; mais on y découvre mieux encore un gémissement et une plainte, et l'on s'effraie en mesurant la lucidité, l'étrangeté, l'exaltation, la violence de l'imagination qui a enfanté de telles créatures, qui les a portées et soutenues jusqu'au bout sans fléchir, et qui s'est trouvée dans son vrai monde en imitant et en produisant leur déraison.

A quoi peut s'appliquer cette force? Les imaginations diffèrent, non-seulement par leur nature, mais encore par leur objet. Après avoir marqué leur énergie, il faut circonscrire leur domaine. Dans le large monde, l'artiste se fait un monde. Involontairement il choisit une classe d'objets qu'il préfère; les autres le laissent froid, et il ne les aperçoit pas. Dickens n'aperçoit pas les choses grandes. Ceci est un second trait de son imagination. L'enthousiasme le prend à propos de tout, particulièrement à propos des objets vulgaires, d'une boutique de bric-à-brac, d'une enseigne, d'un crieur public. Il a la vigueur, il n'atteint pas à la beauté. Son instrument rend des sons vibrans, il n'a point de sons harmonieux. S'il décrit une maison, il la dessinera avec une netteté de géomètre, il en mettra toutes les couleurs en relief, il découvrira une physionomie et une pensée dans les contrevents et dans les gouttières, il fera de la maison une sorte d'être humain, grimaçant et énergique, qui saisira le

regard et qu'on n'oubliera plus; mais il ne verra pas la noblesse des longues lignes monumentales, la calme majesté des grandes ombres largement découpées par les crépis blancs, la joie de la lumière qui les couvre, et devient palpable dans les noirs enfoncemens où elle plonge, comme pour se reposer et s'endormir. S'il peint un paysage, il apercevra les cénelles qui parsèment de leurs grains rouges les haies dépouillées, la petite vapeur qui s'exhale d'un ruisseau lointain, les mouvemens d'un insecte dans l'herbe; mais la grande poésie qu'eût saisie l'auteur de *Valentine* et d'*André* lui échappera. Il se perdra, comme les peintres de son pays, dans l'observation minutieuse et passionnée des petites choses; il n'aura point l'amour des belles formes et des belles couleurs. Il ne sentira pas que le bleu et le rouge, la ligne droite et la ligne courbe, suffisent pour composer des concerts immenses qui, parmi tant d'expressions diverses, gardent une sérénité grandiose, et ouvrent au plus profond de l'âme une source de santé et de bonheur. C'est le bonheur qui lui manque; son inspiration est une verve fiévreuse qui ne choisit pas ses objets, qui ranime au hasard les laideurs, les vulgarités, les sottises, et qui, en communiquant à ses créations je ne sais quelle vie saccadée et violente, leur ôte le bien-être et l'harmonie qu'en d'autres mains elles auraient pu garder. Miss Ruth est une fort gentille ménagère; elle met son tablier. Quel trésor que ce tablier! Dickens le tourne et le retourne, comme un commis de nouveautés qui voudrait le vendre. Elle le tient dans sa main, puis elle l'attache autour de sa taille, elle lie les cordons, elle l'étale, elle le froisse pour qu'il tombe bien. Que ne fait-elle pas de son tablier! Et quel est l'enchantement de Dickens pendant ces opérations innocentes! Il pousse de petits cris d'espièglerie joyeuse : « Oh! bon Dieu, quel méchant petit corsage! » Il apostrophe la bague, il gambade autour de Ruth, il frappe dans ses mains de plaisir. C'est bien pis lorsqu'elle fabrique le pudding; il y a là une scène entière, dramatique et lyrique, avec exclamations, protase, péripéties, aussi complète qu'une tragédie grecque. Ces gentillesses de cuisine et ces mièvreries d'imagination font penser (par contraste) aux tableaux d'intérieur de George Sand. Vous rappelez-vous la chambre de la fleuriste Geneviève? Elle fabrique, comme Ruth, un objet utile, très utile, puisqu'elle le vendra dix sous le jour d'après; mais cet objet est une rose épanouie, dont les frêles pétales s'enroulent sous ses doigts comme sous les doigts d'une fée, dont la fraîche corolle s'empourpre d'un vermillon aussi tendre que celui de ses joues, frêle chef-d'œuvre éclos un soir d'émotion poétique, pendant que de sa fenêtre elle contemple au ciel les yeux perçans et divins des étoiles, et qu'au fond de son cœur vierge murmure le premier souffle de l'amour. Pour s'exalter, Dickens n'a pas

besoin d'un pareil spectacle : une diligence le jette dans le dithyrambe; les roues, les éclaboussures, les sifflemens du fouet, le tintamarre des chevaux, des harnais et de la machine, en voilà assez pour le mettre hors de lui. Il ressent par sympathie le mouvement de la voiture; elle l'emporte avec elle; il entend le galop des chevaux dans sa cervelle, et part en lançant cette ode, qui semble sortir de la trompette du conducteur :

« En avant sous les arbres qui se resserrent! Nous ne pensons pas à la noire obscurité de leurs ombres; nous franchissons du même galop clartés, ténèbres, comme si la lumière de Londres à cinquante milles d'ici suffisait, et au-delà, pour illuminer la route! En avant par-delà la prairie du village, où s'attardent les joueurs de paume, où chaque petite marque laissée sur le frais gazon par les raquettes, les balles ou les pieds des joueurs, répand son parfum dans la nuit! En avant, avec quatre chevaux frais, par-delà l'auberge du *Cerf-sans-Cornes*, où les buveurs s'assemblent à la porte avec admiration, pendant que l'attelage quitté, les traits pendans, s'en va à l'aventure du côté de la mare, poursuivi par la clameur d'une douzaine de gosiers et par les petits enfans qui courent en volontaires pour le ramener sur la route! A présent, c'est le vieux pont de pierre qui résonne sous le sabot des chevaux, parmi les étincelles qui jaillissent. Puis nous voilà encore sur la route ombragée, puis sous la porte ouverte, puis loin, bien loin au-delà, dans la campagne. Hurrah!

« Holà ho! là-bas, derrière, arrête cette trompette un instant; viens ici, conducteur, accroche-toi à la bâche, grimpe sur la banquette. On a besoin de toi pour tâter ce panier. Nous ne ralentirons point pour cela le pas de nos bêtes; n'ayez crainte. Nous leur mettrons plutôt le feu au ventre pour la plus grande gloire du festin. Ah! il y a longtemps que cette bouteille de vieux vin n'a senti le contact du souffle tiède de la nuit, comptez-y. Et la liqueur est merveilleusement bonne pour humecter le gosier d'un donneur de cor. Essaie-la, n'aie pas peur, Bill, de lever le coude. Maintenant reprends haleine et essaie mon cor, Bill. Voilà de la musique! voilà un air! « Là-bas, là-bas, bien loin derrière les collines. » Ma foi, oui! hurrah! la jument ombrageuse est toute gaie cette nuit. Hurrah! hurrah!

« Voyez là-haut, la lune! Toute haute d'abord, avant que nous l'ayons aperçue. Sous sa lumière, la terre réfléchit les objets comme l'eau. Les haies, les arbres, les toits bas des chaumières, les clochers d'églises, les troncs mutilés, les jeunes pousses florissantes, sont devenus vains tout d'un coup et ont envie de contempler leurs belles images jusqu'au matin. Là-bas, les peupliers bruissent, pour que leurs feuilles tremblottantes puissent se voir sur le sol; le chêne, point; il ne lui convient pas de trembler. Campé dans sa vieille solidité massive, il veille sur lui-même, sans remuer un rameau. La porte moussue, mal assise sur ses gonds grinçans, boiteuse et décrépite, se balance devant son mirage, comme une douairière fantastique, pendant que notre propre fantôme voyage avec nous. Hurrah! hurrah! à travers fossés et broussailles, sur la terre unie et sur le champ labouré, sur le flanc raide

de la colline, sur le flanc plus raide encore de la muraille, comme si c'était un spectre chasseur!

« Des nuages aussi! Et sur la vallée un brouillard! non pas un lourd brouillard qui la cache, mais une vapeur légère, aérienne, pareille à un voile de gaze, qui, pour nos yeux d'admirateurs modestes, ajoute un charme aux beautés devant lesquelles il est étendu, ainsi qu'ont toujours fait les voiles de vraie gaze, ainsi qu'ils feront toujours, oui, ne vous déplaise, quand nous serions le pape en personne. Hurrah! Eh bien! voilà que nous voyageons comme la lune elle-même. Cachés dans un bouquet d'arbres, la minute d'après dans une tache de vapeur, puis reparaissant en pleine lumière, parfois effacés, mais avançant toujours, notre course répète la sienne. Hurrah! Une joute contre la lune! Holà ho! hurrah!

« La beauté de la nuit ne se sent plus qu'à peine, quand le jour arrive en bondissant. Hurrah! Deux relais, et les routes de la campagne se changent presque en une rue continue. Hurrah! par-delà des jardins de maraîchers, des files de maisons, des villas, des terrasses, des places; des équipages, des chariots, des charrettes; des ouvriers matineux, des vagabonds attardés, des ivrognes, des porteurs à jeun; par-delà toutes les formes de la brique et du mortier, puis sur le pavé bruyant, qui force les gens juchés sur la banquette à se bien tenir. Hurrah! à travers des tours et détours sans fin, dans le labyrinthe des rues sans nombre, jusqu'à ce qu'on atteigne une vieille cour d'hôtellerie, et que Tom Pinch descendu, tout assourdi et tout étourdi, se trouve à Londres! »

Tout cela pour dire que Tom Pinch arrive à Londres! Cet accès de lyrisme où les folies les plus poétiques naissent des banalités les plus vulgaires, semblables à des fleurs maladives qui pousseraient dans un vieux pot cassé, expose dans ses contrastes naturels et bizarres toutes les parties de l'imagination de Dickens. On aura son portrait en se figurant un homme qui, une casserole dans une main et un fouet de postillon dans l'autre, se mettrait à prophétiser.

Le lecteur prévoit déjà quelles violentes émotions ce genre d'imagination va produire. La manière de concevoir règle en l'homme la manière de sentir. Quand l'esprit, à peine attentif, suit les contours indistincts d'une image ébauchée, la joie et la douleur l'effleurent d'un attouchement insensible. Quand l'esprit, avec une attention profonde, pénètre les détails minutieux d'une image précise, la joie et la douleur le secouent tout entier. Dickens a cette attention et voit ces détails; c'est pourquoi il rencontre partout des sujets d'exaltation. Il ne quitte point le ton passionné; il ne se repose jamais dans le style naturel et dans le récit simple; il ne fait que railler ou pleurer; il n'écrit que des satires ou des élégies. Il a la sensibilité fiévreuse d'une femme qui part d'un éclat de rire ou qui fond en larmes au choc imprévu du plus léger événement. Ce style passionné est d'une puissance extrême, et on peut lui attribuer la moitié de la

gloire de Dickens. Le commun des hommes n'a que des émotions faibles. Nous travaillons machinalement et nous bâillons beaucoup; les trois quarts des objets nous laissent froids; nous nous endormons dans l'habitude, et nous finissons par ne plus remarquer les scènes de ménage, les minces détails, les aventures plates qui sont le fond de notre vie. Un homme vient qui tout d'un coup les rend intéressantes; bien plus, il en fait des drames; il les change en objets d'admiration, de tendresse ou d'épouvante. Sans sortir du coin du feu ou de l'omnibus, nous voilà tremblans, les yeux pleins de larmes ou secoués par les accès d'un rire inextinguible. Nous nous trouvons transformés, notre vie est doublée; notre âme végétait, elle sent, elle souffre, elle aime. Le contraste, la succession rapide, le nombre des sensations ajoute encore à son trouble; nous roulons pendant deux cents pages dans un torrent d'émotions nouvelles contraires et croissantes, qui communique à l'esprit sa violence, qui l'entraîne dans des écarts et des chutes, et ne le rejette sur la rive qu'enchanté et épuisé. C'est une ivresse, et sur une âme délicate l'effet serait trop fort; mais il convient au public, et le public l'a justifié.

Cette sensibilité ne peut guère avoir que deux issues, le rire et les larmes. Il y en a d'autres; mais on n'y arrive que par la haute éloquence; elles sont le chemin du sublime, et l'on a vu que pour Dickens il est fermé. Cependant il n'y a pas d'écrivain qui sache mieux toucher et attendrir; il fait pleurer, cela est à la lettre. Avant de l'avoir lu, on ne se savait pas tant de pitié dans le cœur. Le chagrin d'une enfant qui voudrait être aimée de son père et que son père n'aime point, l'amour désespéré et la mort lente d'un pauvre jeune homme à demi imbécile, toutes ces peintures de douleurs secrètes laissent une impression ineffaçable. Les larmes qu'il verse sont vraies, et la compassion est leur source unique. Balzac, George Sand, Stendahl ont aussi raconté les misères humaines. Est-il possible d'écrire sans les raconter? Mais ils ne les cherchent pas, ils les rencontrent; ils ne songent point à nous les étaler; ils allaient ailleurs, ils les ont trouvées sur leur route. Ils aiment l'art plutôt que les hommes. Ils ne se plaisent qu'à voir jouer les ressorts des passions, à combiner de grands systèmes d'événemens, à construire de puissans caractères; ils n'écrivent point par sympathie pour les misérables, mais par amour du beau. Quand vous finissez *Valentine,* votre émotion n'est pas la pitié pure; vous ressentez encore une admiration profonde pour la grandeur et la générosité de l'amour. Quand vous achevez *le Père Goriot,* vous avez le cœur brisé par les tortures de cette agonie; mais l'étonnante invention, l'accumulation des faits, l'abondance des idées générales, la force de l'analyse, vous transportent dans le monde de la science, et votre sympathie douloureuse se calme au spectacle de

cette physiologie du cœur. Dickens ne calme jamais la nôtre; il choisit les sujets où elle se déploie seule et plus qu'ailleurs, la longue oppression des enfans tyrannisés et affamés par leur maître d'école, la vie de l'ouvrier Stéphen, volé et déshonoré par sa femme, chassé par ses camarades, accusé de vol, languissant six jours au fond d'un puits où il est tombé, blessé, dévoré par la fièvre, et mourant quand enfin on arrive à lui. Rachel, sa seule amie, est là, et son égarement, ses cris, le tourbillon de désespoir dans lequel Dickens enveloppe ses personnages ont préparé la douloureuse peinture de cette mort résignée. Le seau remonte apportant un corps qui n'a presque plus de forme, et l'on voit la figure pâle, épuisée, patiente, tournée vers le ciel, pendant que la main droite, brisée et pendante, semble demander qu'une autre main vienne la soutenir. Il sourit pourtant et dit faiblement : « Rachel! » Elle vient et se penche jusqu'à ce que ses yeux soient entre ceux du blessé et le ciel, car il n'a pas la force de tourner les siens pour la regarder. Alors, en paroles brisées, il lui raconte sa longue agonie. Depuis qu'il est né, il n'a éprouvé que misère et injustice : c'est la règle; les faibles souffrent et sont faits pour souffrir. Ce puits où il est tombé a tué des centaines d'hommes, des pères, des maris, des fils qui faisaient vivre des centaines de familles. Les mineurs ont prié et supplié les hommes du parlement, par l'amour du Christ, de ne point permettre que leur travail fût leur mort, et de les épargner à cause de leurs femmes et de leurs enfans, qu'ils aiment autant que les *gentlemen* aiment les leurs : tout cela pour rien. Quand le puits travaillait, il tuait sans besoin; abandonné, il tue encore. Stephen dit cela sans colère, doucement, simplement comme la vérité. Il a devant lui son calomniateur et son père; il ne s'indigne pas, il n'accuse personne; il charge seulement le père de démentir la calomnie tout à l'heure, quand il sera mort. Son cœur est là haut, dans ce ciel où il a vu briller une étoile. Dans son tourment, sur son lit de pierre, il l'a contemplée, et le tendre et touchant regard de la divine étoile a calmé, par sa sérénité mystique, l'angoisse de son esprit et de son corps. « J'ai vu plus clair, dit-il, et ma prière de mourant a été que les hommes puissent seulement se rapprocher un peu plus les uns des autres, que lorsque moi, pauvre homme, j'étais avec eux. — Ils le soulevèrent, et il fut ravi de voir qu'ils allaient l'emporter du côté où l'étoile semblait les conduire. Ils le portèrent très doucement, à travers les champs et le long des sentiers, dans la large campagne, Rachel tenant toujours sa main dans les siennes. Ce fut bientôt une procession funéraire. L'étoile lui avait montré le chemin qui mène au Dieu des pauvres, et son humilité, ses misères, son oubli des injures l'avaient conduit au repos de son rédempteur. »

Ce même écrivain est le plus railleur, le plus comique et le plus

bouffon de tous les écrivains anglais. Singulière gaieté du reste! C'est la seule qui puisse s'accorder avec cette sensibilité passionnée. Il y a un rire qui est voisin des larmes. La satire est sœur de l'élégie : si l'une plaide pour les opprimés, l'autre combat contre les oppresseurs. Blessé par les travers et par les vices, Dickens se venge par le ridicule. Il ne les peint pas, il les punit. Rien de plus accablant que ces longs chapitres d'ironie soutenue où le sarcasme s'enfonce à chaque ligne plus sanglant et plus perçant dans l'adversaire qu'il s'est choisi. Il y en a cinq ou six contre les Américains, contre leurs journaux vendus, contre leurs journalistes ivrognes, contre leurs spéculateurs charlatans, contre leurs femmes auteurs, contre leur grossièreté, leur familiarité, leur insolence, leur brutalité, capable de ravir un absolutiste, et de justifier ce libéral qui, revenant de New-York, embrassa les larmes aux yeux le premier gendarme qu'il aperçut sur le port du Havre. Fondations de sociétés industrielles, entretiens d'un député avec ses commettans, instructions d'un député à son secrétaire, parade des grandes maisons de banque, inauguration d'un édifice, toutes les cérémonies et tous les mensonges de la société anglaise sont gravés avec la verve et l'amertume de Hogarth. Il y a des morceaux où le comique est si violent, qu'il a l'air d'une vengeance, par exemple le récit de l'éducation pratique de Jonas Chuzzlewit. Le premier mot qu'épela cet excellent jeune homme fut « gain. » Le second (quand il arriva aux dissyllabes) fut « argent. » Cette belle éducation avait produit par hasard deux inconvéniens : l'un, c'est qu'habitué par son père à tromper les autres, il avait pris insensiblement le goût d'attraper son père; l'autre, c'est qu'instruit à considérer tout comme une question d'argent, il avait fini par regarder son père comme une sorte de propriété, qui serait très bien placée dans le coffre-fort appelé bière. « Voilà mon père qui ronfle, dit M. Jonas. Pecksniff, ayez donc la bonté de marcher sur son pied. C'est celui qui est contre vous qui a la goutte. » Il entre en scène par cette attention : vous jugez du reste. Dickens est triste au fond comme Hogarth; mais, comme Hogarth, il fait rire aux éclats par la bouffonnerie de ses inventions et par la violence de ses caricatures. Il pousse ses personnages dans l'absurde avec une intrépidité rare. Son Pecksniff invente des phrases morales et des actions sentimentales si grotesques qu'il en est extravagant. Jamais on n'a entendu de telles monstruosités oratoires. Sheridan a déjà peint un hypocrite anglais, Joseph Surface; mais celui-là diffère autant de Pecksniff qu'un portrait d'après nature diffère d'une vignette du *Punch*. Dickens fait l'hypocrisie si difforme et si énorme, que son hypocrite cesse de ressembler à un homme; on dirait une de ces figures fantastiques

dont le nez est plus gros que le corps. Ce comique outré vient de l'imagination excessive. Dickens emploie partout le même ressort. Pour mieux faire voir l'objet qu'il montre, il en crève les yeux du lecteur; mais le lecteur s'amuse de cette verve déréglée : la fougue de l'exécution lui fait oublier que la scène est improbable, et il rit de grand cœur en entendant l'entrepreneur des pompes funèbres, M. Mould, énumérer les consolations que la piété filiale, bien munie d'argent, peut trouver dans son magasin. Quelle douleur n'adouciraient pas les voitures à quatre chevaux, les tentures de velours, les cochers en manteaux de drap et en bottes à revers, les plumes d'autruche teintes en noir, les acolytes à pied habillés dans le grand style, portant des bâtons garnis d'un bout de bronze? Oh! ne disons pas que l'or est une boue, puisqu'il peut acheter des choses comme celles-là! « Que de bénédictions, s'écrie M. Mould, que de bénédictions j'ai versé sur l'humanité au moyen de mes quatre grands chevaux caparaçonnés, que je ne caparaçonne jamais à moins de 10 liv. 10 shellings la séance! »

Ordinairement Dickens reste grave en traçant ses caricatures. L'esprit anglais consiste à dire en style solennel des plaisanteries folles. Le ton et les idées font alors contraste; tout contraste donne des impressions fortes. Dickens aime à les produire, et son public à les éprouver.

Si parfois il oublie de donner les verges au prochain, s'il essaie de s'amuser, s'il se joue, il n'en est pas plus heureux. Le fond du caractère anglais, c'est le manque de bonheur. L'ardente et tenace imagination de Dickens se prend trop fortement aux choses pour glisser légèrement et gaiement sur leur surface. Il appuie, il pénètre, il enfonce, il creuse; toutes ces actions violentes sont des efforts, et tous les efforts sont des souffrances. Pour être heureux, il faut être léger comme un Français du XVIIIe siècle, ou sensuel comme un Italien du XVIe; il faut ne point s'inquiéter des choses ou en jouir. Dickens s'en inquiète et n'en jouit pas. Prenez un petit accident comique, comme on en rencontre dans la rue, un coup de vent qui retrousse les habits d'un commissionnaire. Scaramouche fera une grimace de bonne humeur; Lesage aura le sourire d'un homme amusé; tous deux passeront et n'y songeront plus. Dickens y songe pendant une demi-page. Il voit si bien tous les effets du vent, il se met si complétement à sa place, il lui suppose une volonté si passionnée et si précise, il tourne et retourne si fort et si longtemps les habits du pauvre homme, il change le coup de vent en une tempête et en une persécution si grandes, qu'on est pris de vertige, et que tout en riant on se trouve en soi-même trop de trouble et trop de compassion pour rire de bon cœur.

« C'était un endroit aéré, qui bleuissait le nez, qui rougissait les yeux, qui faisait venir la chair de poule, qui gelait les doigts du pied, qui faisait claquer les dents, que l'endroit où Toby Veek attendait en hiver, et Toby Veek le savait bien. Le vent arrivait en se démenant autour du coin, — principalement le vent d'est, — comme s'il était parti des confins de la terre pour tomber sur Toby. Et souvent on aurait dit qu'il arrivait sur lui plus tôt qu'il n'avait pensé, car, tournant d'un bond autour du coin et dépassant Toby, il revenait soudain sur lui-même en tourbillonnant, comme s'il criait : Ah! le voilà! A l'instant, son tablier blanc était retroussé contre sa tête, comme la blouse d'un enfant méchant, et l'on voyait sa faible petite canne lutter et s'agiter inutilement dans sa main; ses jambes subissaient une agitation terrible, et Toby lui-même tout courbé, faisant face tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, était si bien souffleté et battu, et rossé, et houspillé, et tiraillé, et bousculé, et soulevé de terre, que c'était presque positivement un miracle, s'il n'était pas enlevé en chair et en os en haut de l'air, comme l'est parfois une colonie de grenouilles, ou d'escargots, ou d'autres créatures portatives, pour tomber en pluie, au grand étonnement des indigènes, dans quelque coin reculé du monde où l'espèce des commissionnaires est inconnue. »

Si l'on veut maintenant se figurer d'un regard cette imagination si lucide, si violente, si passionnément fixée sur l'objet qu'elle se choisit, si profondément touchée par les petites choses, si uniquement attachée aux détails et aux sentimens de la vie vulgaire, si féconde en émotions incessantes, si puissante pour éveiller la pitié douloureuse, la raillerie sarcastique et la gaieté nerveuse, on se représentera une rue de Londres par un soir pluvieux d'hiver. La lumière flamboyante du gaz brûle les yeux, ruisselle à travers les vitres des boutiques, rejaillit sur les figures qui passent, et sa clarté crue, s'enfonçant dans leurs traits contractés, met en relief, avec un détail infini et une énergie blessante, leurs rides, leurs difformités, leur expression tourmentée. Si dans cette foule pressée et salie vous découvrez un frais visage de jeune fille, cette lumière artificielle le charge de tons excessifs et faux; elle le détache sur l'ombre pluvieuse et froide avec une auréole étrange. L'esprit est frappé d'étonnement; mais on porte la main à ses yeux pour les couvrir, et en admirant la force de cette lumière on pense involontairement au vrai soleil de la campagne et à la tranquille beauté du jour.

II. — LE PUBLIC.

Plantez ce talent dans une terre anglaise; l'opinion littéraire du pays dirigera sa croissance et expliquera ses fruits, car cette opinion publique est son opinion privée. Il ne la subit pas comme une contrainte extérieure, il la sent en lui comme une persuasion intime;

elle ne le gêne pas, elle le développe et ne fait que lui répéter tout haut ce qu'il se dit tout bas.

Voici les conseils de ce goût public, d'autant plus puissans qu'ils s'accordaient avec l'inclination naturelle de Dickens, et le poussaient dans son propre sens :

« Soyez moral. Il faut que tous vos romans puissent être lus par des jeunes filles. Nous sommes des esprits pratiques, et nous ne voulons pas que la littérature corrompe la vie pratique. Nous avons la religion de la famille, et nous ne voulons pas que la littérature peigne les passions qui attaquent la vie de famille. Nous sommes protestans, et nous avons gardé quelque chose de la sévérité de nos pères contre la joie et les passions. Entre celles-ci, l'amour est la plus mauvaise. Gardez-vous à cet endroit de ressembler à la plus célèbre de nos voisines. L'amour est le héros de tous les romans de George Sand. Marié ou non marié, peu importe; elle le trouve beau, saint, sublime par lui-même, et elle le dit. Ne le croyez pas, et si vous le croyez, ne le dites point. Cela est d'un mauvais exemple. L'amour ainsi présenté se subordonne le mariage. Il y aboutit, il le brise, il se passe de lui, selon les circonstances; mais, quoi qu'il fasse, il le traite en inférieur, il ne lui reconnaît de sainteté que celle qu'il lui donne, et le juge impie, s'il s'en trouve exclu. Le roman ainsi conçu est une plaidoirie en faveur du cœur, de l'imagination, de l'enthousiasme et de la nature; mais il est souvent une plaidoirie contre la société et contre la loi. Nous ne souffrons pas qu'on touche de près ou de loin à la société ni à la loi. Présenter un sentiment comme divin, incliner devant lui toutes les institutions, le promener à travers une suite d'actions généreuses, chanter avec une sorte d'inspiration héroïque les combats qu'il livre et les assauts qu'il soutient, l'enrichir de toutes les forces de l'éloquence, le couronner de toutes les fleurs de la poésie, c'est peindre la vie qu'il enfante comme plus belle et plus haute que les autres, c'est l'asseoir bien au-dessus de toutes les passions et de tous les devoirs, dans une région sublime, sur un trône, d'où il brille comme une lumière, comme une consolation, comme une espérance, et attire à lui tous les cœurs. Peut-être ce monde est-il celui des artistes; il n'est point celui des hommes ordinaires. Peut-être est-il conforme à la nature; nous faisons fléchir la nature devant l'intérêt de la société. George Sand peint des femmes passionnées; peignez-nous d'honnêtes femmes. George Sand donne envie d'être amoureux; donnez-nous envie de nous marier. Cela a des inconvéniens, il est vrai; l'art peut-être en souffre, si le public y gagne. Si vos personnages sont de meilleur exemple, vos ouvrages sont de moindre prix; il n'importe. Vous vous résignerez en songeant que vous êtes moral. Vos amoureux seront fades, car le seul intérêt qu'offre leur âge, c'est

la violence de la passion, et vous ne pouvez peindre la passion. Dans *Nicolas Nickleby*, vous montrerez deux honnêtes gens, semblables à tous les jeunes gens, épousant deux honnêtes jeunes filles, semblables à toutes les jeunes filles; dans *Martin Chuzzlewit*, vous montrerez encore deux honnêtes jeunes gens, parfaitement semblables aux deux premiers, épousant aussi deux honnêtes jeunes filles, parfaitement semblables aux deux premières; dans *Dombey and son*, il n'y aura qu'un honnête jeune homme et une honnête jeune fille. Du reste, nulle différence. Et ainsi de suite. Le nombre de vos mariages est étonnant, et vous en faites assez pour peupler l'Angleterre. Ce qui est plus curieux encore, c'est qu'ils sont tous désintéressés, et que le jeune homme et la jeune fille font fi de l'argent avec la même sincérité qu'à l'Opéra-Comique. Vous insisterez infiniment sur le joli embarras des fiancées, sur les larmes des mères, sur les larmes de toute l'assistance, sur les scènes réjouissantes et touchantes du dîner; vous ferez une foule de tableaux de famille, tous attendrissans, et presque aussi agréables que des peintures de paravents. Le lecteur sera ému; il pensera voir les amours innocens et les gentillesses vertueuses d'un petit garçon et d'une petite fille de dix ans. Il aura envie de leur dire : Bons petits amis, continuez à être bien sages. — Mais le principal intérêt sera pour les jeunes filles, qui apprendront de quelle manière empressée, et pourtant convenable, un prétendu doit faire sa cour. Si vous hasardez une séduction, comme dans *Copperfield*, vous ne raconterez pas le progrès, l'ardeur, les enivremens de l'amour; vous n'en peindrez que les misères, le désespoir et les remords. Si dans *Copperfield* et dans *le Grillon du Foyer* vous montrez un mariage troublé et une femme soupçonnée, vous vous hâterez de rendre la paix au mariage et l'innocence à la femme, et vous ferez par sa bouche un éloge du mariage si magnifique, qu'il pourrait servir de modèle à M. Émile Augier. Si dans *Hard Times* l'épouse va jusqu'au bord de la faute, elle s'arrêtera sur le bord de la faute. Si dans *Dombey and son* elle fuit la maison conjugale, elle restera pure, elle ne commettra que l'apparence de la faute, et elle traitera son amant de telle sorte qu'on souhaitera d'être le mari. Si enfin dans *Copperfield* vous racontez les troubles et les folies de l'amour, vous raillerez ce pauvre amour, vous peindrez ses petitesses, vous semblerez demander excuse au lecteur. Jamais vous n'oserez faire entendre le souffle ardent, généreux, indiscipliné, de la passion toute puissante. Vous ferez d'elle un jouet d'enfans honnêtes ou un joli bijou de mariage; mais le mariage vous donnera des compensations. Votre génie d'observateur et votre goût pour les détails s'exerceront sur les scènes de la vie domestique : vous excellerez à peindre un coin du feu, une causerie de famille, des enfans sur les genoux

de leur mère, un mari qui le soir veille à la lampe près de sa femme endormie, le cœur rempli de joie et de courage, parce qu'il sent qu'il travaille pour les siens. Vous trouverez de charmans ou sérieux portraits de femmes : celui de Dora, qui reste petite fille dans le mariage, dont les mutineries, les gentillesses, les enfantillages, les rires, égaient le ménage comme un gazouillement d'oiseau; celui d'Agnès, si calme, si patiente, si sensée, si pure, si digne de respect, véritable modèle de l'épouse, capable à elle seule de mériter au mariage le respect que nous demandons pour lui. Et lorsqu'enfin il faudra montrer la beauté de ces devoirs, la grandeur de cette amitié conjugale, la profondeur du sentiment qu'ont creusé dix années de confiance, de soins et de dévouemens réciproques, vous trouverez dans votre sensibilité, si longtemps contenue, des discours aussi pathétiques que les plus fortes paroles de l'amour.

« Les pires romans ne sont pas ceux qui le glorifient. Il faut habiter l'autre côté du détroit pour oser ce que nos voisins ont osé. Chez nous, quelques-uns admirent Balzac, mais personne ne voudrait le tolérer. Quelques-uns prétendront qu'il n'est pas immoral; mais tout le monde reconnaîtra qu'il fait toujours et partout abstraction de la morale. George Sand n'a célébré qu'une passion; Balzac les a célébrées toutes. Il les a considérées comme des forces, et, jugeant que la force est belle, il les a soutenues de leurs causes, entourées de leurs circonstances, développées dans leurs effets, poussées à l'extrême, et agrandies jusqu'à en faire des monstres sublimes, plus systématiques et plus vrais que la vérité. Nous n'admettons pas qu'un homme se réduise à n'être qu'un artiste. Nous ne voulons pas qu'il se sépare de sa conscience et perde de vue la pratique. Nous ne consentirons jamais à voir que tel est le trait dominant de notre Shakspeare; nous ne reconnaîtrons pas que, comme le romancier français, il mène ses héros au crime et à la monomanie, que comme lui il habite le pays de la pure logique et de la pure imagination. Nous sommes bien changés depuis le XVIe siècle, et nous condamnons ce que nous approuvions autrefois. Nous ne voulons pas que le lecteur s'intéresse à un avare, à un ambitieux, à un débauché. Et il s'intéresse à lui lorsque l'écrivain, sans louer ni blâmer, s'attache à expliquer le tempérament, l'éducation, la forme du crâne et les habitudes d'esprit qui ont creusé en lui cette inclination primitive, à faire toucher la nécessité de ses conséquences, à la conduire à travers toutes ses périodes, à montrer la puissance plus grande que l'âge et le contentement lui communiquent, à exposer la chute irrésistible qui la précipite dans la folie ou dans la mort. Le lecteur, saisi par cette logique, admire l'œuvre qu'elle a faite, et oublie de s'indigner contre le personnage qu'elle a créé; il dit : le bel avare! et il ne songe plus aux maux que l'avarice

produit. Il devient philosophe et artiste, et ne se souvient plus qu'il est honnête homme. Souvenez-vous toujours que vous l'êtes, et renoncez aux beautés qui peuvent fleurir sur ce sol corrompu. Entre celles-ci, la première est la grandeur. Il faut s'intéresser aux passions pour comprendre toute leur étendue, pour compter tous leurs ressorts, pour décrire tout leur cours. Ce sont des maladies. Si on se contente de les maudire, on ne les connaîtra pas; si l'on n'est physiologiste, si l'on ne se prend pas d'amour pour elles, si on ne fait pas d'elles ses héros, si on ne tressaille pas de plaisir à la vue d'un beau trait d'avarice comme à la vue d'un symptôme précieux, on ne peut dérouler leur vaste système et étaler leur fatale grandeur. Vous n'aurez point ce mérite immoral; d'ailleurs il ne convient point à votre genre d'esprit. Votre extrême sensibilité et votre ironie toujours prête ont besoin de s'exercer; vous n'avez pas assez de calme pour pénétrer jusqu'au fond d'un caractère; vous aimez mieux vous attendrir sur lui ou le railler; vous le prenez à partie, vous vous faites son adversaire ou son ami, vous le rendez odieux ou touchant; vous ne le peignez pas; vous êtes trop passionné et vous n'êtes pas assez curieux. D'autre part, la ténacité de votre imagination, la violence et la fixité avec laquelle vous enfoncez votre pensée dans le détail que vous voulez saisir limitent votre connaissance, vous arrêtent sur un trait unique, vous empêchent de visiter toutes les parties d'une âme et d'en sonder la profondeur. Vous avez l'imagination trop vive, et vous ne l'avez pas assez vaste. Voici donc les caractères que vous allez tracer. Vous saisirez un personnage dans une attitude, vous ne verrez de lui que celle-là, et vous la lui imposerez depuis le commencement jusqu'au bout. Son visage aura toujours la même expression, et cette expression sera presque toujours une grimace. Ils auront une sorte de tic qui ne les quittera plus. Miss Mercy rira à chaque parole; Marc Tapley prononcera à chaque scène son mot : *gaillardement;* mistress Gamp parlera incessamment de Mme Harris; le docteur Chillip ne fera pas une seule action qui ne soit timide; M. Micawber prononcera pendant trois volumes le même genre de phrases emphatiques, et passera cinq ou six cents fois avec une brusquerie comique de la joie à la douleur. Chacun de vos personnages sera un vice, une vertu, un ridicule incarné, et la passion que vous lui prêterez sera si fréquente, si invariable, si absorbante, qu'il ne ressemblera plus à un homme vivant, mais à une abstraction habillée en homme. Les Français ont un Tartufe comme votre M. Pecksniff; mais l'hypocrisie qu'il affiche n'a pas détruit le reste de son être; s'il prête à la comédie par son vice, il appartient à l'humanité par sa nature. Il a, outre sa grimace, un caractère et un tempérament; il est gros, fort, rouge, brutal, sensuel; la vigueur de

son sang le rend audacieux; son audace le rend calme; son audace, son calme, sa promptitude de décision, son mépris des hommes font de lui un grand politique. Quand il a occupé le public pendant cinq actes, il offre encore au psychologue et au médecin plus d'une chose à étudier. Votre Pecksniff n'offrira rien ni au médecin ni au psychologue. Il ne servira qu'à instruire et à amuser le public. Il sera une satire vivante de l'hypocrisie, et rien de plus. Si vous lui donnez le goût de l'eau-de-vie, ce sera gratuitement; dans le tempérament que vous lui prêtez, rien ne l'exige; il est si enfoncé dans la tartuferie, dans la douceur, dans le beau style, dans les phrases littéraires, dans la moralité tendre, que le reste de sa nature a disparu: c'est un masque et ce n'est plus un homme; mais ce masque est si grotesque et si énergique, qu'il sera utile au public, et diminuera le nombre des hypocrites. C'est notre but et c'est le vôtre, et le recueil de vos caractères aura plutôt les effets d'un livre de satires que ceux d'une galerie de portraits.

« Par la même raison, ces satires, quoique réunies, resteront effectivement détachées, et ne formeront point de véritable ensemble. Vous avez commencé par des essais, et vos grands romans ne sont que des essais cousus les uns au bout des autres. Le seul moyen de composer un tout naturel et solide, c'est de faire l'histoire d'une passion ou d'un caractère, de les prendre à leur naissance, de les voir grandir, s'altérer et se détruire, de comprendre la nécessité intérieure de leur développement. Vous ne suivez pas ce développement; vous maintenez toujours votre personnage dans la même attitude; il est avare ou hypocrite, ou bon jusqu'au bout, et toujours de la même façon; il n'a donc pas d'histoire. Vous ne pouvez que changer les circonstances où il se trouve; vous ne le changez pas lui-même; il reste immobile, et à tous les chocs qui le frappent, il rend le même son. La diversité des événemens que vous inventez n'est donc qu'une fantasmagorie amusante; ils n'ont pas de lien, ils ne forment pas un système, ils ne sont qu'un monceau. Vous n'écrivez que des vies, des aventures, des mémoires, des esquisses, des collections de scènes, et vous ne saurez pas composer une action. — Mais si le goût littéraire de votre nation, joint à la direction naturelle de votre génie, vous impose des intentions morales, vous interdit la grande peinture des caractères, vous défend la composition des ensembles, il offre à votre observation, à votre sensibilité et à votre satire une suite de figures originales qui n'appartiennent qu'à l'Angleterre, qui, dessinées par votre main, formeront une gloire unique, et qui, avec l'image de votre génie, offriront celle de votre pays et de votre temps. »

III. — LES PERSONNAGES.

Otez les personnages grotesques qui ne sont là que pour occuper de la place et pour faire rire, vous trouverez que tous les caractères de Dickens sont compris dans deux classes : les êtres sensibles et les êtres qui ne le sont pas. Il oppose les âmes que forme la nature aux âmes que déforme la société. Son dernier roman, *Hard Times*, est un résumé de tous les autres. Il y préfère l'instinct au raisonnement, l'intuition du cœur à la science positive; il attaque l'éducation fondée sur la statistique, sur les chiffres et sur les faits; il comble de malheurs et de ridicules l'esprit positif et mercantile; il combat l'orgueil, la dureté, l'égoïsme du négociant et du noble; il maudit les villes de manufactures, de fumée et de boue qui emprisonnent le corps dans une atmosphère artificielle et l'esprit dans une vie factice. Il va chercher de pauvres ouvriers, des bateleurs, un enfant trouvé, et accable sous leur bon sens, sous leur générosité, sous leur délicatesse, sous leur courage et sous leur douceur, la fausse science, le faux bonheur et la fausse vertu des riches et des puissans qui les méprisent. Il fait des satires contre la société oppressive, il fait des élégies sur la nature opprimée, et son génie élégiaque, comme son génie satirique, trouve dans le monde qu'il doit peindre la carrière dont il a besoin pour se déployer.

Le premier fruit de la société anglaise est l'hypocrisie. Il y mûrit au double souffle de la religion et de la morale. On sait quelle est leur popularité et leur empire au-delà du détroit. Dans un pays où il est scandaleux de rire le dimanche, où le triste puritanisme a gardé quelque chose de son ancienne animosité contre le bonheur, où les critiques qui étudient l'histoire ancienne insèrent des dissertations sur le degré de vertu de Nabuchodonosor, il est naturel que l'apparence de la moralité soit utile. C'est une monnaie qu'il faut avoir; ceux qui n'ont pas la bonne en fabriquent de la fausse, et plus l'opinion publique la déclare précieuse, plus on la contrefait. Aussi ce vice est-il anglais. M. Pecksniff ne peut pas se rencontrer en France. Ses phrases nous dégoûteraient. S'il y a chez nous une affectation, ce n'est pas celle de vertu, c'est celle de vice. Pour réussir, on aurait tort d'y parler de ses principes. On aime mieux confesser ses faibles, et s'il y a des charlatans, ce sont les fanfarons d'immoralité. Nous avons eu jadis nos hypocrites, mais c'est lorsque la religion était populaire. Depuis Voltaire, Tartufe est impossible. On n'essaie plus d'affecter une piété qui ne trompe personne et qui ne mène à rien. L'hypocrisie vient, s'en va et varie selon l'état des mœurs, de la religion et des esprits. Aussi voyez comme l'hypocrisie de Pecks-

niff est conforme aux dispositions de son pays! La religion anglaise est peu dogmatique et toute morale. Pecksniff ne lâche pas comme Tartufe des phrases de théologie; il s'épanche tout entier en tirades de philanthropie. Il a marché avec le siècle. Il est devenu philosophe humanitaire. Il a donné à ses filles les noms de *Mercy* (compassion) et de *Charité*. Il est tendre, il est bon, il s'abandonne aux effusions de famille. Il offre innocemment en spectacle, lorsqu'on vient le voir, de charmantes scènes d'intérieur; il étale le cœur d'un père, les sentimens d'un époux, la bienveillance d'un bon maître. Les vertus de famille sont en honneur aujourd'hui; il faut s'en affubler. Jadis Orgon disait, instruit par Tartufe :

> Et je verrais périr parens, enfans et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

La vertu moderne et la piété anglaise pensent autrement; il ne faut pas mépriser ce monde en vue de l'autre; il faut l'améliorer en vue de l'autre. Tartufe parlera de sa haire et de sa discipline; Pecksniff, de son comfortable petit parloir, du charme de l'intimité, de la beauté de la nature. Il essaiera de mettre la concorde entre les hommes. Il aura l'air d'un membre de la société de la paix. Il développera les considérations les plus touchantes sur les bienfaits et sur les beautés de l'harmonie. Il sera impossible de l'écouter sans avoir le cœur attendri. Les hommes sont raffinés aujourd'hui, ils ont lu beaucoup de poésies élégiaques; leur sensibilité est plus vive; on ne peut plus les tromper avec la grossière impudence de Tartufe. C'est pourquoi M. Pecksniff aura des gestes de longanimité sublime, des sourires de compassion ineffable, des élans, des mouvemens d'abandon, des grâces, des tendresses qui séduiront les plus difficiles et charmeront les plus délicats. Les Anglais, dans leurs parlemens, dans leurs *meetings*, dans leurs associations et dans leurs cérémonies publiques, ont appris la phrase oratoire, les termes abstraits, le style de l'économie politique, du journalisme et du prospectus. M. Pecksniff parlera comme un prospectus. Il en aura l'obscurité, le galimatias et l'emphase. Il semblera planer au-dessus du monde, dans la région des idées pures, au sein de la vérité. Il aura l'air d'un apôtre élevé dans les bureaux du *Times*. Il débitera des idées générales à propos de tout. Il trouvera une leçon de morale dans le *beefsteak* qu'il vient d'avaler. Ce beefsteak a passé, le monde passera aussi. Souvenons-nous de notre fragilité et du compte qu'un jour nous aurons à rendre. En pliant sa serviette, il s'élèvera à des contemplations grandioses : « L'économie de la digestion, dira-t-il, à ce que m'ont appris certains anatomistes de mes amis, est un des plus merveilleux ouvrages de la na-

ture. Je ne sais pas ce qu'éprouvent les autres, mais c'est une grande satisfaction pour moi de penser, quand je jouis de mon humble dîner, que je mets en mouvement la plus belle machine dont nous ayons connaissance. Il me semble véritablement en de tels instans que j'accomplis une fonction publique. — Quand j'ai remonté cette montre intérieure, si je puis employer une telle expression, dit M. Pecksniff avec une sensibilité exquise, et quand je sais qu'elle va, je sens que la leçon offerte par elle aux hommes fait de moi un des bienfaiteurs de mon espèce. » Vous reconnaissez un nouveau genre d'hypocrisie. Les vices changent tous les siècles en même temps que les vertus.

L'esprit pratique, comme l'esprit moral, est anglais. A force de commercer, de travailler et de se gouverner, ce peuple a pris le goût et le talent des affaires. C'est pourquoi ils nous regardent comme des enfans et des fous. L'excès de cette disposition est la destruction de l'imagination et de la sensibilité. On devient une machine à spéculation en qui s'alignent des chiffres et des faits; on nie la vie de l'esprit et les joies du cœur; on ne voit plus dans le monde que des pertes et des bénéfices; on devient dur, âpre, avide et avare; on traite les hommes en rouages; un jour on se trouve tout entier négociant, banquier, statisticien; on a cessé d'être homme. Dickens a multiplié les portraits de l'homme positif. Ralph Nickleby, Scroogs, Antony Chuzzlewit, Jonas, l'alderman Cute, M. Murdstone et sa sœur, Bounderby, Tom Gradgrind, il y en a dans tous ses romans. Les uns le sont par éducation, les autres par nature; mais ils sont tous odieux, car ils prennent tous à tâche de railler et de détruire la bonté, la sympathie, la compassion, les affections désintéressées, les émotions religieuses, l'enthousiasme de l'imagination, tout ce qu'il y a de beau dans l'homme. Ils oppriment des enfans, ils frappent des femmes, ils affament des pauvres, ils insultent des malheureux. Les meilleurs sont des automates de fer poli qui exécutent méthodiquement leurs devoirs légaux et ne savent pas qu'ils font souffrir les autres. Ces sortes de gens ne se trouvent pas dans notre pays. Leur rigidité n'est point dans notre caractère. Ils sont produits en Angleterre par une école qui a sa philosophie, ses grands hommes, sa gloire, et qui ne s'est jamais établie chez nous. Plus d'une fois, il est vrai, nos écrivains ont peint des avares, des gens d'affaires et des boutiquiers. Balzac en est rempli; mais il les explique par leur imbécillité, ou il en fait des monstres curieux comme Grandet et Gobseck. Ceux de Dickens forment une classe réelle et représentent un vice national. Lisez ce passage de *Hard Times*, et voyez si, corps et âme, M. Gradgrind n'est pas tout anglais.

« A présent, ce qu'il me faut, ce sont des faits. N'enseignez à ces

filles et à ces garçons que des faits; on n'a besoin que de faits dans la vie. Ne plantez rien autre chose en eux; déracinez en eux toute autre chose. Vous ne pouvez former l'esprit d'un animal raisonnable qu'avec des faits. Aucune autre chose ne pourra leur être utile. C'est là le principe d'après lequel j'élève mes propres enfans, et c'est là le principe d'après lequel je veux que les enfans soient élevés. Attachez-vous aux faits, monsieur! »

« La scène était la voûte nue, unie, monotone d'une école, et le doigt carré de l'orateur donnait de l'autorité à ses observations, en soulignant chaque sentence par un trait sur la manche du maître d'école. Cette autorité était accrue par le front de l'orateur, sorte de mur carré, ayant les sourcils pour base, pendant que ses yeux trouvaient une cage commode dans deux caves noires qu'ombrageait le mur. Cette autorité était accrue par la bouche de l'orateur, qui était grande, mince et dure. Cette autorité était accrue par la voix de l'orateur, qui était inflexible, sèche et commandante. Cette autorité était accrue par les cheveux de l'orateur, qui se dressaient sur les côtés de sa tête chauve, sorte de plantation de pins ayant pour but de protéger contre le vent sa surface luisante, toute couverte de protubérances, ainsi qu'une croûte de pâté aux prunes, comme si la tête eût été un magasin insuffisant pour la dure masse de faits accumulés dans son intérieur. L'attitude obstinée de l'orateur, son habit carré, ses jambes carrées, ses épaules carrées, jusqu'à sa cravate, qui le prenait à la gorge de son nœud raide, comme un fait entêté qu'elle était, tout ajoutait à cette autorité.

« Dans cette vie, nous n'avons besoin de rien, excepté des faits, monsieur; de rien, excepté des faits! »

« L'orateur et le maître d'école et la troisième grande personne présente reculèrent tous un peu et parcoururent des yeux le plan incliné des petits vases qui étaient là rangés en ordre pour recevoir les grandes potées de faits qu'on allait verser en eux, afin de les remplir jusqu'au bord.

« — Thomas Gradgrind, monsieur! Homme de réalités, homme de faits et de calculs, homme qui part de ce principe que deux et deux font quatre, et non d'un autre, et qui sous aucun prétexte et pour aucune raison n'accordera rien de plus! Thomas Gradgrind, monsieur! Thomas lui-même, Thomas Gradgrind avec une règle et une paire de balances, et la table de multiplication toujours dans sa poche, monsieur, prêt à peser et à mesurer n'importe quel fragment de la nature humaine, et à vous dire exactement ce qu'on peut en tirer. C'est une pure question de chiffres, un simple cas d'arithmétique. Vous pourriez espérer de faire entrer quelque autre croyance dans la tête de George Gradgrind, ou d'Auguste Gradgrind, ou de

John Gradgrind, ou de Joseph Gradgrind (toutes personnes fictives, non existantes), mais dans la tête de Thomas Gradgrind, — non, monsieur!

« C'est dans ces termes que M. Gradgrind se présentait toujours lui-même mentalement, soit au cercle de ses relations particulières, soit au public en général. C'est dans ces termes évidemment, en substituant le mot « jeunes élèves » au mot « monsieur, » que Thomas Gradgrind présentait en ce moment Thomas Gradgrind aux petits vases rangés devant lui, lesquels devaient être si fort remplis de faits. »

Un autre défaut que donne l'habitude de commander et de lutter est l'orgueil. Il abonde dans un pays d'aristocratie, et personne n'a raillé plus durement une aristocratie que Dickens; tous ses portraits sont des sarcasmes : c'est celui de James Harthouse, dandy dégoûté de tout, principalement de lui-même, et ayant parfaitement raison; c'est celui de sir Frédérick, pauvre sot dupé, abruti par le vin, dont l'esprit consiste à regarder fixement les gens en mangeant le bout de sa canne; c'est celui de lord Feenix, sorte de mécanique à phrases parlementaires, détraquée, et à peine capable d'achever les périodes ridicules où il a soin de toujours tomber; c'est celui de mistress Shewton, hideuse vieille ruinée, coquette jusqu'à la mort, demandant pour son lit d'agonie des rideaux roses, et promenant sa fille dans tous les salons de l'Angleterre pour la vendre à quelque mari vaniteux; c'est celui de sir John Chester, scélérat de bonne compagnie, qui de peur de se compromettre refuse de sauver son fils naturel et refuse avec toutes sortes de grâces en achevant de manger son chocolat. Mais la peinture la plus complète et la plus anglaise de l'esprit aristocratique est le portrait d'un négociant de Londres, M. Dombey.

Ce n'est pas là qu'en France nous irions chercher nos types; c'est là qu'on les trouve en Angleterre, aussi énergiques que dans les plus orgueilleux châteaux. M. Dombey, comme un noble, aime sa maison autant que lui-même. S'il dédaigne sa fille et s'il souhaite un fils, c'est pour perpétuer l'ancien nom de sa banque. Il a ses ancêtres en commerce, il veut avoir ses descendans. Ce sont des traditions qu'il soutient, et c'est une puissance qu'il continue. A cette hauteur d'opulence et avec cette étendue d'action, c'est un prince, et, comme il a la situation d'un prince, il en a les sentimens. Vous voyez là un caractère qui ne pouvait se produire que dans un pays dont le commerce embrasse le monde, où les négocians sont des potentats, où une compagnie de marchands a exploité des continens, soutenu des guerres, défait des royaumes, et fondé un empire de cent millions d'hommes. L'orgueil d'un tel homme n'est pas petit,

il est terrible; il est si tranquille et si haut, que, pour en trouver un semblable, il faudrait relire les *Mémoires* de Saint-Simon. M. Dombey a toujours commandé, et il n'entre pas dans sa pensée qu'il puisse céder à quelqu'un ou à quelque chose. Il reçoit la flatterie comme un tribut auquel il a droit, et aperçoit au-dessous de lui, à une distance immense, les hommes comme des êtres faits pour l'implorer et lui obéir. Sa seconde femme, la fière Edith Shewton, lui résiste et le méprise; l'orgueil du négociant se heurte contre l'orgueil de la fille du noble, et les éclats contenus de cette inimitié croissante révèlent une intensité de passion que des âmes ainsi nées et ainsi nourries pouvaient seules contenir. Edith, pour se venger, s'enfuit le jour anniversaire de son mariage, et se donne les apparences de l'adultère. C'est alors que l'inflexible orgueil se dresse dans toute sa raideur. Il a chassé sa fille, qu'il croit complice de sa femme; il défend qu'on s'occupe de l'une ni de l'autre; il impose silence à sa sœur et à ses amis; il reçoit ses hôtes du même ton et avec la même froideur. Désespéré dans le cœur, dévoré par l'insulte, par la conscience de sa défaite, par l'idée de la risée publique, il reste aussi ferme, aussi hautain, aussi calme qu'il fut jamais. Il pousse plus audacieusement ses affaires et se ruine; il va se tuer. Jusqu'ici tout était bien : la colonne de bronze était restée entière et invaincue; mais les exigences de la morale publique pervertissent l'idée du livre. Sa fille arrive juste à point. Elle le supplie; il s'attendrit. Elle l'emmène; il devient le meilleur des pères, et gâte un beau roman.

Retournons la liste : par opposition à ces caractères factices et mauvais que produisent les institutions nationales, vous trouvez des êtres bons tels que les fait la nature, et au premier rang les enfans.

Nous n'en avons point dans notre littérature. Le petit Joas de Racine n'a pu naître que dans une pièce composée pour Saint-Cyr; encore le pauvre enfant parle-t-il en fils de prince, avec des phrases nobles et apprises, comme s'il récitait son catéchisme. Aujourd'hui on ne voit chez nous de ces portraits que dans les livres d'étrennes, lesquels sont écrits pour offrir des modèles aux enfans sages. Dickens a peint les siens avec une complaisance particulière; il n'a point songé à édifier le public, et il l'a charmé. Tous les siens ont une sensibilité extrême; ils aiment beaucoup et ils ont besoin d'être aimés. Il faut, pour comprendre cette complaisance du peintre et ce choix de caractères, songer à leur type physique. Ils ont une carnation si fraîche, un teint si délicat, une chair si transparente et des yeux bleus si purs, qu'ils ressemblent à de belles fleurs. Rien d'étonnant si un romancier les aime, s'il prête à leur âme la sensibilité et l'in-

nocence qui reluisent dans leurs regards, s'il juge que ces frêles et charmantes roses doivent se briser sous les mains grossières qui tenteront de les assouplir. Il faut encore songer aux intérieurs où ils croissent. Lorsqu'à cinq heures le négociant et l'employé quittent leur bureau et leurs affaires, ils retournent au plus vite dans le joli cottage où toute la journée leurs enfans ont joué sur la pelouse. Ce coin du feu où ils vont passer la soirée est un sanctuaire, et les tendresses de famille sont la seule poésie dont ils aient besoin. Un enfant privé de ces affections et de ce bien-être semblera privé de l'air qu'on respire, et le romancier n'aura pas trop d'un volume pour expliquer son malheur. Dickens l'a raconté en dix volumes, et il a fini par écrire l'histoire de David Copperfield. David est aimé par sa mère et par une brave servante, Peggotty; il joue avec elle dans le jardin; il la regarde coudre, il lui lit l'histoire naturelle des crocodiles; il a peur des poules et des oies qui se promènent dans la cour d'un air formidable : il est parfaitement heureux. Sa mère se remarie, et tout change. Le beau-père, M. Murdstone, et sa sœur Jeanne sont des êtres durs, méthodiques et glacés. Le pauvre petit David est à chaque moment blessé par des paroles dures. Il n'ose parler ni remuer; il a peur d'embrasser sa mère; il sent peser sur lui, comme un manteau de plomb, le regard froid des deux nouveaux hôtes. Il se replie sur lui-même, étudie en machine les leçons qu'on lui impose; il ne peut les apprendre, tant il a craint de ne pas les savoir. Il est fouetté, enfermé au pain et à l'eau dans une chambre écartée. Il s'effraie la nuit, il a peur de lui-même. Il se demande si en effet il n'est pas mauvais et méchant, et il pleure. Cette terreur incessante, sans espoir et sans issue, le spectacle de cette sensibilité qu'on froisse et de cette intelligence qu'on abrutit, les longues anxiétés, les veilles, la solitude du pauvre enfant emprisonné, son désir passionné d'embrasser sa mère ou de pleurer sur le cœur de sa bonne, tout cela fait mal à voir. Ces douleurs enfantines sont aussi profondes que des chagrins d'homme. C'est l'histoire d'une plante fragile qui fleurissait dans un air chaud, sous un doux soleil, et qui tout d'un coup, transportée dans la neige, laisse tomber ses feuilles et se flétrit.

Les gens du peuple sont comme les enfans, dépendans, peu cultivés, voisins de la nature et sujets à l'oppression. C'est dire que Dickens les relève. Cela n'est point nouveau en France : les romans de M. Eugène Sue nous en ont donné plus d'un exemple, et cette thèse remonte à Rousseau; mais entre les mains de l'écrivain anglais, elle a pris une force singulière. Ses héros ont des délicatesses et des dévouemens admirables. Ils n'ont de populaire que leur prononciation; le reste en eux n'est que noblesse et générosité. Vous voyez un bateleur abandonner sa fille, son unique joie, de peur de

gêner son avenir. Une jeune femme se dévoue pour sauver la femme indigne de l'homme qui l'aime et qu'elle aime; cet homme meurt, elle continue à soigner la créature dégradée par pure abnégation. Un pauvre charretier qui a cru sa femme infidèle la déclare tout haut innocente, et pour toute vengeance ne songe qu'à la combler de tendresses et de bontés. Personne, selon Dickens, ne sent aussi vivement qu'eux le bonheur d'aimer, d'être aimé, les joies pures de la vie de famille. Personne n'a autant de compassion pour ces pauvres êtres déformés et infirmes qu'ils mettent si souvent au monde, et qui ne semblent naître que pour mourir. Personne n'a un sens moral plus droit et plus inflexible. Nous avouons même que les héros de Dickens ont le malheur de ressembler aux pères indignés de nos mélodrames. Lorsque le vieux Peggotty apprend que sa nièce est séduite, il se met en route, un bâton à la main, et parcourt la France, l'Allemagne et l'Italie pour la retrouver et la ramener à son devoir. Mais par-dessus tout ils ont un sentiment anglais et qui nous manque : ils sont chrétiens. Ce ne sont pas seulement les femmes qui, comme chez nous, se réfugient dans l'idée d'un autre monde; les hommes y pensent. Dans ce pays où il y a tant de sectes et où tout le monde choisit la sienne, chacun croit à la religion qu'il s'est faite, et ce sentiment si noble élève encore le trône où la droiture de leur volonté et la délicatesse de leur cœur les ont portés.

Au fond, les romans de Dickens se réduisent tous à une phrase, et la voici : — soyez bons et aimez; il n'y a de vraie joie que dans les émotions du cœur; la sensibilité est le tout de l'homme. Laissez aux savans la science, l'orgueil aux nobles, le luxe aux riches; ayez compassion des humbles misères; l'être le plus petit et le plus méprisé peut valoir seul autant que des milliers d'êtres puissans et superbes. Prenez garde de froisser les âmes délicates qui fleurissent dans toutes les conditions, sous tous les habits, à tous les âges. Croyez que l'humanité, la pitié, le pardon, sont ce qu'il y a de plus beau dans l'homme; croyez que l'intimité, les épanchemens, la tendresse, les larmes, sont ce qu'il y a de plus doux dans le monde. Ce n'est rien que de vivre; c'est peu que d'être puissant, savant, illustre; ce n'est pas assez d'être utile. Celui-là seul a vécu et est un homme, qui a pleuré en souvenir d'un bienfait qu'il a rendu ou qu'il a reçu.

Nous ne pensons pas que ce contraste entre les faibles et les forts, ni que cette réclamation contre la société en faveur de la nature soient le caprice d'un artiste ou le hasard d'un moment. Lorsqu'on remonte loin dans l'histoire du génie anglais, on trouve que son fond primitif était la sensibilité passionnée, et que son expression naturelle fut l'exaltation lyrique. L'une et l'autre furent apportées

de Germanie et composent la littérature qui vécut avant la conquête. Après un intervalle, vous les retrouvez au XVIe siècle, quand eut passé la littérature française importée de Normandie. Elles sont l'âme même de la nation; mais l'éducation de cette âme fut contraire à son génie. Son histoire a contredit sa nature, et son inclination primitive s'est heurtée contre tous les grands événemens qu'elle a faits ou qu'elle a subis. Le hasard d'une invasion victorieuse et d'une aristocratie imposée, en fondant l'exercice de la liberté politique, a imprimé dans le caractère des habitudes de lutte et d'orgueil. Le hasard d'une position insulaire, la nécessité du commerce, la possession abondante des matériaux premiers de l'industrie ont développé les facultés pratiques et l'esprit positif. Le hasard d'une ancienne hostilité contre Rome et de ressentimens anciens contre une église oppressive a fait naître une religion orgueilleuse et raisonneuse qui remplace la soumission par l'indépendance, la théologie poétique par la morale pratique, et la foi par la discussion. La politique, les affaires et la religion, comme trois puissantes machines, ont formé, par-dessus l'homme ancien, un homme nouveau. La dignité raide, l'empire sur soi, le besoin de commander, la dureté dans le commandement, la morale stricte sans ménagemens ni pitié, le goût des chiffres et du raisonnement sec, l'aversion pour les faits qui ne sont pas palpables et pour les idées qui ne sont pas utiles, l'ignorance du monde invisible, le mépris des faiblesses et des tendresses du cœur, telles sont les dispositions que le courant des faits et l'ascendant des institutions tendent à établir dans les âmes; mais la poésie et la vie de famille anglaise prouvent qu'ils n'y réussissent qu'à demi. L'antique sensibilité, opprimée et pervertie, vit et s'agite encore. Le poète subsiste sous le puritain, sous le commerçant, sous l'homme d'état. L'homme social n'a pas détruit l'homme naturel. Cette enveloppe glacée, cette morgue insociable, cette attitude rigide, couvrent ordinairement un être bon et tendre. C'est le masque anglais d'une tête allemande, et lorsqu'un écrivain de talent, qui est souvent un écrivain de génie, vient toucher la sensibilité froissée ou ensevelie sous l'éducation et sous les institutions nationales, il remue l'homme dans son fond le plus intime, et devient le maître de tous les cœurs.

H. TAINE.

LES

CHRÉTIENS D'ORIENT

La paix heureusement imminente impose aux grandes nations de l'Europe le soin de fixer et de protéger l'existence civile des populations chrétiennes de l'empire turc. A nos yeux, les questions de justice sociale et d'humanité ne sont jamais des lieux communs; mais de plus, grâce aux succès militaires de l'Occident et à la sagesse de toutes les cours, ce sont aujourd'hui des affaires à régler par stipulations précises et des droits à garantir longuement par une tutelle éclairée. Les *immunités* promises aux *rayas* de la Porte ne sont pas moins importantes que la libre navigation du Danube pour la durée de la paix et le repos ultérieur de l'empire ottoman. Il y a là d'ailleurs l'épreuve à faire des forces de la civilisation, pour contrepeser les préjugés de race et de culte, et rapprocher la Turquie du droit public européen. Sous ce rapport, la philanthropie chrétienne sera de la politique.

Le nom de la Grèce, si populaire durant les deux monarchies constitutionnelles de la France, a paru naguère presque défavorable et suspect. Cette renaissance morale et guerrière d'un peuple, cette leçon d'héroïsme qui, de 1824 à 1830, fit battre tant de cœurs, provoqua tant de dons publics, d'œuvres charitables, de nobles sacrifices, semblait désormais rangée parmi les vieilleries du régime parlementaire.

Qui se souvient aujourd'hui de Botzaris, de Canaris, des matelots d'Hydra et des milices de la Morée? On a même oublié ces affreux massacres et ces ventes de populations chrétiennes, qui soulevaient tant d'indignation et de pitié dans l'Europe. Ces impressions si vraies de nos pères ou de nous-mêmes ne paraissent plus à des personnes graves que déclamations et fausse politique. On est revenu de tout cela, et, à part même le grand intérêt d'arrêter au loin, par une agression efficacement préventive, les envahissemens du Nord, on déclarait tout récemment que la sympathie européenne pour les Grecs de la Morée et des îles en 1825 fut un préjugé, l'intervention en leur faveur une faute diplomatique, leur émancipation une erreur appuyée par des poètes.

C'est là, il faut l'avouer, un revirement de croyance singulier en lui-même, et surtout dans un des interprètes qui le proclament. De ce qu'une nation, de ce qu'une génération aurait changé de principe ou de langage sur ses propres affaires et sur ce qui lui convient à soi-même, s'ensuit-il que nécessairement à ses yeux la vérité doive changer même dans le passé, que les faits ne soient plus pour elle ce qu'ils avaient été, et qu'elle soit contrainte désormais de blâmer ce qu'elle ne sent plus?

Un illustre écrivain, dont les vers ne mourront pas, nous donne à cet égard un exemple contre lequel je crois juste de protester, au nom même de l'admiration qui s'attache à son talent. « Il fut un temps, nous dit dédaigneusement M. de Lamartine dans la préface de son *Histoire de Turquie* (1), où deux poètes, Châteaubriand en France et Byron en Angleterre, prêchèrent contre les Ottomans, au nom des dieux de la fable, une de ces croisades d'opinion qu'on avait prêchées autrefois en Europe au nom du Dieu de l'Évangile. Les publicistes créent les opinions; les poètes créent l'enthousiasme. L'enthousiasme poétique émancipa, malgré les hommes d'état, la Grèce. » Puis ailleurs : « L'Europe fit alors la faute du démembrement de la Grèce. »

Ajoutons que l'illustre écrivain, en jetant cet anathème sur les illusions impolitiques de 1825, se comprend lui-même, avec toute humilité, dans l'erreur qu'il réprimande. « Nous-même (2), dit-il, jeune alors et inexpérimenté des choses orientales, ne connaissant ni les lois ni les hommes, nous fûmes injuste envers les Ottomans par admiration pour le courage des Grecs. Nous nous trompâmes avec le monde. »

(1) *Histoire de la Turquie*, par M. de Lamartine, t. Ier, p. 4.
(2) *Ibid.*, p. 6.

M. de Lamartine est-il bien sûr aujourd'hui qu'il se trompait alors? et cette ancienne unanimité qu'il rappelle ne devrait-elle pas au contraire lui donnner quelque doute sur sa dissidence actuelle? L'opinion de la jeunesse n'est pas toujours erronée, comme il semble le croire : elle est souvent juste et vraie, précisément parce qu'elle est généreuse. Et puis ce n'étaient pas seulement les jeunes gens et deux poètes, comme on le dit aujourd'hui, qui prenaient un intérêt sérieux à la cause des Grecs; c'était la France constitutionnelle, la France libérale et éclairée; c'étaient, dans toutes les opinions, des hommes considérables à plus d'un titre, et quelques-uns même distingués par une grande expérience des choses de l'Orient (1).

Certes, lorsque le général Sébastiani, esprit si politique et opposant si modéré, l'ambassadeur de l'empire français à Constantinople en 1807, acceptait en 1822 la présidence à Paris d'un comité philhellène, et recherchait, accueillait les officiers français et étrangers qui s'enrôlaient pour la Grèce, il s'agissait d'autre chose à ses yeux que d'une croisade mythologique. Lorsque ailleurs un nom cher à M. de Lamartine, M. Lainé, prononçait un si noble discours de tribune contre le sanglant esclavage et la *traite* impunie des prisonniers chrétiens de la Grèce, il y avait là mieux que des phrases poétiques; c'était, dans une bouche autorisée, la réclamation du droit public et de l'humanité. Lorsque depuis M. Eynard, le généreux citoyen de Genève, jusqu'à MM. Casimir Périer, Benjamin et François Delessert, et Ternaux, des banquiers renommés, de riches industriels se mettaient à la tête des dons et des avances pour contribuer à une guerre si aventureuse, il fallait que cette guerre parût bien nécessaire ou bien juste.

Les deux poètes désignés par M. de Lamartine, et que ce titre n'aurait pas dû, ce semble, décréditer à ses yeux, ne firent eux-mêmes que s'associer à la voix publique, dont ils accrurent le retentissement, mais qu'ils ne créaient pas. M. de Châteaubriand, retenu d'abord par des réserves de conduite personnelle, n'entra lui-même qu'assez tard dans ce mouvement, qu'il approuvait. Quant à Byron, il est vrai, son influence fut grande alors; il paya noblement d'exemple : il fit plus que des exhortations et des vers en faveur des Grecs; il jeta sa fortune et sa vie dans cette guerre, et nous nous souvenons

(1) Parmi les témoignages du généreux mouvement d'opinion auquel il est fait allusion ici, on ne saurait oublier l'ouvrage même de M. Villemain auquel ces pages sont destinées, *Lascaris* et l'*Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane*, dont la septième édition va paraître. Les considérations présentes sur les chrétiens d'Orient ont leur place marquée à côté de ces écrits, où les mêmes convictions s'exprimaient avec la même éloquence, et que le succès a depuis longtemps consacrés.

encore du tressaillement d'admiration qui, de tous les points de l'Europe, suivait les vicissitudes du siége de Missolonghi, où s'ensevelit si jeune le grand poète anglais.

Mais tout cela était beau et vivement ressenti, parce que cela répondait au cri de la conscience publique et à la pitié, ce devoir naturel de l'homme. Tout cela était beau, non point parce que deux poètes l'avaient dit ou le répétaient, mais parce que les Turcs d'alors avaient horriblement abusé de la conquête et de l'oppression. M. de Lamartine oublie-t-il l'effroyable massacre de Scio (1), la vente de quarante mille chrétiens esclaves, et avant cela l'égorgement du patriarche et d'une partie du clergé grec? Jamais soulèvement n'avait été plus juste dans le monde que l'insurrection de la Morée. Jamais répression n'avait été plus atroce que celle qui fut exercée par les Turcs. Il n'était pas permis à l'Europe de voir de sang-froid s'achever cet holocauste humain. Les hommes d'état furent aussi patiens et aussi lents qu'on pouvait le souhaiter. Au fond, la politique n'intervint pour préserver une partie de la Grèce que lorsqu'il était impossible de faire autrement. Un ministre anglais qualifia même de *malencontreux* le combat de Navarin. Malencontreux si vous voulez; mais malgré la jalousie qu'inspirait dès-lors à quelques spéculateurs de la Cité de Londres l'activité naissante du petit commerce grec, il avait bien fallu couvrir contre une nouvelle invasion de barbares la Morée déjà tant de fois dévastée, et la bataille de Navarin s'en est suivie.

Que maintenant cette protection de l'Europe ait sauvé un ou deux millions de Grecs, qu'elle ait forcé la Turquie elle-même à corriger un peu la barbarie de ses traditions de conquêtes, à tenter quelques réformes utiles, à ne plus faire du massacre un moyen ordinaire de gouvernement, est-ce là une erreur fâcheuse? est-ce un motif de reprocher à l'Europe, comme un acte inique et fatal, le démembrement de la Grèce? A quelque point de vue que vous considériez aujourd'hui les choses, n'est-il pas visible que l'empire ottoman ne perdit alors que ce qu'il ne pouvait garder? Que ne lui faites-vous aussi amende honorable pour le démembrement de l'Algérie, de cette proie qui lui fut arrachée sous une nécessité bien moins pressante, car il s'agissait là non de chrétiens qu'un joug usé ne retenait plus et qu'il aurait fallu tuer tous, pour pacifier le pays, au profit des Turcs : il s'agissait de sujets mahométans identiques à leurs maîtres. Toutefois le temps de la rupture était venu, et, tandis que la France l'accom-

(1) Voir les récits exacts et animés de Spiridion Tricoupi, l'envoyé actuel du royaume de Grèce à Londres.

plissait hardiment, l'Europe politique dut la souffrir, et elle n'en a pas encore vu toutes les conséquences.

Soyons donc, au milieu de nos vicissitudes sociales, moins empressés à blâmer, je ne dirai pas la sagesse de nos pères, mais les premiers et parfois les bons mouvemens de notre jeunesse, ou même de notre âge viril.

Au fond, l'émancipation de la Grèce, avec les *souscriptions* et les flottes de la France, tenait au même mouvement d'opinion qui voulait pour nous-mêmes des institutions représentatives, des lois équitables, et qui préparait de ses vœux l'indépendance de la Belgique et la liberté constitutionnelle du Piémont. C'était le même esprit de réforme et de progrès social. Il s'y joignait seulement chez les Grecs un élan désespéré de courage, et au dehors un zèle d'humanité plus sincère qu'on ne l'a pratiqué dans d'autres temps. Ce n'était pas, en effet, une simple amélioration légale, une réforme politique qui était en jeu, mais la vie de quelques centaines de milliers d'êtres humains, sur lesquels s'acharnait une rage stupidement destructive. Il fallait livrer à l'anéantissement la race grecque d'Europe, ou intervenir, comme on l'a fait. C'est en cela que le dévouement de Byron et d'autres courageux étrangers fut une grande et bonne action; c'est en cela que le général Fabvier, ce sauveur de la citadelle d'Athènes, donna le plus admirable exemple et mérita la reconnaissance que la nation grecque (1) paie aujourd'hui dignement à sa mémoire et à sa noble veuve; c'est en cela que l'expédition conduite par le général Maison et la campagne maritime de l'amiral de Rigny furent deux actes qui honoreront à jamais la France.

Quand même du contre-coup de ces actes libérateurs il aurait dû sortir, dans un temps plus ou moins obscur et lointain, quelque chance pour une ambition ennemie de l'Orient, et avec raison suspecte à l'Occident, alors même nous dirions que ces actes étaient bons et légitimes, sauf à en surveiller les suites; mais l'objection même ne se présentait pas. Au point où l'irritation des deux races était arrivée, avec la sanguinaire stupidité du gouvernement turc de 1825, la Porte ne pouvait plus posséder l'Attique et la Morée : elle pouvait faire deux déserts de plus, dans un empire confus et délabré. Le retranchement de territoire qui lui fut infligé, et bientôt après la perte de l'Algérie, devinrent plutôt un avertissement utile à ce qui restait de force vitale à la domination turque. C'est depuis lors, en effet, que cet empire intrus dans l'Europe, qui n'en avait pas pris les mœurs, qui ne s'était assimilé aucune portion de

(1) *Moniteur grec* des 4 et 11 décembre 1855.

ses sujets chrétiens, qui ne s'était point accru par eux, et dont le sang s'est appauvri sur le sol même de sa conquête, a cependant tenté quelques réformes dans sa décadence, et tout à la fois adouci sa cruauté et fortifié son état militaire.

Nous savons quel jugement des hommes habiles ont porté sur ce qu'il y a d'irréformable dans l'établissement turc en Europe, sur la masse inhérente de barbarie dont il avait besoin, et le danger pour lui de perdre un tel ressort sans le remplacer. Nous ne voulons toutefois contester théoriquement aucune espérance. Soit bienvenu tout effort de civilisation qui pourra transformer l'empire turc et le faire durer dans ses limites, encore si vastes! Telle n'était pas l'utopie de M. de Lamartine, il y a quinze ans, malgré la tentative déjà commencée : il n'avait pas alors la patience d'attendre cette conversion sociale, sans exemple dans l'histoire, et d'un succès toujours douteux; il regardait la race turque, jetée sur l'Europe au xve siècle, comme ayant achevé son temps, et il proposait la répartition amiable du territoire qu'elle ne pouvait plus régir. « Il n'y a plus de Turquie, disait-il à la tribune de la chambre des députés (1); il n'y a plus d'empire ottoman que dans les fictions diplomatiques. »

Puis, après nous avoir en quelque sorte rassurés sur les desseins attribués à la Russie, ou plutôt sur le succès même de ses desseins qu'il voyait déjà réalisés à force d'être irrésistibles, il ajoutait plein de confiance et d'ambition pour l'Europe : « Si la Russie opère avec vous son débordement sur l'Asie, ce fait serait le plus heureux pour l'humanité et pour vous qui pût s'accomplir dans le monde. L'empire ottoman une fois disloqué, les nombreuses nationalités européennes et asiatiques qu'il étouffe sous son poids inerte reprendraient à l'instant même la vie et l'activité. Vous auriez avant vingt ans des millions d'hommes de plus sur tous les rivages de la Méditerranée, et la Méditerranée deviendrait le lac français et le grand chemin des deux mondes. Voilà ce que la Providence met dans vos mains si vous savez voir et comprendre. Et vous sacrifieriez tout cela à la jalouse inquiétude de l'Angleterre! » M. de Lamartine, saluant alors cette ruine imminente de la Turquie, sans s'inquiéter de la part que le tsar prendrait en Asie, faisait entrevoir de beaux héritages à recueillir immédiatement pour les puissances de l'Occident, auxquelles il proposait de faire entre elles ce que Napoléon à Erfurt avait projeté pour lui-même et pour Alexandre.

En 1808, on le sait, et la Porte ne l'ignora pas en 1812, le tracé même du partage à deux avait été marqué sur la carte. Le plan de

(1) *Moniteur* du 1er juillet 1839.

M. de Lamartine n'était pas géographiquement moins positif et moins net; mais, indiqué à la tribune française en 1839, il parut sujet à de grandes difficultés de droit public et d'exécution, et dans les réponses qui furent opposées à l'illustre orateur, on allégua même ce qu'il oubliait alors et ce qu'il exalte aujourd'hui, l'effort des Turcs pour durer, le succès commencé de leur réforme militaire, leur opiniâtre résistance derrière les remparts de Varna et de Schumla, postes où ils se maintenaient plus fortement qu'ils n'ont défendu cette année la ville de Kars et l'entrée de l'Asie-Mineure.

Tout a changé depuis lors, et M. de Lamartine regarde aujourd'hui comme sacré, comme tutélaire dans la main des Turcs, pour le salut de l'Europe civilisée, le territoire dont en 1839 il faisait si bon marché. Il s'indigne aujourd'hui des pertes que ce territoire a subies depuis trente ans, c'est-à-dire des reprises qu'a exercées la civilisation et l'humanité, et, pour tout dire, des restitutions partielles que, dans la Méditerranée et sur ses bords, la barbarie vaincue a faites à l'Europe chrétienne, depuis Corfou et Zante jusqu'au royaume de Grèce et à l'empire français d'Afrique.

Tout cela, en effet, représente pour nous autant de provinces démembrées de l'empire ottoman. Que maintenant la main qui a coupé les branches conserve la tige; que le gouvernement turc d'Europe, éclairé de vos conseils, protégé de vos flottes et de vos armées, soit un point d'arrêt contre une autre puissance aussi despotique et plus conquérante; que vous n'ayez pas permis de prendre Constantinople, cette incomparable station de commerce et de guerre, qu'on ne peut laisser volontiers qu'aux mains de ceux qui sont incapables de s'en servir, cela se conçoit très bien et doit avoir faveur à Londres, à Paris, et, si vous le voulez, dans tout l'Occident. Le moyen est bon et le but glorieux; mais le moyen et le but ne peuvent changer, dans l'avenir, une invincible réalité. La défense vivement prise de l'empire ottoman, ses finances aidées, ses côtes et ses frontières défendues, son plus dangereux ennemi repoussé, tout cela est un énergique expédient contre la Russie : ce n'est pas le rétablissement définitif de l'empire ottoman et le nouveau bail de sa durée. Les causes de dissolution qui travaillaient cet empire iront s'étendant et se diversifiant. Plus régulier, plus modéré au sommet et dans les premiers rangs, il n'est pas moins désordonné et caduc dans ses autres parties.

Qu'on suive les récits des voyageurs (1), les notes des diplomates

(1) Voir l'ouvrage de Hamilton (*Asia minor*, etc.), le discours de lord Redcliffe, la lettre de M. Saunders, consul anglais à Prevesa.

et ce qu'il y a de faits connus sur la Turquie d'Europe et d'Asie depuis trente ans et jusque dans la crise présente; le délabrement de l'empire, l'épuisement de la race conquérante et la difficulté pour elle de reprendre à une vie nouvelle se sentent et se montrent partout. Ce n'est pas seulement la barbarie qui a cessé, c'est la force.

Des documens incontestables, des lettres, des interventions de consuls européens dénoncent et tâchent de réprimer la férocité des milices mahométanes. Le sort de la population chrétienne est, dans les provinces et dans l'Asie-Mineure, aussi intolérable que jamais; les maîtres sont plus odieux et plus faibles, les campagnes plus appauvries, la terre plus en friche et plus insalubre.

Il ne suffit donc pas seulement de sauver l'empire turc par le dehors; il faudrait le régénérer à l'intérieur. S'il est un élément nécessaire à cette œuvre, une force qui puisse étayer le colosse chancelant, c'est la race chrétienne, première habitante du sol, qu'elle couvre sans le posséder, et où elle s'est accrue en dépit de ses souffrances. En majorité dans la Turquie d'Europe et l'Asie-Mineure, elle est aujourd'hui pour le sultan ce qu'aux mêmes lieux les chrétiens, à la fin du IIIe siècle, étaient pour les césars de Rome, de Nicomédie et bientôt de Byzance, un secours indispensable ou un poison mortel. Seulement, sous la conquête romaine unissant tous les peuples, entre les césars antérieurs à Constantin et les chrétiens de Grèce et d'Asie, il n'y avait que l'antipathie du culte; mais entre la domination turque et les chrétiens albanais, arméniens et grecs, il y a la double antipathie du culte et de la race, demeurée d'autant plus distincte qu'elle était plus opprimée. Dans l'ancien monde, l'obstacle disparut par la conversion des césars à la foi religieuse du plus grand nombre de leurs sujets. Dans le monde actuel, l'obstacle pourra-t-il cesser par une autre voie, par un simple progrès de civilisation, qui rendra le mahométisme inoffensif et favorable pour ses sujets chrétiens, et le christianisme tolérant et docile pour ses maîtres mahométans? Le problème est compliqué sans doute, mais il est invinciblement posé désormais. Quand l'Europe occidentale intervient sur le Bosphore et prend à sa garde les côtes et les villes de Turquie, quel que soit le motif de ce protectorat, l'émancipation locale des chrétiens doit en être la suite.

Par là même il était naturel que, dans les conditions de paix proposées, outre les restrictions maritimes, les cessions territoriales et autres précautions prises contre l'ambition de la Russie, on s'occupât d'améliorer, sous la garantie des autres puissances, l'état des peuples chrétiens compris dans l'empire turc. *Immunités, droits re-*

ligieux et politiques à réserver pour ces peuples, nous lisons partout ce *dispositif* accepté maintenant. C'est un point d'honneur pour l'Occident : c'est l'effet inévitable de la présence de ses drapeaux en Orient et de la station prolongée de ses troupes dans les villes musulmanes. Il n'importe pas de savoir précisément si le sultan pourra établir entre tous ses sujets l'égalité des charges et des droits sous toutes les formes, depuis l'impôt jusqu'à la milice. Il est sans doute malaisé de se figurer le souverain de Stamboul et des deux rives du Bosphore s'entourant un jour de troupes formées en majorité de chrétiens indigènes; mais enfin, sous la haute tutelle de l'Europe occidentale, c'est à ce terme qu'on doit aboutir. Pour ôter sans retour à la Russie ces millions d'auxiliaires secrets qu'on lui suppose dans les provinces de l'empire turc, il suffit de leur montrer clairement que ce n'est pas le schisme grec, mais le christianisme en général qui les protége et leur est ami : il suffit qu'ils sachent que la libération de leur culte ne leur viendra pas d'un changement d'oppresseurs et d'une nouvelle conquête plus habile que celle qui commence à s'user pour eux, mais qu'ils doivent attendre cette libération paisible et complète de l'action préservatrice des puissances mêmes qui protégent la durée nominale de l'empire turc.

Dans cette vue, qu'il serait dangereux de rendre illusoire, loin de blâmer et de rétracter à demi, comme l'entend M. de Lamartine, l'émancipation déjà réalisée d'une portion du peuple grec, il faut, sous une autre forme, étendre et consolider le même fait. Veuillez-le, ne le veuillez pas; au génie chrétien, aux arts, à la charité, à la foi comme à la science des communions chrétiennes appartient la régénération de l'Orient (1). Sauvez les germes précieux qui la préparent; joignez-y l'influence de vos bienfaits, de vos exemples; ne voyez pas dans les chrétiens de Grèce et d'Asie des co-religionnaires du tsar, mais des frères de l'Europe civilisée que vous pouvez élever jusqu'à vous en leur tendant la main. La première condition pour cela, c'est de leur montrer estime et bon vouloir là où ils sont déjà constitués en état faible, mais indépendant. La France ne peut oublier finalement ce qu'elle a fait pour le royaume de Grèce. Et n'est-il pas d'une bonne politique pour elle d'affermir et d'achever son œuvre en protégeant et en favorisant les Grecs là où ils demeurent sujets d'une domination étrangère longtemps implacable pour eux, et qui ne peut plus vivre maintenant que par l'alliance des peuples civilisés et la protection de la croix qu'elle insultait jadis?

Ce système de justice et de bienveillance, cette solidarité chré-

(1) On a lu à cet égard de remarquables considérations de M. Saint-Marc Girardin.

tienne, au milieu même du secours militaire donné politiquement à la domination turque, pourra seule, en s'appuyant sur les deux grands ressorts des choses humaines, le temps et l'imprévu, résoudre le problème difficile de l'Orient contigu à l'Europe. Ainsi nous verrons s'ouvrir de nouvelles sources d'industrie et de bien-être dans ces contrées si florissantes il y a dix-huit siècles, et trop voisines des nations modernes pour rester plus longtemps stériles et malheureuses. Ce que la Grèce avait fait pour l'Ionie, ce que Rome conserva dans la Grèce asiatique, ces ports de commerce si fréquentés, ces villes magnifiques, ces cultures abondantes et diverses, dont une part affluait dans l'Occident, tout cela ne doit-il pas renaître, si quelque sécurité était rendue à ces beaux climats, et si le génie des arts venait les raviver?

Un nouveau monde est à nos portes; il n'est point à découvrir; il est à féconder par la paix intérieure et le travail. Que la volonté de l'Occident fasse ce qu'elle promet, qu'il y ait pour les populations chrétiennes de l'Asie-Mineure sûreté de la propriété et de la vie, une première transformation commencera. Du golfe de Clazomène aux ruines antiques d'Éphèse, des ruines récentes d'Aïvali aux plaines de Broussa, couronnées par le mont Olympe, quelles colonies indigènes pourraient se rétablir, quelles terres heureuses se renouveler sous la main de l'Europe! Ce qui, par exception, s'était élevé sur le territoire d'Aïvali, et fut emporté par une rafale de barbarie, cette cité de vingt-cinq mille âmes, industrieuse, lettrée, *européenne* en Asie, cette Cydonie, détruite il y a trente ans, pourrait reparaître et impunément prospérer dans plus d'un canton arménien ou grec, et l'Occident aurait fait, non pas seulement une guerre politique, sanglante avec gloire, mais une guerre d'humanité, une conquête de civilisation et de richesse au profit du monde.

VILLEMAIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1856.

L'atmosphère politique de l'Europe s'est éclairée tout à coup d'un rayon inattendu, un rayon de paix et de concorde. La Russie a souscrit simplement, sans conditions et sans réserves, aux propositions que l'Autriche s'est chargée récemment de lui communiquer. Si ce n'est point absolument encore la paix, c'est du moins, on n'en peut disconvenir, le pas le plus sérieux, le plus décisif qui ait été fait vers la fin de la guerre depuis que la crise actuelle a pris naissance. Une circonstance a servi peut-être à accroître l'effet de la décision du cabinet de Saint-Pétersbourg : cette décision est venue à un moment où on désespérait presque d'un dénoûment pacifique, où on commençait à craindre que la Russie ne cherchât à éluder encore par quelque réponse évasive la netteté des propositions autrichiennes. On touchait déjà au terme que le cabinet de Vienne avait assigné pour prendre lui-même une résolution en cas de refus. En même temps les armemens formidables pour une campagne nouvelle, si elle devenait nécessaire, se poursuivaient de toutes parts avec un redoublement d'activité. Un conseil de guerre siégeait et délibérait à Paris. La continuation des hostilités semblait être dans toutes les prévisions, comme elle paraissait ressortir de tous les symptômes. C'est à cet instant que la Russie a jeté dans la balance le poids de son acceptation entière et absolue, et a ranimé toutes les espérances de paix. Une autre circonstance peut aider à mesurer la portée de la dernière décision du tsar. Par ce qu'on a nommé les contre-propositions russes, qui ont été transmises à Vienne au commencement du mois, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne déclinait point absolument les propositions autrichiennes, mais il leur faisait subir certaines modifications. Il offrait de renvoyer aux conférences la question de la rectification des frontières à l'embouchure du Danube; il indiquait quelques changemens de rédaction au sujet de la neutralisation de la Mer-Noire. Enfin il demandait, à ce qu'il paraît, qu'on écar-

tât le dernier article, par lequel les puissances belligérantes se réservent le droit de produire des conditions ultérieures, comme pouvant entraver l'œuvre de la paix en ouvrant la porte à des difficultés imprévues. Or l'Autriche, par ses engagemens, s'était mise dans l'impossibilité d'admettre des modifications quelconques. L'empereur Alexandre n'a point cru que ces divergences, qualifiées maintenant de secondaires par le journal de la chancellerie russe, valussent une rupture peut-être irréparable. Il a franchi l'intervalle qui le séparait des alliés en venant se placer sur leur terrain.

Telle est la situation aujourd'hui. Les puissances occidentales sont allées aussi loin qu'elles pouvaient aller dans la voie de la modération, en se bornant strictement à ce qu'elles ne pouvaient s'empêcher de demander sans laisser éclater une trop frappante disproportion entre les sacrifices accomplis et les résultats obtenus. D'autre part, la Russie accepte, non en principe et comme base de négociations à ouvrir, mais dans leur texte net et précis, les propositions qu'on connaît. Voilà donc les diverses puissances engagées dans la lutte mises en demeure de transformer en traité de paix des conditions auxquelles chacune d'elles a d'avance adhéré. Et comme, à défaut d'un armistice qui ne paraît point devoir être signé encore, les hostilités sont par le fait à peu près suspendues sur tous les points, il n'est point à craindre que les délibérations de la diplomatie soient à la merci de quelque incident de guerre. Ce sont là les faits qui se présentent tout d'abord comme les préludes favorables des négociations prochaines, comme les gages rassurans de la possibilité d'une conciliation. S'il reste encore plus d'une analogie entre la situation actuelle et la situation où nous étions il y a un an, il y a aussi des différences notables qu'on ne peut méconnaître. La Russie n'a point mis aujourd'hui à son acceptation les réserves derrière lesquelles elle se réfugiait l'an dernier. Sébastopol n'est plus à prendre, et la flotte russe a disparu. Les résultats de la guerre, en ce qui touche la question d'Orient, sont acquis. Ces résultats, il s'agit de les consacrer par un traité, garantie de la sécurité future de l'Europe. C'est à la bonne foi de la Russie d'achever l'œuvre qu'elle a commencée.

Comment le cabinet de Pétersbourg a-t-il été conduit à accepter au dernier instant ce qu'il a tant hésité à sanctionner d'une adhésion sans réserve? Bien des explications sont possibles sans doute. Que la politique de l'empereur Nicolas ait eu pour son empire de terribles conséquences, cela n'est point douteux, et ces conséquences mêmes ont dû montrer à son successeur ce qu'il y aurait de bien autrement profitable dans une politique qui se tournerait tout entière vers les œuvres de la paix, qui se consacrerait au développement des forces intérieures de la Russie. Cette pensée ne semble point avoir été étrangère à la dernière résolution venue de Saint-Pétersbourg. Personnellement le nouveau tsar a des projets d'améliorations; son esprit répugne aux persécutions religieuses, et il veut laisser plus de liberté aux cultes dissidens. Il nourrit même le dessein, dit-on, d'aborder enfin la question de l'affranchissement des serfs, — question brûlante qui se lie à tous les intérêts en Russie, qui ne peut être résolue qu'avec une maturité extrême et avec le temps. Il sent aussi tout ce que l'accroissement de l'industrie et du commerce peut donner de puissance à son empire, et il est disposé à fa-

voriser le progrès de tous les intérêts. Pour toutes ces œuvres, la paix est nécessaire. Ce serait donc un système de gouvernement qui triompherait, une politique nouvelle qui tendrait à se faire jour. Il est assurément très juste de tenir compte des dispositions plus conciliantes montrées par le cabinet du tsar sous l'empire d'une telle pensée. Il est cependant une circonstance qu'il ne faut point oublier, parce qu'elle est un des élémens de la situation actuelle, parce qu'elle est la force des puissances alliées, et qu'elle peut contribuer singulièrement à assurer la conclusion de la paix. Quel que soit le mérite d'une politique pacifique, la Russie ne paraît pas l'avoir compris jusqu'à une époque assez récente. La réalité est que le cabinet de Saint-Pétersbourg se refusait encore à toute concession le 28 novembre. Ce n'est que vers le 4 décembre qu'il commençait à laisser entrevoir en Allemagne des dispositions moins inflexibles.

Que s'était-il passé dans l'intervalle? On venait d'apprendre en Russie qu'un traité avait été signé entre la Suède et les puissances occidentales; on savait que l'Autriche venait de contracter de nouveaux engagemens avec la France et l'Angleterre; on voyait déjà la Scandinavie et tout au moins une portion de l'Allemagne fatalement entraînées, à un jour prochain, dans la coalition des forces européennes. C'est alors qu'a commencé sérieusement l'évolution pacifique. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* d'ailleurs, dans un article récent, écrit avec une remarquable modération, ne dissimule guère l'impossibilité qu'il y avait pour la Russie à continuer la lutte « en présence des vœux manifestés par l'Europe entière, en face d'une coalition qui tendait à prendre de plus grandes proportions. » Sous ce rapport, on peut présumer que le traité avec la Suède surtout a exercé une influence décisive, de sorte que si les inclinations pacifiques du gouvernement russe ont fini par se faire jour, c'est, à n'en point douter, la manifestation de la volonté européenne qui leur a fourni l'occasion de se dessiner, comme ce sont les armes de la France et de l'Angleterre qui ont préparé les conditions de la paix. La résolution de traiter une fois prise, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne paraît pas s'être montré le moins désireux d'en finir promptement; il est d'autant plus empressé que, comme tous les gouvernemens, si nous ne nous trompons, il a ses luttes intérieures en dépit de la toute-puissance du tsar. Il y a en présence le parti de la paix et celui de la guerre. Le gouvernement russe a donc ses raisons pour désirer une prompte solution, et les puissances alliées elles-mêmes ne sont pas moins intéressées à ne point laisser se prolonger une incertitude qui excite à la fois et tient en suspens toutes les passions comme tous les intérêts.

L'unique question aujourd'hui, c'est la réunion prochaine du congrès appelé à débattre et à résoudre tous ces problèmes qui ont mis les armes dans les mains de trois des plus grands peuples du monde. Ce n'est plus à Vienne que la diplomatie va délibérer cette fois : Paris est la ville universellement désignée, comme par un secret hommage à la civilisation, dont elle est l'expression, et à la puissance militaire, qu'elle retrouve toujours quand il lui est donné de la montrer. Les plénipotentiaires sont déjà indiqués. L'Angleterre serait représentée par lord Clarendon et lord Cowley, l'Autriche par M. de Buol et M. de Hübner, la Russie par le comte Orlof

et M. de Brunow, ancien ministre du tsar à Londres, la France par M. le comte Walewski et M. de Bourqueney, le Piémont par M. d'Azeglio. Les représentans de la Turquie ne peuvent être encore connus. En attendant la réunion de ce congrès, le plus considérable qui ait été tenu depuis 1815, il paraît devoir être signé à Vienne un simple protocole constatant l'adhésion des diverses puissances, ce qui s'explique peut-être par la nécessité où sont les alliés de déterminer d'un commun accord les conditions particulières qu'ils ont à produire, afin que, les préliminaires de paix une fois signés, rien ne puisse plus entraver l'œuvre de la conciliation générale. Le congrès lui-même, du reste, se réunira à Paris avant la fin de février. Mais ici s'élève une double question : dans quelle mesure le Piémont doit-il participer à l'œuvre du congrès? La Prusse, d'un autre côté, sera-t-elle appelée à figurer dans les négociations? En ce qui touche le Piémont, on a dit que les plénipotentiaires sardes signeraient le traité de paix sans avoir voix délibérative dans les négociations, ou du moins en ne prenant part qu'à celles qui toucheraient les intérêts de leur pays. Ce serait là une combinaison qu'il semblerait difficile de s'expliquer. Lorsque le Piémont a résolûment adhéré à l'alliance occidentale, à quoi dévouait-il ses soldats et ses ressources, si ce n'est à une cause d'intérêt général dont le caractère était justement de n'affecter les intérêts spéciaux d'aucun peuple, en affectant ceux de tous les peuples? Le Piémont n'a point manifestement d'intérêts spéciaux dans la question d'Orient, il n'a d'autre intérêt que celui de la sécurité commune, et s'il a combattu pour cette sécurité, pourquoi ne participerait-il pas à toutes les négociations qui doivent l'affermir? Si on objectait que le Piémont n'a point été jusqu'ici ce qu'on nomme une grande puissance, ne pourrait-on pas dire, en dehors de ces classifications un peu arbitraires, qui sont un legs du congrès de Vienne, que ceux-là seuls sont des pays sérieux et méritent d'être comptés, qui savent au besoin entrer avec une énergique décision dans une grande affaire?

Une question plus grave est celle de savoir si la Prusse interviendra décidément dans les négociations. Jusqu'ici, rien ne semble plus douteux. Et par le fait, à quel titre la Prusse figurerait-elle dans les délibérations diplomatiques qui vont s'ouvrir? Pour signer la paix, il semble que la première condition soit d'avoir fait la guerre ou du moins d'avoir accepté une position et des engagemens tels que la guerre ait pu en résulter. La Prusse pour sa part peut invoquer sans doute ce titre de grande puissance dont nous parlions : elle l'a porté depuis quarante ans, elle a coopéré à toutes les œuvres les plus importantes de la diplomatie; mais si ce titre confère des droits, il impose aussi des devoirs que le cabinet de Berlin est malheureusement très loin d'avoir compris dans toute leur rigueur et dans toute leur étendue. Est-ce comme signataire des protocoles de Vienne que la Prusse peut revendiquer le droit de figurer au prochain congrès? Le cabinet du roi Frédéric-Guillaume a donné, il est vrai, la sanction de sa signature à ces premiers actes par lesquels les quatre puissances s'engageaient à délibérer en commun sur les conditions de la paix et à n'accepter aucun arrangement particulier avec la Russie. Seulement, ces actes ayant eu des conséquences successives auxquelles la Prusse n'a point adhéré, cette puissance

ne peut être évidemment très fondée à revendiquer au dernier instant les avantages d'une situation dont elle a elle-même d'avance décliné toutes les obligations. Est-ce enfin parce que la Prusse a signé le traité du 13 juillet 1841 qu'elle doit avoir nécessairement sa place dans les négociations? C'est justement au nom de ce traité qu'on l'a incessamment et inutilement sollicitée d'agir. Tout ce qu'elle peut demander aujourd'hui, c'est que le traité nouveau n'affaiblisse pas les garanties que le traité ancien dans son esprit assurait à l'intégrité de l'empire ottoman.

Nous ne méconnaissons pas ce qu'il peut y avoir d'irrégulier dans un arrangement général conclu en dehors de la participation de la Prusse : ce n'est point là cependant un fait nouveau. En 1840 aussi, il y eut un traité considérable conclu par quatre puissances en dehors de la France; cette situation dura une année. Il y a seulement une différence : c'est que la France avait alors une politique qui n'est point ici à juger, tandis que la Prusse n'a point eu de politique, et elle recueille aujourd'hui le fruit de son inaction. Dans tous les cas, si la Prusse est appelée à figurer au futur congrès, ce ne sera point vraisemblablement sans avoir pris la position de l'Autriche, c'est-à-dire sans avoir accepté l'obligation éventuelle d'une action collective, si par malheur tous les efforts en faveur de la paix venaient encore à échouer. C'est certes le moins qu'on puisse exiger en compensation du droit d'avoir une opinion dans les grandes affaires qui vont se débattre. Le cabinet de Berlin s'efforce, dit-on, depuis quelque temps de persuader qu'il a puissamment agi à Pétersbourg pour faire prévaloir des idées de conciliation. Cela se peut, mais alors on pourrait lui demander si c'est par intérêt pour la cause occidentale, ou pour ne point voir s'élever des questions qui l'auraient placé lui-même dans la plus singulière et la plus fausse des situations.

Quoi qu'il en soit de l'accession de la Prusse, la vraie, la grande et unique question est aujourd'hui entre les puissances alliées d'une part et la Russie de l'autre. Tous les cabinets, il faut le croire, entreront dans les négociations avec une même pensée, celle de faire prévaloir la paix et de l'asseoir sur de larges et durables fondemens. Sans qu'il y ait à se méprendre sur les divers mobiles qui ont pu diriger la Russie dans ces dernières circonstances, rien n'autorise à suspecter la bonne foi avec laquelle elle a accepté les propositions autrichiennes. Qu'elle cède à la nécessité, cela ne saurait être mis en doute; mais il suffit qu'elle cède à cette nécessité avec la conviction qu'elle fait une chose utile à tous et à elle-même, — qu'elle se précipiterait vers de nouveaux désastres en continuant la lutte. Certes la bonne foi de la France peut encore moins être contestée. De toutes les puissances, la France est peut-être celle qui a montré les sentimens les plus concilians sans décliner les devoirs de sa politique ni les obligations d'une lutte gigantesque, et ce n'est point avec des sentimens différens qu'elle peut entrer dans les négociations. En est-il autrement de l'Angleterre? On a pu supposer un moment, d'après le langage de la presse de Londres, que le peuple anglais ne voyait pas avec la même faveur l'adhésion de la Russie aux propositions autrichiennes; mais ce langage n'a point tardé à se modifier, et dans tous les cas il ne pouvait certainement exprimer la pensée du gouver-

nement anglais, pas plus qu'il ne pouvait laisser croire à des dissentimens sérieux entre les cabinets de Londres et de Paris. La vérité est que les deux gouvernemens se sont mis complétement d'accord sur les conditions particulières qu'ils ont à produire aussi bien que sur la direction générale à imprimer à cette grande affaire. Si on avait pu conserver quelques doutes sur les dispositions réelles du gouvernement anglais, ces doutes se seraient évanouis devant le langage tenu récemment par lord Cowley à la suite d'une cérémonie où il venait de conférer au nom de la reine la décoration du Bain non-seulement aux chefs de notre armée de terre, mais encore aux chefs de notre marine, à M. le contre-amiral Penaud, qui a commandé l'escadre de la Baltique dans la dernière campagne, et à M. le contre-amiral Rigault de Genouilly, qui a commandé les batteries de la marine débarquées devant Sébastopol. Il y a une bonne raison pour que la France et l'Angleterre demeurent unies, c'est que leur alliance est nécessaire. Quelque favorables que soient tous les présages accueillis avec empressement par l'opinion publique, il ne reste pas moins d'immenses difficultés. Que la paix soit signée, nos armées vont-elles évacuer immédiatement la Turquie? Ne reste-il pas les principautés à organiser efficacement? N'y a-t-il point à poursuivre des améliorations pratiques de toute sorte dans l'état des populations chrétiennes de l'Orient, et à soutenir le gouvernement turc lui-même, qui a malheureusement plus de bonnes intentions que de pouvoir? Il y a un fait que les traités ne peuvent changer, c'est la position géographique de la Russie vis-à-vis de la Turquie, position qui fait la force de la politique des tsars. Et comme on n'a pas le secret de refaire subitement sur le sol turc un empire compacte et rajeuni capable de se défendre par lui-même, il n'y a qu'une chose qui reste la garantie de l'Europe : c'est l'alliance de la France et de l'Angleterre. Ainsi donc se présente la situation actuelle du continent. Ce qui la caractérise et la résume, c'est l'ouverture prochaine de ce congrès où chaque puissance portera la responsabilité d'une politique qui peut influer singulièrement sur les destinées de l'Europe.

L'idée de la paix, il faut le dire, a trouvé une faveur particulière en France; elle a été reçue comme on reçoit les bonnes nouvelles, surtout lorsqu'on commence à n'y plus croire. Comment s'explique cette faveur qui s'attache à l'idée de la paix? Il y a sans doute le sentiment de l'humanité satisfait de voir s'arrêter l'effusion du sang : il y a cet instinct plus doux, ou si l'on veut moins violent développé par la civilisation; il y a aussi la pensée que la paix seule permet à l'industrie, au commerce, à tous les intérêts de prendre librement leur essor. Si l'on veut juger des ressources singulières qui existent toujours en France, même sous l'empire de complications menaçantes, on n'a qu'à observer le mouvement de la richesse publique tel qu'il ressort d'un tableau des revenus indirects publié, il y a peu de jours, par le gouvernement. En deux années, le chiffre de ces revenus a augmenté de plus de 100 millions, et en défalquant ce qui est dû à la perception des nouveaux impôts établis dans la dernière session législative, l'augmentation reste encore de plus de 70 millions. Les droits d'enregistrement, les droits de timbre, le produit des tabacs, le produit des postes, se sont progressivement accrus. C'est donc dans la situation matérielle de la France un côté que le dernier rapport du ministre des finances relève avec

raison. Il reste, il est vrai, des charges de toute sorte, les charges normales et les charges extraordinaires de la guerre. D'après le rapport à l'empereur, il resterait dans les divers exercices financiers des découverts qui s'élèveraient pour 1854 à 70 millions, et pour 1855 à 50 millions. Quant aux dépenses de la guerre, elles sont couvertes, comme on sait, par les emprunts successifs qui ont été faits, et sur lesquels une somme de 500 millions resterait encore disponible. A la vérité, toujours d'après le rapport, il y a encore diverses dépenses à solder au compte de l'année 1855. Il est d'ailleurs une nécessité que reconnaît M. le ministre des finances, en constatant le développement matériel de la France : c'est celle de résister fermement aux entraînemens irréfléchis de la spéculation, de se borner aux travaux sérieux en ajournant les affaires qui n'ont pas un caractère évident d'urgence, et cette nécessité deviendra d'autant plus impérieuse au milieu des surexcitations que peut faire renaître la paix, si les espérances actuelles deviennent une réalité. Contenir les entraînemens irréfléchis et développer la force réelle, n'est-ce point toujours la même règle, qu'on l'applique au travail de l'industrie ou aux travaux de l'intelligence, les seuls qui puissent balancer l'immense essor des intérêts matériels?

La littérature de notre siècle, dans la confusion même d'une vie éprouvée, a des signes distincts qui révèlent son caractère et ses tendances. Dans ce mélange d'entraînemens et de caprices, si l'on veut, il n'est point difficile de distinguer surtout un goût propre à l'esprit contemporain : c'est le goût des résurrections véridiques, de la peinture réelle, de l'analyse curieuse et pénétrante appliquée au passé. Dans le conflit des événemens, qui sont le côté général et abstrait de l'histoire, il y a l'homme qui s'agite avec sa nature ondoyante et diverse, héroïque ou tempérée, fine ou brutale. C'est cette étude de la nature humaine dans tous les temps et dans toutes les conditions que notre siècle recherche : à travers le politique, le soldat ou l'écrivain, on aime à retrouver l'homme vrai qui fut souvent inconnu de ses contemporains eux-mêmes; on le rend à la vie pour ainsi dire à l'aide de documens patiemment recueillis. Ainsi vient de faire M. Jung dans un essai sur *Henri IV écrivain*, — essai qui n'a qu'un défaut, celui de trop ressembler à une thèse littéraire là où tant d'autres considérations s'élèvent naturellement. Le Béarnais, après la publication de ses lettres, peut se ranger dans cette tradition d'hommes de notre pays qui ont été toute leur vie des hommes d'action, et qui, en semant leur pensée au courant de leur existence ou en racontant des événemens auxquels ils avaient pris part, ont marqué de leur empreinte à un moment donné l'esprit et la langue. Ce n'est pas que le roi de Navarre soit absolument un écrivain, comme le ferait penser le titre adopté par M. Jung. Sa langue est un peu libre, sa manière d'écrire n'est pas toujours des plus correctes, même en considérant le temps; mais ses lettres portent le cachet de l'homme, et cet homme était une des plus singulières natures du XVIe siècle. On a recherché souvent les causes de la popularité de Henri IV : cette popularité tient à bien des causes, peut-être en partie aux défauts du Navarrais, et aussi surtout à cette circonstance supérieure, que ce petit prince du Béarn, d'humeur batailleuse et libre, devenu la vive et séduisante personnification de l'unité nationale, préparait en politique l'œuvre de Richelieu et de Louis XIV. Littérairement aussi il s'est trouvé que Henri IV préparait à sa

manière le grand siècle, et en vérité, sauf toutes les restrictions voulues, c'est un aïeul de Mme de Sévigné, en ce sens que l'un des premiers, comme le dit M. Jung, il a trouvé le vrai style épistolaire familier et simple, sans affectation et sans recherche. Les choses les plus sérieuses prennent sous sa plume ou sous sa dictée une forme d'une originalité spontanée et familière, et parfois l'idée, si simple qu'elle soit, s'échappe en quelque image colorée et rapide. Henri IV est un des premiers à qui puisse s'appliquer le mot si connu : « On croyait rencontrer un écrivain, on trouve un homme, » un homme qui, tout en faisant des vers pour Gabrielle, avait à conquérir son trône, à panser les plaies des guerres civiles, à faire tomber les armes des mains des protestans et des ligueurs en acheminant la France dans la voie de ses grandeurs prochaines.

Transportez-vous dans un autre temps et dans une autre sphère sociale, après que le XVIIe siècle est devenu un souvenir et que la moitié du siècle suivant est déjà écoulée. C'est une autre nature d'homme qui se révèle dans les remarquables et abondantes études de M. de Loménie sur *Beaumarchais et son Temps*. Ce n'est plus un prince intrépide et gai, couchant sur la dure, traversant les lignes ennemies pour aller voir ses maîtresses ou gouvernant avec autant de dextérité que de vigueur : c'est un homme d'une vulgaire origine se mettant de propos délibéré en lutte avec la fortune, menant de front les entreprises les plus étranges, et trouvant au bout de tout une fin obscure au sein des déceptions. C'est aussi à coup sûr un des plus rares et des plus curieux spécimens de la nature humaine et même de la nature française. Les études de M. de Loménie ont été lues ici même, et l'auteur n'a fait que les recueillir en leur donnant la forme du livre. Peu de travaux biographiques ont plus d'ampleur, plus d'exactitude et plus d'intérêt substantiel. C'est là, ainsi que le remarque justement l'auteur, une de ces copieuses esquisses comme il y en a peu en France, comme il y en a beaucoup en Angleterre, où l'analyse s'empare de la vie et des œuvres des hommes qui ont marqué. Tout ce qu'on peut dire, c'est que jusqu'à la divulgation de ces documens si longtemps oubliés, et dont M. de Loménie s'est servi avec succès, Beaumarchais était à peine connu. On ne soupçonnait qu'imparfaitement tout ce qu'il y avait dans cet homme singulier, mêlé à toutes les agitations et à toutes les affaires de la seconde moitié du siècle dernier. Beaumarchais apparaît véritablement aujourd'hui sous la forme d'un insaisissable protée ou d'un homme aux cent bras parvenant à concilier toutes les occupations. On le trouve horloger, et peu après il est lieutenant-général des chasses. Il part pour Madrid, où il va mener à bonne fin la fameuse aventure avec Clavijo, et le voici déjà en procès avec le comte de La Blache, avec les Goëzman, plaidant de tous les côtés, multipliant les mémoires, condamné, puis réhabilité. Il va en mission secrète à Vienne, auprès de Marie-Thérèse, qui le reçoit comme un aventurier, et tout aussitôt on le retrouve engagé dans les plus grandes affaires avec les États-Unis, ayant une marine, se débattant avec la naissante république, se faisant le prête-nom du gouvernement français. Et tout cela n'est que le prélude de la grande affaire de la représentation du *Mariage de Figaro*, obtenue malgré le roi. Que n'a point tenté Beaumarchais ! à quoi n'a-t-il point été mêlé ! Il négocie avec M. de Maurepas l'achat d'un dessus de cheminée pour

la reine, et il protége les aérostats, jusqu'à ce qu'enfin, au déclin de sa vie, par une bizarre ironie de la fortune, il se trouve tout à la fois agent du comité de salut public et porté sur la liste des émigrés. A travers tous les hasards d'une telle carrière individuelle, n'aperçoit-on pas la société française elle-même tout entière, les parlemens qui se dégradent, le pouvoir qui s'abaisse, tout le monde empressé à se donner les plaisirs du vice et les dehors de la vertu, la noblesse allant battre des mains à une comédie qui la livre à la dérision publique? La société et l'homme s'éclairent mutuellement. Ainsi apparaît Beaumarchais, portant le génie de l'intrigue dans les grandes affaires et presque grand dans les petites choses, se jetant sur toutes les entreprises, de quelque espèce qu'elles soient, comme sur une proie qui lui est dévolue; nature féconde d'ailleurs, bienveillante et prodigue, fertile en ressources et prompte à toutes les évolutions, mais manquant de cette dignité et de ces scrupules qui relèvent un caractère. Beaumarchais est né à l'heure la plus favorable pour lui. Un siècle plus tôt, la vie qu'il a menée était impossible; tout était alors trop ordonné. L'auteur du *Mariage de Figaro* eût-il été plus heureux dans la confusion moderne? eût-il atteint décidément à cette supériorité d'existence à laquelle il aspirait? M. de Loménie le laisse penser, non sans un peu d'ironie peut-être. Avec son habileté à manier les hommes, avec son aptitude aux affaires, avec son activité et sa persévérance, Beaumarchais aurait pu parvenir à tout, à la fortune et aux dignités. Il n'aurait pas écrit de comédies, ce qui diminue toujours un peu les hommes d'importance; il eût contenu son esprit pour ne se point faire d'ennemis. Cela fait, où se serait-il arrêté? C'est là une hypothèse. L'autre hypothèse, c'est que Beaumarchais aurait bien pu écrire à son tour des mémoires, établir des manufactures de livres et se mêler à toutes les spéculations hasardeuses. Et alors ne vaut-il pas mieux qu'il soit venu tout simplement dans un siècle où il n'a point été sans doute un homme parfait, ni même important, mais où il a été un homme amusant, spirituel et hardi, curieux à observer dans ses métamorphoses de toute nature?

Les métamorphoses sont aujourd'hui dans la politique et dans la vie des peuples, dont la destinée varie avec les lieux et les circonstances. Pays d'industrie et d'affaires, la Belgique appelle aussi de ses vœux la paix générale, dont le présage a déjà produit une baisse considérable sur le prix des grains, et dont la conclusion, en permettant la sortie des blés de la Russie, aurait sans doute pour effet de tempérer singulièrement la crise alimentaire. Cette crise, à vrai dire, est une des questions les plus graves en Belgique. Cependant il s'est manifesté depuis quelque temps dans les universités une certaine agitation qui s'est communiquée au parlement lui-même, et cette agitation a pris sa source dans un incident assez étrange. Quelques élèves de l'université de Gand avaient prêté à un professeur des doctrines qui auraient attaqué le catholicisme et même le christianisme tout entier, puisqu'elles auraient nié la divinité du Christ. A cette plainte, d'autres élèves, en plus grand nombre, ont répondu en délivrant un certificat d'orthodoxie au professeur incriminé. Le conseil académique, saisi de l'affaire, a décidé, après une enquête, que les paroles du professeur avaient été mal interprétées, mais que les élèves qui avaient cru remarquer dans ces paroles une attaque contre le christianisme avaient été de bonne foi. Le ministre de l'intérieur

enfin, appelé à prononcer en dernier ressort, s'est arrêté en présence de la décision du conseil académique et des explications données d'ailleurs par le professeur lui-même. Les choses en étaient là, lorsqu'il y a peu de jours un député a fait de cette question l'objet d'une interpellation adressée au gouvernement. Le ministre de l'intérieur, M. de Decker, tout en protestant de ses croyances catholiques et de son ferme attachement à l'église, a déclaré que, comme ministre constitutionnel, il se croyait obligé de maintenir jusqu'à un certain point les droits du libre enseignement. L'interpellation parlementaire n'a point eu d'autre suite. L'incident n'était point terminé cependant, car depuis ce moment les journaux catholiques n'ont cessé d'attaquer le ministère avec une extrême violence, et leur unanimité est telle qu'on ne peut s'empêcher de les croire en cette circonstance les organes de leur parti. S'il en est ainsi, il paraît difficile que M. de Decker se maintienne au pouvoir dans de telles conditions. Comment resterait-il au gouvernement entre les catholiques, qui l'abandonnent après l'avoir soutenu jusqu'ici, et les libéraux, dont il n'est pas le représentant? La Belgique peut donc avoir une crise ministérielle. Un dernier incident qui a eu lieu récemment à Bruxelles et qui mérite d'être mentionné, c'est la démission donnée par M. Charles de Brouckère de son mandat de représentant. M. de Brouckère paraît avoir voulu éviter de prendre couleur dans la question de la charité, qui est sur le point d'être discutée dans le parlement et qui va remettre les partis en présence. Les électeurs de Bruxelles doivent se réunir dans quelques jours pour nommer un nouveau député, et ils semblent disposés à rouvrir à M. Charles Rogier les portes du parlement, d'où les électeurs d'Anvers l'ont éliminé au dernier renouvellement de la chambre.

L'Espagne assurément a un rôle à part dans les vicissitudes publiques de notre temps. Depuis deux ans bientôt, au-delà des Pyrénées, c'est une lutte permanente entre l'esprit de désordre, se prévalant des souvenirs d'une révolution victorieuse, multipliant les efforts, mais devenant chaque jour plus impuissant, et l'esprit de conservation, qui répond visiblement à tous les instincts comme à tous les besoins du pays, qui fait même des progrès réels, mais ne peut parvenir encore à se dégager complétement. L'opposition révolutionnaire, qui se compose des progressistes avancés et du parti démocratique, use de tous les moyens pour diviser Espartero et O'Donnell, en représentant ce dernier comme le chef d'une réaction occulte et en intéressant la vanité du duc de la Victoire. Elle ne réussit pas, elle est battue au contraire dans toutes ses entreprises. Les deux généraux en qui se personnifie la situation politique de la Péninsule, les deux consuls, comme on les appelle, restent donc au pouvoir, liés par une intime solidarité, et leur union est évidemment la garantie de la tranquillité matérielle de l'Espagne. Seulement cette union, qui n'est peut-être pas elle-même sans nuages, semble toujours le fait d'une nécessité accidentelle encore plus que d'une entière communauté de vues, et il reste à savoir si la modification partielle que vient de subir le cabinet de Madrid servira à donner au gouvernement de l'Espagne plus de fermeté décisive. Dans une telle mêlée d'hommes et de choses, d'ambitions et d'intérêts, il s'est produit récemment, à peu d'intervalle, quelques incidens qui sont en quelque sorte les préliminaires de la

dernière crise ministérielle, et aussi l'expression de cette lutte singulière de tous les élémens politiques de la Péninsule.

En premier lieu, l'assemblée de Madrid a pu arriver à voter définitivement la constitution nouvelle. Il y avait un an déjà qu'elle travaillait à cette grande œuvre; mais, le dernier mot de la constitution écrit, il s'élevait tout aussitôt une question fort inattendue. Cette loi fondamentale qu'on venait de voter serait-elle immédiatement promulguée? resterait-elle au contraire indéfiniment suspendue? Dans une réunion tenue par le bureau du congrès, la commission de constitution et quelques ministres, M. Olozaga, qui n'a point été heureux en plusieurs rencontres depuis quelque temps, émettait l'avis qu'il fallait soumettre la loi fondamentale à l'acceptation de la reine, puis en suspendre la promulgation. Le calcul était fort simple : l'acceptation de la reine engageait la couronne; l'ajournement de la promulgation laissait toute liberté à l'assemblée, qui pouvait au besoin devenir une espèce de long-parlement. C'est à quoi s'opposait un des membres de la réunion, M. Rios Rosas, avec l'autorité d'un homme qui, en se montrant justement libéral, n'a cessé depuis un an de défendre la dignité et les prérogatives de la monarchie. Qu'est-il sorti de là? Le calcul de M. Olozaga a été trompé, il est vrai, mais on n'a rien fait. La constitution n'a été ni proposée à l'acceptation de la reine, ni par conséquent promulguée, et elle reste provisoirement déposée aux archives, en attendant de devenir une vérité. C'est ainsi que les progressistes espagnols entendent le gouvernement représentatif.

Un autre incident plus sérieux s'est présenté bientôt. L'un des membres du cabinet, le ministre de la justice, M. Fuente-Andrès, agissant, dit-on, sous l'inspiration de M. Olozaga, soumettait à l'improviste au conseil un projet sur un point de législation toujours fort délicat. Il ne s'agissait point, ainsi qu'on l'a cru d'abord, d'introduire le mariage civil en Espagne. La proposition de M. Fuente-Andrès était beaucoup plus modeste; elle tendait uniquement à déclarer libres de frais de dispenses les mariages entre parens, l'état s'engageant à payer à la cour de Rome une somme fixe en échange de ces droits. Le projet de M. Fuente-Andrès avait un grand inconvénient : il venait au conseil justement en l'absence du général O'Donnell, gravement malade en ce moment même; il ressemblait à une petite conspiration contre le ministre de la guerre. Il s'agissait tout simplement de compromettre le nom d'Espartero en faveur du projet, et cela fait, si O'Donnell, cédant à quelque mouvement de susceptibilité, donnait sa démission, le but était atteint : la route du pouvoir était ouverte aux progressistes. La combinaison n'était point sans habileté. Seulement elle a échoué dans le conseil même, où le projet de M. Fuente-Andrès était vigoureusement combattu par le ministre d'état, le général Zabala, qui la jugeait d'autant plus inopportune qu'elle pouvait susciter encore des difficultés nouvelles dans un moment où on a la confiance, qui paraît assez fondée, d'un prochain rapprochement avec Rome. La reine elle-même ne trouvait pas la mesure tellement urgente, qu'il y eût une résolution à prendre avant d'avoir l'avis du ministre de la guerre. Le projet de M. Fuente-Andrès, appuyé par le ministre de l'intérieur, M. Huelves, ne pouvait avoir qu'un résultat assez facile à prévoir, celui de blesser le général O'Donnell, contre lequel il était prin-

cipalement dirigé en effet, et dès-lors c'était une crise ministérielle qui se trouvait en germe dans ce conflit d'influences. La crise n'a été suspendue que par la convalescence d'O'Donnell et aussi par une scène imprévue, qui est venue jeter un jour singulier sur tout un autre côté de la situation de l'Espagne. C'est ni plus ni moins un 15 mai au petit pied qui a été tenté contre l'assemblée de Madrid le 7 janvier. Au moment où le congrès discutait une question de banques, une compagnie de la milice nationale chargée du service du palais législatif se mettait en pleine insurrection contre le congrès lui-même. Le prétexte était que l'assemblée avait récemment écarté par l'ordre du jour une pétition révolutionnaire venue de Saragosse, et les miliciens de Madrid voulaient, selon l'usage, faire respecter la volonté du peuple. C'était là le prétexte, disons-nous; la conspiration était, assure-t-on, plus vaste et préméditée de plus longue date : elle avait pour but de recommencer la révolution en livrant l'Espagne à la domination démocratique. Quelque sérieuse qu'elle ait été par l'intention, cette tentative n'a eu d'autre effet que de montrer l'impuissance des passions révolutionnaires, elle n'a même pas eu un instant de succès; elle a disparu comme une émeute de cabaret, et n'a servi qu'à révéler une fois de plus le travail incessant du parti démocratique.

Ce ridicule attentat a-t-il eu quelque influence sur la crise ministérielle? Il a pu la précipiter sans doute en créant pour le gouvernement de nouveaux devoirs, celui par exemple de déterminer la juridiction devant laquelle seraient traduits les coupables, et en amenant ainsi de nouvelles occasions de scission; mais la crise existait, on l'a vu, et elle n'attendait pour se dénouer que le rétablissement du général O'Donnell. Quant au résultat de l'attaque indirecte dirigée contre le ministre de la guerre par quelques-uns de ses collègues, il ne pouvait être douteux. Aussi, après une démission apparente donnée par le cabinet tout entier, sauf le président du conseil, les seuls ministres qui ne se soient pas sauvés du naufrage préparé par leurs efforts ont été MM. Fuente-Andrès, Huelves et Alonzo Martinez; ils ont été remplacés par MM. Arias Uria, Patricio de la Escosura et Lujan. Maintenant quel est le caractère du cabinet ainsi reconstitué? Le ministre de la justice, M. Arias Uria, est un homme de peu de signification, dont le choix n'a d'autre importance que celle d'être une réponse à la candidature persistante de M. Jose Olozaga, frère du ministre espagnol à Paris. M. Lujan est un esprit pratique et laborieux, qui a exercé déjà utilement le ministère des travaux publics qu'il reprend aujourd'hui, progressiste d'ailleurs des plus modérés. Le nouveau ministre de l'intérieur, M. Patricio de la Escosura, est évidemment le personnage le plus saillant que le dernier remaniement ministériel ait conduit au pouvoir. M. Escosura est un des hommes politiques les plus connus de l'Espagne. Il a été tout ce qu'on peut être, militaire, journaliste, écrivain dramatique ou romancier, chef politique, émigré, sous-secrétaire d'état, ministre de l'intérieur une première fois en 1847 avec M. Salamanca; il était récemment ministre plénipotentiaire à Lisbonne. Avant tout et par-dessus tout, c'est une nature ardente, impétueuse et sympathique. M. Escosura a commencé par être modéré. C'est comme modéré qu'en 1840 à Guadalajara, où il était chef politique, il luttait au risque de la vie contre l'insurrection qui amena la régence du duc de la Victoire. C'est

comme modéré encore qu'il rentrait en Espagne en 1843, après une émigration de trois ans, et qu'il devenait bientôt sous-secrétaire d'état dans le ministère de M. Gonzalès Bravo. Il est progressiste aujourd'hui. Il y a donc eu chez lui en quelques années une singulière évolution d'opinions. Au fond, M. Escosura est un homme d'esprit et de ressource qui compte après tout peut-être plus d'anciens amis parmi les modérés que de nouveaux partisans parmi les progressistes. Il a un talent d'orateur remarquable, et sous ce rapport son accession n'est point sans importance pour le cabinet qui jusqu'ici n'a eu d'autre orateur que le général O'Donnell. En outre, depuis la dernière révolution, M. Escosura s'est montré dans les grandes circonstances attaché au principe monarchique. Il était notamment, il y a un an, l'un des signataires de la proposition qui garantissait le maintien du trône et de la dynastie d'Isabelle, et à ce point de vue encore son entrée au pouvoir peut ajouter à la force du ministère.

On voit donc que par le fait le dernier remaniement a contribué a raffermir le cabinet dans la voie conservatrice plutôt qu'à l'affaiblir; mais la première condition est d'agir et d'avoir une politique nette. Déjà, assure-t-on, la fraction conservatrice du gouvernement a été obligée de céder sur une question des plus graves, celle de savoir devant quelle juridiction seraient traduits les coupables de la tentative du 7 janvier. O'Donnell inclinait pour la juridiction militaire, vu la nature de l'attentat commis par une force organisée sous les armes. Il a été décidé que les accusés seraient traduits devant les tribunaux ordinaires. Une chose est certaine, c'est que le général O'Donnell, dont la position grandit chaque jour, doit sentir la nécessité de prendre une résolution. Plus que jamais il est l'objet des attaques furieuses du parti démocratique, attaques personnelles ou attaques politiques. Le thème universellement développé par les oppositions, c'est de mettre en présence la révolution de Vicalvaro et la révolution du 18 juillet, c'est-à-dire, en un mot, O'Donnell et Espartero. Le général O'Donnell fait front jusqu'ici à ces attaques avec vigueur; mais cela ne suffit pas, et le moment approche où la situation doit nécessairement se simplifier. S'il n'en est point ainsi, l'Espagne est menacée de glisser dans une succession de crises vulgaires, flottant sans cesse entre l'anarchie et le despotisme, jusqu'à ce qu'enfin quelque circonstance plus favorable la fasse entrer dans la large voie d'une politique libérale et conservatrice.

Le président des États-Unis vient de faire une espèce de coup d'état auquel personne n'était préparé, et dont le secret avait été gardé avec une rigueur extrêmement rare en Amérique, où la politique n'a jamais de longs mystères. Il a envoyé son message au congrès sans attendre que son organisation fût complète par l'élection du président de la chambre des représentans. C'est une résolution qui ne manque pas de gravité. M. Pierce en appelle pour ainsi dire à la nation par-dessus la tête d'une assemblée qui perd le temps à ballotter des noms propres, et qui laisse en souffrance les affaires du pays. C'est donc un acte assez hostile pour la chambre des représentans, qui l'a compris et y a répondu en refusant d'ouvrir le message. De son côté, le sénat, dont la situation est régulière, a entendu sans opposition la lecture de ce document, et a aussitôt adhéré, par l'organe des principaux orateurs des différens partis qui le divisent, à la politique du gouver-

nement sur une question qu'on ne supposait pas avoir été dans ces derniers temps aussi sérieusement discutée entre les cabinets de Washington et de Londres, celle de l'interprétation du traité Clayton-Bulwer relativement à l'Amérique centrale. Quant à la question du recrutement, on ne l'a pas abordée avec la même précipitation, et on s'est donné le temps de la réflexion. Sur celle-là, en effet, le message le prend d'assez haut, puisqu'il parle de *réparation*, et il serait plus dangereux de s'engager, les susceptibilités nationales étant en jeu des deux côtés. Nous persistons d'ailleurs à penser que l'un et l'autre différend se termineront à l'amiable. Ni l'Angleterre ni les États-Unis ne veulent en venir à une rupture, encore moins à des hostilités; aucun grand mouvement national n'y pousse; aucun grand intérêt ne le commande; tout en dissuade au contraire, et dans une pareille situation la diplomatie a bien des ressources pour sauver les amours-propres. Elle trouvera une formule, un biais quelconque pour satisfaire les uns sans que cela coûte trop aux autres, et ce sera une leçon de plus dans ce cours d'histoire du droit des gens qui se fait sous nos yeux, tantôt par la plume, tantôt par l'épée.

L'interprétation du traité Clayton-Bulwer n'est pas de nature à entraîner des difficultés beaucoup plus sérieuses. Déjà le porte-voix très impérieux de l'opinion en Angleterre, le journal le *Times*, a déclaré que le protectorat plus théorique qu'effectif du prétendu royaume des Mosquitos ne valait pas le papier qu'on avait échangé avec le cabinet de Washington pour en réserver le principe, et qu'il serait sage de donner aux États-Unis la satisfaction qu'ils réclament sur un intérêt si problématique. Or, si ce n'est pas absolument toute la question, c'en est du moins la plus grande partie et la plus essentielle. Le gouvernement fédéral reconnaissant que le traité de 1850 n'a pas porté atteinte aux droits exercés par l'Angleterre à Belize, il ne resterait donc à discuter que la possession de Roatan et d'une ou deux petites îles sur la côte de Honduras, où le pavillon britannique a été planté, il faut l'avouer, sans trop de cérémonie; mais en supposant que l'Angleterre tienne beaucoup à l'y laisser, par cela même que ce sont des points bien définis et naturellement circonscrits par la mer, il n'est pas à présumer que le maintien du *statu quo*, en ce qui les concerne, puisse jamais devenir une affaire bien grave. Nous croyons donc qu'on en viendra sans trop de peine à un arrangement, et sur la question de l'Amérique centrale, et sur celle du recrutement, malgré le caractère assez menaçant des dernières nouvelles qu'on ait reçues des États-Unis, et qui annonçaient que l'administration de M. Pierce insistait sur le rappel de M. Crampton. Ni le congrès ni le pays ne suivraient le président dans une pareille voie, et il est bon de faire observer qu'au moment où le cabinet de Washington aurait pris cette attitude, il ignorait encore les chances d'une paix prochaine en Europe. Ce serait d'ailleurs l'occasion, si l'Angleterre cédait sur le traité Clayton-Bulwer, de demander aux États-Unis quelques garanties de plus pour l'indépendance et l'intégrité des républiques de l'Amérique centrale, d'où ils mettent tant de prix à éloigner l'ombre d'une influence européenne. Que Grey-Town, si malheureusement détaché du Nicaragua en 1847, pour être revendiqué en faveur du royaume des Mosquitos et pour être abandonné ensuite au hasard, retourne à l'état dont il est une dépendance naturelle; que cet état

lui-même, et tous ceux des contrées voisines que leur faiblesse expose aux invasions des flibustiers obtiennent à cet égard du cabinet de Washington les sûretés que lui seul peut donner, et qu'ils les obtiennent sous la caution régularisée de l'Europe : ce sera un résultat important acquis à la cause commune de la civilisation et de l'humanité. Les Américains du Nord cesseront alors d'être l'objet de cette inquiète surveillance qui s'attache à tous leurs mouvemens, et néanmoins ils ne perdront rien des avantages légitimes qui appartiennent à la proximité, aux rapports établis, à l'esprit d'entreprise et à la force d'expansion dont ils sont doués.

Le Brésil a cédé enfin aux réclamations qui lui étaient adressées de toutes parts contre la prolongation du séjour de ses troupes sur le territoire de l'État Oriental, et l'occupation de Montevideo a cessé vers le milieu du mois de novembre dernier. C'est maintenant aux Montévidéens à prouver qu'ils n'ont pas besoin d'une tutèle étrangère, qu'ils sont assez sages pour ne pas faire de révolutions, et que s'il y a dans leur sein des fauteurs de désordre et d'anarchie, la masse de la population est assez bien disposée pour défendre l'autorité légale par ses propres forces. Est-il permis de l'espérer? Nous ne savons, car il y a de grands élémens de discorde sur les deux rives de la Plata. Les passions politiques y sont toujours très vives; les ressentimens des vieilles luttes sont loin d'être éteints dans les cœurs; des ambitions, souvent bien méprisables, sont toujours prêtes à remettre en question l'existence des gouvernemens, et toutes les exagérations de l'esprit démagogique s'y donnent libre carrière dans des journaux ouverts aux plus folles illusions d'un radicalisme emphatique et déclamatoire. Cependant les débuts de la situation nouvelle où le départ des troupes brésiliennes a placé Montevideo sont encourageans. Une conspiration contre le gouvernement qui est sorti de la dernière crise ayant éclaté dans la capitale, sous les auspices d'un avocat appelé Muños, qui aspire à la direction du parti turbulent dont le général Pacheco était le chef, la cause de l'ordre et des lois a triomphé après quatre jours d'une lutte sanglante, pendant laquelle Français, Anglais et Sardes, habilement retenus dans une sage neutralité, ont célébré, non sans peine et non sans quelque danger, la prise de Sébastopol par un *Te Deum* et un banquet où tout s'est fort bien passé.

Les Brésiliens avaient déjà quitté la ville. L'administration légale n'a donc pas eu à réclamer d'eux l'assistance qu'ils lui devaient d'après les traités, et néanmoins, pour la première fois depuis plusieurs années, le pouvoir constitutionnellement établi est resté maître du terrain. Ce dénoûment est dû à l'accord des deux élémens que représentent Florès et Oribe, celui-ci chef du parti de la campagne, l'autre, quoique *gaucho* d'origine, si nous ne nous trompons, devenu, par suite de différentes péripéties, le personnage principal du parti de la ville dans ce qu'il a de moins exclusif et de plus modéré. Dès le 11 novembre, trois jours avant le départ des troupes brésiliennes, ces deux généraux, les deux plus grandes influences du moment, frappés de la désorganisation croissante du pays et de la faiblesse du pouvoir, et craignant aussi que les partisans du Brésil n'excitassent des troubles pour retarder l'évacuation, ou pour donner un prétexte de la faire regretter, s'étaient entendus pour offrir à leurs compatriotes un point de ralliement dans un programme excellent comme tous les programmes, mais

dont l'avenir pourra seul déterminer la vraie valeur, parce qu'il en fera connaître la sincérité. Le point essentiel et pratique de cette déclaration consiste dans une renonciation commune de Florès et d'Oribe à la candidature de la présidence lors des prochaines élections. Ils s'engagent au contraire et invitent tous les Orientaux à se réunir et à respecter le gouvernement que se donnera la nation, en oubliant les anciennes divisions et en condamnant au même oubli tous les actes commis sous leur funeste influence. Pour apprécier toute l'importance de cette déclaration, il faut se rappeler qu'Oribe a tenu Montevideo assiégé pendant plusieurs années, et qu'on lui reproche de grandes rigueurs; que depuis qu'il a quitté la scène, l'histoire du pays n'est qu'un enchaînement de réactions d'un parti contre l'autre, et que tous les rapports sociaux sont profondément empoisonnés jusque dans les détails les plus humbles de la vie journalière par les ressentimens qui survivent au sein d'une petite société à une lutte où chacun a joué un rôle et a été tour à tour oppresseur et victime.

Il est vrai que ces réconciliations, ces protestations d'oubli, ont toujours un air de *baiser Lamourette* qui fait sourire les politiques et les sceptiques. On hésite donc beaucoup à les prendre au sérieux, quelque nécessaires qu'elles soient effectivement après de grandes crises. On sait aussi qu'elles sont rarement le résultat d'un accord volontaire et de la sagesse des esprits ou de l'apaisement spontané des passions, mais qu'elles sont le plus souvent imposées à une société fatiguée par un pouvoir fort et tutélaire. Enfin on se demande si, par cela même que les hommes revêtus d'un certain prestige se tiendraient à l'écart, la république de Montevideo ne serait pas destinée à languir sous un gouvernement impuissant et tiraillé, qui ne commanderait pas le respect et n'aurait pas d'autorité propre. Voilà donc bien des nuages, on ne saurait se le dissimuler. Et pourtant Florès et Oribe ont donné un bon exemple. Par la promesse de désintéressement dans les prochaines élections qu'ils se sont mutuellement faite, ils ont indiqué à toutes les républiques de l'Amérique espagnole quel est le mal qui les travaille, et quel serait le moyen de prévenir les incessantes révolutions qui les bouleversent. Ce mal est d'ailleurs appelé par son nom dans le programme des deux généraux : c'est le système de *caudillage* ou de pouvoirs irréguliers, revendiqués sur tel ou tel point du pays par un sabre qui en groupe quelques autres autour de lui, et qui, après y avoir impunément bravé le gouvernement central, se met à sa place et s'y maintient jusqu'à ce qu'il soit chassé par un plus fort. Pour ne pas parler des vivans, Fructuoso Rivera, dans la Bande Orientale, a été une des personnifications les plus complètes de ce système, qui a effacé toute idée de droit dans la plupart des nouveaux états, et a substitué aux principes des formes menteuses ou corruptrices. Florès et Oribe s'honorent en le flétrissant; mais à part la théorie, ce dernier prouve, en renonçant à se mettre sur les rangs pour la présidence, qu'il comprend bien les inconvéniens de son passé et les nécessités de la situation actuelle. Ni le Brésil en effet, ni le gouvernement de la Confédération Argentine, ni la province dissidente de Buenos-Ayres, ne pourraient voir sans inquiétude le général Oribe à la tête du gouvernement de Montevideo. Et ce ne serait pas seulement sa personnalité qui inspirerait des om-

brages : on craindrait ou on affecterait de craindre qu'il ne travaillât secrètement à rétablir Rosas, et le nom de Rosas derrière le sien serait un obstacle insurmontable à l'affermissement de la paix sur les bords de la Plata.

Il n'y a déjà que trop d'imprudences et de passions qui la compromettent. Ainsi les factieux qui ont échoué à Montevideo ont été reçus à Buenos-Ayres avec enthousiasme, ce qui n'est pas de nature à rendre fort amicales les relations des deux pays; ainsi, le président du Paraguay, qui aime les procédés sommaires, et qui se croit suffisamment défendu par son éloignement, se fait une querelle avec la Confédération Argentine, quand il n'a pas encore réglé son différend avec le Brésil, qui saisit habilement cette occasion de renouer ses rapports diplomatiques avec son ancien allié le général Urquiza. C'est aussi pour une question de frontières que le docteur Lopez a rompu avec le gouvernement du Parana; mais c'est une question qui touche à celle de la liberté de navigation sur les affluens de la Plata, parce qu'il s'agit de savoir à qui appartiennent le cours inférieur et les embouchures du Vermejo et du Pilcomayo. Les puissances maritimes qui ont conclu avec le général Urquiza les traités de 1853 auraient donc peut-être quelque chose à voir dans ce débat. Nous souhaitons qu'elles ne laissent pas porter atteinte à leurs droits, et qu'elles contribuent autant que possible, par l'action désintéressée d'une haute et bienveillante influence, à maintenir la paix et à rétablir l'union de toutes les provinces argentines sous une forme différente de l'ancien monopole commercial et politique dont Buenos-Ayres était resté en possession. Alors ces belles contrées ne seraient pas ouvertes en vain à l'émigration européenne qu'elles appellent, et qui dédommagerait amplement le gouvernement de la confédération des sacrifices qu'il ferait pour l'y attirer de plus en plus, quand il pourrait, libre de ses préoccupations actuelles, disposer de toutes les ressources d'un grand pays, vivant pour la première fois d'une vie commune.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LE MINISTÈRE ANGLAIS A L'OUVERTURE DU PARLEMENT.

La session du parlement anglais vient de s'ouvrir. De nouvelles luttes vont s'y engager devant l'Europe attentive. Quelle est la situation du cabinet au moment où il se retrouve en face des représentans légaux du pays? Quelles sont ses chances de succès? Quel est le caractère de l'opposition qu'il aura à combattre? Ce sont là des questions qu'il n'est pas sans intérêt d'examiner. Indépendamment de l'opportunité qu'elle présente, cette étude se justifie par plusieurs motifs. De profondes modifications se sont produites depuis quelques mois dans l'attitude des principaux chefs de partis, et s'il n'était pris note des causes qui les ont amenées, on finirait par ne plus rien comprendre aux débats dont nous allons être témoins, tant les rôles y paraîtraient quelquefois brouillés et confondus. En outre, il est pro-

bable que la session qui s'ouvre sera la dernière du parlement actuel. Selon la constitution anglaise, un parlement peut durer sept années; mais il est bien rare qu'il vive au-delà de quatre ou cinq ans (1). C'est un corps qui s'use vite, et que ses incessantes convulsions condamnent à une fin prématurée. Or la crise intérieure à laquelle le parlement actuel est en proie offre de tels caractères, que, sans être un grand docteur, on peut y démêler déjà les symptômes d'une dissolution prochaine. Tâchons donc de saisir sa physionomie avant qu'il ait disparu.

C'est au mois de février dernier que lord Palmerston a pris la direction du gouvernement. Jusque-là, il n'avait occupé qu'un poste secondaire dans le cabinet présidé par lord Aberdeen. Comment et pourquoi lord Aberdeen est-il tombé? comment et pourquoi lord Palmerston est-il arrivé au faîte même du pouvoir? Tout le monde se le rappelle. C'est parce que lord Aberdeen était accusé de manquer de vigueur dans la guerre engagée contre la Russie; c'est parce qu'on lui attribuait, en dépit de ses protestations réitérées, l'intention de faire la paix à des conditions insuffisantes. On voulait une guerre bien faite pour être certain d'arriver à une paix solide. Lord Aberdeen ne paraissait répondre à aucune des exigences de ce programme, et on l'a renversé. Lord Palmerston, au contraire, semblait être l'homme tout spécial d'une telle situation. S'il n'eût pas existé, il eût fallu l'inventer; mais il existait, on l'avait sous la main, et il n'y avait qu'à le prendre. Aussi la reine, en le mettant à la tête d'un nouveau cabinet, ne fit-elle en quelque sorte qu'homologuer l'arrêt d'une puissance plus souveraine qu'elle-même, l'arrêt de l'opinion publique. Il n'y eut pas jusqu'à lord John Russell qui, malgré de vieilles antipathies et de récentes rivalités, ne se crût obligé, sous la pression irrésistible des circonstances, d'accepter lord Palmerston comme l'homme nécessaire, et d'abaisser sa propre importance au rôle de simple *utilité* ministérielle dans le département des colonies.

Certes une telle situation était bien forte. Jamais premier ministre ne débuta sous de plus favorables auspices. Il avait la plénitude du pouvoir sans les périls de la lutte. C'était Pitt moins Fox. Le parti tory, après avoir vu la guerre de mauvais œil, s'était laissé entraîner, par esprit d'opposition, à la vouloir plus énergiquement que personne au moment où le ministère Aberdeen était accusé de ne la vouloir que faiblement. Le parti whig, à très peu d'exceptions près, jetait feu et flammes contre la Russie, et l'on n'a point oublié que son chef, lord John Russell, n'avait pas hésité à déclarer, malgré la discrétion qu'aurait dû lui inspirer sa position officielle, qu'il n'était pas possible de songer à la paix *tant que Sébastopol serait debout*. Donc lord Palmerston, à son avénement, jouissait de cet avantage singulier d'être poussé par tout le monde à peu près dans le sens de ses propres idées. Il n'y avait pour lui qu'à se laisser aller au courant. Les radicaux de l'école de Manchester protestaient seuls contre l'entraînement général; mais, dans le public comme dans les chambres, on était très disposé à tourner en ridicule ce qu'on appelait leur monomanie de paix à tout prix ou de guerre à

(1) La chambre des communes actuelle date de juillet 1852. Le précédent parlement avait duré cinq ans. Celui qui fut élu en 1835 ne dura que deux ans et demi, et le premier parlement nommé en vertu du bill de réforme seulement deux années.

bon marché. Cette opposition n'avait rien d'inquiétant. Ce n'était qu'une voix perdue derrière le char du triomphateur.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que toute cette situation avait changé. Le rôle du nouveau cabinet parut par trop commode, et l'esprit de parti n'y trouvait pas assez son compte. Voter des hommes, voter de l'argent, cela pouvait bien aider à pousser vigoureusement la guerre en Crimée, mais cela ne se prêtait que médiocrement aux combinaisons de la stratégie parlementaire. Démarcations politiques, nuances, individualités, traditions du passé, espérances de l'avenir, tout s'éteignait peu à peu dans une fade conciliation. Plus de discours, on votait, ou si l'on discutait encore, c'était pour arriver en définitive à cette mortifiante conclusion, qu'on était à peu près d'accord! Bref, le système représentatif, ce système qui, en Angleterre surtout, vit de lutte et d'antagonisme, ne semblait plus fonctionner que comme un grand appareil mécanique dont la marche tranquille et régulière eût pu faire l'admiration des visiteurs de la galerie des machines à l'exposition universelle, mais qu'on ne se serait certainement pas attendu à rencontrer dans le palais de Westminster.

Un tel phénomène d'unanimité calme et de désintéressement oratoire ne pouvait durer longtemps au sein d'une assemblée où s'agitent d'ordinaire tant d'intérêts, de passions et d'amours-propres. La grande majorité eût-elle consenti à cette abdication de toute initiative, qu'il y aurait eu plus que de la naïveté à l'attendre des personnages qui jouent un certain rôle sur la scène politique. Ces personnages peuvent être divisés en deux classes. Les uns se regardent toujours comme les successeurs légitimes des ministres en exercice, et, en héritiers pressés, n'aiment pas à leur laisser trop de chances de longévité. Les autres ont déjà occupé le pouvoir, et le pouvoir, à ce qu'il paraît, exerce un charme si irrésistible sur ceux qui y ont une fois touché, qu'ils ne peuvent plus se défendre du besoin d'y toucher encore. Cette infirmité, particulière aux ministres déchus, peut tarder quelquefois à se manifester, mais il est bien rare qu'elle n'éclate pas un jour ou l'autre. — Entre tous ces hommes qui aspirent au gouvernement, ceux-ci parce qu'ils ont l'impatience de la veille, ceux-là parce qu'ils cèdent à la nostalgie du lendemain, il s'établit doucement, tacitement, sans délibération préalable, par le jeu naturel des passions humaines, une communauté d'opposition à laquelle les questions du moment donnent plus ou moins de puissance et de solidité.

Dans la circonstance présente, le cabinet avait été créé pour mener énergiquement la guerre. Afin de lui faire échec, on se trouvait donc conduit à imaginer un *parti de la paix*. Le drapeau fut bientôt arboré, et de toutes parts accoururent des volontaires bien étonnés de se voir associés pour la même cause. M. Cobden et ses amis furent des premiers, c'est tout simple. Eux, du moins, étaient conséquens; mais M. Disraeli, qui avait déversé tant de sarcasmes sur la mollesse avec laquelle, selon lui, la guerre avait été soutenue jusque-là, M. Disraeli, qui, à la veille des vacances de la Pentecôte, provoquait de la chambre une déclaration catégorique, de peur que, pendant ces vacances, le ministère « ne signât clandestinement une paix honteuse; » mais sir James Graham, M. Gladstone, M. Sidney Herbert et tant d'autres, tous membres ou défenseurs du dernier cabinet, tous engagés solidairement

dans la politique de la guerre, ceux-là faisaient, il faut en convenir, une assez singulière figure à côté des radicaux de l'école de Manchester.

Cette première levée de boucliers réussit peu. On en prépara une autre. M. Layard lança sa fameuse motion pour la *réforme administrative*. Assurément cette motion avait du bon, et en toute autre circonstance elle eût mérité d'être prise en considération : de grands abus existent en effet dans les diverses branches de l'administration civile, militaire, judiciaire; mais il est évident qu'avant tout cette motion impliquait un vote d'hostilité contre le nouveau cabinet. Or celui-ci n'était pas plus particulièrement responsable que ses prédécesseurs des vices signalés dans la gestion générale et traditionnelle des affaires. Aussi plusieurs des anciens ministres qui se trouvaient en ce moment engagés dans la ligue contre lord Palmerston ne se sentirent-ils pas le courage de faire une campagne sur ce terrain glissant pour eux; M. Gladstone blâma publiquement l'initiative prise un peu à la légère par M. Layard, et la motion fut rejetée par 359 voix contre 46.

Ces deux avortemens successifs semblaient devoir ralentir l'ardeur des assaillans. Malheureusement pour le cabinet, il y avait parmi ses membres un homme dont la position équivoque donnait étrangement prise à la critique, même aux yeux des spectateurs les moins passionnés. On sait que lord John Russell, tout en acceptant un département tant soit peu secondaire dans les conjonctures présentes, était allé à Vienne représenter la pensée du gouvernement anglais au sein de la conférence. Ses instructions étaient précises : il devait y maintenir les quatre points de garantie posés d'un commun accord par la France et l'Angleterre. On devait d'autant moins douter de sa persévérance à les défendre, qu'en mainte occasion, au milieu du parlement, il avait parlé de ces quatre points comme d'un *minimum* auquel il était impossible de rien retrancher, sous peine de se condamner à une déception. A Vienne, lord John Russell prêta cependant l'oreille à d'autres propositions, et les transmit à son gouvernement, qui les rejeta. Que lord John Russell eût changé d'avis, cela n'avait rien d'extraordinaire ni même de blâmable. Les conférences, les discussions, ont précisément pour objet d'éclairer les esprits et de modifier des opinions préconçues. Si chacun y apportait des idées immuables, à quoi bon se réunir et engager un débat? Lord John Russell avait donc parfaitement le droit d'adopter à Vienne d'autres vues que celles qu'il avait en partant de Londres. Ce qui est moins explicable de la part d'un homme profondément versé dans les habitudes constitutionnelles, c'est que, n'ayant pu faire partager à ses collègues sa nouvelle manière de voir, il ait continué à siéger à côté d'eux, exposé tous les jours soit à s'entendre demander compte d'opinions qui n'étaient plus les siennes, soit à trahir quelque dissidence qui ne pouvait que nuire à la considération du gouvernement. En France, M. Drouyn de Lhuys, qui se trouvait dans une situation analogue, mais qui n'avait pas à répondre à des interpellations parlementaires, s'était cru obligé de résigner ses fonctions ministérielles. A plus forte raison la retraite semblait-elle être un devoir dans les conditions gênantes et délicates que crée à un homme d'état sa présence obligée à la chambre des communes.

Lord John Russell ne le comprit pas ainsi. Il resta aux affaires, comme s'il devait lui être possible de se faire assez petit pour n'y être pas aperçu. En ce point, il ne se rendait pas justice, et l'opposition avait trop d'intérêt à re-

connaître son importance pour l'oublier ainsi dans les bagages ministériels. On le somma d'expliquer sa situation. Lord John Russell chercha d'abord à faire tête à l'orage, en alléguant que depuis la clôture des conférences de Vienne, et en présence des nouveaux succès obtenus par les armées alliées, il était revenu à sa première opinion, — que la guerre devait être poussée avec vigueur jusqu'à ce que la Russie eût accordé à l'Europe les garanties formulées dans les quatre points. Hélas! cette nouvelle évolution ne le sauva pas. Lui-même finit par s'apercevoir que la position n'était plus tenable, et, pour couper court aux nouvelles attaques dont il se voyait menacé, il se décida à remettre sa démission entre les mains de la reine.

C'était trop tard. Dans l'espace de quelques mois, lord John Russell, qui passe pourtant pour un habile manœuvrier politique, n'avait réussi qu'à s'aliéner tout le monde. Membre influent du cabinet de lord Aberdeen, il avait, au commencement de l'année, sacrifié peu généreusement aux murmures de l'opinion quatre ou cinq de ses collègues, y compris le chef du cabinet. Avait-il du moins gagné en ascendant sur les affaires ce que cette conduite devait lui faire perdre, sous le rapport du caractère, aux yeux de ceux qu'il venait d'abandonner? Non. Sa position s'était au contraire amoindrie. Il n'avait travaillé qu'au profit de lord Palmerston : de ministre dirigeant dans les communes, il était tombé dans un département presque étranger au mouvement politique; il n'était plus, dans le nouveau cabinet, qu'une espèce de maître Jacques, indifféremment employé tantôt à la besogne diplomatique, tantôt à l'administration coloniale. Et même, dans cette situation, si peu conforme à son passé, si peu à la hauteur de ses prétentions, il avait trouvé moyen de manquer doublement à l'esprit de son rôle : ambassadeur, il s'était écarté des instructions qui lui avaient été données; ministre, il s'était obstiné à partager la responsabilité des collègues qui venaient de le désavouer, et il avait fallu l'intervention du parlement pour l'expulser en quelque sorte du cabinet.

Accomplie dans de telles conditions, la retraite de lord John Russell ne pouvait être une cause de faiblesse pour le ministère Palmerston. On appela au département des colonies sir William Molesworth, que sa compétence spéciale désignait à tous les suffrages, et ce choix, outre ce qu'il annonçait d'intelligent en lui-même, avait alors cet avantage particulier d'enlever un argument aux bruyans promoteurs de la réforme administrative. Ceux-ci reprochaient au gouvernement de se recruter toujours dans les mêmes coteries aristocratiques, de donner les principaux emplois, non au mérite, mais à la faveur et au népotisme. La nomination de sir William Molesworth au poste laissé vacant par lord John Russell était une réponse à ce reproche, et indiquait une tendance à donner satisfaction à ce qu'il y a de légitime dans les plaintes de l'opinion publique.

Depuis la clôture de la session, la préoccupation visible de lord Palmerston a été d'amortir ainsi les difficultés contre lesquelles il avait eu à lutter pendant le cours des débats parlementaires. Comme on l'a vu, ces difficultés étaient de deux natures : d'une part, l'opposition s'était grossie de recrues importantes, sinon par le nombre, du moins par le talent. M. Gladstone, sir James Graham, M. Sidney Herbert, en un mot les hommes qui composent l'ancienne pléiade *peelite*, seront toujours des adversaires à redouter, quel-

que fausse que soit la position où les jettent momentanément les nécessités de la tactique. D'autre part, le drapeau de la réforme administrative, en ralliant la bourgeoisie riche qui tient à prendre une part plus grande au gouvernement du pays, s'élevait comme une menace sérieuse pour tout ministère qui ne saurait pas se décider à des concessions convenables. Aussi qu'a fait lord Palmerston? Sir William Molesworth étant mort peu de temps après son entrée aux affaires, le chef du cabinet s'est empressé d'offrir sa succession au fils du comte de Derby. Le fils du comte de Derby a refusé. Lord Palmerston s'est alors tourné vers M. Sidney Herbert. M. Sidney Herbert a refusé. Peut-être fallait-il s'attendre à ce double échec, car les deux hommes auxquels on s'adressait sont bien engagés aujourd'hui dans les combinaisons hostiles au ministère; mais la tentative qui a été faite prouve du moins combien était réel le désir d'ouvrir une brèche dans ce cercle d'opposition qui allait se rétrécissant tous les jours.

Faute de pouvoir entamer l'espèce de blocus formé autour de lui, lord Palmerston a dû se contenter d'arrangemens plus modestes. Il a appelé au département des colonies un homme laborieux, éclairé, resté à l'écart de tous les partis, M. Labouchère. C'est un bon choix certainement au point de vue de la gestion des affaires; mais il n'a aucune signification politique, et n'ajoute rien à l'influence parlementaire du cabinet. Quelques autres remaniemens attestent plus clairement encore l'embarras du premier ministre. Le duc d'Argyll était lord du sceau privé; on en fait un grand-maître des postes, et on confie le sceau privé à lord Harrowby, qui était chancelier du duché de Lancastre. Il est bien évident que de pareils replâtrages ne sauraient rien changer au fond des choses. Ce sont de simples mutations de titres et de résidences officielles. M. Talbot Baines, qui présidait le bureau de la loi des pauvres dans la session dernière, et qui s'était démis de ses fonctions, reparaît avec le titre de chancelier du duché de Lancastre et avec le droit de siéger dans le cabinet. C'est un représentant de la classe moyenne, et, en l'appelant à lui, lord Palmerston a encore voulu donner, dans la mesure du possible, un gage de sa disposition à écarter le reproche d'exclusivisme. Enfin lord Stanley d'Alderley, président du bureau de commerce, est également appelé à prendre part aux délibérations du conseil. Ces deux dernières promotions, en faisant monter au rang le plus élevé des hommes qui ne sont pas sans valeur assurément, mais qui jusqu'à présent avaient paru à leur place dans des fonctions purement administratives, ne sont-elles pas la preuve qu'il y a pénurie de premiers sujets, et qu'on en est réduit aux doublures?

Sous ce rapport, on peut le dire, l'œuvre politique de lord Palmerston a échoué. Il n'a réussi ni à dissoudre la coalition organisée dès la session dernière, ni à renforcer son ministère par l'adjonction d'hommes considérables, ni même à trouver ces capacités nouvelles sur lesquelles, au dire de certains prôneurs de la réforme administrative, il était si facile de mettre la main. C'est un malheur sans doute, mais il n'a pas dépendu de lui de s'y dérober.

Dans les chambres donc, pendant la nouvelle session qui commence, lord Palmerston aura probablement plus de difficultés à vaincre qu'il n'en a rencontré pendant la session dernière. Le nombre de ses adversaires, loin

d'avoir diminué, se sera accru, et, répétons-le, l'importance parlementaire de plusieurs d'entre eux ne serait pas impunément dédaignée. En outre, le cabinet a déjà duré un an, et le temps, qui semblerait devoir être un auxiliaire pour les ministres, n'est bien souvent qu'une difficulté de plus. Ce qu'on ne demande pas à des hommes nouveaux, on peut l'exiger sans injustice d'hommes qui ont eu le loisir de mûrir leurs résolutions et de combiner leur plan de conduite. A cet égard aussi, la session qui commence n'aplanira pas les obstacles devant lord Palmerston. Questions financières, questions politiques, tout l'ensemble de ses mesures sera examiné de plus près : il est donc condamné, sous peine d'échouer, à déployer une supériorité marquée, une habileté incontestable. Il entre dans la phase critique des hommes d'état.

Quant aux faits accomplis depuis la clôture du parlement, ils ne fournissent pas encore un terrain bien solide d'opposition contre lui. Au dedans, le calme a été maintenu sans efforts, malgré quelques luttes entre les maîtres et les ouvriers de certains districts manufacturiers sur l'éternelle question des salaires. Au dehors, des complications ont éclaté dans les rapports avec les États-Unis. Le démêlé n'a pas encore pris de grandes proportions, mais il exige beaucoup de tact et de souplesse de la part du gouvernement anglais. Il a pris sa source à la fois dans deux ordres de faits très différens. D'une part, les États-Unis se plaignent que le représentant de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord ait violé leur neutralité en procédant à des enrôlemens pour recruter l'armée anglaise; d'autre part, l'envoi de forces navales dans les eaux qui baignent les côtes de l'Amérique centrale a éveillé des susceptibilités qui ne demandent d'ailleurs qu'à faire du bruit. La première question a créé une situation difficile à M. Crampton, représentant du gouvernement britannique dans la république fédérale; mais, s'il y a eu imprudence ou indiscrétion dans sa conduite, le gouvernement peut sans inconvénient ne pas élever jusqu'à lui la responsabilité encourue par cet agent. C'est là matière à examen et à discussion. La seconde question n'est pas non plus de celles qui ne puissent se vider que par la force. Les États-Unis sont d'autant moins en droit de trouver étranges les alarmes inspirées au gouvernement anglais par les tentatives des flibustiers américains pour s'emparer de ce qui ne leur appartient à aucun titre, que le gouvernement américain lui-même a eu à désavouer ces flibustiers et à sévir contre eux. Tout récemment il a refusé de recevoir le colonel French, qu'un des chefs de ces souverains improvisés dans les possessions d'autrui lui avait envoyé comme son représentant officiel. Il a de plus fait saisir dans le port de New-York un bateau à vapeur, le *Northern Light*, qui portait des renforts et des munitions à cette croisade de brigandage. Des faits patens et indéniables, la conduite même du gouvernement fédéral, justifient donc, sous ce point de vue, les mesures de précaution que l'amirauté anglaise a pu ordonner. Il est vrai qu'on attribue d'autres desseins au cabinet britannique : on l'accuse de vouloir se soustraire aux engagemens du traité conclu le 19 avril 1850, traité par lequel les deux pays s'étaient également interdit toute occupation de territoire, tout projet de colonisation ou de fortification dans le Nicaragua, Costa-Rica et le pays des Mosquitos. L'accusation est peu vraisemblable, et l'on croira dif-

ficilement que l'Angleterre rêve aujourd'hui de pareilles conquêtes, surtout après s'en être fermé le chemin par un traité formel. Toutefois il ne faut pas se dissimuler que, dans la crise où se débat actuellement le parti gouvernant en Amérique, il est nécessaire d'avoir dix fois raison pour ne pas se créer des occasions de querelles avec lui. Le général Pierce touche au terme de son pouvoir; il est menacé de rentrer bientôt, lui et tout son parti, dans l'obscurité d'où l'avaient momentanément tiré les caprices du scrutin. Ses compétiteurs sont nombreux et tellement divisés, que, depuis les premiers jours de décembre, ils n'ont pu parvenir, dans la chambre des représentans, à se mettre d'accord pour le choix d'un président de cette assemblée. Dans une situation aussi troublée, quand tous les partis sont tourmentés d'une égale impuissance, le besoin des diversions extérieures est bien vif, et chacun, faute d'être naturellement accepté, songe à se rendre nécessaire. Donc c'est à qui surexcitera l'amour-propre américain, lequel n'est pas peu irritable; c'est à qui traitera les questions pendantes au point de vue exclusif du succès électoral. La tactique est d'autant plus facile, qu'on se figure assez volontiers là-bas l'Angleterre très suffisamment occupée par la guerre contre la Russie. Pour peu que lord Palmerston se laissât aller à quelque intempérance de langage ou d'allure, il se mettrait bientôt de ce côté-là quelque méchante affaire sur les bras, et sa situation politique ne manquerait pas d'en être profondément affectée dans le parlement, en face d'adversaires prompts à profiter de toutes les fautes.

Sur la question de la guerre actuelle, l'opposition n'a pas encore non plus beaucoup de prise contre lui. En dehors de la sphère parlementaire, nul doute que l'opinion ne lui ait été, jusqu'ici du moins, généralement favorable. C'est là un fait qui ressort avec évidence de toutes les manifestations populaires. Lisez les comptes-rendus des nombreux *meetings* qui, depuis la clôture de la session, ont entretenu la vie politique dans toute l'étendue des trois royaumes. Sur vingt réunions, vous en trouverez dix-huit où la majorité s'est prononcée d'une manière non équivoque dans le sens de la direction imprimée par lui aux affaires. Les sifflets qui ont accueilli lord John Russell et l'ont empêché de parler à Guildhall, le jour de l'installation du nouveau lord-maire, sont à cet égard un témoignage d'autant plus frappant, qu'ici le mécontentement prenait la forme d'une inconvenante ingratitude. Le caractère politique de lord John Russell peut être diversement apprécié; néanmoins, dans la circonstance dont il s'agissait, au milieu de ce banquet qui inaugurait l'avénement d'un israélite à la plus haute dignité municipale, on n'aurait pas dû oublier les efforts persévérans de l'ancien ministre pour faire rayer de la législation anglaise les incapacités humiliantes qui atteignent encore, sur le seuil de la chambre des communes, les coreligionnaires de M. David Salomons. Cet oubli des bienséances, de la part de la Cité, est assurément fort blâmable; mais il n'en atteste que mieux l'état des esprits. On aurait été moins brutal, si l'on eût été plus indifférent.

Dans le parlement, lord Palmerston ne rencontre pas des sympathies aussi vives : c'est là un fait également certain, qu'explique tout ce qui précède; mais, au milieu des difficultés qui l'attendent, l'influence du dehors, pénétrant pour ainsi dire par les fenêtres, lui viendra puissamment en aide, s'il

sait résister à la tentation d'en abuser. Avant les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg, plusieurs des chefs du parti de la paix étaient fort embarrassés pour choisir leur terrain d'attaque. Ils avaient à ménager des antécédens qui exigeaient d'eux une grande dextérité de manœuvres, et, quoi qu'on fasse, la palinodie sera toujours un art difficile. Les amis de M. Cobden, qui constituent l'ancien élément du parti de la paix, qui sont comme les vieux grognards de cette cause, qui n'ont à se reprocher d'avoir voté ni un homme ni un shilling pour faire la guerre à la Russie, ceux-là, il faut le reconnaître, étaient infiniment plus libres. Cependant il ne paraît pas que cette liberté de mouvemens les ait rendus plus redoutables. Le pamphlet tout récent qu'on peut considérer comme leur manifeste (*Next? and Next?*) blesse par tant de points le sentiment anglais, est tellement antipathique aux tendances de l'esprit public, et arrive à des conclusions si incroyables, qu'en vérité lord Palmerston lui-même ne pouvait rien souhaiter de mieux pour nuire à ses adversaires. Les habiles auraient eu bien du mal à se donner pour détruire le mauvais effet de cette fâcheuse entrée en campagne.

Mais la dépêche du 17 janvier, qui a ouvert des perspectives si inattendues, donne maintenant à l'opposition un point de ralliement assez fort et assez large, pour que celle-ci soit en mesure de menacer sérieusement le ministère. Il ne s'agit plus, comme auparavant, d'abandonner honteusement la partie sans avoir obtenu de la Russie les concessions qu'au début de la guerre on déclarait nécessaires au repos de l'Europe. Il ne s'agit plus, ainsi que le proposait la brochure *Next? and Next?* de dire à l'Allemagne : « En définitive, c'est vous surtout que l'ambition russe menace. Arrangez-vous pour la réfréner; quant à nous, nous y renonçons! » Non, aujourd'hui la Russie cède, elle souscrit aux conditions dictées par les puissances occidentales, elle subit les conséquences de sa défaite, et dès lors le but de la guerre peut paraître complétement atteint. Si, comme il y a lieu de le croire, la Russie s'est résignée sans arrière-pensée, si la France, qui a dès le début accepté la lutte plus résolûment que l'Angleterre, et qui n'a laissé à personne le droit de se montrer plus difficile qu'elle-même touchant les garanties de la paix, si la France est d'avis qu'il y a lieu de s'arrêter et de remettre l'épée dans le fourreau, lord Palmerston n'aurait pas seulement mauvaise grâce à vouloir prolonger la guerre, il compromettrait gratuitement la position que les circonstances et sa propre habileté lui ont faite. La paix n'en serait pas moins signée, et il n'en aurait ni le mérite ni l'honneur. L'opinion sérieuse et sensée qui l'a soutenu jusqu'à présent contre de maladroites hostilités se séparerait bientôt de lui, et ses adversaires s'empareraient de l'inappréciable levier qu'il aurait laissé échapper de ses mains. Le langage d'une partie de la presse anglaise semble, il est vrai, présager un autre résultat; mais les journaux sont ici un peu comme le mulet de la fable,

..... Altum portans tintinnabulum,

et ce n'est pas un homme expérimenté comme lord Palmerston qui doit régler sa marche sur le bruit de leurs grelots.

Deux mots peuvent résumer ce qu'il y a de nouveau dans sa situation présente : — précédemment, la guerre seule étant possible, il avait le droit de dire que sa politique était à la fois commandée par la nécessité, par le de-

voir, par l'honneur même de l'Angleterre. C'était un grand avantage dans le débat, et en cas d'échec au sein du parlement c'était une grande ressource pour réussir en faisant appel au pays. — Aujourd'hui, la paix devenant possible, il perd cette triple excuse de la nécessité, du devoir, de l'honneur. Il ne poursuivrait plus la guerre que par une sorte de fantaisie. Or une fantaisie qui coûte tant d'or et tant de sang peut bien passer par la tête d'un homme, si l'ivresse du pouvoir lui donne un moment de vertige, mais elle ne saurait être supportée longtemps par un peuple qui a un bon sens profond, une dette de 25 milliards, des impôts portés à leur maximum (1), et dont la véritable vocation est bien moins d'étonner le monde par des prouesses militaires que de le conquérir pacifiquement au progrès par les splendeurs de sa civilisation.

J. PERODEAUD.

REVUE LITTÉRAIRE.

La comédie par laquelle M. Paul de Musset vient d'aborder le théâtre, — *la Revanche de Lauzun*, — a obtenu un succès qui doit encourager l'auteur et lui prouver qu'il a tout ce qu'il faut pour se faire écouter. La franchise du dialogue, la gaieté des reparties lui ont tout d'abord concilié le parterre et les loges. Ses amis lui diront peut-être qu'il n'a plus rien à apprendre, que la voie est ouverte devant lui, qu'il n'a plus qu'à marcher sans consulter personne. Qu'il se défie de ses amis, s'ils lui accordent des louanges sans réserve. J'ai entendu avec plaisir *la Revanche de Lauzun*, j'ai ri avec tout le monde, et je reconnais volontiers que c'est un agréable divertissement. Cependant le talent de M. Paul de Musset est de trop bonne maison pour ne pas exiger un avis sincère, et je lui dirai sans détour que son œuvre nouvelle, bien qu'applaudie, est plutôt une spirituelle espièglerie qu'une comédie dans le vrai sens du mot. La rapidité de l'action, les traits d'esprit qui ne se font jamais attendre, peuvent effacer pendant une soirée les défauts que je signale. L'heure de la réflexion venue, et cette heure vient toujours, le spectateur s'aperçoit qu'il n'a pas assisté à la représentation d'une œuvre comique. M. Paul de Musset est connu depuis longtemps comme un aimable conteur. Il sait intéresser, il sait émouvoir; il voit bien, il observe avec finesse, il donne à ses souvenirs une tournure leste et pimpante qui plaît aux lecteurs et surtout aux lectrices. Toutes ces qualités, dont je n'entends pas contester la valeur, se retrouvent dans *la Revanche de Lauzun*. C'est le même éclat, la même fraîcheur, la même jeunesse, le même entrain. La plupart des œuvres jouées sur nos théâtres depuis quelques années ne sont que des répétitions de choses déjà connues. Le parterre, en les écoutant, applaudit de confiance des plaisanteries apostillées déjà par les applaudissemens de l'année précédente. Rien de pareil chez M. Paul de Musset; l'esprit dont il use est bien à lui. Ses épigrammes sont tirées de son propre fonds. C'est là sans doute un précieux avantage. L'agréable soirée que nous devons à l'auteur ne change pourtant rien aux condi-

(1) Exemple : l'impôt sur le revenu, qui, en 1854, s'élevait à 185 millions, a atteint, en 1855, près de 350 millions. La charge a été presque doublée de ce chef-là seulement!

tions de la comédie, et tout compte fait, *la Revanche de Lauzun* ne satisfait pas à ces conditions. Je ne chicanerai pas M. Paul de Musset sur la donnée qu'il a choisie ou imaginée, peu importe. Lauzun veut gagner avec la duchesse de Berri, fille du régent, la partie qu'il a perdue avec Mlle de Montpeusier, et comme il a soixante-dix ans, il charge son neveu de tenir les cartes, en se réservant de le guider par ses conseils. Y a-t-il dans cette donnée l'étoffe d'une comédie? Je ne refuse pas de le croire; mais pour que la comédie se fasse, il est absolument nécessaire que Lauzun demeure fidèle au caractère que l'histoire lui attribue, qu'il se conduise en homme de cour, et ne déroge pas à ses habitudes. M. Paul de Musset a-t-il tenu compte de cette nécessité? Toute la question est là. S'il a imaginé, pour tirer d'embarras le chevalier de Riom, le neveu de Lauzun, des stratagèmes que la comédie désavoue ou n'accepte qu'avec répugnance, les spectateurs les plus indulgens ont le droit de lui dire qu'il s'est trompé.

Les deux premiers actes, je m'empresse de le dire, valent beaucoup mieux que les deux derniers, car ils nous montrent Lauzun tel que nous le connaissons par l'histoire, souple, rusé, railleur, plein de confiance dans les ressources de son esprit, doutant de la vertu, hardi dans ses entreprises, mais toujours élégant, toujours homme de cour, n'oubliant jamais qu'il doit pratiquer le vice autrement que la foule. Le premier acte surtout est écrit de manière à désarmer les plus difficiles. La duchesse de Berri, accablée d'un mortel ennui, est venue visiter la chartreuse du Luxembourg; les courtisans parlent de cette fantaisie comme d'une fuite au désert. Un orage terrible surprend la belle visiteuse. Les courtisans s'épouvantent. Comment sauver son altesse? Où va-t-elle se réfugier? Le chevalier de Riom, présenté tout à l'heure par le duc de Lauzun à la duchesse de Berri, qui n'est rien encore dans la maison de la fille du régent, mais qui a promesse d'une charge de secrétaire, est désigné par elle-même pour la dérober à ce formidable danger. Grâce au neveu de Lauzun, son altesse ne se mouillera pas les pieds. Le chevalier emporte dans ses bras la duchesse de Berri, et malgré les éclats du tonnerre, malgré les éclairs qui sillonnent la nue, il franchit les ruisseaux grossis par l'orage. Il se dévoue héroïquement au salut de la princesse; pour la ramener dans son palais, il ne craint pas d'affronter un rhume. Une telle abnégation mérite une récompense, et c'est en effet sur ce hardi sauvetage que repose toute la pièce. Comment porter dans ses bras une femme jeune et belle sans être ému un peu plus que ne le voudrait l'étiquette? Comment se sentir pressée contre le cœur d'un homme jeune et hardi sans oublier l'obscurité de sa famille? Le danger partagé n'abrège-t-il pas la distance? Le chevalier de Riom et la duchesse de Berri sont saisis d'une soudaine et mutuelle passion. Tout ce premier acte est conduit avec une adresse, une agilité, une prestesse qui disposent merveilleusement l'esprit du spectateur.

Le second acte, moins vif que le premier, est cependant plein de finesse et de vérité. Lauzun, instruit de l'aventure de son neveu, rêve pour lui la plus haute fortune. Quelle revanche à prendre! Il ne s'agit que de prouver au chevalier de Riom qu'une princesse de sang royal peut aimer un cadet de Gascogne aussi bien qu'une tête couronnée. L'entretien de l'oncle et du neveu, écouté avec une attention soutenue, est un modèle de malice, un traité de morale mondaine que je ne recommande pas à la jeunesse, mais

dont la comédie s'accommode très bien. Lauzun explique au chevalier la route qu'il doit suivre, et lui prédit tous les incidens du roman qui commence. Sa prédiction s'accomplit de point en point, et l'auteur, pour apprendre au chevalier qu'il est aimé, a imaginé une sorte d'aveu qui ferait honneur à Marivaux : « Quand je serai partie, regardez mon éventail, et vous saurez le nom de l'homme que j'aime. » Sylvia ne dirait pas mieux. Le chevalier regarde en vain l'éventail, qui demeure muet. Il retourne l'éventail, et se voit dans un miroir encadré de plumes de cygne. La princesse demande à son père, pour M. de Riom, un brevet de capitaine dans les dragons. Le régent signe à contre-cœur et voudrait n'avoir rien signé, quand il apprend que M. de Riom est le neveu de Lauzun. Cependant la haute fortune du chevalier éveille la jalousie du lieutenant des gardes de son altesse, qui vient le provoquer. Rendez-vous est pris dans les fossés de la chartreuse. Le chevalier, mis aux arrêts, s'échappe par la fenêtre. Il revient sans blessure, après avoir fait à son adversaire une légère égratignure. A peine est-il rentré au château, à peine a-t-il reçu les félicitations de la femme qu'il aime, qu'on vient lui demander son épée au nom du roi. Le régent se défie du neveu de Lauzun, et, craignant pour sa fille l'entraînement de la grande Mademoiselle, il s'en délivre par une lettre de cachet : M. de Riom ira méditer dans l'île Sainte-Marguerite sur le néant des fortunes de cour.

Au troisième acte, la comédie fait place à l'espièglerie. Au lieu d'une raillerie fine et mordante, nous n'avons plus qu'une grosse gaieté, qui réunit encore de nombreux suffrages, mais qui dénature la donnée de la pièce. La lutte une fois engagée entre le duc de Lauzun et le régent, l'amant de la grande Mademoiselle, au lieu de chercher la victoire en homme de cour, imagine un stratagème que la comédie vraie ne saurait accepter. Il sait que son neveu est en route pour l'île Sainte-Marguerite. Le prisonnier doit s'arrêter au Bourg-la-Reine, dans une auberge. Lauzun arrive sur les traces de son neveu et imagine un plan d'évasion qui nécessite l'emploi d'un triple travestissement. Le plan de Lauzun réussit, et je dois dire qu'il réussit gaiement. Cependant je persiste à croire que la comédie le répudie.

Le quatrième acte tourne au drame ou menace du moins de s'attrister. M. de Riom, emporté dans le carrosse de son oncle par quatre chevaux anglais, arrive au château de Meudon avant la maréchaussée, qui le poursuit. Il se jette aux pieds de la duchesse, et obtient sans peine le pardon de sa témérité. Lauzun, pour le dérober à la colère du régent, demande à son altesse si elle aura le courage d'épouser son amant malgré la résistance de son père. La duchesse de Berri ne recule pas devant le danger, et marche résolûment à la chapelle; Lauzun se charge d'occuper le régent pendant qu'un prêtre unit l'altesse royale et le cadet de Gascogne. L'entretien du vieux courtisan et du père indigné est bien mené, mais trop court. Le chevalier irait coucher à la Bastille, si la duchesse, désespérant d'attendrir son père par ses prières, n'imaginait un évanouissement qui réussit à merveille. Le régent pardonne, et Lauzun a pris sa revanche.

Le troisième et le quatrième actes peuvent-ils être comparés aux deux premiers? Pour répondre à cette question, il suffit de se demander quelle est la valeur littéraire des travestissemens. A cet égard, tous les avis se réunissent. C'est un moyen qui remonte à l'enfance du théâtre. Je suis donc

fondé à dire que la comédie de M. Paul de Musset, envisagée dans son ensemble, ne mérite pas pleinement le titre qu'elle porte. Si M. Paul de Musset veut toucher le but, il doit renoncer aux travestissemens, et oublier la muse de Scarron pour ne consulter que la muse de Molière. Il prendra le succès de *la Revanche de Lauzun* pour ce qu'il vaut, pour une excellente entrée de jeu, et ne négligera rien pour contenter ceux qui ont confiance en son talent.

GUSTAVE PLANCHE.

PUBLICATIONS EN ALLEMAGNE SUR LESSING.

Le mouvement des recherches sérieuses ne se ralentit pas en Allemagne. Il semble que ce docte pays veuille se dédommager par les travaux de l'intelligence de l'inaction forcée à laquelle l'a condamné la politique cauteleuse ou pusillanime de ses gouvernemens. Jamais la librairie allemande n'a été plus riche en publications d'un ordre élevé. Les sciences viriles qui consolent et fortifient la pensée, — la philosophie, la théologie et l'histoire, — sont cultivées avec une persévérance et une ardeur où il y a plus que de l'enthousiasme littéraire; on y sent le feu sacré du patriotisme.

Parmi tant de travaux si dignes d'estime, parmi tant d'œuvres et d'entreprises qui attestent le réveil des esprits, il faut signaler au premier rang les études consacrées aux écrivains que l'Allemagne appelle justement ses classiques, c'est-à-dire aux esprits supérieurs qui furent, il y a cent ans, les promoteurs d'une littérature vraiment nationale et qui restent, en définitive, les maîtres des générations survenantes. Goethe, Schiller, Herder ont été l'objet des recherches les plus précises et des plus intelligens commentaires. Lessing, le premier en date dans ce groupe illustre et le chef d'une révolution qui dure encore, ne pouvait être oublié par cette critique respectueuse et féconde. C'est un heureux symptôme que le retour du public lettré à ce vigoureux esprit, car il n'est pas de conseiller intellectuel et moral qui puisse exercer sur nos voisins une action plus efficace. Quel bon sens! quelle fermeté! comme il met l'intelligence en garde contre les séductions du mysticisme! comme il inspire le sentiment de la dignité humaine! comme il relève les âmes découragées et leur fait désirer les émotions de la vie publique! Son exemple et ses ouvrages sont une exhortation virile. L'Allemagne le sait, et chaque fois que sa conscience nationale est affligée ou inquiète, on dirait qu'elle relit Lessing avec plus de reconnaissance et d'amour. La belle édition critique des œuvres complètes de l'auteur de *Nathan* donnée en 1839 par Lachmann était entièrement épuisée; un libraire très distingué de Leipzig, M. Goeschen, qui avait déjà provoqué l'excellent travail de Lachmann, en publie aujourd'hui une édition nouvelle, et il en fait un véritable monument littéraire sur lequel nous nous empressons d'appeler l'attention des esprits studieux (1).

On sait quelle était la science de Lachmann et quels services il a rendus à la littérature de son pays. Y a-t-il beaucoup d'érudits en Europe qui sachent pénétrer avec la même sûreté de critique, avec la même profondeur

(1) *Gotthold Epraim Lessing's sämmtliche Schriften, herausgegeben von Lachmann. Auf's neue durchgesehen und vermehrt von Wendelin von Maltzahn*, 9 volumes publiés. Leipzig, Goeschen, 1853-1855. — Paris, Glaeser, rue Jacob, 9.

de science, les monumens de l'antiquité grecque et latine, les langues naïves du moyen âge et les viriles productions du génie moderne? Lachmann était un de ces hommes privilégiés. Je le comparerais volontiers à ce savant humaniste, à ce docte interprète de Cicéron, qui s'est trouvé tout prêt pour l'étude approfondie du moyen âge, et qui, chargé de présider aux travaux des continuateurs de dom Rivet, éclaire en ce moment d'une lumière inattendue l'histoire littéraire de la France au XIIIe siècle. Passionné pour la poésie antique, Lachmann était initié aux idiomes germaniques du temps des Hohenstaufen aussi intimement que les littérateurs spéciaux dont la vie se consacre à cette seule étude, et s'il fallait apprécier les maîtres du XVIIIe siècle, s'il fallait rectifier leur texte, rassembler les écrits épars de Lessing par exemple, c'est encore à lui qu'on s'adressait.

Il restait pourtant, malgré Lachmann, plus d'une découverte à faire dans es papiers de Lessing. L'auteur de *Nathan* et de la *Dramaturgie de Hambourg* est un de ces esprits abondans qui se répandent de mille côtés à la fois. Il a rempli son siècle, il a pris part à toutes les polémiques, il a paru sur tous les champs de bataille. Que de pages livrées au vent! Que de témoignages de son infatigable apostolat dispersés dans des recueils inconnus! Un littérateur persévérant et scrupuleux, M. de Maltzahn, qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de Lessing, a eu le bonheur de recueillir ces fragmens, et c'est à lui que M. Goeschen a confié l'édition nouvelle qui vient compléter aujourd'hui le travail de Lachmann. Le *Lessing* de M. de Maltzahn aura douze volumes. Nous en avons déjà neuf sous les yeux, et nous pouvons apprécier les intéressantes découvertes du consciencieux érudit, comme aussi le soin et l'intelligence de l'éditeur qui est heureux d'attacher son nom à une telle œuvre. De mâles et ingénieuses poésies, insérées dans des recueils devenus extrêmement rares, tels que *le Musicien critique de la Sprée* (1749), *le Nouveau journal de Hambourg* (1767), etc., enrichissent le premier volume. Je trouve dans le second le théâtre posthume de Lessing, complétement publié d'après le manuscrit de Breslau. M. Danzel, dans sa biographie de Lessing publiée en 1850, avait déjà mis en lumière plusieurs fragmens précieux. M. de Maltzahn a profité de toutes ces indications et rassemblé tous ces trésors. Ce sont des ébauches, des scènes écrites de verve, quelquefois seulement un plan, un programme, un canevas rapide, ou, plus simplement encore, le titre d'une comédie ou d'un drame. Publié pour la première fois en 1784 par le frère du poète, M. Charles Lessing, le théâtre posthume de l'auteur d'*Emilia Galotti* avait été singulièrement augmenté et rectifié par les recherches de Lachmann. Il nous est restitué aujourd'hui, grâce à M. de Maltzahn, dans sa forme définitive. Ici c'est une curieuse étude dramatique, intitulée *Alcibiade en Perse;* là, quelques scènes d'une comédie où l'auteur raille l'inoffensif travers du vieillard qui méprise le présent et n'a de goût que pour les choses du passé. Ces scènes sont écrites en français, dans un français, je l'avoue, assez gauche et souvent fort incorrect; n'importe, ces révélations ont leur prix, quand elles viennent d'un homme tel que Lessing, et n'est-il pas curieux de voir cet esprit si allemand s'exercer au dialogue de Molière? Plus loin, voici une imitation du *Pseudolus* de Plaute, ou de spirituelles ébauches d'après la comédie anglaise. Maintes critiques littéraires, insérées dans les recueils du temps, donnent aussi beau-

coup d'intérêt à cette savante publication. L'éditeur annonce pour les volumes qui suivront un ouvrage complétement inconnu jusqu'à ce jour, le *Journal de Lessing pendant son voyage en Italie*, et d'importantes additions à la *Dramaturgie de Hambourg*. Il suffit de signaler de telles découvertes pour faire apprécier toute la valeur de l'édition que publie le libraire Goeschen; j'ajoute que la beauté de l'exécution typographique répond à l'importance des recherches littéraires. On peut relire maintenant, dans le texte le plus pur, et le plus commodément du monde, c'est-à-dire avec le double plaisir de l'esprit et des yeux, ces drames, ces poésies, et surtout tant de vigoureux manifestes, tant de féconds programmes théologiques ou littéraires qui ont été pour l'esprit germanique le signal du réveil. Grâce à la science de Lachmann, au zèle de M. de Maltzahn, aux soins de M. Goeschen, l'Allemagne a élevé un monument au promoteur de sa littérature nationale.

Puisque nous parlons de Lessing, signalons aussi l'étude que vient de lui consacrer un habile théologien, professeur à l'université de Halle, M. Charles Schwarz. Lessing n'était pas un théologien de profession, mais il a eu un sentiment plus vif des fautes, des dangers, des besoins de la théologie de son siècle, que la plupart des directeurs officiels de l'église protestante. C'est un intéressant spectacle de voir un théologien comme M. Schwarz rendre ce témoignage à l'éditeur des *Fragmens d'un Inconnu*, à l'auteur de l'*Éducation du Genre Humain*. Lessing en effet, qui représentait si bien les ardentes aspirations philosophiques de son époque, n'était pas moins attaché à la dignité de la théologie. La pusillanimité, la platitude, le rationalisme vulgaire de la plupart des théologiens du XVIIIe siècle lui arrachaient des cris de colère. Il voyait là une véritable trahison. Ame puissante et généreuse, il unissait dans sa pensée, non pas dogmatiquement, mais d'une façon libre et vivante, le double esprit de la philosophie et de la religion.

Il y a là tout un côté fort peu connu du rôle philosophique de Lessing qui méritait d'être soumis à une critique attentive par un écrivain compétent. Que le travail de M. Schwarz soit le bienvenu! Il n'éclaire pas seulement l'histoire de la théologie allemande au XVIIIe siècle, il jette aussi beaucoup de jour sur l'état des écoles et des controverses théologiques dans l'Allemagne d'aujourd'hui, car M. Schwarz introduit hardiment Lessing dans notre XIXe siècle, et l'amène à déclarer lui-même quel serait son rôle au milieu des discussions présentes. Nous ne partageons pas toutes les vues de M. Schwarz, nous ne voudrions pas souscrire à toutes ses décisions; ce que nous approuvons sans réserve, c'est l'inspiration générale du livre, c'est ce généreux désir d'accorder deux forces hostiles en apparence et cependant aussi nécessaires et aussi indestructibles l'une que l'autre, la liberté philosophique et le sentiment religieux. Nous reviendrons sur le travail de M. Schwarz et sur la grande figure de Lessing; qu'il nous suffise aujourd'hui d'avoir signalé aux philosophes, aux lettrés et même aux théologiens, ces importantes publications.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

(1) *Gotthold Ephraim Lessing als Theologe dargestellt*, von C. Schwarz. Halle, Pfeffer.

V. DE MARS.